

Le mage et les lignes de la main

Guy Des Cars

VISIT...

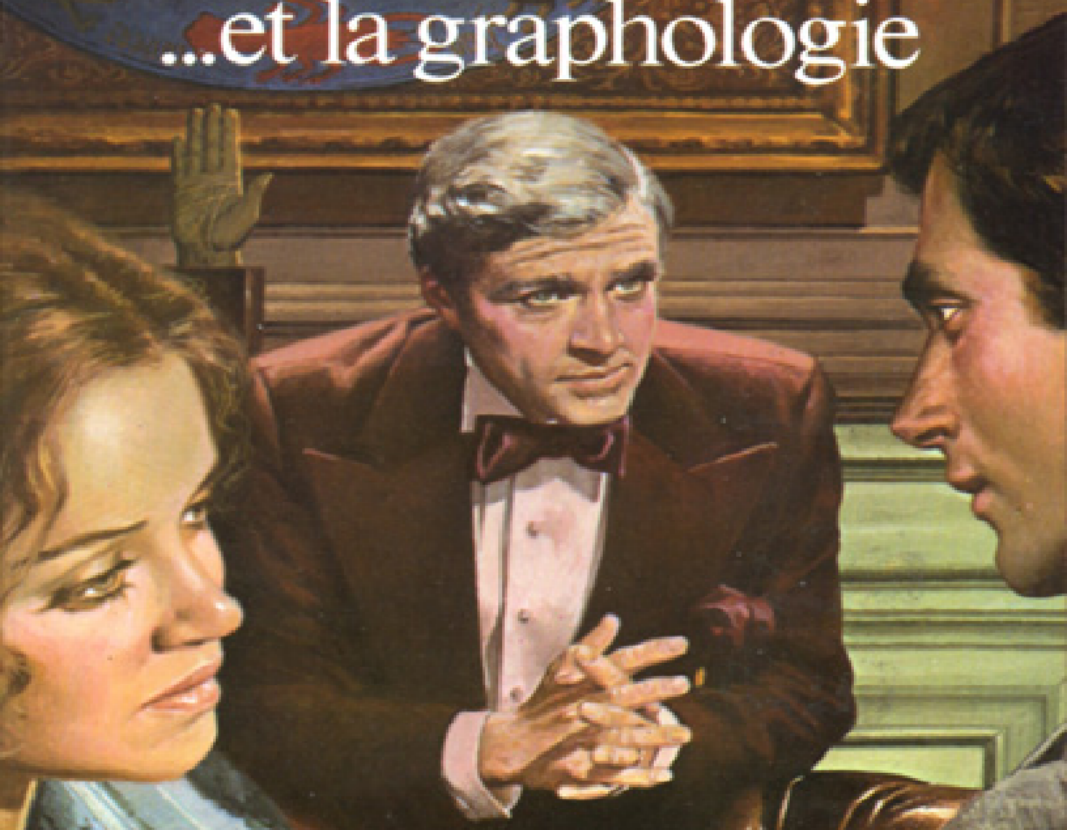
LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

le mage

et les lignes de la main
...et la bonne aventure
...et la graphologie



GUY DES CARS

le mage
et les lignes de la main
...et la bonne aventure
...et la graphologie

Éditions J'ai Lu

© Flammarion, 1976, 1977, 1978

**le mage et les lignes de la
main**

Le mercredi était le jour où le mage n'utilisait ni la boule de cristal, ni le pendule[i], ni le moindre appareil de voyance pour venir au secours d'une humanité souffrante qui, ne croyant plus à grand-chose ici-bas, fait preuve d'une anxiété grandissante. Ce jour-là, M. Arnold préférait revenir à la chiromancie, cette science dont les racines plongent dans la nuit des temps et qui est plus communément appelée : lecture dans les lignes de la main.

Les mains – la droite ou la gauche, et parfois les deux – lui sont présentées avec autant de confiance que d'appréhension par toutes sortes de visiteurs et de visiteuses. Mais M. Arnold n'ignore pas que, dans une main, ce ne sont pas seulement les « monts » et les « lignes » qui comptent. Tout y est important, à commencer par la configuration générale. Il est des mains fines et racées, d'autres plus rustres, certaines, enfin, qui se révèlent vulgaires. Et il est impossible de les modifier : Les miracles de la chirurgie esthétiques peuvent changer un nez, un regard, des oreilles, un visage, des seins, mais pas une main. Il faut l'accepter et la subir telle que la nature l'a voulue. Même les plus beaux bijoux du monde, bagues ou bracelets, ne peuvent pas supprimer l'apparence boudinée de certains doigts ou l'épaisseur des attaches.

Les monts se divisent en mont de Mercure, mont de Soleil, mont de Saturne, mont de Jupiter, mont de Vénus, mont de la Lune et mont de Mars auxquels il faut ajouter la plaine de Mars qui complète le relief de la paume. Entre ces monts et cette plaine apparaissent, plus ou moins longues et plus ou moins dessinées, les lignes qui se nomment ligne de vie, ligne de tête, ligne de cœur, ligne de destinée, ligne du Soleil, ligne de Mercure. Les trois dernières aboutissent chacune sur le mont dont elles portent le nom. A ces lignes principales s'ajoutent des lignes secondaires dont les deux plus importantes sont la rascette et l'anneau de Vénus. La rascette se trouve à la jonction du poignet et de la main, l'anneau de Vénus est composé le plus souvent de lignes brisées formant un demi-cercle qui prend naissance entre l'index et le médius et se termine entre l'annulaire et le petit doigt.

Enfin, il ne faut pas oublier les signes accidentels faits de lignes tellement petites qu'une loupe est, la plupart du temps, nécessaire pour bien les repérer. M. Arnold se sert beaucoup de sa loupe. Si un observateur invisible pouvait assister aux consultations qu'il donne le mercredi dans son austère cabinet, il serait étonné par la minutie de l'examen : l'observation est impitoyable. Quand il a réussi à arracher aux mains tout ce qu'elles ont bien voulu lui livrer, alors seulement M. Arnold relève la tête et dit avec douceur après avoir posé sa loupe sur la table :

— Je pense avoir vu tout ce qui est essentiel. Aussi vais-je essayer

de vous venir en aide...

Et il commence à parler. C'est le moment où il donne au visiteur pétrifié l'impression d'être un personnage effrayant... ou admirable.

L'AMOUR A LA NAPOLITAINE

Le premier visiteur qui fut introduit ce mercredi dans le cabinet par le serviteur muet était un beau garçon musclé n'ayant aucune graisse apparente, assez racé mais manquant quelque peu de distinction. Chez lui, tout était sombre : les yeux noirs, la coiffure bouclée, la peau mate, le vêtement enfin, fait d'un veston et d'un pantalon d'alpaga noir. Sur cette noirceur tranchait une chemise de soie blanche au col largement échancré. L'homme portait autour du cou une chaîne d'or à l'extrémité de laquelle se balançait une petite médaille. C'est le genre de cadeau que fait une mère, une sœur, une épouse ou une amante : protection imposée par un cœur de femme qui veut éloigner les dangers guettant l'être aimé.

Dès qu'il se fut assis devant M. Arnold, ce dernier demanda simplement :

— De quoi s'agit-il ?

Un peu décontenancé par la question qui ne s'encombrait d'aucun préambule de politesse, le garçon brun répondit après une légère hésitation :

— C'est au sujet de Maria...

Cela avait été dit dans un roulement ensoleillé.

— L'une de vos parentes ?

— La femme que je souhaite épouser... Il faut que je vous explique : je suis napolitain et je travaille depuis huit années à Paris dans une pizzeria de Saint-Germain-des-Prés où j'ai fait la connaissance de Maria, il y a six mois. Venue de Naples pour chercher du travail en France, elle a été engagée comme serveuse dans cette même pizzeria. Nous sommes tout de suite devenus amoureux, mais, chaque fois que je lui parle mariage, Maria – qui pourtant affirme être libre – semble être prise de panique. « Si je devenais ta femme, Giorgio, me dit-elle, tu finirais par me tromper. Et cela, je ne pourrais l'admettre ! » Elle refuse aussi de retourner avec moi à Naples où, grâce aux économies que j'ai pu réaliser ici, il me serait facile d'ouvrir une pizzeria que nous tiendrions tous les deux... Vous ne trouvez pas, monsieur Arnold, que refuser de vivre à Naples quand on a la chance d'être napolitaine, c'est assez surprenant ? C'est pourquoi je suis perplexe. Ne pensez-vous pas que Maria a un secret qu'elle veut me cacher ?

— Et vous vous figurez que je pourrai le découvrir dans vos mains ? Celles de Maria seraient plus indiquées.

— Sans doute. Mais l'ennui, c'est qu'elle ne consentira jamais, telle que je la connais, à venir vous consulter !

— Aurait-elle peur ?

— Je crois qu'elle se méfie de tous les hommes.

— Peut-être que l'un d'eux lui a fait beaucoup de mal ?

— C'est possible, mais je vous jure que ce n'est pas moi ! Je ne lui veux que du bien puisque je ne demande qu'à l'épouser.

— Sera-ce le bonheur pour elle... et pour vous ?

Il y eut un silence durant lequel le mage observa longuement le visiteur avant de continuer :

— Sur ce dernier point, qui vous concerne personnellement, je devrais pouvoir vous renseigner. Nous saurons au pire si, oui ou non, vous êtes mûr pour le mariage... Posez les mains sur cette table en me présentant les paumes et sans vous contracter. Essayez de faire ce geste comme un homme qui examinerait lui-même ses mains sans se préoccuper de la présence de quelqu'un d'autre. Moi, je ne dois pas compter : je ne suis que l'intermédiaire entre ce qui se trouve dans vos mains et vous-même.

A nouveau ce fut le silence. Après avoir laissé le visiteur contempler longuement ses paumes et s'être assuré que l'homme faisait tout son possible pour dominer son anxiété, M. Arnold prit sa loupe et se pencha sur le secret des monts et des lignes.

Lentement, s'immobilisant parfois pendant plusieurs secondes au-dessus d'une particularité du relief, la loupe commença à se déplacer. Parfois, elle revenait en arrière comme si un détail lui avait échappé, puis elle reprenait son étrange promenade. Elle alla ainsi d'une paume à l'autre, descendant vers les poignets, remontant jusqu'aux extrémités des phalanges, contournant même les mains. Fantastique ballet qui permettait au mage de découvrir peu à peu d'assez curieuses choses...



La première vision fut celle du *Quartiere*, aussi célèbre à Naples que le Vésuve, la baie, le soleil et la pizza. Cette pittoresque agglomération de pentes raides, d'escaliers et de ruelles étroites débouche sur une rue qu'elle n'ose pas franchir : la Via Roma, artère principale et centre élégant de la ville. A l'intérieur du *Quartiere*, véritable casbah, la vie ruisselle, bouillonnante et désordonnée. C'est le fief du petit peuple napolitain. Un bastion qui ne s'endort jamais.

Très tôt le matin, alors que l'obscurité semble encore hésiter à se retenir, les *mammas* étendent en travers des ruelles, au-dessus de la tête des passants, le dais chatoyant de leur linge à sécher. Dès que le jour s'affirme, le *Quartiere* devient le royaume des scugnizzi, ces gamins de Naples que le grand Vittorio de Sica a rendus célèbres par ses films. Dévalant les rues en bandes sauvages, ils s'y battent, y chapardent aux étalages, y pissent, y mangent, y dorment enfin dans

un coin de porte après avoir tout fait subir aux adultes qui les vouent au diable sans jamais parvenir à les attraper. Ce sont les moineaux de Naples.

La nuit, enfin, une autre vie surgit : celle des bas-fonds. Le *Quartiere* est alors submergé par une écume plus souillée que celle de la mer dans le grand port. Les plaies s'étalent : prostitution, proxénétisme, trafic d'enfants, drogue, vol, inceste, viol, meurtre. C'est la colline de tous les vices, mais, chose curieuse, les habitants semblent immunisés contre ces fléaux. N'appartiennent-ils pas au décor, eux aussi ? Et le soleil, le fameux soleil napolitain, ne sera-t-il pas au rendez-vous demain au petit jour pour purifier et blanchir les hommes, ou les gosses tarés, comme il le fait pour le linge suspendu à tous les vents ?

Si la vie est pour le Napolitain une lutte âpre et quotidienne, son optimiste naturel, stimulé par une mer et un ciel lumineux, lui apporte une gaieté que les gens des pays du Nord ne connaîtront jamais.

Il y avait ce ramassis dans la main du visiteur et quelque chose de plus qui était la présence, épisodique, d'une femme qui se dissimulait à l'ombre du mont de Vénus comme si elle hésitait à attaquer directement la ligne de Vie... Une femme qui pouvait être cette Maria dont il venait de parler. Brusquement – et sans doute était-ce dans ces fulgurants éclairs de lucidité que M. Arnold se révélait un authentique devin –, il y eut, résonnant dans le silence, comme un cri lancé en même temps par toutes les femmes habitant le *Quartiere*. Un cri déchirant, un avertissement lourd de menace : « *Souviens-toi de la Maria Petrini !* »

La phrase mystérieuse émanait des mains, pourtant immobiles, du visiteur qui ne pouvait pas se douter de ce que l'ouïe très secrète du mage venait de percevoir. Une main qui parle, cela peut paraître extraordinaire ou extravagant... Pourtant les mains ne parlent-elles pas dans chacun de leurs mouvements : mains qui soulignent la pensée, qui l'accompagnent, qui la valorisent, qui la ponctuent, qui la corrigent, qui l'amplifient aussi... Combien de fois n'entend-on pas cette remarque : « Il parle avec ses mains » ? Et, puisque cela est vrai, pourquoi les mains ne parleraient-elles pas d'elles-mêmes pour les initiés qui passent des heures à les observer en essayant de découvrir leurs terribles secrets de vie ou de mort ?

L'avertissement bourdonnait et se répétait en écho dans les moindres ruelles du *Quartiere* : « *Souviens-toi de la Maria Petrini !* » Et aucune voix mâle n'osait répondre. A se demander si les hommes n'étaient pas brusquement paralysés par la terreur. Ces hommes apeurés, M. Arnold les voyait déambuler dans le décor napolitain, silencieux et faisant le signe des cornes qui conjure le mauvais sort alors que les femmes triomphantes, postées aux fenêtres, regardaient

avec défi les représentants du sexe qui s'était cru jusqu'à cet instant le plus fort. Elles savaient, ces viragos de tous âges, qu'aucun de ces mâles penauds n'oserait désormais chercher querelle à son épouse ou à son amante, et que le *Quartiere* ne serait plus troublé que par l'habituel vacarme de la circulation.

Qui était cette Maria Petrini, qui se cachait dans la main du visiteur et qui avait laissé un tel souvenir d'épouvante que le plus hardi des « coqs » du *Quartiere* pâlisait en entendant évoquer son nom ? Qu'avait-elle fait pour que ces Napolitains, cependant enclins à s'abandonner au farniente ou aux discussions oisives, perdent leur superbe au moment où leurs compagnes les abreuyaient d'injures au lieu de se soumettre docilement à leur exigeante virilité ?

Maria Petrini ? Ce n'était qu'une femme comme les autres, mais elle avait réussi à perpétrer un crime qui, de mémoire de Napolitain, n'avait pas son égal en horreur et en cruauté ! Drame qui remontait à quelques années, quand Maria avait rencontré le beau Fernando, que ses intimes appelaient Nando.

A cette époque, elle était vendeuse dans un magasin *Olii e Vini* et lui propriétaire d'un petit bar niché dans la même ruelle. Si Maria était dotée de ces formes opulentes qui font le charme d'une Napolitaine de vingt ans, Nando possédait cette agressivité mâle qui fait la solide réputation des Italiens du Sud. Dans une région aussi chaude où la virginité reste une valeur sûre, Maria avait su demeurer sage jusqu'au jour où elle avait vu le regard brûlant de Fernando et surtout son corps musclé moulé dans un tricot rouge : c'était plus qu'il n'en fallait pour perdre la tête ! Le premier baiser, échangé pendant la canicule qui avive les passions, eut un effet dévastateur. D'innombrables baisers, dont la fréquence ne fit que s'amplifier, suivirent, aboutissant bientôt à de folles étreintes.

C'est alors que les parents de Fernando s'avisèrent que, si leur rejeton épousait la fille unique du restaurateur, dont l'établissement très prospère jouxtait le petit bar, le jeune couple posséderait l'une des plus belles affaires du *Quartiere*. Mais Fernando, qui adorait Maria et qui voulait l'épouser, même si elle n'était pas une riche héritière, refusa de se ranger aux suggestions paternelles. Maria était une créature de rêve, alors que la fille du restaurateur – et c'était un comble – n'était même pas appétissante... Le sachant aussi déterminé, ses parents eurent l'intelligence de ne pas trop insister. Cependant, comme tous les Napolitains, ils étaient entêtés. Insidieusement, ils revinrent à la charge en faisant doucement comprendre à leur rejeton que les affaires sont toujours les affaires, même au pays des effluves embrasés. Les feux du Vésuve n'ont-ils pas fini par s'y éteindre ? Et Fernando ne regretterait-il pas un jour d'avoir raté un aussi beau mariage ?

C'est la mamma qui eut raison des dernières résistances du jeune homme en lui faisant valoir qu'à Naples on n'épouse pas une fille déflorée, même quand on est le responsable. C'était comme si on se faisait cornuto soi-même ! Cet argument massue convainquit Fernando qui prit la décision d'affronter Maria pour lui faire part de son intention de rompre.

Il fut surpris de constater que la belle, si pétulante d'habitude, accueillait cette nouvelle avec une totale sérénité. Elle n'eut ni cris ni larmes, acceptant la rupture avec un fatalisme qui avait un côté presque offensant. C'était donc là tout le chagrin que lui causait la perte de son Nando adoré ! Quand il la quitta, celui-ci se dit que, décidément, il n'y avait rien à comprendre aux femmes ! Il est vrai aussi que les Napolitains ne se préoccupent pas des méandres de l'âme féminine : c'est là une gymnastique cérébrale trop exténuante.

Se félicitant d'avoir réussi à se tirer à bon compte d'une situation épineuse, il ne se soucia plus du tout de Maria et celle-ci ne lui donna pas le moindre signe de vie pendant toute la durée de ses fiançailles.

Ce n'est que la veille des noces qu'elle téléphona au bar :

— Nando chéri, dit-elle, viens me voir une dernière fois ! C'est tout ce que je te demande... *Amore mio*, tu ne peux me refuser cette joie !

La voix était douce, persuasive, troublante... C'était la voix des nuits chaudes où ils avaient connu l'extase ! Pourquoi ne pas profiter une dernière fois de la fascinante créature ?

Elle l'attendait, ronronnante et gourmande de caresses. Devant tant de féminité, le sang de Fernando recommença à bouillir furieusement. Il se jeta sur elle et la renversa sur le lit. Trop amoureux pour s'apercevoir qu'elle ne partageait pas son ivresse, il ne vit pas le couteau de cuisine soigneusement aiguisé qu'elle avait dissimulé sous l'oreiller. Et, au moment où il était sur le point d'atteindre la jouissance suprême, elle réussit à se libérer pour trancher d'un coup vengeur ce qui faisait le juste orgueil de son amant. Un hurlement suivi d'un rire satanique troua la nuit napolitaine, réveillant tout le *Quartiere*. Les voisins se précipitèrent et s'arrêtèrent horrifiés sur le seuil de la porte. Fernando, qui venait de perdre le meilleur de lui-même, gisait dans une mare de sang.

Il survécut à la honteuse mutilation qui le rangeait dans la catégorie des espèces châtrées, mais il disparut à jamais du *Quartiere*. Sans doute alla-t-il se cacher dans un hameau de montagne, évitant les hommes, fuyant surtout les femmes... Et Maria fut condamnée à cinq années de prison.

Lorsqu'elle en ressortit, elle avait vingt-six ans, le plus bel âge pour la femme ! Où irait-elle, cette volcanique amoureuse qui avait pris sur elle de ne pas faire mentir le proverbe : « On est toujours puni par où l'on a péché » ? Ne pouvant retourner dans le *Quartiere* où elle ne

trouverait jamais preneur, elle avait opté pour la France, le pays de tous les accueils... La pizzeria de Saint-Germain-des-Prés était le havre qui lui avait permis de rencontrer un autre Napolitain, Giorgio, qui, lui, ignorait son fabuleux exploit.

Fallait-il le lui révéler ? M. Arnold estima que c'était inutile puisqu'elle n'apparaissait dans la paume du visiteur que sous la forme d'un personnage épisodique. Et il jugea plus sage de dire, en posant sa loupe sur la table :

— Je pense avoir vu l'essentiel de ce qu'il faut savoir de cette femme qui hésite à convoler et qui refuse de retourner à Naples... Soyez assuré qu'elle est sincère lorsqu'elle vous affirme qu'elle ne saurait admettre, si vous l'épousiez, que vous la trompiez ! La moindre incartade de votre part pourrait être dangereuse.

— C'est à ce point ?

— Cette Maria ne transige pas ! Mais vous-même, êtes-vous sûr de vos sentiments ?

— A vrai dire, je ne sais plus... Vous m'inquiétez, monsieur Arnold !

— Etes-vous son amant ?

— Oui.

— Alors, souvenez-vous de ce qu'a dit Napoléon : « En amour, le courage c'est la fuite ! » Suivez ce conseil et fichez le camp en vitesse !

— Où cela ?

— A Naples où vous ouvrirez votre pizzeria et où vous êtes certain qu'elle ne vous rejoindra pas.

— Pourquoi ?

— Vous l'apprendrez là-bas. Il suffira pour vous d'y prononcer son nom... Je sens que vous m'en voulez de vous donner un pareil conseil mais, le temps aidant, vous me remercirez.

L'AMOUR EN ROLLS-ROYCE

Le deuxième visiteur de la journée ne ressemblait en rien au premier. L'unique similitude entre eux venait de ce que ni l'un ni l'autre n'avaient dépassé la trentaine. Autant le Napolitain était brun, autant le nouveau venu était blond, de cette blondeur anglo-saxonne qui foisonne de l'autre côté du *channel*. Il parlait correctement le français, mais avec quelques intonations nasillardes laissant penser qu'il était le fruit d'un panachage anglo-américain.

Son entrée en matière ne fut pas sans surprendre le mage :

— Ce n'est pas au sujet d'une personne qui m'intéresse ou qui m'est chère que je viens vous consulter, monsieur Arnold. Ce n'est même pas à mon propre sujet : je me moque éperdument de ce qui pourra m'arriver d'agréable ou de désagréable et, de toute façon, je préfère ne rien savoir de mon avenir.

— Alors, pourquoi être venu me voir ?

— Votre réputation est telle que j'ai la conviction que vous êtes le seul homme au monde à pouvoir me parler d'une certaine voiture.

— Je pense n'avoir pas très bien compris ?

— J'ai bien dit : une voiture qui est loin d'être neuve et dont je viens de devenir propriétaire par héritage. Et, chose curieuse, ce ne sont pas les amateurs qui manquent pour acheter ce véhicule ! Je pourrais même dire que les offres de collectionneurs et d'amateurs affluent ! Mais, je ne sais trop pourquoi, je n'ose pas m'en séparer... C'est assez étrange : un sentiment de culpabilité ou, à la rigueur, d'ingratitude m'envahit dès que je songe à la vendre. Comme si cette voiture et moi nous étions indissolublement liés ! Pouvez-vous m'expliquer un tel phénomène ?

— Montrez-moi vos mains...

La loupe recommença son manège sur les paumes du visiteur. Après quelques instants, la voix douce du mage murmura :

— C'est étrange : cette voiture se trouve, sans aucun doute possible, dans vos deux mains... On la repère tout le long de votre ligne de vie qui descend très bas, jusqu'à la jonction du pouce et du poignet.

Normalement vous devriez atteindre les quatre-vingt-dix ans. La voiture aussi.

— Quoi ?

— Je la vois près de vous jusqu'à votre dernier jour.

— Comme elle a déjà cinquante-cinq ans, puisqu'elle a été

construite en 1920, cela lui ferait cent quarante-cinq ans au moment de ma disparition.

— Peut-être même vous survivra-t-elle si vos héritiers savent prendre soin d'elle ! Sa construction est d'une robustesse à toute épreuve... Elle est faite d'un excellent acier anglais. Pourquoi ne résisterait-elle pas à l'assaut du temps aussi bien que les armures du Moyen Age ? Connaissez-vous le passé de cette voiture ?

— Absolument pas ! Je vous répète qu'elle est entrée dans ma vie par héritage... Je l'ai trouvée, montée sur cales et recouverte d'une immense housse, dans le garage d'une propriété qui m'a été léguée par mon grand-père maternel.

— Je pense qu'il est indispensable que vous découvriez ce passé assez étonnant pour mieux comprendre que vous n'avez pas le droit de vendre, ni même de léguer cette voiture à quelqu'un qui ne serait pas l'un de vos descendants. Je vais essayer de vous le raconter au fur et à mesure de mes découvertes et peut-être serez-vous surpris de constater à quel point il est imbriqué dans le passé de votre famille... Bien sûr, beaucoup de détails m'échapperont, mais je crois avoir déjà retrouvé la ligne générale... Surtout ne m'interrompez pas !

Après un nouveau silence, M. Arnold commença à parler sans passion et sur un ton qui semblait provenir de l'au-delà. Ce n'était d'ailleurs plus lui qui s'exprimait, mais les mains du visiteur qui consentaient à livrer leurs secrets.



— J'entrevois d'abord l'époque de ces années folles qui ont succédé à l'hécatombe de 1914-1918. La mort – qui venait de régner pendant quatre ans – ayant perdu de sa monstrueuse actualité, la vie reprenait furieusement ses droits. Vivre était alors la seule chose qui importait ! Vivre dans la gaieté, dans l'insouciance et dans l'abondance... Les femmes, dont les seules parures avaient été durant le cataclysme le voile blanc de l'infirmière, l'uniforme ou le sinistre crêpe de deuil, éprouvaient de nouveau le besoin de rehausser leur beauté par des artifices. En existe-t-il de plus flatteur que l'éclat de pierres précieuses sur une peau de satin ?

» Sans doute était-ce pour satisfaire cette soif de bijoux qu'au début de l'année 1920 un diamantaire londonien, accompagné d'un guide, se balançait à dos de chameau dans le lointain désert d'une Arabie peut-être plus heureuse alors qu'elle ne l'est aujourd'hui !

» L'entreprise était dangereuse. En ce temps-là, ceux qui pénétraient dans cette partie du monde interdite aux infidèles risquaient la mort. Mais le diamantaire puisait son courage dans ses origines assez obscures : il n'était pas né dans la verte Albion, mais dans les faubourgs de Constantinople. Disciple du Prophète et parlant couramment l'arabe, il n'avait pas hésité à entreprendre le long

voyage qui le conduisait de Londres jusqu'à un émirat assez peu exploré. Le moteur de l'expédition était l'appât du gain. L'appât, c'étaient les pierres fabuleuses que possédait l'émir. Le gain, le prix de leur revente sur le marché anglais. La cupidité du monde occidental n'ayant pas encore trop éveillé l'esprit de lucre chez les « seigneurs du désert », l'émir vendit ses pierres à si bas prix que le marchand – fait rarissime chez un diamantaire – en eut presque un remords de conscience ! Aussi demanda-t-il à l'aimable émir, avant de repartir, quel cadeau lui ferait plaisir. La réponse fut spontanée :

» – Une Rolls-Royce...

» – Une Rolls-Royce ? répéta le diamantaire abasourdi. Mais, prince, vous n'avez pas de routes !

« — J'en ferai construire une, longue de trente kilomètres, qui ira de la mer jusqu'à ma capitale. Je rêve de posséder l'une de ces machines qui ont remplacé les chevaux et qui marchent, paraît-il, au pétrole... On m'a dit aussi que la plus belle d'entre elles s'appelait la Rolls-Royce.

» Le diamantaire jura à l'émir que son souhait serait exaucé. C'est ainsi que la Rolls fut commandée à la célèbre usine de *Crewe* en Angleterre : c'était une *Silver Ghost*, ou Fantôme d'Argent, l'une des premières à porter ce nom de rêve qui serait suivi plus tard par les tout aussi prestigieux *Silver Dawn*, *Silver Cloud* et *Silver Shadow*.

» La *Silver Ghost* – le capot magnifié par l'insolence de la « Dame d'Argent » qui personnifiait l'Esprit de l'Extase et habillée intérieurement de cuirs et de bois rares – fut embarquée à destination du pays des légendes. Un mécanicien spécialisé de l'usine de *Crewe* l'accompagnait. Lorsqu'elle arriva au terme du voyage, l'émir, en la voyant, ressentit plus que le coup de foudre : il fut ébloui ! La première promenade que lui fit faire le mécanicien anglais l'enchantait à tel point qu'il se crut déjà arrivé au jardin d'Allah.

» Le mécanicien resta tout le temps nécessaire pour instruire le futur chauffeur de l'émir, un garçon jeune et débrouillard, et lui apprendre comment on se doit de conduire une Rolls-Royce, c'est-à-dire avec le plus grand respect. Mais la voiture ne posa jamais le moindre problème. Superbe, altière, étincelante, chef-d'œuvre de perfectionnistes, elle résista à tout : au soleil, aux vents de sable, aux variations de température... Elle vivait sa vie de voiture avec dignité et efficacité. La seule chose dont elle aurait pu se plaindre était la monotonie de cette vie : l'aller et retour qu'elle faisait quotidiennement sur les trente kilomètres de route de l'émir était d'un ennui ! Rien que du sable à perte de vue ! Parfois une caravane se profilait à l'horizon et s'arrêtait, pétrifiée, en voyant passer le fantôme d'argent...

» Un jour vint où l'émir ne se contenta plus de se promener en

solitaire : il voulut distraire ses femmes et surtout les éblouir à leur tour. Son harem était aussi remarquable en quantité qu'en qualité : quatre cents concubines plus belles les unes que les autres ! Le chauffeur étant complètement isolé par la vitre de séparation voilée, les promenades à deux commencèrent. La randonnée en Rolls devint la suprême récompense de celles qui s'étaient révélées les plus expertes en volupté. L'élue s'engouffrait dans l'engin magique – c'est ainsi que l'on appelait la Rolls dans tout l'émirat – et s'abîmait dans les sièges moelleux. Derrière les rideaux tirés, l'émir et sa compagne du jour pouvaient se livrer à toutes sortes de joutes amoureuses, bercées par la douceur du roulement. Tout le harem y passa. Ce qui aurait certainement choqué les constructeurs de la Rolls-Royce s'ils l'avaient appris : un tel chef-d'œuvre, emblème de la respectabilité britannique, n'a pas été conçu pour être transformé en chambre à coucher.

— Monsieur Arnold, pardonnez-moi de vous interrompre, dit le visiteur, mais je ne vois pas très bien ce que ma famille vient faire dans toute cette histoire...

— Un peu de patience, jeune homme ! Nous arrivons à votre famille.

Et il continua :

— Après quinze années de cette vie consacrée à l'amour motorisé, l'émir mourut prématurément. Sans doute ses promenades quotidiennes, ajoutées aux nuits du palais, y furent-elles pour quelque chose. Son fils lui succéda. Non seulement le jeune émir hérita du palais, du harem, et de la Rolls, mais aussi du goût de son père pour l'amour en voiture... En 1937, alors que le svastika nazi commençait à étendre son ombre inquiétante sur l'Europe, le jeune émir reçut la visite d'un ingénieur anglais. Grand, l'allure sportive, le regard clair, l'étranger portait tous les signes extérieurs du gentleman. Que venait donc faire dans le désert ce fils de lord ? L'émir l'apprit quand, au cours d'une promenade qu'il fit faire à son hôte dans sa Rolls, ce dernier commença à parler pétrole... Et tout de suite ils se comprirent...

» Quelques jours plus tard, le jeune ingénieur entendit des cris qui provenaient de la cour intérieure du palais. Regardant par la fenêtre exigüe, il vit deux gardes poursuivre une femme qui venait de leur échapper. Ils finirent pas la rattraper et l'obligèrent à monter dans la Rolls-Royce. Mais, pendant la lutte, le voile qui couvrait la tête de la femme tomba et l'Anglais vit avec stupeur se répandre une masse de cheveux blonds, encadrant un visage au teint laiteux et deux yeux verts, étincelants de fureur.

» En voilà une, se dit l'ingénieur, qui ne semble pas trouver à son goût les promenades en Rolls !

» Qui était cette femme ? Comment était-elle arrivée là ? Ce qui est certain, c'est qu'elle était détenue de force dans ce harem ! Cette découverte perturba profondément l'Anglais, et libérer cette femme devint sa préoccupation majeure. La tâche ne serait pas facile ! Communiquer avec l'une des femmes de l'émir était considéré comme un crime et l'ingénieur ne disposait plus que de quarante-huit heures avant de repartir pour l'Angleterre, mission accomplie. Comment faire ? Le seul espoir était le chauffeur de la Rolls-Royce, mais se laisserait-il acheter ? Avec précaution, il le tâta : eh bien, oui, pour deux mille livres sterling le chauffeur était prêt à risquer sa vie, celle de l'ingénieur et surtout celle de la femme...

» Le dernier soir, après avoir pris congé de l'émir, l'Anglais, au lieu de regagner sa chambre, sortit du palais par une porte secrète derrière laquelle l'attendait le chauffeur. Celui-ci le conduisit directement au garage où se trouvaient déjà la voiture et la femme-dissimulée dans la malle arrière. Le chauffeur empocha l'argent et l'ingénieur s'installa au volant. Grâce à son moteur, toujours merveilleusement silencieux, la *Silver Ghost* glissa lentement hors de l'enceinte du palais, puis, une fois sur la fameuse route, fonda à pleins gaz.

» Au bout de la route, un cargo anglais prit en charge la Rolls et ses occupants, et appareilla aussitôt. Ce n'était, certes, pas tout à fait la manière d'agir d'un gentleman, mais, à la dernière minute, la tentation d'enlever la voiture en même temps que la femme avait été trop forte ! Après un aussi long séjour dans les sables brûlants de l'Arabie, la *Silver Ghost* n'avait-elle pas besoin de humer à nouveau la brise de son pays natal ?

» L'aventure ressemblait à un conte des Mille et Une Nuits... La femme enlevée était américaine et appartenait aux services secrets des U.S.A. Elle était en mission lorsqu'elle avait été capturée et vendue presque aussitôt au jeune émir. Depuis plus d'une année, elle se morfondait dans les profondeurs du harem. Dévoiler les véritables raisons de sa présence en Arabie n'aurait fait qu'aggraver son cas. Mieux avait valu se faire passer pour une journaliste qui avait osé braver les interdits musulmans. L'émir était très fier de cette nouvelle recrue dont la peau évoquait les roses d'Ispahan et les cheveux dorés le sable des dunes. Elle lui inspirait même un tel sentiment de respect qu'il n'osait l'effleurer... C'est pourquoi il avait placé tous ses espoirs dans la randonnée en Rolls qui, jusqu'à ce jour, avait produit le plus heureux effet sur le comportement de ses autres concubines. Hélas, avec la blonde Américaine, la promenade sentimentale avait tourné au désastre : elle n'avait rien voulu savoir et avait réussi, le surlendemain, à se faire enlever par l'ingénieur anglais dans la Rolls ! Pour l'émir, la défaite était complète. Se faire berner par une femme est déjà douloureux pour un émir, mais voir disparaître la machine

enchantée qui – après avoir été l'orgueil de son père – s'était transformée en palais ambulant de ses propres amours, cela frisait le déshonneur.

» Se souciant assez peu des malheurs de l'émir, l'Anglais, l'Américaine et la *Silver Ghost* débarquèrent en Angleterre au terme d'un interminable voyage. Malgré son pedigree, une petite révision s'imposait pour la voiture après tant d'années passées au service des émirs. Le check-up terminé elle fut déclarée apte à reprendre du service pour une durée illimitée. Aussi fut-elle choisie pour emporter l'ingénieur anglais et la belle Américaine dans le plus tendre des voyages de noces. Et c'est sur sa banquette arrière, au bord d'un lac d'Ecosse, que fut conçu le fils de ce couple qui s'était connu en fuyant la capitale de l'émirat. Ce fils, c'est vous !

» Mais, hélas, le bonheur de vos parents fut d'assez courte durée. Le svastika hitlérien était devenu un glaive meurtrier qui tranchait à droite et à gauche : les pays s'écroulaient les uns après les autres. Seule la vieille Angleterre résistait. Mais, cela risquant de ne pas durer, il fut décidé par prudence que l'héritier du nom – vous étiez alors âgé de quatre ans – serait envoyé aux Etats-Unis chez ses grands-parents maternels. En revanche, son père et sa mère resteraient au château ancestral, à une centaine de kilomètres de Londres, auprès du vieux lord, votre grand-père, qui était veuf depuis longtemps. C'est dans la Rolls que votre père dit adieu à votre mère quand elle le conduisit rejoindre son unité qui partait pour le front d'Egypte.

» Les années sombres suivirent, pendant lesquelles la *Silver Ghost*, déclarée encore bonne pour le service, emmena tous les jours votre maman à l'hôpital où elle faisait son devoir d'infirmière volontaire. Mais la Rolls, toujours conduite par sa propriétaire, se transforma en ambulance, comme l'avaient été ses sœurs aînées pendant la précédente guerre de 1914-1918. Son exceptionnelle suspension sauva la vie de plus d'un grand blessé pour qui un parcours dans une voiture moins douce aurait risqué d'être fatal. Je vois qu'elle a même joué un rôle héroïque : un jour où votre mère et deux autres infirmières se rendaient à l'hôpital alors qu'un combat aérien entre Spitfire et Messerschmitt s'était engagé dans le ciel de la paisible campagne du Kent. Au cours de ce ballet de mort, deux avions furent touchés et descendirent en vrille au-dessus de la voiture. Les infirmières l'abandonnèrent pour chercher refuge dans un ravin. Seule votre mère eut le courage de rester au volant. Ses compagnes n'eurent pas le temps de se mettre à l'abri : elles furent abattues par le feu des mitraillettes qui arrosèrent en même temps la Rolls. Mais, grâce à l'épaisseur de la carrosserie, votre mère fut la seule à s'en tirer. A partir de ce moment la voiture devint célèbre et ses flancs labourés ne l'empêchèrent pas de continuer à servir son pays. C'est pourquoi,

chaque soir, en la remisant au garage, votre mère caressait avec reconnaissance et respect son capot comme on caresse l'encolure d'un pur-sang qui a gagné une course. Elle se rassurait auprès de ce fétiche d'amour. Et elle en avait le plus grand besoin, n'ayant plus de nouvelles depuis plusieurs semaines de votre père qui était avec l'armée de Montgomery en pleine bataille d'El Alamein. Quelques jours plus tard, elle s'effondra en sanglotant sur la banquette arrière de la *Silver Ghost* : elle venait d'apprendre que son mari était porté disparu. Elle ne devait jamais le revoir.

» Les autres années de guerre semblent avoir été très dures. Votre grand-père était devenu neurasthénique après la mort de son fils et, chose plus inquiétante, il voulait ignorer les difficultés financières qui l'assaillaient. Toujours courageuse, votre admirable maman dut lutter pour faire face et en vint à organiser des visites payantes du château. Malheureusement, le passé historique de la demeure ancestrale n'attira qu'assez peu de visiteurs ! Votre mère eut alors une idée étonnante : après avoir remisé la Rolls-Royce dans les très belles écuries anciennes, transformées en garage, elle la fit placer sur un podium et la présenta comme une authentique pièce de musée. Habilement, elle fit courir le bruit qu'on pouvait voir au château une *Silver Ghost* qui avait connu le passé le plus scandaleux de mémoire de Rolls, avant de devenir une héroïne de guerre !

» Toute la gentry, de près et de loin, vint voir la fameuse voiture de l'émir et écouter Harry, le vieux maître d'hôtel, débiter de sa voix bien stylée et nullement mercenaire le récit des amours du prince arabe. Les *ladies* baissaient un peu la tête en faisant semblant de rougir, mais un petit frisson les parcourait malgré elles... Quatre cents femmes ! Le prince des sables avait aimé quatre cents créatures de rêve dans le Fantôme d'Argent ! Et leur visite se terminait souvent par un regard méprisant jeté à leur époux...

» Vous devez vous douter que le récit de Harry ne donnait qu'une version assez approximative de la réalité : selon lui, ses maîtres s'étaient rencontrés à Aden, puis – après avoir connu toutes sortes de péripéties dans le désert – ils avaient dû fuir des musulmans fanatiques. C'est cette Rolls qui les avait sauvés... Il était loin de se douter, le fidèle serviteur, qu'avant d'entrer dans une aussi noble famille, votre chère mère avait fait un séjour prolongé dans un harem !

» La véritable histoire, c'est moi qui vous la raconte aujourd'hui, mais je suis sûr que votre maman l'aurait fait quand vous auriez été en âge de la comprendre, si la mort n'était pas venue la surprendre alors que vous n'étiez encore qu'un adolescent élevé par vos grands-parents aux Etats-Unis. Ceux-ci vous ont certainement dit qu'elle était morte subitement, mais ce que l'on ne vous a peut-être pas précisé, c'est que

vosre mère a été trouvée morte un matin, les mains agrippées au volant de la *Silver Ghost* immobilisée sur le podium. Il semble même que l'ombre de votre père ait été là au moment de la mort subite de son épouse... Ce qui indiquerait qu'il ne pouvait plus se passer d'elle dans l'au-delà et qu'il est venu la rechercher dans cette Rolls-Royce qui avait vu naître leur amour...

» Ce n'est qu'assez récemment – vous avez aujourd'hui vingt-huit ans – que vous avez appris le décès de votre grand-père paternel, ce lord très âgé dont plus personne aux Etats-Unis ne vous parlait et qui semblait même avoir oublié votre existence. Il a quand même pensé à vous puisqu'il vous a légué ses terres, son château et... la *Silver Ghost* ! Cette étonnante voiture dont vous avez pu voir, à votre retour en Angleterre, qu'elle garde fière allure malgré le temps écoulé et ses blessures.

» Depuis qu'elle et vous êtes devenus des amis, je vois la vieille Rolls reprendre vie... Avouez que vous n'avez pu résister à la tentation de la faire rouler à nouveau et de vous asseoir derrière son volant comme l'avaient fait vos parents ?

— C'est vrai, monsieur Arnold. Le seul fait que vous veniez de découvrir ce détail dans mes mains me prouve que tout ce que vous m'avez raconté de la prodigieuse histoire de cette voiture est exact... Oui, j'ai fait venir un spécialiste de l'usine de Crewe. Il a simplement changé les bougies, remplacé la batterie et le moteur a commencé à ronronner à nouveau ! J'ai alors compris que la *Silver Ghost* m'attendait et n'en pouvait plus de sa solitude dans les vieilles écuries... Il lui fallait un membre de notre famille pour lui redonner le goût de vivre et de briller... Ce que je peux vous avouer aussi, c'est que – depuis qu'elle et moi avons fait connaissance – nous ne nous quittons pratiquement plus ! Un lien très mystérieux nous unit l'un à l'autre, comme si cette Rolls-Royce était faite de chair et de sang. Dès qu'il y a un rallie ou une compétition de vieilles voitures, elle et moi y prenons part et nous obtenons un énorme succès en remportant tous les trophées... Mais les meilleurs moments de notre intimité, c'est quand je vais lui rendre visite au garage : je caresse son capot et je m'assois sur la banquette arrière.

— Comme le faisait votre mère...

— Oui. A ces moments-là je pense à elle et à mon père... Les ayant très peu connus, je commence à rêver, essayant de m'imaginer quels ont été les moments merveilleux qu'ils ont vécus dans la *Silver Ghost*. Mais jamais je ne suis parvenu à démêler le fil de l'histoire comme vous venez de le faire en quelques minutes. Pourtant, j'ai maintes fois interrogé la voiture en lui disant : « Parle ! Fidèle amie, raconte-moi ton passé ! » Mais elle se taisait, ne voulant pas me livrer ses secrets... Pour moi ce mutisme était devenu une souffrance intolérable ! Aussi,

excédé certains jours, ai-je songé à briser notre liaison en me séparant d'elle... Seulement, chaque fois, quelque chose d'indéfinissable me retenait.

— C'est une voiture exceptionnelle que Charles Rolls et son associé Mr Royce ont su parer de toutes les séductions et de tous les dons, à l'exception cependant d'un seul : celui de la parole. Si toutes les Rolls-Royce qui ont roulé dans le monde depuis trois quarts de siècle pouvaient parler, elles en raconteraient d'étranges choses !

— Merci, monsieur Arnold, d'avoir consenti à m'éclairer.

— Je n'ai fait que remplir la mission que je me suis toujours fixée : aider mon prochain si cela m'est possible. Et je pense que vous avez compris maintenant pourquoi vous n'avez pas le droit de vous séparer de la *Silver Ghost* ?

— Je la garderai toujours !

— A ce propos, je n'ai fait que vous parler du passé et n'ai pas jugé utile de vous révéler ce que j'ai vu dans vos mains au sujet de l'avenir... Sachez pourtant que, grâce à cette voiture, vous connaîtrez une série d'aventures aussi surprenantes que celles qu'ont connues vos parents.

— Comme eux j'y découvrirai l'amour ?

— Même ça...

L'AMOUR A LA TIRE

Sans être une beauté, la visiteuse n'était pas laide. De toute sa personne, replète mais bien proportionnée, émanait ce que l'on appelle le charme bourgeois. A peine assise de l'autre côté de la table, elle commença, volubile :

— Je sais, monsieur Arnold, que les minutes sont aussi précieuses pour vous que pour votre clientèle et j'ai pu constater, alors que j'attendais dans votre salon, qu'il s'y trouve encore beaucoup de monde. C'est pourquoi j'essaierai d'être brève pour vous exposer ma situation actuelle qui pourrait se résumer par deux adjectifs : amoureuse et inquiète...

— Adjectifs, madame, qui se complètent admirablement ! Le véritable amour n'est-il pas une perpétuelle inquiétude ? S'il n'en était pas ainsi, cet état d'âme exaltant manquerait de saveur... Je n'ai pas à vous demander pourquoi vous êtes amoureuse. L'amour se s'explique pas : il vient souvent alors qu'on ne l'attendait pas ou plus, ensuite il s'amplifie ou s'atténue, mettant plus de temps à disparaître qu'à naître et, en fin de compte, personne n'y a jamais rien compris. Certains se demandent même pourquoi cela existe ! Et pourtant c'est un fait indiscutable : l'amour est un moteur extrêmement puissant qui régit la plupart de nos faits et gestes. Et, s'il y a autant de monde dans mon salon, c'est presque toujours parce qu'un besoin ou un chagrin d'amour y a conduit chacun de mes clients. Si l'amour n'existait pas, les mages n'auraient plus aucune raison d'être ! Ces quelques petites réflexions sont simplement destinées à vous faire comprendre que je n'ai été nullement surpris quand vous m'avez confié que vous étiez amoureuse et inquiète... Pourquoi inquiète, madame ?

— J'ai eu, il n'y a pas tellement longtemps, la chance de rencontrer un homme assez exceptionnel. Seulement, ce garçon, qui a l'âme d'un artiste, a toujours travaillé en amateur : ce qui fait qu'il a une situation des plus médiocres. Je le déplore. Estimant qu'il est intelligent, je voudrais l'aider à progresser dans sa profession pour qu'il puisse être fier de ce qu'il fait. Et j'aimerais le guider, pour qu'il devienne un as de sa spécialité. J'ai la conviction que c'est à ce prix que notre association amoureuse pourra devenir vraiment stable.

— Tout cela me paraît si bien raisonné, par une femme de cœur sachant agir aussi en femme de tête, que je me demande en quoi je puis vous rendre service.

— Un immense service, monsieur Arnold ! Pouvez-vous voir dans

mes mains si, oui ou non, je vais réussir à améliorer la situation de mon amant et surtout s'il est suffisamment doué pour y progresser ?

— Ce dernier point ne pourrait être éclairci que si cet homme venait me présenter ses propres mains ! Ses qualités et ses défauts ne sont qu'à lui... La seule chose que je puisse faire est de déceler si votre présence et votre influence ont quelque chance de lui être bénéfiques. Retournez vos mains et placez-les sur la table.

Une fois de plus, ce fut le silence. Un très long silence pendant que la loupe survolait les paumes de l'amoureuse inquiète. Et la voix de M. Arnold, perdant brusquement sa douceur habituelle, s'exclama :

— Vous avez des mains étonnantes, madame ! Vous voyez cette proéminence très marquée qui se trouve sous votre auriculaire ? Cela s'appelle le mont de Mercure... Je l'ai rarement vu aussi développé chez une femme ! Ce qui m'inciterait à penser que vous possédez incontestablement ce qu'on appelle « la bosse du commerce » guidée par une sorte d'intuition qui vous fait tout de suite deviner ce qui est bon à prendre dans l'existence et aussi ce qu'il faut négliger. Vous êtes une femme très intelligente... Ayez l'obligeance d'ouvrir et de refermer vos mains. Merci. Cela suffit... Oui, vos mains sont fines et d'une agilité surprenante. Donc, si vous choisissez un homme, vous ne pouvez pas vous tromper. Essayons de trouver la présence de celui dont vous venez de me parler... Ce n'est pas tellement facile ! Votre ligne de cœur est plutôt encombrée... Ce ne sont pas les soupirants qui vous ont manqué, mais presque toujours, grâce à l'apport de votre ligne de tête, vous êtes parvenue à vous débarrasser d'eux lorsqu'ils ne vous intéressaient plus. Car vous êtes d'une lucidité effrayante !

La charmante bourgeoise le regardait, le visage impassible, comme si ce qu'il lui disait ne la concernait pas. Jamais le mage n'avait rencontré, parmi ses innombrables visiteurs et visiteuses, une telle maîtrise de soi-même : ce qui n'était pas pour lui déplaire. Quand il parla à nouveau, ce fut pour dire :

— Ah ! Le voilà enfin, cet homme... Il se trouve, en effet, actuellement dans votre vie mais ce ne sera pas le dernier ! J'en vois beaucoup d'autres après lui... Ce qui vous apporte l'assurance que cette liaison ne sera pas éternelle ! Je pense d'ailleurs que vous l'avez prévu dès votre première rencontre. Vous ne tenez pas tellement à ce qu'elle soit définitive, mais vous souhaitez ardemment qu'elle soit fructueuse pendant le temps qu'elle durera. Maintenant, je vous demande de patienter et de vous taire : j'ai besoin d'une grande concentration pour démêler le curieux imbroglio que constitue votre aventure avec ce personnage et qui commence à mieux se dessiner...



18 heures, l'heure de pointe; à l'intérieur d'un wagon de métro. A coups de dos à dos et de cuisses contre cuisses, la foule tassée oscillait

en suivant les mouvements de la rame. Des odeurs de corps fatigués – qui avaient transpiré et mal digéré pendant la journée – alourdisaient l'atmosphère en se mêlant à des parfums rancis de cosmétiques. Les traits avachis et l'œil morne, les usagers de la R.A.T.P., résignés à leur sort de transportés en commun, regardaient défiler les stations et les affiches publicitaires comme un film déjà vu des centaines de fois. Ils ne réagissaient qu'à l'approche de leur station. Alors, dans un suprême effort, ils tendaient leurs muscles pour se frayer un passage vers la sortie libératrice.

Il arrivait qu'à une quelconque station des effluves plus capiteux se répandent dans le wagon avec l'arrivée d'une femme que son métier, ou son oisiveté, n'obligeait pas à se lever aux aurores. Ce fut l'un de ces parfums enivrants qui alerta Serge.

Non sans mal, il réussit à se retourner : une femme venait d'entrer de dos dans le wagon bondé. Qu'elle sentait bon ! Soigneusement coiffée et vêtue avec une certaine recherche, elle ne craignit pas de plaquer sa croupe contre les jambes du jeune homme qui aurait dû normalement éprouver une sensation des plus agréables à ce contact, même s'il ne voyait pas le visage de la dame. Mais il n'en fut rien ! Ce qui le fascina tout de suite, c'est l'accessoire qu'elle portait sur l'épaule, pendu à une longue courroie : un sac... Un très beau sac en reptile avec un fermoir original que l'homme eut tout le loisir d'examiner avec la plus minutieuse attention.

Quand le métro arriva à la station Saint-Augustin, point de descente des hordes qui vont prendre les trains de banlieue à la gare Saint-Lazare, il se décida à opérer... Après avoir, de la main gauche, ouvert le fermoir, il glissa prestement la droite à l'intérieur du sac. Puis, jouant des coudes, il gagna rapidement la porte avant de bondir sur le quai. Le tout n'avait pris que quelques secondes et, dans la bousculade, la délicate manipulation était passée inaperçue.

Remonté à l'air libre, le garçon se précipita dans les W.-C. du premier café pour examiner le contenu du portefeuille qu'il venait de subtiliser. Un juron lui échappa : en tout et pour tout il n'y avait qu'une carte d'identité et cinq billets de dix francs ! Pour récompense d'un tel numéro d'adresse, c'était peu ! Furieux, il s'apprêtait à faire disparaître, par mesure de prudence, la carte d'identité dans la cuvette des W.-C., quand la photo l'arrêta. Tiens ! Elle avait cette tête-là, sa victime ? L'ovale du visage était attrayant, la bouche sensuelle, le regard intelligent... Et l'âge ? Trente-trois ans selon la carte d'identité, c'est-à-dire dix ans de plus que lui ! Ce qui était parfait : la femme qui vient de dépasser la trentaine n'est-elle pas la femme de rêve ?... Le domicile : rue de l'Arcade. Cela faciliterait les opérations : le VIII^e est un excellent quartier où il se passe toujours quelque chose. « J'aurais mieux fait de la draguer, se dit l'homme, au lieu de lui faucher son

portefeuille ! » Et une idée germa instantanément qui lui fit remettre la carte d'identité dans le portefeuille et le portefeuille dans son veston.

Un quart d'heure plus tard, il sonnait au domicile de Simone Hubert. La porte s'ouvrit. Deuxième déception : la dame se trouvait être l'exception qui confirme la règle selon laquelle l'on est mieux au naturel que sur une photo d'identité ! Mais, pour ce que Serge avait en tête, la beauté était d'une importance assez relative !

— Madame Simone Hubert ?

— C'est moi.

— J'ai ramassé ce portefeuille sur le quai du métro, à la station Saint-Augustin... Je me suis permis de l'ouvrir pour voir s'il y avait dedans le nom et l'adresse de la personne à qui il appartenait; je les ai trouvés sur votre carte d'identité. J'ai pensé qu'il valait mieux vous le rapporter tout de suite plutôt que de perdre du temps en le déposant à un commissariat. J'espère qu'il ne manque rien.

La femme parut d'abord très étonnée, puis, rougissant d'une manière charmante, elle balbutia :

— Vraiment, monsieur, je ne sais comment vous remercier ! Je me suis aperçue de la disparition de mon portefeuille en arrivant ici. J'étais contrariée, non pas pour l'argent – j'avais sur moi une somme dérisoire – mais à cause de ma carte d'identité. Figurez-vous que j'étais persuadée qu'on me l'avait volé dans le métro !

Elle jeta un rapide coup d'œil sur le contenu :

— Mais non, il ne manque rien. C'est donc que mon sac se sera ouvert pendant la bousculade à Saint-Augustin. En tout cas, je vous suis très reconnaissante.

Il y eut un silence qui permit à la femme de juger celui qui était devant elle :

— Euh... Me permettez-vous de vous offrir quelque chose pour votre dérangement ?

— Quelque chose ?

— Je veux dire un verre de porto, ou autre chose si vous préférez.

— Mais avec plaisir ! dit Serge en découvrant dans un large sourire ses dents de jeune carnassier.

— Entrez, je vous en prie.

Ce fut ainsi qu'il pénétra dans la place.

En regardant autour de lui, il fit mentalement l'inventaire du salon : mobilier banal mais de ravissants bibelots de valeur répartis un peu partout.

Pendant qu'elle allait chercher le porto et les verres dans la salle à manger, le regard du garçon poursuivit l'inspection des lieux. Il y avait une véritable collection d'objets rares, tous en argent : tabatières, cendriers, boîtes à pilules, vases, cadres, poissons, oiseaux,

etc. Un vrai régal pour un amateur ou pour un voleur ! Elle ne devait pas être sur la paille, cette Simone Hubert !

Tout en dégustant son porto, l'homme cherchait des traces d'une présence masculine dans un intérieur aussi douillet. Apparemment, il n'y en avait pas. C'était là le point capital : si la femme vivait seule, la manœuvre serait aisée. Car le beau Serge n'avait aucun complexe lorsqu'il s'agissait de ses propres attraits.

— Serait-ce indiscret de vous demander, monsieur, ce que vous faites dans la vie ?

— Je vends des voitures d'occasion. Faire cela ou autre chose... Mais croyez bien que ce n'était pas ma vocation ! Mon rêve était d'entrer dans la police et plus particulièrement dans une brigade antigang ! Lutter contre le crime, le vol, la délinquance, protéger la tranquillité des honnêtes gens, ce doit être passionnant ! Malheureusement je n'ai pas pu passer le test médical qui est très sévère.

Ce dernier aveu fut fait avec une mine attristée qui fit battre les cils de la femme.

— Vous donnez pourtant l'impression d'être bien bâti !

— Ce n'est qu'une apparence... J'ai connu une enfance très dure.

Le regard de la dame se fit plus doux :

— Vous avez des parents ?

— Hélas, je suis seul au monde.

— Moi aussi...

— Réveille-toi, mon amour ! Tiens, je t'ai apporté du café et des croissants tout chauds !

Il s'étira en bâillant. Mon Dieu, que c'était bon d'être dorloté, et d'avoir son petit déjeuner servi au lit ! On ne l'avait pas habitué à cette vie de coq en pâte au Centre de Redressement où il avait échoué après quelques délits mineurs !

Tant qu'il y avait son « vieux » à la maison, Serge avait marché droit, mais ensuite... Les mauvaises fréquentations, les filles qui lui couraient après parce qu'il faisait plus que son âge et qu'il était joli garçon... Tout cela ajouté à une nature paresseuse ne l'avait pas prédisposé à devenir un honnête ouvrier comme son père.

Enfin il aimait le changement ou l'imprévu. La routine le tuait... Quel métier moins routinier que celui qui vous fait changer de quartier tous les jours, découvrir en métro les entrailles de Paris et en autobus les ponts, les monuments et les jardins publics ? Qui peut flâner devant les comptoirs des grands magasins, s'attarder au supermarché regorgeant non seulement de produits domestiques mais aussi exotiques qui font rêver d'évasion vers des contrées lointaines ? Qui a le temps de suivre une femme dans la rue, de deviner selon sa

démarche, son habillement et son allure générale à quel milieu elle appartient, si elle est mariée, célibataire, veuve, divorcée, sensuelle ou frigide ?... Qui ? Un pickpocket !

Ce métier très spécial, Serge l'exerçait avec une telle dextérité et une telle discipline que, depuis deux ans qu'il en vivait, il n'avait jamais eu le moindre ennui. Levé vers les 9 heures, après une toilette soignée il consultait son planning qui était assez simple : il suffisait d'opérer par roulement dans les supermarchés, les grands magasins, les gares, les métros et, en été, dans les points fréquentés par les touristes. Chaque fois qu'il avait réussi un bon coup, il ne retournait pas dans le secteur avant trois mois. Son meilleur atout était d'avoir une personnalité qui inspirait confiance. Ce fut l'effet qu'il fit à la dame de la rue de l'Arcade qui, après avoir entrouvert sa porte, lui avait offert son lit puis son cœur.

Mais aussi, quelle joie pour elle – lorsqu'elle revenait de son travail – de préparer de bons petits plats pour l'être aimé en attendant son retour ! Une fois déjà elle avait fait ça pour un homme, son mari, avant de divorcer, mais jamais avec un tel plaisir ! Car il y avait les nuits ! Ah, les nuits avec Serge, c'était autre chose que les amours conjugales ! Et les dimanches ! Quand il pleuvait, ils restaient au lit blottis l'un contre l'autre; lorsqu'il faisait beau, ils sortaient la petite voiture de Simone pour aller faire un tour au Bois. En somme, une existence paisible et harmonieuse. Ils se sentaient tellement bien ensemble ! Leurs désirs et leurs émotions étaient synchronisés. La seule crainte de la femme était de perdre ce bel amant de dix ans son cadet.

Intelligente, elle avait recours à ce qui attache le plus un homme : les vertus domestiques ! Elle savait aussi rendre sa présence légère; jamais de questions inopportunes sur les activités de son compagnon. Il est vrai qu'il n'exigeait lui non plus aucune explication sur son emploi du temps quand elle rentrait la dernière. Enfin, Simone avait des attentions charmantes. Pas une semaine ne passait sans qu'elle lui fît de ces petits cadeaux qui entretiennent la flamme : cravates, mouchoirs fins, briquet, portefeuille, porte-clés, eau de toilette, after-shave, montre, etc. Décidément la femme idéale !

S'il avait rapporté le portefeuille dans le but bien déterminé d'abuser de sa confiance, il se rendait compte maintenant qu'elle avait su se l'attacher en lui apportant tout ce qu'il n'avait encore jamais connu : l'amante, la mère, la confidente, l'amie. Aussi n'était-il plus question de trahir sa confiance.

Il avait même des remords. Mais, s'il lui avouait la vérité, ne le mettrait-elle pas à la porte ? Et comment ferait-il ensuite pour vivre sans cette présence réconfortante ? Mieux valait se taire.

— Mon poussin – c'était le petit nom gentil qu'elle lui réservait –,

tu as vraiment besoin d'une nouvelle ceinture : la tienne est tout avachie. Aimes-tu les ceintures en crocodile ?

— En croco ! Oh, ça oui !... Malheureusement, c'est cher !

— Ne t'inquiète pas pour ça ! Je connais un fabricant qui me la vendra au prix de gros ! A ce soir, mon amour...

Le samedi est le jour faste pour les pickpockets.

Serge cherchait une proie parmi les bonnes femmes qui se pressaient devant les comptoirs d'un grand magasin. Mais tout à coup il s'arrêta, pétrifié... Là-bas, c'était Simone ! Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire ? Ah, elle choisissait une ceinture en crocodile ! Et dire que ce matin, par délicatesse, elle lui avait fait croire qu'elle l'aurait à bas prix ! Quel amour, cette femme ! Il la regarda, attendri, tandis qu'elle palpa de ses jolis doigts une magnifique ceinture. Elle la tournait et la retournait, examinant le prix, la longueur, la largeur, faisant d'adorables moues d'hésitation sous l'œil distrait d'une vendeuse occupée par une cliente irascible.

« Pourvu qu'elle choisisse celle-là ! » se dit Serge qui avait un faible pour la teinte noire.

Tout à coup, ce fut comme si les doigts de Simone étaient mus par un déclic : avec une habileté diabolique, ils avaient escamoté la ceinture qui disparut sous son ample manteau. Serge crut suffoquer ! Impossible, il avait dû mal voir ! Mais non : la ceinture n'était plus sur le comptoir et Simone se glissait à travers la foule après avoir exécuté un tour qui relevait de la haute prestidigitation.

« Ça alors ! Ah, elle m'a bien eu ! » Et il éclata de rire.

Quand il rentra le soir, la première chose qu'il aperçut fut la ceinture délicatement posée sur le lit.

— Quelle merveille ! s'exclama-t-il en la caressant. Chérie, tu as encore fait des folies ! Maintenant c'est à mon tour de te gâter ?

Et il exhiba une ravissante montre sertie de petits brillants.

— Oh ! Mais tu es devenu fou, mon poussin ! Comment as-tu pu ? (Elle levait sur lui un regard éperdu.) Tu as dû te ruiner !

Il la prit dans ses bras :

— Pas plus que toi, mon amour ! Ah ! Si tu savais combien je suis soulagé... Je n'en pouvais plus de te mentir. C'est merveilleux ! Simone, ma belle voleuse !

— Quoi ! tu m'as vue ?

— Un pickpocket et une voleuse à la tire ! Quel admirable couple nous formons ! Pour une fois la vie a bien fait les choses en nous réunissant !

— Comment ? Tu es un...

— Pickpocket ! C'est la même chose qu'un voleur à la tire, mais ça fait plus chic en anglais !

Elle aussi éclata de rire.

Ce soir-là, ils ne s'aimèrent plus seulement comme deux amants mais comme deux complices.

— Pourquoi voles-tu, toi ? Tu n'en as pas besoin ? demanda-t-il intrigué.

— Tu as raison, je ne vole pas par nécessité mais par impulsion : je suis cleptomane !

— Ah ! Je commence à comprendre...

— Je vais tout t'expliquer ! Mon père était prestidigitateur de son métier. A une certaine époque, il était même assez connu. Alors que j'étais encore toute petite, il m'a enseigné les rudiments de son art et je me suis révélée très douée pour la manipulation.

— C'est ce que j'ai remarqué cet après-midi !

— Je ne sais pas si je suis cleptomane de nature ou si je le suis devenue quand j'ai pris conscience de mes talents. Cela m'a d'abord amusée de confondre mon entourage. Puis, un jour, j'ai fait avec une amie le pari d'escamoter un briquet en or dans un magasin. Ce fut si facile que je me suis prise au jeu ! Quand je me suis mariée, j'ai cru que cette obsession de voler me passerait, mais, comme mon mariage était une déception, je m'ennuyais. Alors, j'ai recommencé ! Mon mari, qui avait des principes, n'a pas apprécié ; il avait peur de me voir finir en prison ! C'était un affreux petit-bourgeois qui n'y connaissait rien ! Sinon il aurait compris que ma manière de faire touche au sublime ! Voilà, c'est tout.

— Mais je croyais que tu étais secrétaire ?

— Je le suis toujours pour bénéficier des avantages de la Sécurité sociale ! Mais à l'heure du déjeuner, ou à la sortie du bureau, je vais m'exercer dans les grands magasins. Il ne faut pas perdre la main, on ne sait jamais ce que la vie vous réserve ! Et, si je devais quitter mon emploi, je ne serais pas mécontente d'être voleuse à la tire à plein temps ! Tu sais, c'est une profession assez stable : il n'y a aucun risque de licenciement !

Il resta abasourdi devant une telle logique.

— Tu n'as donc jamais eu peur de te faire prendre ?

— Tu rêves ! Par contre, je suis un peu inquiète pour toi... Sais-tu que tu n'es pas très habile quand tu opères ?

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je sais que, quand tu m'as volé mon portefeuille par exemple, je l'ai très bien senti !

— Tu as senti que je... et tu n'as rien dit ?

— Je ne pouvais pas... Je venais justement de piquer celui bien bourré de mon voisin ! Il était dans ma poche, alors ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur moi... J'ai préféré perdre mes cinquante francs.

— Ça alors ! Y a pas, t'es vraiment une fortiche !

— C'est pourquoi, ne tenant pas à ce que tu aies un coup dur, je vais t'apprendre le métier comme il doit être pratiqué, c'est-à-dire en grand artiste !

— Tu es inouïe !

— Il me vient une idée. Pour les vacances nous irons passer dix jours en Allemagne.

— En Allemagne ? Tu m'avais pourtant parlé de la Côte d'Azur ? Tu sais bien que je n'aime que le soleil !

— Nous irons aussi sur la Côte, mais après, et pour y mener la grande vie dans un palace de Cannes !

— Mais ça coûtera une fortune !

— C'est bien pourquoi il nous faut d'abord aller en Allemagne. Voler des portefeuilles pleins de francs, ce n'est déjà pas si mal, mais les voler gonflés de marks, c'est mieux ! Cela nous permettra de nous venger de ces touristes allemands qui viennent chez nous passer des vacances royales à peu de frais : nous vivrons à leurs dépens ! Qu'en penses-tu ?

— Je t'adore !

— Alors, poussin, au travail ! Je vais te donner ta première leçon particulière ! J'ai juste un mois pour transformer le minable pickpocket que tu es en un « maître »... Commençons... Tu vois, je glisse mon portefeuille dans mon sac que je porte pendu à l'épaule gauche comme le jour de notre rencontre dans le métro... Comment t'y prends-tu ?

— Comme cela !

Il l'enserra contre lui de son bras gauche et l'embrassa fougueusement pendant qu'il plongeait sa main droite dans le sac. Quand elle put se dégager, elle dit, haletante :

— Evidemment, c'est une méthode, mais tu ne peux pas la pratiquer avec tout le monde ! Il y a encore des femmes à qui ça ne plaît pas... Et puis je t'interdis d'embrasser d'autres femmes que moi ! Re commençons... sans effusions !

Il recommença une fois, deux fois, trois fois... Ce n'était jamais impeccable. Mais, à la dixième, c'est elle qui tendit ses lèvres amoureuses après avoir murmuré :

— C'est beaucoup mieux...



Le mage posa sa loupe sur la table, puis regarda curieusement la visiteuse qui continuait à soutenir son regard sans ciller. Et, comme le silence se prolongeait, elle finit par demander sur un ton calme qui révélait toute la sérénité de l'innocence :

— Qu'avez-vous découvert dans mes mains, monsieur Arnold ?

— J'ai d'abord vu que vous étiez une très curieuse personne, chère

madame.

— Et ce garçon dont je vous ai parlé, est-il doué pour le travail que j'ai l'intention de lui demander ?

— Incontestablement, il l'est... Et puis n'a-t-il pas la chance d'avoir trouvé un merveilleux professeur ?

— Je suis enchantée d'être rassurée sur son compte.

— Alors, bonne chance... à tous les deux !

L'ÉTANG DE L'AMOUR

Un homme dans la force de l'âge et solidement charpenté fut introduit dans le cabinet. Plus peut-être que le teint couperosé, le vêtement indiquait que, s'il n'avait pas l'apparence d'un citadin, il n'était pas non plus un paysan. Le personnage se plaçait entre les deux : une sorte de gentleman-farmer. Le regard était clair, le verbe assez haut, net et dépouillé de toute emphase :

— J'ai acheté, il y a six mois, un château du XVII^e siècle, entouré d'un parc de dix hectares, pour un prix dérisoire. Il est vrai qu'aucun acquéreur ne s'était présenté depuis le décès du précédent propriétaire trois années plus tôt. Je crois que cette carence tient au fait que cette propriété est grevée d'une réputation assez spéciale dans la région. On l'appelle *le château du malheur*... Devant effectuer, à grands frais je dois le dire, certains travaux de réfection indispensables, j'ai pris la décision d'y habiter tout de suite avec mon épouse, mes deux enfants – un fils âgé de seize ans et une fille de quinze –, ainsi qu'un couple de domestiques espagnols qui sont à mon service depuis plusieurs années. Le meilleur moyen de restaurer convenablement une demeure ancienne n'est-il pas de s'y installer ? Rien de tel que de vivre dans une maison pour bien la connaître.

— Judicieux raisonnement !

— Eh bien, monsieur Arnold, je puis vous affirmer que, après ces premiers six mois, mon épouse, moi-même et ceux qui nous entourent connaissons à fond cette bâtisse ! Et tous les six nous sommes arrivés à cette étrange conclusion que nous n'y sommes pas à l'aise... Certes, ce n'est pas la place qui manque ! Il y en aurait presque trop ! Ni le charme des vieux murs allié à un confort que les premiers travaux effectués rendent très appréciable... Notre malaise à tous, patrons et serviteurs, provient d'autre chose. C'est assez indéfinissable, mais cela se traduit quotidiennement par une multiplicité d'incidents désagréables qui finissent par rendre la vie courante insupportable.

— Quel genre d'incidents ?

— Le plus souvent des petits riens, mais leur accumulation ou leur répétition devient intolérable. Par exemple, il n'y a pas eu un seul moment, pendant ces six mois, où l'un de nous n'ait été malade... Pas de graves maladies, mais de subits accès de fièvre, des migraines, des rhumes prolongés, des douleurs rhumatismales inexplicables, des cauchemars la nuit, des angoisses même... A tel point que nous en arrivons à nous demander si l'appellation de *château du malheur* n'est

pas justifiée.

— Ne pensez-vous pas que tout cela est dû au climat ?

— C'est l'un des plus sains de France ! C'est même cette raison primordiale qui nous a incités, ma femme et moi, à acheter la propriété... Non ! Nos ennuis ne dépendent pas du climat. Il y a autre chose, mais quoi ? C'est à croire, par moments, que ce château est hanté !

— Y auriez-vous rencontré des revenants ou entendu tout au moins des coups sourds inexplicables et des bruits de chaînes ?

— Pas jusqu'ici ! Personnellement, je préférerais qu'il en soit ainsi : on doit arriver à s'expliquer avec des fantômes ! Surtout que je ne crois pas beaucoup à ces personnages ! Malheureusement il n'y en a même pas un ! Vous voyant sourire de mon dépit, je ne voudrais pas que vous ayez l'impression d'avoir affaire à un illuminé ! Je pense être quelqu'un qui ne prend pas des vessies pour des lanternes et qui n'est pas non plus un agité. Ancien administrateur colonial, je serais plutôt ce qu'on appelle un homme pratique, ayant les pieds sur terre.

— C'est en effet l'impression exacte que vous donnez... Dites-moi : en plus des accidents assez minimes de santé que vous venez d'évoquer, y a-t-il eu des incidents d'un autre ordre dont vous auriez été, vous ou l'un des vôtres, le témoin ?

— Il y en a eu des dizaines ! Ma femme s'est cassé le col du fémur en sortant de sa baignoire, mon fils a manqué perdre la roue avant de sa mobylette dans la grande allée d'accès au château, ma fille a évité de justesse une gouttière qui s'est détachée du toit des écuries, la cuisinière espagnole s'est ébouillantée, son mari est tombé d'un escabeau alors qu'il faisait les vitres du petit salon... Je suis le seul qui soit indemne, mais, au train où vont les choses, ça pourrait ne pas durer ! Vraiment, monsieur Arnold, je vous assure que ça ne va pas du tout pour les habitants de ce château sur lequel pèse un maléfice, mais lequel ? Comme personne n'a pu le découvrir, je suis venu vous trouver, presque en désespoir de cause, car je vous avoue ne pas avoir grande confiance dans le pouvoir des mages !

— J'apprécie une telle franchise, tout en m'étonnant un peu que vous soyez ici... Je ne puis absolument rien faire pour ceux qui n'ont pas foi dans mes possibilités.

— Ne vous vexez pas, monsieur Arnold ! Disons que j'ai une demi-foi... C'est pourquoi il faut que vous m'aidiez ! Si vous ne le faites pas, je crois que nous finirons tous par devenir fous dans ce château !

— Mettez vos mains sur la table et retournez-les... Essayons d'abord de voir si la présence de cette propriété est indiquée dans votre main. S'il en est ainsi, cela peut avoir de sérieuses incidences sur votre propre existence ou même sur celle des êtres que vous chérissez.

Pendant que la loupe commençait son investigation, la voix très

douce continuait, comme si le mage se parlait à lui-même :

— Ce devrait être dans les parages de la plaine de Mars que nous aurions quelque chance de trouver une explication à vos ennuis : étant le lieu de rencontre des influences de tous les monts, elle est le terrain de l'action... C'est dans cette plaine que s'entrecroisent les lignes qui sont les conducteurs de la destinée... S'il s'y trouve le moindre affaissement, cela indiquerait chez vous une déficience de l'énergie, peut-être du désir de lutter... Et, si les lignes qui doivent normalement la traverser sont à peine visibles, cela peut devenir l'annonce d'une maladie, d'un manque inquiétant et aussi... de mort imminente !

Il y eut un temps avant que la voix ne reprenne, plus assurée :

— Vous m'avez bien dit vous être installé dans cette propriété il y a six mois ?

— Oui.

— Ce n'est pas une très longue durée sur toute une vie, mais enfin il se peut que le château soit quand même dans votre main si vous y restez encore un certain temps. S'il n'y est pas, c'est la certitude que vous allez le quitter rapidement. Voyons... Eh bien, il n'y est pas !

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il ne compte pas pour vous et qu'il n'a aucune influence sur votre destinée.

— Ça, c'est fantastique ! J'ai pourtant tout fait pour l'acquérir tellement il me plaisait !

— Il y a beaucoup d'autres choses que vous avez achetées parce qu'elles vous plaisaient sur le moment et dont vous vous êtes complètement désintéressé.

— Ça c'est exact.

— Aussi me paraît-il inutile de prolonger cette consultation. Je vous le répète : ce château n'est rien et ne sera jamais rien pour vous ! Disons qu'il n'aura été qu'un caprice très passager.

— J'aurais quand même bien voulu connaître son histoire, celle qui l'a fait surnommer *le château du malheur*.

— Elle est presque impossible à découvrir puisque, je vous le répète, elle n'est pas dans votre main ! Il eût été préférable que cette question me soit posée par quelqu'un dont le destin serait lié d'une façon ou d'une autre à cette demeure...

Le visiteur comprit que M. Arnold, l'illustre voyant, était plus que perplexe. Pourtant, la loupe poursuivait son périple... Et, brusquement, elle s'immobilisa. Le visage du mage s'était tendu sous l'effet d'un étrange frémissement qui ne lui était pas coutumier.

— C'est très curieux, dit-il, et c'est même la première fois qu'un pareil phénomène se produit pour moi : il semblerait que, tout en ne se trouvant pas réellement dans vos mains, ce château ait une telle puissance de rayonnement maléfique que son ombre y soit comme

projetée... Vos deux paumes ressemblent à des écrans qui refléteraient une partie du passé de la demeure. Je vais vous demander le plus grand silence : peut-être saurai-je découvrir la raison profonde pour laquelle vous ne pouvez pas continuer à résider en un pareil lieu...



Une voiture de gendarmerie roulait à petite allure sur un chemin mal entretenu bordant un étang d'où s'élevait une brume épaisse. Celle-ci s'accrochait par lambeaux aux arbres dépouillés de feuillage en leur donnant une apparence de tristes fantômes.

Assis à côté du chauffeur, le brigadier Picard était silencieux. Il se sentait un étranger dans cette contrée si différente de la riante Touraine dont il était originaire. C'était la première fois qu'il se rendait au château de Malestret, situé au cœur des Montagnes Noires bretonnes : un pays de légendes, de traditions et de superstitions où les autochtones s'enorgueillissent d'être une autre race et de parler une autre langue. Distante de quatre kilomètres du bourg, la bâtisse du XVII^e siècle se dressait au fond d'un grand parc livré à l'abandon. La voiture passa devant des bâtiments de ferme coiffés de chaume : château, ferme, parc et bois étaient dans un état de complet délabrement. Tout cela était lugubre.

Au bas de l'escalier de pierre du perron, une vieille femme attendait... Annick – dont le visage semblait taillé dans le même granit que le château – avait servi trois générations de Malestret.

— Il est là-bas, dit-elle sans préambule au brigadier en indiquant une forme recouverte d'un drap et posée à même le sol sous un auvent des communs. C'est mon gars qui l'a trouvé et ramené sur son dos jusque-là.

Le gendarme découvrit le visage du mort.

— C'est le propriétaire du château ? demanda-t-il.

— Oui : c'est M. Chernier.

— Je voudrais interroger votre fils. Appelez-le.

— Joël ! cria la vieille dans la direction de la ferme.

Un grand gaillard, large de carrure et pouvant avoir dans les trente-cinq ans, sortit de l'un des bâtiments et s'approcha lourdement avec une sorte de méfiance. Sa barbe mal taillée et son aspect négligé lui donnaient une apparence de rustre.

— Quand avez-vous trouvé le corps ?

— Ce matin, vers les 8 heures... J'allais pour vider l'étang : j'ai vu quelque chose qui flottait... C'était lui... Je l'ai repêché avec une gaffe et je l'ai ramené ici avant de téléphoner à la gendarmerie.

— Il y a longtemps que vous travailliez pour M. Chernier ?

— Depuis trois mois seulement. C'était le nouveau propriétaire... Il a acheté le château en revenant du Brésil... Paraît qu'il y aurait fait fortune !

— Il était de cette région ?

— Non. C'était un Parisien.

— Vraiment ?

Qu'est-ce qui avait bien pu pousser un Parisien ayant fait fortune au Brésil à venir habiter un château aussi sinistre dans ce coin perdu de Bretagne ?

La vente avait attiré beaucoup de monde. Ce n'était pas tellement fréquent de voir rassemblées autant de pièces rares ! Commodes aux bronzes ciselés et dorés, guéridons incrustés de cuivre, consoles avec marqueterie d'écaille, cartels en bois sculpté, écrans à main, pendules de différentes époques, trophées... Tout le mobilier du château de Malestret, acquis par des générations successives, était là, rassemblé au rez-de-chaussée pour être éparpillé au hasard de l'offre et de la demande. De nombreux amateurs étaient accourus.

La voix du commissaire-priseur annonçait, monocorde : « Mise à prix de cette commode Louis XV : 4500 francs !... Qui dit mieux ? » « 5000 ! » dit une voix. « 7000 ! » trancha une autre voix venue du fond de la salle.

Toutes les têtes se tournèrent vers cet enchérisseur qui semblait prêt à payer n'importe quel prix pour mettre fin au marchandage. Un murmure courut dans la salle.

Faute d'aucune offre supérieure, le commissaire-priseur ponctua de son marteau d'ivoire les mots : « Une fois, deux fois, trois fois... Adjudé, vendu ! »

L'homme qui venait d'acquérir la commode s'appuya contre le mur. Il était très pâle et semblait souffrir. Il était arrivé juste à temps pour acheter le domaine de Malestret qui, ayant fait l'objet d'une saisie-arrêt, devait être vendu aux enchères avec tout ce qu'il contenait pour payer les dettes contractées par la propriétaire.

Ce n'était pas la première fois que Jean Chernier voyait cette commode Louis XV. Huit années plus tôt, elle se trouvait placée dans le petit salon attenant à la chambre à coucher d'Anne de Malestret. Le meuble était beau, certes, mais ce qui avait surtout éveillé l'intérêt de l'homme était, placé sur cette commode, un vase de Chine d'où s'échappait un énorme bouquet de fleurs des champs. Seul un esprit plein de fantaisie avait pu marier des fleurs aussi simples avec un mobilier aussi précieux.

Dès qu'Anne de Malestret apparut, Jean comprit que c'était elle la responsable du bouquet. Le visage de la dernière tenante du nom témoignait d'une grande sensibilité. Ses yeux noisette reflétaient tour à tour la hardiesse et la crainte. La jeune fille était belle, racée, troublante.

Une lueur d'étonnement traversa son regard lorsqu'elle dévisagea

l'homme, puis elle dit d'une voix mal assurée :

— Vous êtes l'étudiant que j'attendais, je suppose ?

— Oui. Poursuivant mes études d'ingénieur agronome, je voudrais, pendant la période des grandes vacances, passer à la pratique. C'est pourquoi j'ai demandé à faire un stage dans l'une de vos fermes.

Elle eut un rire un peu amer.

— Mes fermes ?... Il n'en reste plus qu'une, et dans quel état ! Je n'ai même plus les moyens de l'entretenir, pas plus que le château ! Bientôt tout tombera en ruine ! Beaucoup de gens, d'ailleurs, dans le voisinage, souhaitent me voir acculée à vendre mon domaine, mais je me battraï jusqu'au bout pour que Malestret reste le fief des seuls Malestret, cela au moins jusqu'à ma mort !

Cette première rencontre avec Anne de Malestret fit une profonde impression sur l'étudiant. Après avoir inspecté le domaine, il se rendit compte que les ravages du temps avaient été plus forts que le courage de la jeune fille. Pourtant, elle avait dédié sa vie à cette terre d'où étaient issues des générations avant elle. Sa mère y était morte en la mettant au monde. Fille unique, son père l'avait élevée comme il l'eût fait avec un fils. Quand il se tua dans une chasse à courre, Anne avait dix-huit ans et elle dut faire face aux réalités de la vie : impôts, réparations, restaurations, exploitation des terres, des bois, des prés...

Chaque génération avait vu la fortune familiale amputée d'une bonne part. Pour continuer à mener un train de vie digne du nom, le comte de Malestret avait été mis dans l'obligation de vendre des terres et des fermes. Quand sa fille hérita de lui, elle se jura de ne plus rien vendre, même si elle devait mener une vie étriquée et s'adonner à un travail acharné. Ayant tenu son serment, elle avait été obligée de se séparer peu à peu de ses ouvriers agricoles, de réduire le cheptel et de louer ses prés. Il ne restait plus à Malestret, en dehors d'Anne, que la vieille Annick et Joël qui, né sur cette terre, y était aussi attaché que la demoiselle du château.

Des gens avisés avaient conseillé à la jeune fille de vendre le domaine pour aller vivre là où sa jeunesse pourrait s'épanouir, mais Anne, poussée par un esprit de sacrifice qui touchait au fanatisme, avait refusé. Un riche mariage, alors ? Elle se serait sans doute résignée à une alliance de raison, mais aucun des prétendants ne voulait vivre à Malestret, ni assumer les frais de restauration.

Telle était la situation quand Jean Chernier arriva à Malestret. Après avoir étudié les problèmes qui assiégeaient le domaine, il décida de consacrer tout son temps de vacances à aider la jeune châtelaine.

Il essaya d'abord d'instaurer quelques changements indispensables dans l'exploitation des terres, mais, là, il se heurta à l'animosité de Joël, le seul homme resté sur le domaine et qui ne semblait guère apprécier les conseils d'un étranger. L'étudiant comprit qu'il perdait

son temps, mais quelque chose le faisait rester malgré lui : quelque chose de très fort...

Ce soir-là, l'orage menaçait. Il n'y avait pas un souffle d'air. Les fleurs et les plantes baissaient la tête, comme accablées par la chaleur étouffante. Dans les bois, les oiseaux se taisaient et les bêtes s'étaient mises à l'abri. Selon une habitude venue de son enfance, Anne restait assise dehors sur une marche du perron, attendant que l'étudiant vienne lui rendre compte de sa journée de travail. Pour lui, ces entretiens à la fin du jour étaient devenus la raison d'être de sa présence à Malestret. Lorsqu'il s'approchait, il la voyait, le regard levé, embrassant l'horizon qui avait vu naître et mourir des générations de Malestret. Quand, abandonnant sa rêverie, elle le vit près d'elle, son visage limpide frémit comme l'eau d'un étang frôlée par l'aile d'un oiseau. Elle était donc de chair, cette fille issue de la noblesse et qui semblait vivre dans un monde disparu ? Elle se leva et, sans un mot, s'abattit sur sa poitrine tel un oiseau blessé.

L'odeur tellement enivrante de la terre qui attend la pluie et celle de ce corps d'homme jeune avaient vaincu la détermination d'Anne de ne jamais se laisser séduire. A vingt-cinq ans, elle ne connaissait pas l'amour que l'étudiant, son cadet de deux années, lui révéla alors que l'orage éclatait.

Pendant tout l'été, ils se retrouvèrent chaque nuit, émerveillés et extasiés, dans le grand lit à baldaquin aux soieries fanées. Mais, si le corps d'Anne répondait aux caresses passionnées du jeune homme, son esprit ne s'abandonnait jamais. Son amant, qui en était conscient, lui en fit le reproche :

— Tu m'offres ton corps mais c'est tout ! Pourquoi essaies-tu de te dérober devant l'amour ? Je veux aussi ton cœur ! Je veux tout de toi !

Elle ne répondit pas : son visage restait fermé. Il comprit que, s'il insistait, elle s'éloignerait pour toujours. ¹

Quand l'été toucha à sa fin, il aimait d'amour celle qu'il avait initiée au plaisir mais qui continuait de lui échapper. Avec la fougue de sa jeunesse il faisait des projets d'avenir qui n'amenaient sur les lèvres d'Anne qu'un sourire tandis que son regard se posait sur les vieilles pierres, les bois, l'étang... Ne cherchait-elle pas à lui faire comprendre ainsi que ce qui comptait le plus pour elle, ce n'était pas l'amour d'un homme mais celui qu'elle portait au domaine ancestral ?

Pourtant, avant qu'il reparte poursuivre ses études à Paris, elle lui dit :

— Je compte absolument sur toi aux vacances de Noël.

Il revint en décembre, encore plus épris. Ils s'aimèrent de nouveau, devant les feux de cheminée. L'hiver était rude. L'étang en forme de croissant de lune reflétait l'astre mort dans ses eaux glacées et des chardons violets avaient remplacé sur le meuble Louis XV les fleurs

champêtres de l'été.

A Pâques, l'étudiant fut de nouveau au rendez-vous d'amour. Une fois encore ils s'aimèrent, alors que les herbes folles envahissaient les brèches dans le vieux mur de clôture. Le château avait souffert de l'hiver. Jean aida Anne à panser ces nouvelles blessures faites par le gel et la pluie, mais, quand il lui demandait : « Qu'as-tu fait pendant mon absence ? », elle répondait en regardant autour d'elle : « J'ai continué à aimer mon domaine... »

En juin, il fut reçu à l'examen final et obtint son diplôme d'ingénieur agronome. Maintenant il pouvait prétendre à la main d'Anne de Malestret. Triomphant, il retourna au château :

— On vient de m'offrir une très belle situation au Brésil avec un contrat de cinq ans ! Mon amour, nous allons pouvoir nous marier et aller vivre là-bas ! Je suis fou de joie !

— Partir !... quitter Malestret ! Mais tu sais bien que ce n'est pas possible ! dit Anne.

— Si, c'est possible ! Nous mettrons un régisseur pendant notre absence... Enfin, il y a ta vieille gouvernante et son fils Joël qui connaissent le domaine aussi bien que toi !

— Je ne peux pas quitter ma terre ! Ma vie est ici ! Je ne pourrais jamais vivre ailleurs !

Le visage de l'ingénieur se durcit :

— Que fais-tu de moi dans tout ça ? Je ne compte donc pour rien ? Pourtant, la nuit, quand je te tiens dans mes bras, je te sens prête à me suivre jusqu'au bout du monde pour que je te fasse l'amour ! Dis-moi la vérité : m'as-tu vraiment aimé, ne serait-ce qu'un seul jour ou même une seule heure ?

— Je t'ai aimé et je t'aime ! Mais j'aime aussi ma maison et ma terre ! Les abandonner serait une trahison. Si tu m'aimes, tu dois le comprendre.

Il ne comprit pas. Des jours passèrent pendant lesquels elle sembla s'enfermer de plus en plus en elle-même. Exaspéré, il avait du mal à cacher son amertume et, à chaque instant, des scènes venaient troubler le silence de Malestret. Il la harcelait et elle répondait :

— Laisse-moi, je t'en supplie ! Je n'en peux plus !

Elle s'enfuyait en larmes et il ne la voyait plus pendant des heures, se demandant où elle avait bien pu se réfugier. Lorsqu'elle réapparaissait, ses yeux brillaient étrangement alors que tout son corps semblait alangui. S'il lui demandait d'où elle venait, elle baissait la tête sans répondre, comme si elle avait honte.

Intrigué, il décida un jour de la suivre à son insu. Ce n'est pas vers sa chambre qu'elle l'entraîna, mais vers les combles du château. Là, elle prit un petit escalier en colimaçon. Il entendit au-dessus de lui une

porte qu'on ouvrait puis qu'on refermait. A son tour, il grimpa l'escalier très doucement. Arrivé sur le palier, il écouta : un murmure confus lui parvint. Elle n'était pas seule ! Paralysé par cette découverte, il se sentait incapable de bouger. Mais la jalousie fut la plus forte : il se rua sur la poignée de la porte, qui n'était même pas fermée à clef, pour connaître son rival. Et il resta, médusé, sur le seuil... Elle était là, seule, lui tournant le dos et face à un buste d'homme en bronze posé sur un socle. Et il la vit entourer la statue de ses bras et approcher ses lèvres de celles de l'homme en bronze pour les baiser voluptueusement.

Quand il avait ouvert la porte, elle ne s'était même pas retournée, comme si la seule chose qui comptait pour elle était l'étrange extase. Il entendait des mots d'amour balbutiés par ses lèvres : exactement les mêmes mots qu'elle lui disait pendant leurs étreintes... Puis, tout à coup, elle retira sa blouse et dégrafa sa jupe qui glissa à ses pieds.

Complètement nue, elle se plaqua contre le bronze en gémissant doucement... Mais une main la fit virevolter en même temps qu'une voix ordonnait :

— Cela suffit ! Tu es folle ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu fais l'amour avec une statue maintenant ? Pourquoi ? Je ne te suffis pas ?

Anne, les yeux démesurément agrandis, le regardait fixement sans répondre, comme en état de transe.

— Vas-tu répondre à la fin ? Tu n'as pas honte ?

— Non, je n'ai pas honte.

Perdant tout contrôle, il l'empoigna pour l'arracher au buste. C'est alors qu'il vit le visage de l'homme en bronze. Il s'arrêta pétrifié : la ressemblance entre la statue et lui-même était hallucinante ! C'étaient le même nez, les mêmes lèvres ourlées, la même ossature, les mêmes cheveux bouclés tombant sur le front, la même barbe en collier. Seule la tenue différait. Au lieu des vêtements très simples que l'ingénieur portait à la campagne, l'homme de bronze était engoncé dans le haut col d'un uniforme. Il portait de lourdes épaulettes à franges ; trois décorations barraient sa poitrine.

— Qui est-ce ? demanda Jean.

— Le comte Henri de Malestret, commandant le 1^{er} régiment de l'Armée d'Afrique sous Charles X ! fut la réponse hautaine.

Le regard de Jean allait du buste à la dernière des Malestret et, brusquement, la vérité éclata dans son cerveau : Anne ne l'avait jamais aimé ! Quand elle se donnait, ce n'était pas à l'ingénieur aux origines modestes mais au brillant officier du roi. Elle, l'aristocrate, venait de lui infliger la pire des humiliations.

— Je croyais que tu étais une vraie femme, *ma* femme ! Mais je découvre que tu n'es qu'un fantôme échappé du passé. Ce n'est pas moi qui te plais, mais ce comte de Malestret avec qui tu as l'illusion de

faire l'amour lorsque tu es dans mes bras ! Je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas me suivre ! Tu préfères aimer dans l'imaginaire ! Tu n'es qu'une démente qui redoute la réalité de la vie !

Il avait fui. Le silence était retombé sur le domaine et sur ses trois occupants. Les jours avaient passé, les saisons, puis les années.

Anne continuait la tâche qu'elle s'était imposée, mais elle ne semblait plus avoir la foi. Elle passait comme une ombre parmi les ombres du passé. Les seuls instants où elle semblait retrouver la vie étaient lorsqu'elle voyait Joël revenir du village avec du courrier. Elle se précipitait alors à sa rencontre avec l'espoir de trouver une lettre qui viendrait du Brésil. Mais elle était toujours déçue : Jean n'écrivait pas.

Et pourtant, de l'autre côté de l'Atlantique, malgré une vie nouvelle et un travail passionnant, l'isolé n'avait pu oublier l'amante. Avec le temps, il s'en voulait d'avoir fait preuve d'orgueil au lieu d'avoir essayé de comprendre celle qui avait volontairement renoncé au bonheur pour maintenir la devise des Malestret. Il l'avait condamnée injustement. N'aurait-il pas dû admettre qu'enfermée dans sa solitude et frustrée dans sa vie émotionnelle avant de le connaître, Anne avait trouvé une sorte de réconfort à aimer un homme de sa caste dont l'héroïque légende avait enflammé sa jeune imagination. Du jour où un Jean Chernier était entré dans sa vie, elle avait cessé d'idolâtrer l'homme de bronze. Puis, quand elle avait souffert par sa faute, elle s'était à nouveau réfugiée auprès de l'amant imaginaire qui, lui, ne l'avait jamais déçue.

Ayant mesuré son erreur, Jean commença à lui écrire en implorant son pardon, mais jamais il ne reçut de réponse. Et un jour, après huit années dans ce Brésil où sa réussite avait été totale, il eut la nostalgie de la France. Il décida de rentrer. Les souvenirs tendres lui revenaient avec l'espoir qu'elle aussi n'aurait pu oublier leurs amours de jeunesse. Et il lui écrivit une fois encore pour l'avertir de son prochain retour.

Aussitôt rentré, il partit pour la Bretagne. Avec une grande émotion, il reconnut les environs de Malestret. Encore quelques kilomètres et il serait au château. Comment le recevrait-elle ? Plus rien ne devait logiquement les opposer puisqu'il était revenu en France pour toujours.

En bifurquant sur la petite route qui menait du bourg au château, il trouva un grand nombre de voitures. Où se rendaient donc tous ces gens ? Au château ?... Les grilles étaient ouvertes et, les unes après les autres, les voitures pénétraient dans le parc. Que se passait-il ? Une angoisse folle saisit l'homme qui, ne voulant pas suivre la foule qui gravissait les marchés du perron, sauta de sa voiture et courut jusqu'aux cuisines.

— Où est-elle ? demanda-t-il à la vieille Annick assise devant son fourneau.

La paysanne le dévisagea pendant quelques secondes avant de répondre d'une voix mauvaise :

— Mademoiselle est morte.

— Morte ?

Il chancela pendant que la vieille ajoutait :

— Et enterrée !

— Quand ?

— Il y a trois mois... On vend tout aux enchères aujourd'hui.

— Aux enchères ?... Ce n'est pas possible ! Comment est-elle morte ?

— Noyée dans l'étang.

— Noyée !... Mais pourquoi ?

— L'enquête a conclu à un accident...

Le brigadier Picard relut le rapport qu'il venait de rédiger. Après avoir enregistré les dépositions d'Annick et de Joël, les derniers familiers d'Anne de Malestret, il était arrivé à reconstituer à peu près la trame du drame. C'était donc ainsi que Jean Chénier avait acquis le domaine de Malestret trois mois auparavant... Sans doute avait-il voulu sauver le château et la terre en souvenir de celle qui avait marqué sa vie.

Seulement cela n'expliquait pas comment la châtelaine et l'ingénieur étaient morts ! Deux noyés dans le même étang à quelques mois de distance, c'était trop ! Qu'Anne de Malestret eût voulu mettre fin à ses jours n'avait rien d'étonnant et que l'ingénieur eût perdu à son tour le goût de vivre, c'était plausible, mais pas très satisfaisant.

Le brigadier se rendit à la poste. Et là il fit une découverte qui le laissa rêveur. La postière lui affirma que, deux jours avant sa mort, Mlle de Malestret avait reçu une lettre du Brésil. Il apprit aussi que ce n'était pas la première qui lui venait de ce pays. La clé du mystère devait être dans cette correspondance. Une fouille minutieuse prouva qu'il n'y avait pas la moindre lettre de Jean au château. En revanche, le journal intime d'Anne se trouvait dans le tiroir du bureau de l'ingénieur et une fleur desséchée marquait la dernière page.

Je suis désespérée ! écrivait-elle. *Pourquoi n'a-t-il jamais répondu aux lettres où je lui demandais pardon ? J'ai été folle de croire qu'après avoir connu le véritable amour avec lui, je pourrais continuer à vivre avec des chimères... Même s'il ne me donne pas signe de vie, je continuerai à l'attendre... Je sens qu'il ne peut pas m'avoir oubliée et qu'il me reviendra un jour ou l'autre.*

Continuer à l'attendre ? Et si elle ne s'était pas suicidée, si sa mort n'était pas due à un accident ?

Le brigadier retourna voir l'étang, mais celui-ci ne livra aucun secret. Alors qu'il finissait d'en faire le tour, il aperçut, cachée par des fourrés, une cabane en bois. Intrigué, il voulut y pénétrer. La porte était verrouillée par un cadenas qu'il fit sauter.

L'intérieur était misérable : dans un coin, un grabat sur lequel étaient répandus des vêtements et, appuyée contre la paroi opposée, une table. Sur celle-ci étaient éparpillées des lettres. Elles avaient certainement été lues et relues, à en juger par leur apparence défraîchie. Toutes étaient datées et signées *Anne*. Après les avoir classées dans l'ordre chronologique, le brigadier commença à les lire. La première, datée de huit années plus tôt, disait, après un flot de mots d'amour : *Pardonne-moi, chéri ! Laisse-moi encore un peu de temps et je te promets de venir bientôt te rejoindre...* Dans une autre, écrite plus tard, on pouvait lire : *Pourquoi ne suis-je pas partie avec toi comme tu me le demandais ? Je suis prête à tout quitter ici... Je ne peux plus me passer de toi !* Une troisième livrait une supplique : *Ton silence me rend folle ! Je t'en supplie : ne m'abandonne pas !*

Il y avait un autre paquet de lettres dont les enveloppes portaient des timbres brésiliens oblitérés. Celles-là étaient signées *Jean*. Il les lut également. L'une des premières en date confiait : *J'ai beaucoup réfléchi depuis mon départ... J'aurais dû comprendre les sentiments très forts qui t'attachent à Malestret, mais tu sais aussi combien la jeunesse est exigeante ! Je te demande pardon...* Et la dernière, datée d'un peu plus de six mois, annonçait : *Anne, je reviens ! Maintenant j'ai les moyens de sauver Malestret... Et j'espère que, malgré ton silence, je continue à compter un peu pour toi !*

Qui avait empêché les lettres d'Anne de Malestret de partir pour leur destination ? Et qui avait intercepté les lettres de l'ingénieur ? Mais celui qui utilisait la cabane : Joël, le fils de la vieille Annick ! Joël le fruste, le sauvage qui était chargé de porter et d'aller chercher le courrier au pays ! Et pourquoi avait-il agi ainsi ? Pour le motif le plus vieux du monde : la jalousie... Les deux amants ne s'étaient pas suicidés : Ils avaient été tués ! Ne pouvant supporter qu'Anne soit à un autre, Joël l'avait guettée un soir et jetée dans l'étang. L'ingénieur avait subi le même sort parce que le rustre ne pouvait admettre que Malestret appartînt à un homme qui n'était pas du rang de ses maîtres.

Quand le brigadier, un peu plus tard, s'approcha de Joël en tenant le paquet de lettres dans sa main, l'homme, comprenant qu'il était perdu, s'enfuit vers sa cabane. Lorsque le brigadier le somma de se rendre, un coup de feu éclata : Joël s'était fait justice.

Le brigadier Picard était silencieux.

Une dernière fois, alors que la voiture s'éloignait, il se retourna pour voir l'orgueilleux château de Malestret disparaître dans la brume

hivernale. Cette brume qui enveloppait la terre, les bois, cachait le ciel... Le représentant de l'ordre ne croyait pas aux esprits, mais, quand la voiture repassa devant l'étang, il eut l'impression d'entrevoir deux ombres enlacées qui erraient au-dessus des eaux mortes. Ce qui lui fit comprendre que les amants étaient réunis pour l'éternité.



Le mage, s'arrachant à sa longue observation, releva la tête et dit au visiteur :

— Débarrassez-vous au plus vite de cette propriété ! C'est à ce prix que vous et les vôtres retrouverez la tranquillité.

— Mais qu'avez-vous donc vu dans mes mains pour me donner un pareil conseil ?

— J'y ai entrevu les ombres de deux disparus qui ne pourront jamais s'arracher à cette terre où ils voulaient vivre et dont ils ont été frustrés par leur meurtrier. Vous ne pouvez savoir jusqu'où peut aller parfois la rancune de ceux qui ne sont plus...

— Si je parviens à vendre ce château malgré sa triste réputation, ses nouveaux propriétaires seront-ils, eux aussi, victimes de la vindicte de ces morts ?

— Tous ceux qui se succéderont sur cette terre en essayant d'y supplanter la suprématie des Malestret subiront le même sort. L'âme d'Anne de Malestret et celle de son amant Jean Chernier n'abandonneront jamais les lieux ! Je pense, cher monsieur, n'avoir plus rien à vous dire.

— Je vous remercie et je vais vendre immédiatement !

— En prenant bien soin d'éviter, devant d'éventuels acquéreurs, la moindre allusion à ce que je viens de vous révéler !

— Je leur dirai au contraire que je me sépare de Malestret avec regret, parce que ma femme ne peut vivre que sur la Côte d'Azur.

— Ce sera parfait : la Côte d'Azur, ça arrange tout...

L'AMOUR QUI COGNE

Elle était charmante sans être trop jolie, ce qui parfois gâte les choses. Et elle donnait l'impression d'être assez désespérée. Après l'avoir observée pendant quelques secondes, M. Arnold demanda :

— Qu'est-ce qui vous amène ici ?

La réponse fut nette :

— Une certaine angoisse...

— Expliquez-vous.

— Je ne me sens pas bien dans ma peau.

— Ce qui signifierait que vous n'êtes pas pleinement heureuse ? Mais, si cela peut vous consoler, dites-vous que c'est le lot de la majorité des gens... Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est difficile à dire... Je suis mariée depuis sept ans avec un homme très estimable qui m'aime certainement, mais à sa façon... Et comme nous n'avons pas d'enfants, pour m'occuper je me suis lancée dans une profession qui me passionne ! J'ai besoin d'activité... Mais, malgré ce dérivatif, je sens très bien qu'il faudrait autre chose pour me satisfaire, peut-être même un genre de vie tout différent. Pensez-vous que ce soit possible ? Mes mains indiquent-elles qu'il y aura ce changement ?

— Voyons...

Dès que la loupe eut fait une première ronde au-dessus des paumes, le mage reprit :

— Ce changement se produira beaucoup plus tôt que vous ne le pensez... L'arrêt prématuré de votre ligne de destinée indique un brusque changement de situation et, comme il s'opère à la hauteur de la ligne de cœur, nous pouvons en conclure que l'événement sera de nature affective. Mais tout est conditionné par la profession que vous exercez actuellement et qui me semble être pour le moins étrange... Je vous demande donc de faire preuve de patience pendant tout le temps qu'il va me falloir pour mettre à nu, si j'ose dire, cette activité que vous avez choisie...



La première vision reflétée par les mains fut celle d'un décor de bureau assez quelconque où la visiteuse se trouvait seule, assise derrière une table dont les deux ornements étaient à gauche un fichier et à droite un téléphone dont la femme tenait le récepteur plaqué fiévreusement contre son oreille. A l'autre bout du fil sanglotait une voix féminine qui demandait en pleine nuit :

— Allô ! C'est bien *S.O.S. Femmes battues* ?

— Oui. Je vous écoute, répondit la dame du bureau. Calmez-vous... Soyez raisonnable... Essayez de vous expliquer clairement : nous sommes là pour vous aider... Votre nom d'abord ?

— Mado Bertin... Mon... Mon mari vient de me battre avec un fouet !

— Où ?

— Dans le XV^e... rue de Lourmel.

— Je veux dire : à quel endroit précis de votre personne vous a-t-il frappée ?

— Sur les fesses !... Elles sont toutes rouges, toutes striées... tu... tuméfiées ! Ça me fait mal, très mal ! Je ne pourrai pas travailler pendant au moins huit jours !

— Ne pleurez plus ! Voyons calmement la situation. Sans doute travaillez-vous dans la position assise ?

— Non, mais j'ai besoin de mes fesses !

— Vous n'êtes pas la seule !

— Sûrement, mais moi j'en ai besoin professionnellement.

— Ah... je vois : vous exercez le métier de prostituée ?

— Vous m'insultez ! Sachez que je m'honore d'être femme nue aux Folies-Bergère !

— Ah bon ! Je commence à comprendre... Et ça arrive souvent à votre mari de vous battre ?

— Chaque fois qu'il en a envie.

— Pour quel motif ?

— Je ne sais pas ! Il fait ça quand ça lui prend !

— Et vous vous laissez faire ? Mais c'est un maniaque, un détraqué, un sadique, un affreux !

— Il n'est pas affreux du tout ! Il est beau, très beau même !

— Beau ou pas beau, il vous rend malheureuse. Pourquoi rester avec lui ? Vous pouvez divorcer. Si vous le désirez, il m'est facile de vous faire rencontrer une avocate.

— Mais je ne veux pas divorcer !

— Pourquoi ?

— C'est que... je l'aime !

— Il faudrait savoir ce que vous voulez ! Si vous continuez à l'aimer malgré ses mauvais traitements, de quoi vous plaignez-vous ? Il n'y a pas trente-six solutions ! Ou vous vivez avec lui et vous continuez à être battue, ou vous ne voulez plus être battue et vous le quittez. En tout cas, je vous signale que nous pouvons vous héberger pendant un certain temps si vous le désirez. Nous sommes une vingtaine de membres de *S.O.S. Femmes battues* prêtes à accueillir celles qui cherchent un refuge en attendant d'avoir un nouveau domicile. Voici mon nom et mon adresse au cas où vous vous

décideriez à retrouver votre dignité de femme.

— Oh merci, madame ! Je vous suis très reconnaissante. La prochaine fois que ça lui reprendra, je viendrai chez vous.

La visiteuse de M. Arnold raccrocha en se disant qu'il y avait vraiment beaucoup à faire encore pour sortir le deuxième sexe de l'état de soumission où le premier le maintenait depuis des siècles. Et le plus décevant était qu'il fallait lutter surtout contre les femmes elles-mêmes ! Beaucoup d'entre elles ressemblaient à ces prisonniers à qui l'on vient d'ouvrir la porte de leur cellule et qui ont peur de s'aventurer à l'extérieur parce qu'ils ne savent plus que faire de leur liberté.

Quand elle arriva chez elle, au petit jour, après avoir passé la nuit à la permanence de *S.O.S. Femmes battues*, son mari était déjà levé pour aller faire ses cours matinaux à la faculté des lettres.

— Alors, fit-il goguenard, combien de femmes battues cette nuit ?

— Une seule...

— C'est peu pour une ville comme Paris !

— Et en plus c'était le genre même de la femme qui ne sait pas ce qu'elle veut ! D'ailleurs peut-être la verras-tu un jour puisque je lui ai offert de l'héberger au cas où son mari récidiverait.

— Ecoute, ma petite Suzanne, que tu fasses partie de toutes les ligues féministes, passe encore, mais que tu héberges les pseudo-victimes à la maison, ne crois-tu pas que c'est un peu trop ?

— Je n'en ferai jamais assez, car je suis bien décidée à lutter de toutes mes forces pour sortir la France de sa scandaleuse misogynie !

— Bon, bon, je ne dis plus rien ! répondit le Pr Antoine Leblain qui n'avait aucune envie d'entendre sa femme se lancer dans son sempiternel réquisitoire à une heure aussi matinale. Et il dit en guise d'au revoir :

— Ce soir, comme tous les mercredis, je rentrerai une heure plus tard.

« Une heure plus tard, comme tous les mercredis... » C'était bien le seul moment où cet irréprochable époux dérogeait à ses habitudes, et cela pour aller embrasser sa mère. Malgré une réelle tendresse réciproque, cette uniformité de vie conjugale engendrait un épouvantable ennui. Les seules heures où Simone parvenait à s'en échapper étaient celles qu'elle passait, de jour ou de nuit, à la permanence de *S.O.S. Femmes battues* pour venir en aide à ses sœurs en détresse.

Ereintée par la nuit de veille, elle se mit au lit avec l'espoir de dormir. Mais elle eut du mal à trouver le sommeil et, quand il vint enfin, il n'eut rien de réparateur ! Elle fit un horrible cauchemar : un homme la fouettait ! Elle se tordait de douleur en hurlant sous les coups répétés qui lacéraient ses cuisses et ses fesses... Et peu à peu la

douleur se transformait en une étrange sensation de plaisir qui s'intensifia jusqu'à l'extase. Elle se réveilla haletante, frémissante, bouleversée...

Ne venait-elle pas d'éprouver en rêve ce qu'elle n'avait encore jamais connu dans la réalité : la jouissance ? Cette fabuleuse jouissance physique qui est la revendication n°1 des femmes de notre époque ? Et cela grâce à son subconscient ! C'était à la fois absurde et logique... A force d'entendre à la permanence des récits de femmes battues, elle s'était identifiée à l'une d'elles ! Et il y avait une fantastique différence : alors que les plaignantes ne semblaient guère apprécier les mauvais traitements, elle, Suzanne – la militante féministe – avait touché au paradis parce qu'elle avait rêvé qu'un inconnu la fouettait !

Quand son mari revint de la faculté, il la trouva songeuse :

— Qu'as-tu, chérie ?

— Rien ! Nous avons quelques problèmes à la permanence...

Comment lui avouer que quelques heures plus tôt, par le truchement d'une rêverie insensée, elle avait découvert des sensations qu'il ne lui avait jamais fait connaître en sept années de vie conjugale ? Pas plus d'ailleurs que les autres hommes avec qui elle avait eu de brèves aventures lorsqu'elle était étudiante en droit. Après ces quelques expériences sexuelles qui s'étaient révélées négatives, Suzanne s'était classée définitivement parmi les « frigides » et en avait pris son parti. Mariée sans passion, elle s'était résignée à ne chercher dans la vie à deux que la bonne entente et la tendresse. Résignation qui lui avait été d'autant plus facile qu'elle ne savait pas ce qu'elle perdait. Et voilà que, dans le ciel serein de sa belle indifférence, une tempête se levait, remettant tout en cause : sa frigidité, sa résignation et le travail acharné auquel elle se livrait depuis des années pour abolir le culte du mâle !

Le mâle ! Elle ne voyait plus que lui grâce à sa sexualité réveillée. Son esprit troublé partait à la dérive. La reconnaissance de la chair ! N'était-ce pas là tout le secret de la soumission des femmes ? Comment avait-elle osé – elle, dont le corps n'avait jamais vibré – prêcher la libération de la femme alors que l'esclavage réservait de si doux plaisirs ? Que les masses féminines aient fait preuve pendant si longtemps d'une telle inertie n'était pas surprenant. Celles qui s'étaient révoltées ne pouvaient être, pour la plupart, que des femmes comme elle : des insatisfaites qui en voulaient inconsciemment aux hommes de ne pas les avoir révélées à elles-mêmes.

C'est dans ce nouvel état d'esprit qu'elle retourna à la permanence *S.O.S. Femmes battues*, en se demandant si ses consœurs parviendraient à lire sur son visage qu'elle était sortie de sa gangue de glace. Avec du vague à l'âme, du vague au corps, du vague partout, elle recommença

à répondre aux appels téléphoniques :

— Allô, *S.O.S. Femmes battues* ?

— Oui, je vous écoute...

— Mon sal... de mari vient de me faire une tête grosse comme un ballon !

— Ah oui... comment ?

— Il m'a giflée.

— Qu'est-ce que ça vous a fait ? demanda Suzanne vivement.

— Comment qu'est-ce que ça m'a fait ? Mais ça m'a fait très mal !

Vous n'avez jamais été giflée par un homme ?

— Je n'ai jamais eu cette chance !

— Quoi ?... Vous êtes bien *S.O.S. Femmes battues* ?

— Je suis *S.O.S. Femmes battues*...

— Alors, qu'est-ce que je dois faire ?

— Mettez-vous des compresses d'eau froide et répétez-vous dix fois : « Qui aime bien châtie bien ! Qui aime bien châtie bien... »

— Ça alors !... On m'avait bien dit que vous étiez toutes des tordues !

— Oh !... oh !... Qu'est-ce qui ?... Oh ! Ah !

Suzanne venait de rentrer chez elle. C'était le spectacle qu'elle avait devant les yeux qui lui avait arraché ces cris de stupeur et d'effroi. Dans l'entrée, la console Louis-Philippe gisait à terre ainsi que la lampe potiche cassée en d'innombrables morceaux ! Une chaise ne reposait plus que sur trois pieds et les tapis semblaient avoir été foulés par un escadron motorisé. Affolée, la maîtresse de maison se précipita dans le salon, transformé en champ de bataille : fauteuils renversés, coussins éventrés, bibelots brisés... Un rideau à moitié arraché pendait dans les débris d'une plante verte dépotée.

— Antoine ! Où es-tu ?

— Ici ! répondit une faible voix tandis qu'une tête apparaissait derrière le canapé... une tête qu'elle eut du mal à reconnaître.

Cheveux hirsutes, nez saignant, lèvre fendue, œil poché, Antoine faisait pitié.

— Mon Dieu, tu es blessé !

Elle se précipita pour le relever.

— Ils t'ont attaqué, les lâches ! Mon pauvre Antoine... Mais tu n'aurais jamais dû leur tenir tête ! Ils auraient pu te tuer ! Il fallait leur laisser tout prendre ! Encore heureux qu'ils ne t'aient pas emmené comme otage pour toucher une rançon ! Appuie-toi sur moi !

— Aïe ! Qu'est-ce qu'il m'a mis, cette ordure !

— Parce qu'il n'y en avait qu'un ?

— Heureusement. Ça m'a suffi ! J'ai les rotules en compote !

— Allonge-toi. Attends : je vais te donner un cognac... Mais qu'est-

ce qu'il cherchait, ce voleur : de l'argent, les bijoux, mes fourrures ?

— Non, sa femme.

— Sa femme ?... Comment sa femme ?

— Oui, sa femme...

— Mon chéri, tu as été très choqué ! Tu devrais t'allonger. Alors, qu'est-ce qu'il a emporté ?

— Seulement sa femme.

Elle n'insista pas, comprenant qu'il est des moments dans la vie où il faut savoir respecter en silence le désarroi de son conjoint. C'est seulement quand elle eut fini de le panser qu'elle se risqua à demander comment les choses s'étaient passées.

— Le plus bêtement du monde ! répondit-il. Je venais de rentrer lorsqu'on a sonné à la porte. J'ai ouvert et je me suis trouvé devant une toute jeune femme, très jolie du reste, qui m'a demandé si tu étais là. Elle portait une valise. Aïe ! Ce que j'ai mal à la mâchoire quand je parle !... Je lui ai répondu que tu allais bientôt rentrer. Elle s'est mise alors à sangloter en m'expliquant que son mari l'avait battue et qu'elle s'était enfuie pour sauvegarder la peau de ses fesses ! Elle venait te demander asile comme tu le lui avais conseillé lorsqu'elle t'avait appelée à *S.O.S. Femmes battues* !

Ah ! je vois qui c'est... Elle s'appelle... Attends... Mado... Mado Bertin.

— C'est bien cela.

— Tu ne vas tout de même pas me dire que c'est elle qui t'a mis dans un pareil état ?

— Mais non ! Elle était beaucoup trop gentille, la pauvre petite ! Je l'ai fait entrer et je lui ai offert du porto pour qu'elle se remette de ses émotions. Alors qu'elle commençait à me raconter ses malheurs, on a sonné de nouveau à la porte. Je suis allé ouvrir et là... j'ai reçu un formidable coup de poing en pleine figure ! Avant que j'aie pu réagir, un individu m'avait bousculé dans le vestibule en hurlant : « Saligaud ! Je t'y prends à faire le joli cœur ! Ça va être ta fête ! » Entendant ça, la jeune femme est sortie du salon. « Putain ! Morue ! » a crié le type en lui administrant une paire de gifles magistrale. Tu me connais : je ne peux pas supporter de voir frapper une femme. Alors, j'ai crié à mon tour : « Monsieur, vous êtes une brute ! On ne frappe pas une femme ! » Eh bien, tu ne devineras jamais ce qu'il m'a répondu...

— Que tu te mêlais de ce qui ne te regardait pas ?

— Pire que ça : « Ah, vous, l'amant, fermez votre gueule ! Non seulement vous me cocufiez mais vous voulez me donner des leçons ! C'est le comble ! » Et il m'a envoyé un deuxième coup de poing, dans l'œil cette fois ! La femme s'est mise à crier : « Arrête, mon minou, ce monsieur n'est pas mon amant ! J'étais, venue pour sa femme ! – Sa

femme ? Ah, parce que tu aimes les femmes aussi maintenant ! a hurlé l'homme. Allez, ramasse tes affaires, partouzarde, et sortons d'ici avant que je fasse un malheur ! » Mais elle s'est accrochée à moi en sanglotant : « Je veux rester ici avec vous; il va encore me battre. Oh, je vous en prie, protégez-moi, monsieur ! Ne le laissez pas faire ! »

Alors, il s'est passé quelque chose en moi, une chose que je n'avais encore jamais ressentie : le besoin de défendre une faible femme en détresse ! Bref, j'ai cogné à mon tour sur le malotru. Je n'ai pas besoin de te dire ce qui s'est passé ensuite : tu le vois.

— Ils sont rentrés chez eux ?

— Je le pense. Mais il y a de quoi être inquiet ! Qu'est-ce qu'il va encore lui faire à cette pauvre petite ?

— Ne t'inquiète pas pour elle ! Elle est retournée avec lui à quatre pattes ! Tout ça, c'est du cinéma ! Elle est venue ici uniquement pour le rendre jaloux en lui faisant croire que tu étais son amant ! Si jamais elle me téléphone, elle sera bien reçue, je te prie de le croire ! Car je suis certaine que – contrairement à ce qu'elle prétend – elle adore les coups ! Tu n'as pas idée du nombre de femmes que ça excite !

— Sûrement pas elle ! Cette jeune femme est beaucoup trop fine ! Il faut avoir une nature vraiment vulgaire pour aimer être battue comme une chienne !

— Ne te fie pas aux apparences ! De toute façon, je veux en avoir le cœur net. Et puis, si ce joli monsieur croit qu'il va pouvoir s'en tirer sans payer les pots cassés... Regarde ce désastre !

Suzanne était brusquement redevenue la militante féministe. Le butor avait eu le toupet de briser la console de sa grand-mère et la potiche de sa grand-tante ! La honte la submergea à la pensée d'avoir pu éprouver un tel plaisir avec un de ses semblables, même en rêve ! C'était dégoûtant, écœurant, dégradant !... Et dire que la brute et sa jolie femme étaient peut-être en train de faire l'amour à sa santé ! Eh bien, ils allaient avoir une surprise ! Elle leur coûterait cher, leur partie de jambes en l'air !

Poussée par une rage froide, Simone se rendit chez le couple Bertin. D'un doigt vengeur, elle sonna à leur porte. Dès qu'un homme parut dans l'encadrement, elle se libéra dans un geste réflexe en le giflant à toute volée ! Il y eut un moment de silence, puis Suzanne poussa un « Ah ! » de stupéfaction. Cet homme qu'elle venait de gifler était l'inconnu de son rêve ! Il avait la même haute stature, le même visage...

— Ah ça, rugit-il, vous êtes folle ! Qui êtes-vous ?

L'étrange visiteuse eut du mal à s'arracher à son émoi pour articuler :

— Je m'appelle Suzanne Leblain... Je fais partie de la *Ligue des Droits des Femmes*, du *Mouvement de la Libération de la Femme* et de

S.O.S. Femmes battues !... Je viens vous demander réparation pour ce qui s'est passé chez moi tout à l'heure ! C'est scandaleux !

— Ah, c'est vous ? fit Georges Bertin en la tirant d'un geste brusque à l'intérieur de l'appartement.

— Mais lâchez-moi !

— Alors, comme ça, vous êtes l'une de ces viragos qui prêchent la guerre aux hommes ! Une dévoreuse de pilules, une planeuse familiale, une « supporter » de l'avortement, une destructrice de tout ce qui est bon et spontané en amour !

— Je ne vous permets pas !

— Eh bien, vous m'écoutez quand même jusqu'au bout ! C'est que j'ai, comme la plupart des hommes – je parle des vrais ! – un paquet à vous lâcher... La seule chose qui m'ennuie, c'est que vous n'êtes pas trop moche... Même pas mal du tout ! Je n'aurais jamais cru que l'une de ces pestes, qui ne rêvent que de nous déviriliser en nous imposant la contraception à nous, les mâles, soit aussi jolie ! Un physique pareil, ça ne colle pas avec vos théories !

— Où est votre femme ?

— Partie ! Bon débarras !

— Ce n'était pas la peine de tout casser chez moi si vous teniez si peu à elle !

— Je ne lui pardonne pas de m'avoir ridiculisé ! Si ce minable qui a reçu sa rossée est son amant, je me sens grotesque, et, s'il ne l'est pas, après tout le ram-dam que j'ai fait, je le suis encore plus !

— C'est de mon mari que vous parlez ainsi ?

— Pas étonnant qu'avec un type comme ça à vous mettre sous la dent, vous soyez complètement déboussolée !

C'en était trop. Une fois encore elle leva la main, mais il fut plus rapide qu'elle : une formidable gifle s'abattit sur sa joue gauche, l'assommant presque. Mais ce geste eut le mérite de libérer d'un seul coup les griefs qu'elle avait accumulés contre les hommes. Elle passa à la riposte, toutes griffes dehors. Ce fut épique : ils se battirent comme ils ne l'avaient encore , jamais fait, l'un et l'autre. Quand, à bout de souffle, ils s'arrêtèrent, l'homme la tenait haletante contre lui, allongée sur le tapis. Ecrasée par le poids, paralysée par les muscles d'acier, elle se débattait comme une forcenée : « Lâchez-moi ! Sale brute ! » Mais, au lieu de la lâcher, il resserra l'étreinte... Le corps de la vaincue fut alors parcouru de frissons spasmodiques, puis elle éclata en sanglots. Il la laissa pleurer jusqu'à ce que la crise de nerfs se calme... Elle le regardait maintenant avec d'admirables yeux de mendigote... Il la prit alors à bras-le-corps, la souleva et la porta sur un divan. Les yeux se fermèrent pendant qu'un gémissement s'échappait des lèvres entrouvertes : c'était la reddition... Oserait-il ou n'oserait-il pas ? Il osa.

— Allô ! C'est bien le *Club des Femmes-Femmes ou le Bonheur dans la Féminité* ? fit une voix déguisée.

— Oui, madame, que puis-je faire pour vous ?

— Je tenais à vous remercier, c'est tout. Grâce à vos conseils, mon mari est redevenu aussi ardent que pendant notre lune de miel ! Cinq fois cette nuit !

La voix craqua et un rire d'homme fit vibrer l'appareil.

— Tu es insupportable, répondit l'appelée. Tu me fais perdre mon temps alors que j'ai tant de travail !

— Ingrate ! Tu ne disais pas ça cette nuit !

— C'est tout ce que tu avais à me dire ?

— Ma petite Suzanne, je viens d'apprendre par un coup de téléphone de mon ex qu'elle va épouser ton ex !

— Ah ? finalement Antoine s'est décidé !

— Oui, mais à condition qu'elle fasse des études !

— Je reconnais bien là le professeur !

— Mado s'est déjà inscrite à la Sorbonne et chez Berlitz ! Tu la vois en intellectuelle ? .

— Pourquoi pas ? C'est ça, l'amour !... Et elle est contente de m'avoir remplacée à S.O.S. *Femmes battues* ?

— Oui, mais il paraît que ça ne marche pas fort... C'est vrai que tu leur fais une concurrence du diable avec ton *Bonheur dans la Féminité* !

— C'est ta faute si j'ai changé de clan ! Moi aussi, j'ai pour toi une nouvelle : nous allons avoir un bébé !

— Non ! Mais, ma chérie, c'est merveilleux ! Il faut nous marier.

— Pas tout de suite ! Laisse-moi d'abord avoir cet enfant de l'amour, du hasard et de la folie ! Après, je te promets que nous régulariserons... Je te quitte : on m'appelle sur une autre ligne.

— Allô ! Le *Club des Femmes-Femmes ou le Bonheur dans la Féminité* ?

— Je vous écoute.

La voix au bout du fil était larmoyante :

— Mon mari me délaisse... que dois-je faire ?

— Vous êtes mariés depuis combien de temps ?

— Dix ans.

— Que vous reproche-t-il ?

— Rien ! C'est ça le pire ! Je l'ennuie, c'est tout !

— Je vois, c'est l'encroûtement classique de la vie conjugale. Dites-moi, votre mari a-t-il un hobby ?

— Oui, la musique classique. Il a une discothèque à laquelle il tient beaucoup !

— Alors, je vous donne un conseil : prenez un disque, son préféré, rayez-le, piétinez-le, faites-en de la bouillie !

— Mais pourquoi ?

— Pour qu'il se jette sur vous, fou de rage ! Alors, défendez-vous, griffez, mordez ! En vraie tigresse ! Il ne vous a jamais vue sous ce jour-là ?

— Oh non, je suis plutôt placide !

— Eh bien, ce sera une éblouissante révélation pour lui ! Je vous parie que vous allez réveiller son intérêt et, de là à réveiller le reste, il n'y a qu'un pas que vous franchirez en vous réconciliant sur le traversin !

— Vous croyez sincèrement que ça arrivera ?

— J'en suis certaine ! L'amour n'existe que lorsqu'il peut se confondre avec la haine ! Vous me retéléphonerez pour me dire comment ça se sera passé.

— Allô ! *Club des Femmes-Femmes* ? fit une voix éteinte.

— Oui, que puis-je faire pour vous ?

— Je suis la personne qui vous a téléphoné hier; celle du disque. J'ai essayé votre truc, mais ça n'a pas marché du tout ! Mon mari est devenu fou de rage, ça oui, et il m'a battue comme plâtre ! Quant au reste, des clous ! Il est parti en claquant la porte et en criant que j'étais folle ! Il n'est pas rentré de la nuit ! Je suis sûre qu'il a été coucher avec une autre femme ! Et moi je suis là, toute seule chez moi, avec un œil au beurre noir et une joue enflée !

— Je suis vraiment navrée ! D'habitude la tactique coups-caresses donne d'excellents résultats. Rien n'est plus efficace qu'une bonne scène pour rompre la monotonie de la vie maritale. Il faut croire que vous êtes l'exception qui confirme la règle !

— Oh, mais ça ne se passera pas comme ça ! S'il croit qu'il va pouvoir me battre sans que je réagisse !

Je vais aller droit au commissariat pour faire constater l'état dans lequel il m'a mise !

— Le commissaire est bon enfant, mais croyez-vous sérieusement que son intervention pourra arranger les choses ? J'ai l'impression que votre cas relève plus de *S.O.S. Femmes battues*, où l'on vous réservera un excellent accueil, que de notre *Club des Femmes-Femmes*... Ici nous apprenons surtout à nos membres comment une femme doit s'y prendre pour régner sur un homme en utilisant ses faiblesses ! C'est là toute une science et même un art presque disparu que nous nous efforçons de retrouver...

— Alors, vous aussi, vous cherchez à dominer l'homme ?

— Bien sûr... Mais en employant une autre méthode que celle de la violence ou du pugilat... La subtilité et la ruse ne conviennent-elles pas à la nature de la femme ? La première de nous toutes ne s'est-elle pas affranchie au Paradis terrestre ? Et comment s'y est-elle prise ? En faisant prendre conscience de l'importance de son sexe à ce grand

nigaud d'Adam qui devint l'esclave du plaisir qu'elle lui prodiguait... Au revoir, chère madame. Je souhaite de tout mon cœur que S.O.S. Femmes battues parvienne à trouver la solution à vos délicats problèmes...

Dès qu'elle eut raccroché, Suzanne dit à son amant :

— Tu ne te douteras jamais de ce que je viens de faire : j'ai envoyé une cliente à ton ex-épouse... Ne devons-nous pas nous entraider, nous les pauvres femmes ?

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau.

— Allô ! Ici le *Club des Femmes-Femmes ou le Bonheur dans la Féminité*... Nous vous écoutons avec attention. Quel est votre problème ?



L'examen était terminé. Et, comme le mage ne disait rien, la visiteuse finit par demander :

— Ce que vous venez de voir confirme ce que vous m'avez dit au début de la consultation ?

— Oui... Aussi vais-je me permettre de vous donner un conseil : rentrez sagement chez vous auprès de votre mari le professeur et continuez, pour vous distraire, à attendre, à la permanence de S.O.S. Femmes battues, les appels de femmes désespérées... C'est de l'un de ces appels que viendra un jour le salut, c'est-à-dire ce changement d'existence auquel vous aspirez. Il y aura quelques bagarres, mais elles seront sans importance réelle... Ce qui comptera, c'est que finalement vous trouverez le bonheur.

— Après de mon mari ?

— Après d'un autre...

— Que je connais ?

— Pas encore ! Il vous aimera et vous l'adorerez tellement que vous lui donnerez un enfant.

— Garçon ou fille ?

— Un garçon tout aussi solide et aussi équilibré que son père... Un garçon qui deviendra plus tard, lui aussi, un homme n'ayant pas peur de flanquer une bonne raclée à sa femme si elle le mérite.

— Mais c'est horrible ce que vous me dites là, monsieur Arnold ! Et ça va à l'encontre de toutes les règles de protection de la femme que nous nous efforçons d'imposer dans notre organisation S.O.S. Femmes battues !

— Je préfère ne pas vous répondre, mais dites-vous que le jour approche où vous redeviendrez une femme comme les autres sachant respecter et même apprécier la poigne masculine...

L'AMOUR ÉTHYLIQUE

C'était un Américain. Il en avait l'allure et la désinvolture. Il s'exprimait en français avec la même aisance que le jeune lord, propriétaire de la prestigieuse Rolls-Royce, mais l'accent était nettement plus nasillard.

— Sans doute êtes-vous assez surpris, monsieur Arnold, qu'un libre citoyen des Etats-Unis n'ait pas hésité à franchir l'Atlantique pour venir vous consulter ?

— Il y a longtemps, cher monsieur, que je ne m'étonne plus de grand-chose et vous serez certainement d'accord avec moi pour reconnaître que les océans ne sont plus aujourd'hui que de grands lacs pour ceux qui les survolent. Que désirez-vous savoir ?

— Pouvez-vous retrouver une femme dans mes mains ?

— Cela dépend : cette personne est-elle l'une de vos parentes ou simplement l'une de vos relations ?

— C'est une femme que j'adore... Ça ne vous suffit pas ?

— Montrez-moi vos paumes.

L'examen à la loupe ne se prolongea guère.

— Cette femme, dit le mage, se trouve en effet dans votre main droite, mais tout dépend de votre main gauche qui peut confirmer ou détruire sa présence. N'oubliez jamais que c'est la main gauche qui corrige les erreurs de la droite.

— Ce qui me laisserait supposer que les choses ne dépendent que de moi ?

— Uniquement. Et vous le savez aussi bien que moi !

Le visiteur eut un vague sourire.

— Car vous êtes un curieux homme ! continua M. Arnold. La courbe assez accentuée de la ligne de tête révèle chez vous un penseur et surtout un auteur... Je ne vois pas avec précision le genre de ce que vous écrivez, mais l'affluent qui remonte vers le mont de Mars prouve que vous êtes un homme pratique et d'action. Le pont reliant votre ligne de tête à votre ligne de cœur indique que vous raisonnez trop lorsqu'il s'agit pour vous de problèmes de cœur. Vous auriez intérêt à vous montrer plus spontané et surtout plus sincère à l'égard de celle qui vous intéresse. Si vous la cherchez désespérément aujourd'hui – au point de venir me consulter parce que personne n'a pu, jusqu'à présent, vous donner la moindre indication sur le lieu où elle se cache – c'est uniquement parce qu'à un moment bien précis vous avez manqué de franchise à son égard. Est-ce exact ?

— C'est vrai.

— C'est déjà bien de ne pas me mentir ! Disons que vous progressez... Ça ne vous servirait d'ailleurs à rien ! Nul ne peut lutter contre la vérité qu'expriment les mains.

La loupe avait repris sa ronde, mais, cette fois, elle se mouvait très lentement.

— Vous êtes un comédien-né, reprit M. Arnold après une longue attente, et pourtant je vous vois écrivant des vérités prises sur le vif, c'est-à-dire dans la vie... Ce qui me gêne – et qui a paralysé vos relations avec celle que vous souhaitez retrouver – c'est cette duplicité qui est en vous... Vous ne pouvez vous passer de jouer aussi bien avec vous-même qu'avec les autres. Et, ce qui est assez étrange, c'est là un défaut qui vous permet de réaliser des bénéfices très substantiels ! Il vous fait pratiquement vivre... Vous êtes loin d'être pauvre ! Bizarre ! Essayons de pousser l'examen : nous ne pourrions retrouver la femme que lorsque nous saurons pourquoi elle vous a fui.



M. Arnold vit d'abord une vaste cave située au sous-sol d'une église presbytérienne de New York et transformée en salle de conférences. Devant une cinquantaine de personnes assises, une jeune femme brune, debout sur une estrade, parlait... La voix, chaude et vibrante, disait :

— Je me prénomme Betty... J'ai trente ans. Je suis divorcée, j'ai deux enfants et je suis alcoolique. Il y a deux ans, j'ai cessé de boire et, depuis, je n'ai plus touché à une seule goutte d'alcool. Ce fut pour moi une expérience très dure et ça l'est encore parfois, mais je continuerai à lutter pour moi-même et pour les autres contre la plus dangereuse des maladies : l'alcoolisme ! Voici mon histoire. Je porte une lourde hérédité : mon père et mon grand-père étaient alcooliques. J'ai été élevée dans l'enfer d'un foyer où l'alcool faisait la loi. De mon enfance, je n'ai gardé que le souvenir de cris, de larmes, et de violences... Pour échapper à cette misère, j'ai quitté les miens à dix-sept ans et j'ai travaillé comme danseuse...

C'était la réunion hebdomadaire de *l'Association des Alcooliques anonymes*, appelés plus couramment les A.-A. On sentait que cette Betty n'était venue là que pour faire comprendre à l'auditoire – composé presque exclusivement d'alcooliques – que l'on pouvait, à force de volonté, vaincre non seulement les tentations qui assaillent ceux qui cherchent à se désintoxiquer, mais qu'il était également possible de se libérer complètement du terrible vice.

Deux hommes, eux aussi membres des A.-A., avaient précédé Betty sur l'estrade pour se confesser publiquement selon les règles de, l'association. Le premier avait avoué deux rechutes en trois ans, mais il n'était nullement découragé. Le second, en revanche, avait annoncé

avec fierté qu'il venait de passer le cap des cinq années de cure sans la moindre défaillance.

La salle écoutait avec beaucoup d'attention ces déclarations, cherchant à y trouver un encouragement, une lueur d'espoir et surtout l'aide morale pour les moments de crise où le besoin d'alcool se fait si impérieux que l'alcoolique échangerait volontiers un enfer de tortures contre le soulagement immédiat que dispense l'alcool.

Un homme semblait particulièrement intéressé par la confession de Betty. Cet homme, dont le visage reflétait l'intelligence et la sensibilité, essayait de déceler sur les traits de la jeune femme brune aux yeux clairs les stigmates de l'alcool. C'était difficile : elle était belle, d'une beauté un peu douloureuse mais nullement flétrie.

La voix de Betty continuait :

— Au début de notre union, mon mari et moi nous nous entendions très bien. Nous eûmes deux enfants, un garçon et une fille. Un troisième enfant naquit et ce fut le drame : il était mal formé. Heureusement il ne vécut que quelques jours. D'après les médecins, il n'y avait aucune raison apparente pour que mon troisième enfant soit un monstre, mais pour moi il y en avait une : mon hérédité alcoolique ! A partir de ce moment, j'ai éprouvé un sentiment de culpabilité terrible envers mon mari, à qui j'avais caché cette tare congénitale. En effet, lorsque je l'ai rencontré, j'avais déjà quitté ma famille depuis deux ans, et mon père était mort. Je n'avais pas bu une goutte d'alcool de toute ma vie ! N'avait-il pas déjà tué prématurément mon père et mon grand-père, fait de la vie de ma mère un enfer, et gâché mon enfance ? Maintenant, une fois de plus, il venait de tuer ! Et pourtant c'est bien vers cet alcool maudit que je me suis tournée quand j'ai sombré dans la dépression qui a suivi la mort de mon troisième enfant. Les résultats ne se sont pas fait attendre... D'abord, ce fut la sensation de bien-être : mes angoisses disparurent, ainsi que mon complexe de culpabilité. Je retrouvais le goût de vivre et je comprenais mieux l'attrance que l'on pouvait avoir pour un tel dispensateur d'euphorie ! Et j'étais convaincue qu'il me suffirait de le vouloir pour m'arrêter instantanément de boire... C'était oublier le sang d'alcoolique qui coulait dans mes veines ! Quand j'ai compris que mon atavisme était plus fort que ma volonté, il était trop tard : j'étais devenue alcoolique sans avoir jamais été ivre !... La suite est facile à imaginer : je négligeais mon mari, mes enfants et ma maison. Je n'étais plus qu'une souillon. Je cachais des bouteilles de gin et attendais le départ de mon époux pour me mettre à boire. Dans ces conditions, ma vie devint rapidement un cauchemar. Mon mari ne voulut malheureusement pas admettre que l'alcoolisme était une maladie et qu'on pouvait la combattre à deux. Au lieu de venir à mon aide, il se détourna de moi avec dégoût et m'abandonna à mes

bouteilles ! J'eus pourtant la force de commencer une cure de désintoxication. Je fis même trois essais mais chaque fois, après un certain temps, je retombais dans mon vice. Finalement mon mari rencontra une autre femme et demanda le divorce qu'il obtint à son profit. Nos deux enfants lui furent confiés tandis que l'on me faisait interner pour me soigner. La perte de mes enfants fut le choc salutaire qui me donna la volonté de guérir pour pouvoir les reprendre un jour. Je suis passée par l'enfer, mais je suis certaine à présent d'en être sortie. C'est pourquoi j'espère que mon exemple vous redonnera confiance en vous-mêmes. Si j'ai réussi, moi, pourquoi pas vous ? On dit que l'alcoolisme coûte cher : à moi, il m'a coûté trois enfants !

Quand elle descendit de l'estrade, celui qui l'avait écoutée avec tant d'attention vint vers elle et se présenta :

— Harry O'Neal... Je suis très impressionné par votre histoire. Moi aussi, je suis alcoolique. Voici un an, je me suis fait désintoxiquer dans un établissement spécialisé. On m'a soigné par une thérapeutique nouvelle : peu de médicaments, mais dix kilomètres à pied par jour, du tennis, de la natation et j'ai même dû me transformer en bûcheron ! Au début, j'ai cru que jamais je n'y arriverais, mais, peu à peu, j'ai senti le démon de l'alcool lâcher prise et je croyais être guéri jusqu'à la semaine dernière quand j'ai recommencé à être torturé par l'envie de boire.

— Il ne faut pas vous laisser aller, sinon ce sera encore plus difficile la prochaine fois ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu ici tout de suite ?

— Parce que je n'ai jamais eu de contact avec les A.-A. Je connaissais l'association, mais étaler publiquement mon vice me paraissait une chose impossible ! Pourtant, ce soir, comprenant que j'étais sur le point de succomber, je suis venu pour être secouru.

— Vous avez bien fait ! Tous, nous ne sommes ici que pour nous entraider. Il me semblait bien ne jamais vous avoir vu auparavant. Voulez-vous venir prendre un café au réfectoire ?

— Avec plaisir,

Tandis qu'il buvait, elle l'examinait. Avec sa quarantaine élancée, son merveilleux regard et son apparence chaleureuse, cet homme ne donnait pas l'impression d'être tellement atteint par les méfaits de l'alcool... Il fallait le sauver ! Il en valait sûrement la peine... Il était même difficile de l'imaginer marqué par son vice. Traits empâtés, yeux injectés, tremblement des mains, parole hésitante, esprit obscurci, haleine empestée..., rien de cela n'était en lui !

— Vous allez vous inscrire comme membre dès ce soir et vous pourrez nous appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— Oui, je vais le faire, mais, puisque vous avez été assez bonne pour vous intéresser à mon cas, me permettez-vous de vous téléphoner

si je me sens flancher ? Je pense que mettre un visage sur une voix m'aiderait beaucoup !

— Vous n'avez donc personne dans votre entourage pour vous soutenir ?

— Je suis célibataire et mon vice a éloigné la plupart de mes amis.

— Je comprends. Voici mon numéro. N'hésitez pas à m'appeler. Je suis passée par là, vous savez ! Maintenant, nous allons vous faire inscrire.

Dès le lendemain, Harry O'Neal appela la jeune femme pour lui dire qu'il se sentait très déprimé et nerveux. Elle courut aussitôt chez lui. Il habitait dans un luxueux appartement dont les fenêtres donnaient sur Central Park. « C'est encore l'un de ces buveurs mondains ! » se dit Betty. Sans doute n'était-il devenu alcoolique que par désœuvrement ou par snobisme. Il appartenait donc à la pire espèce : celle qui n'avait aucune excuse ! Ce n'était sûrement pas pour oublier la misère ou la maladie qu'il s'enivrait. Il buvait pour boire, c'était tout ! Cependant, la jeune femme se sentait inexplicablement attirée par cet homme qui demandait son aide.

— Pendant, combien de temps avez-vous bu avant de commencer votre cure de désintoxication ?

— Une dizaine d'années. J'étais l'avocat d'une compagnie pétrolière à laquelle j'ai dû donner ma démission il y a un an.

— A cause de votre vice ? C'est bien regrettable... Votre profession devait être passionnante ?

— Oui et non... J'ai passé beaucoup de temps au Moyen-Orient où la chaleur très éprouvante vous incite à boire... Les premiers temps, l'alcool m'a permis de rester alerte malgré une température moyenne de 40°. Mais, très vite, un ou deux whiskies ne me suffirent plus ! Un jour arriva où je liquidais une bouteille entière de scotch avant le déjeuner ! J'étais devenu alcoolique par routine ! Comme vous le savez sûrement, on est vraiment alcoolique quand on éprouve le besoin de boire dès le réveil !

— Un homme de votre valeur se doit à lui-même et à la société ! Je vais tout faire pour vous aider.

Après son départ, l'homme se servit un whisky avant de s'installer à sa table de travail pour écrire. Quand il posa sa plume, il était très satisfait. Grâce à cette Betty, il avait trouvé la fin du premier acte de sa nouvelle pièce de théâtre qui devait être jouée la saison suivante à Broadway et dont le principal personnage était une femme alcoolique.

Ils se revirent souvent.

Persuadée qu'il était en danger de rechute, elle accourait à son moindre appel. Et lui, sous prétexte de suivre son exemple, se faisait raconter dans les moindres détails les étapes successives qui l'avaient

conduite de la vie normale à la déchéance, puis à la guérison.

Un soir où il semblait particulièrement abattu, elle resta toute la nuit auprès de lui. Et ce ne fut pas à la tentation de l'alcool qu'ils succombèrent, mais à une autre moins néfaste, du moins en apparence : ils devinrent amants.

Au bout de quelques semaines, Harry et Betty durent se rendre à l'évidence : ils souffraient d'une intoxication tout aussi tyrannique que l'alcool. Cette soif de caresses et d'étreintes, ce désir jamais assouvi n'étaient-ils pas aussi obsédants que l'autre soif ?

— Nous nous sommes guéris de l'alcoolisme, dit Betty en riant, mais nous sommes tombés dans un autre esclavage ! J'aime ! J'aime pour la première fois !

Un tel aveu provoqua chez Harry un cas de conscience. N'avait-il pas trompé la confiance de sa nouvelle compagne en se faisant passer pour un alcoolique, alors qu'il ne l'était pas, et cela uniquement pour pouvoir se documenter sur son cas ? Quand elle apprendrait la vérité, elle le mépriserait sûrement pour sa duplicité et le quitterait sans doute. Cela, il ne le voulait pas : lui aussi il l'aimait... Pourtant il hésitait à lier son existence à celle d'une femme qui risquait un jour ou l'autre de retomber sous le joug de son vice. Il avait vu trop de cas semblables autour de lui : tous avaient été dramatiques.

Sous l'effet de cette hantise, il ne s'apercevait même pas qu'elle aussi était tourmentée, craignant de refaire sa vie avec l'alcoolique qu'elle croyait avoir rencontré ! Avec lui, ce serait toujours l'incertitude, la crainte, l'angoisse, le doute... Jamais elle ne connaîtrait la sérénité à laquelle elle aspirait. Et, s'il succombait, ne serait-elle pas entraînée à son tour ? On se laisse facilement influencer quand on aime.

Aussi décida-t-elle qu'il était temps pour eux d'affronter la réalité : il fallait qu'ils aient le courage de parler ouvertement de leur double problème, au lieu de continuer à vivre dans une méfiance réciproque. Et, obéissant à une impulsion soudaine, elle se rendit chez lui sans le prévenir. Maggie, la servante noire, lui apprit que Mr O'Neal était au golf, mais qu'il ne tarderait certainement pas à rentrer.

— Voulez-vous boire quelque chose en attendant ? dit-elle en ouvrant les panneaux d'un meuble dissimulant un bar. Whisky ? Gin ? Vodka ? Bourbon ? Vermouth ? Martini ? Si vous le préférez, nous avons aussi du champagne dans le réfrigérateur.

Devant une telle abondance de boissons alcoolisées dans la maison d'un homme pour qui la seule vue d'une bouteille pouvait avoir les pires conséquences, Betty resta suffoquée :

— Un Coca-Cola, dit-elle d'une voix blanche. Mr O'Neal a un bar bien garni !

— Oh, vous n'avez rien vu ! Mr O'Neal est un grand amateur de vin. Sa cave est pleine des meilleurs crus français !

— Merci.

Quand la servante fut sortie, Betty jeta un regard éperdu autour d'elle : qu'est-ce que cela voulait dire ? Harry était fou ! Comment pouvait-il guérir avec tous ces alcools à portée de main ? Voulait-il se mettre à l'épreuve ou bien buvait-il en cachette ? Mais non ! Impossible ! Si un alcoolique touche à une seule goutte d'alcool, son besoin de boire tourne à l'obsession : la goutte se transforme en verre et le verre en bouteille ! Or, depuis qu'il était son amant, s'il avait eu de terribles tentations, il n'avait jamais succombé sinon elle l'aurait su ! Ça se voit tout de suite quand un alcoolique se remet à boire ; le visage et le comportement changent immédiatement ! Alors quoi ?

A l'instant où elle se sentait envahie par un trouble grandissant, ses yeux tombèrent sur un manuscrit posé sur une table à côté de la machine à écrire. Elle le prit, intriguée. Dès qu'elle eut parcouru les premiers feuillets, son visage changea de couleur. « Non ! murmura-t-elle. Non, ce n'est pas vrai ! » Elle aurait voulu pouvoir détacher son regard du manuscrit, mais elle continuait à lire, fascinée. C'était donc ça, le grand amour de Harry ! Quel hypocrite ! Il avait joué les alcooliques repentis pour qu'elle lui confie les secrets enfouis au fond de son âme et à seule fin de les livrer à la curiosité du public sous forme d'une pièce de théâtre ! C'était méprisable ! Et dire qu'elle s'était livrée sans méfiance ! Il avait dû bien s'amuser en la voyant prendre au sérieux son rôle de salvatrice ! Elle laissa tomber le manuscrit et s'enfuit.

Lorsqu'il rentra chez lui et vit son manuscrit à terre, il comprit immédiatement ce qui s'était passé. Il bondit chez Betty, mais elle n'était pas là. Il l'attendit tout le jour, toute la nuit. Elle ne revint pas. Pendant des jours et des semaines, il la chercha.

A cause de lui, dans cette ville monstrueuse qui a nom New York et parmi les millions d'êtres de toutes races et de toutes croyances, une femme devait errer, livrée à son chagrin. Où était-elle allée se cacher ? Il se sentait effroyablement coupable. Lui qui hésitait à faire sa vie avec elle, il se rendait maintenant compte qu'elle lui était indispensable. Il fallait la retrouver coûte que coûte ! Pendant ses nuits d'insomnie, il l'imagina trouvant à nouveau dans l'alcool, l'oubli du mal dont il était l'unique responsable. Il fit faire des recherches, mit des annonces dans les journaux, fréquenta toutes les réunions des A.-A., mais elle demeura introuvable.

Des mois s'écoulèrent. Harry O'Neal n'était plus le brillant dramaturge connu de tout New York. Hanté par le souvenir de l'absente, il était incapable d'écrire. Sa pièce dormait au fond d'un tiroir malgré les protestations du producteur qui avait dû reculer de

plusieurs mois les représentations. L'auteur avait prétexté qu'il était malade. Il l'était, en effet : plus rien ni personne ne l'intéressaient et il commença à boire. L'alcool devint son seul compagnon et il découvrit, lui, l'homme du théâtre, que l'on pouvait devenir alcoolique non pas seulement par atavisme, mais à cause d'un chagrin d'amour...



Maintenant il était là, silencieux, devant M. Arnold, ce mage dont la réputation avait franchi les océans et qui venait de poser sa loupe sur la table en disant simplement :

— C'est terminé.

— Qu'est-ce qui est terminé ? Elle est morte ?

— Certainement pas puisqu'elle revient dans votre main. Et, à partir de ce moment, vous ne vous quittez plus ! Elle vous est aussi nécessaire que vous lui êtes indispensable.

— Mais quand la retrouverai-je ?

— Bientôt... Retournez à New York et, là-bas, allez à la première séance qui aura lieu dans la cave des A.-A.

— Ce sera mardi prochain puisque toutes les séances ont lieu le premier mardi de chaque mois.

— Soyez-y !

— Qu'est-ce qui se passera ?

— Elle sera là...

Resté seul et se souciant assez peu de ce que le visiteur était reparti sans prendre la peine de le remercier, M. Arnold voyait déjà ce qui se passerait le mardi. C'est que sa mémoire des lignes et des monts était infallible... Quand il avait étudié une main, il la connaissait. On aurait pu lui présenter toutes les mains qu'il avait examinées depuis qu'il exerçait – cela sans même qu'il vit ceux ou celles à qui elles appartenaient –, il les aurait différenciées, retrouvant leurs moindres secrets. Ceux-ci demeureraient immuables.

Mardi, quand Harry pénétrerait dans la cave de l'église presbytérienne, Betty serait à nouveau sur l'estrade, proclamant :

« Il y a six mois, je suis venue devant vous pour vous dire qu'il fallait combattre l'alcoolisme de toutes ses forces, car c'était la pire des maladies ! Eh bien, je me suis trompée ! Aujourd'hui, je sais qu'il existe une maladie pire encore ! Tout comme l'alcool, elle vous fait voir d'abord la vie en rose : on s'enivre de mots, de caresses, d'étreintes ! C'est un poison qui entre lentement dans le sang, le viciant peu à peu !

Toute volonté est annihilée, les plus intelligents deviennent des idiots, les plus indépendants des esclaves soumis ! A cause de cette maladie on peut devenir un déchet, un voleur ou même un meurtrier ! On peut aussi en mourir... Cette maladie s'appelle l'Amour ! »

Et, à ce moment, Harry se lèverait, criant du fond de la salle :

« C'est faux ! L'Amour est une chose merveilleuse ! Oui, il fait souffrir, mais c'est la Vie et chaque instant de vie est précieux ! Betty, seul l'Amour a pu me donner la force de te chercher partout depuis des mois... Je t'aime ! Souviens-toi de nos nuits, de nos baisers, de nos caresses ! Non ! Ne te sauve pas ! Pardonne-moi... Je ne peux pas vivre sans toi ! »

Il y aurait un remous dans la salle, suivi de « Oh » et de « Ah ! » scandalisés. Le pasteur se lèverait en signe de protestation et déclarerait d'une voix forte que la salle ne devait servir qu'aux réunions des A.-A. et non pas à des débats amoureux ! Mais Harry bondirait sur l'estrade et couvrirait son amante de baisers ! La salle entière se lèverait à son tour, médusée.

Un des membres des *Alcooliques anonymes* se tournerait vers son voisin qui regarderait bouche bée les effusions passionnées de Harry et de Betty : « Dites-moi, mon ami, j'ignorais qu'on avait également créé l'Association des Amants anonymes ? »

« Moi aussi. Ce doit être tout nouveau !... Mais, après tout, pourquoi pas ? L'amour n'est-il pas une maladie comme une autre ? A cette différence près que l'on met parfois plus de temps à en guérir que de l'alcoolisme. »

M. Arnold souriait quand fut introduite dans son cabinet la septième visite de la journée...

L'AMOUR N'EST QU'ILLUSION

C'était une femme magnifique à l'admirable chevelure rousse et aux yeux verts striés de paillettes d'or. Malgré une cinquantaine évidente, elle était encore belle et il n'était pas difficile d'imaginer quelle splendeur elle avait dû être une quinzaine d'années plus tôt. Dès qu'il la vit, M. Arnold comprit qu'elle devait faire un effort constant pour conserver son allure altière, car une expression de lassitude et peut-être de souffrance marquait son visage.

— Je vous en prie, madame, asseyez-vous. Je vous écoute.

— Je n'ai pas grand-chose à vous dire puisque je sais que vous devinez à peu près tout ! Je voudrais simplement savoir s'il me reste une chance, une seule, sinon de refaire ma vie – ce qui est peut-être beaucoup demander à mon âge ! –, du moins de retrouver une raison de vivre... N'ayant plus confiance en personne, je vous avoue être venue vous voir en désespoir de cause. Si votre verdict se révélait négatif, je ne vous cache pas que je n'hésiterais pas à me supprimer !

— Il ne faut pas parler ainsi. Nul n'a le droit de porter atteinte à ses jours, encore moins une femme telle que vous qui garde de sérieux atouts.

— En êtes-vous sûr ? Si vous connaissiez mon passé, sans doute parleriez-vous autrement.

— Mais j'ai la ferme intention d'en découvrir les grandes lignes ! Lorsque je connaîtrai les raisons profondes de ce dégoût de la vie que vous exprimez, alors il me sera peut-être possible de vous dire s'il vous reste ou non des raisons d'espérer en un avenir plus souriant... Croyez bien que je me mets à votre place et que je comprends votre désarroi, mais n'oubliez jamais cette vérité : Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! Vous êtes là devant moi bien vivante : c'est l'essentiel... Ayez l'obligeance de me montrer les paumes de vos mains.

Elles étaient fines et belles à contempler, ces mains, mais malheureusement les lignes qui y étaient gravées n'étaient guère encourageantes. La ligne de vie se terminait prématurément. La ligne de cœur prenait naissance d'une manière tardive et s'abaissait ensuite pour frôler presque la ligne de tête : ce qui laissait présager de grandes catastrophes pouvant entraîner la mort. La ligne de destinée commençait dans la plaine de Mars : ce qui révélait une vie marquée par des luttes dont la répétition engendre le découragement. Enfin, une ligne transversale franchissait la ligne de vie pour rejoindre une étoile placée sur le mont de la Lune : ce qui était l'annonce d'un

événement très dangereux dû à la présence de tiers.

Il fallait quand même espérer ! se dit le mage. Il n'était pas possible qu'une femme aussi intéressante n'ait connu ou ne connaisse que le malheur. Il devait bien exister quelque part dans ces mains une contradiction ou une interférence qui, en rétablissant un certain équilibre, lui permettrait d'annoncer à la visiteuse un avenir plus favorable. Il le fallait, sinon il la sentait bien décidée – elle mettrait son projet à exécution... Car le suicide se trouvait aussi dans sa main : ce que n'aimait pas du tout M. Arnold. C'est pourquoi, parfois, en fin de consultation, il jugeait plus humain de modifier quelque peu la vérité par ce qu'il appelait « un mensonge nécessaire ». Une fois de plus, il n'hésiterait pas à employer ce subterfuge s'il ne découvrait que le malheur avec sa loupe...



M. Arnold se retrouva à Londres pendant l'hiver 1942. C'était l'année sombre et terrible : celle de la guerre totale sur mer et dans les airs. Seul le sol de la vieille Angleterre n'avait pas encore été envahi. Par ses bombardements répétés sur la capitale et sur les centres industriels, la *Luftwaffe* essayait de faire capituler le dernier adversaire resté libre. Londres vivait à l'heure de la peur... Une peur dominée cependant par la farouche volonté de ne pas céder. La vie continuait donc selon les traditions chères aux Anglais. Parmi celles-ci, il en était une qui leur tenait particulièrement à cœur : l'amour du music-hall, né dans leur pays.

En cette nuit d'hiver, rendue encore plus cauchemardesque par le brouillard et le *black-out*, le Palladium, le plus grand et le plus réputé des music-halls de Londres, était bourré de spectateurs venus chercher, non seulement un contact humain réconfortant, mais aussi un peu de cette chaleur animale qui leur faisait tellement défaut dans leurs foyers mal chauffés. Les rayons des projecteurs de la salle les aideraient à oublier pendant un moment ceux d'autres projecteurs qui balaieraient le ciel comme chaque nuit lorsque les sirènes se mettraient à mugir pour annoncer une attaque aérienne. Ce soir, heureusement, le brouillard étendait sa protection sur Londres.

Sur scène, un numéro exceptionnel captivait l'attention des spectateurs : celui des *Wilson*. Elle, jeune et très belle, avait une opulente chevelure rousse qui reflétait les feux de la rampe autant que les milliers de paillettes vertes de sa robe. Lui, nettement plus âgé, menait le jeu. Il s'avança vers l'avant-scène pour annoncer d'une voix volontairement dramatique :

— Et maintenant, mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur de réaliser devant vous un tour unique au monde ! Mon aimable partenaire va tirer sur moi avec ce pistolet et j'attraperai la balle entre mes dents. Nous vous demandons le plus grand silence.

Celui-ci se fit. Tous les yeux étaient braqués sur le couple. Wilson prit place à dix mètres de sa partenaire, puis il s'immobilisa. Brenda Wilson leva lentement le bras droit, visant la bouche de son partenaire, puis elle abaissa l'arme. Elle refit le geste plusieurs fois pour bien s'assurer de la trajectoire. Wilson se raidit, ouvrit la bouche et la femme fit feu. L'homme eut un violent sursaut, vacilla, tourna sur lui-même, puis s'écroula, une mousse sanguinolente s'échappant de ses lèvres.

Un hurlement ébranla le théâtre. Brenda courut vers son mari étendu sur la scène. Elle vit ses yeux grands ouverts dans une expression d'incrédulité, toucha le visage ensanglanté, puis s'affaissa sur le corps inerte. « Rideau ! Rideau ! » cria le régisseur dans les coulisses.

C'est à cet instant que le public comprit que l'illusionniste était mort.

Le médecin de service se pencha sur le corps de Wilson qui avait été transporté dans sa loge. Jack, l'accessoiriste du numéro, essayait de calmer Brenda en proie à une crise de nerfs.

— Que s'est-il passé ? demanda le médecin à la femme.

— Je... Je n'en sais rien, sanglota-t-elle. Je ne comprends pas.

— C'est pourtant facile à comprendre; la balle s'est logée dans l'arrière-gorge, provoquant la mort instantanée !

— La balle ? bredouilla Brenda.

— On devrait interdire des numéros pareils ! C'était fatal que ça arrive un jour !

Un ricanement répondit au médecin. Celui-ci leva la tête et vit un nain qui regardait le mort de ses yeux torves.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? demanda le médecin.

— Mais tout ça, c'est de la frime, docteur ! Vous pensez bien que le pistolet était chargé à blanc ! Wilson n'était pas fou ! Avant que sa femme tire, il mettait dans sa bouche une balle qu'il faisait apparaître entre ses dents à l'instant précis où le coup de feu partait !

Le médecin regarda la femme, puis le régisseur :

C'est vrai ce qu'il dit ?

— Oui, docteur, il n'y a jamais eu de vraie balle dans le revolver. Un pareil exploit serait irréalisable ! C'était un numéro d'illusion remarquable qui faisait un très grand effet.

— Mais alors ?

— Alors ? glapit le nain, la charge à blanc a été remplacée par une vraie balle ! C'est la seule explication !

Le médecin regarda tous les personnages qui entouraient le mort, puis, s'adressant au régisseur :

— Appelez la police immédiatement.

Selon la loi du théâtre, la représentation continua et, selon les lois humaines, les spectateurs oublièrent, en écoutant un chanteur de charme, l'épisode dramatique. Il faisait partie d'un métier dont les risques courus sont peut-être le principal attrait.

Le spectacle était terminé depuis longtemps lorsque la police, qui avait interrogé tous les artistes et le personnel du music-hall, les laissa libres de rentrer chez eux tout en leur interdisant de changer d'adresse ou de quitter la ville.

Le brouillard s'était épaissi. Les piétons et les voitures ressemblaient à des apparitions fantasmagoriques se mouvant dans l'air opaque saturé de suie. Les feux de la circulation n'étaient que de minces traits à chaque croisement. Les gens, avançant à l'aveuglette, se heurtaient les uns aux autres ou contre les maisons.

Un policier reconduisit Brenda Wilson jusqu'à son domicile, qui se trouvait assez près du music-hall, dans le Soho, où il la quitta. Dès qu'il eut disparu dans les ténèbres, une silhouette émergea du brouillard et avança à tâtons vers la maison. Quand la porte s'ouvrit, elle s'engouffra à l'intérieur.

— Brenda ! J'ai eu tant de mal à trouver mon chemin dans ce maudit brouillard !

La jeune femme se dégagea violemment :

— Non ! Ne me touche pas ! Va-t'en !

— Brenda ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu l'as tué ! Je sais que c'est toi !

— Tué ? Moi, j'ai tué Wilson ? Mais c'est monstrueux ce que tu dis là ! Tu me prends pour un assassin, toi, mon amour ! Brenda, tu ne sais plus ce que tu dis !

— Mais, Jack, c'est bien toi qui as chargé le pistolet ce soir comme tous les autres soirs ! Tu es le seul à avoir accès à l'endroit où sont enfermés les accessoires qui servent à notre numéro. Toi-même, tu as dit à la police que les clefs de nos malles ne te quittaient jamais. Et puis, qui d'autre que toi avait intérêt à voir disparaître mon mari ?

— Je ne sais pas... mais je te jure sur notre amour que, ce soir, j'ai chargé le revolver à blanc comme d'habitude ! Brenda, tu dois me croire : je n'ai pas tué ton mari.

Elle regarda son amour : non, il ne pouvait être un assassin ! Certes, il était violent, emporté, comme beaucoup d'irlandais, mais un criminel, non !

— Pardonne-moi, chéri, je ne sais plus ce que je dis ! C'est le choc ! Si tu avais vu ses yeux ! Jamais je ne pourrai oublier son regard ! Il semblait m'accuser ! Je ne l'aimais pas d'amour, tu le sais, mais il a été si bon pour moi ! Il m'avait arrachée à la misère, il m'avait appris un métier, j'étais devenue sa partenaire, puis sa femme... Il m'aimait ; j'ai un tel remords d'avoir trompé sa confiance !

— Mais alors, ce n'est pas toi qui l'as tué ?

— Moi ?... Oh, Jack, tu as pu penser ça ?

— Oui... J'avais compris que tu n'aurais jamais le courage de le quitter. Alors, quand il est tombé, j'ai cru que tu avais perdu la tête et que tu avais substitué une vraie balle à la charge à blanc avant d'entrer en scène. Oh, chérie, je suis tellement soulagé de savoir que tu n'y es pour rien ! J'ai eu peur, tellement peur pour toi !

Ils s'étreignirent à nouveau.

— Mais alors, dit-elle d'une voix angoissée, si ce n'est ni toi ni moi, celui qui a tué Wilson l'a fait soit par haine pour lui, soit pour nous perdre tous les deux ?

— Nous perdre ? Comment ça ?

— C'est facile : rappelle-toi que nous avons un mobile : l'amour !

— Mais pourquoi ? Qui peut nous vouloir du mal ?

— Je ne sais pas...

Jack réfléchit un instant, puis :

— En tout cas, il n'y a rien à craindre : depuis que nous sommes amants, nous n'avons commis aucune imprudence ! Pour tout le monde, je fais partie du numéro des *Wilson* comme accessoiriste et c'est tout !

— Tu n'aurais pas dû venir ici ce soir, c'est très imprudent. La police va sûrement nous surveiller; si on nous voit ensemble, les soupçons qui pèsent sur nous vont devenir des certitudes.

— Tu as raison, mais j'ai pensé que, ce soir, plus que tout autre, il te fallait une aide. Et moi-même j'avais tellement besoin que tu me rassures. Je vais partir.

— Non, reste encore un peu ! J'ai peur ! dit Brenda en s'accrochant à lui, mais il faudra que tu repartes avant que le brouillard se dissipe : c'est ta seule chance de ne pas être remarqué.

Une heure plus tard, le vent s'étant levé, le brouillard disparut, livrant Londres à la furie des avions ennemis. Quand toutes les sirènes de la ville se déclenchèrent, les projecteurs trouèrent à nouveau le ciel de nuit pour capter dans leurs faisceaux les sinistres oiseaux de proie. La D.C.A. entra en action pour protéger les habitants qui se rendaient aux abris. Jack prit Brenda dans ses bras et la porta sur le lit. Là, serrés l'un contre l'autre par ce besoin d'aimer qu'exalte le danger, ils restèrent indifférents aux explosions, aux sirènes des pompiers et des ambulances, à la bataille aérienne qui, tel un ballet infernal, se dansait au-dessus de leurs têtes, à la mort enfin qui frappait sans discernement les pauvres dans les quartiers de Whitechapel, les bastions de la puissance britannique dans la Cité et les riches dans le quartier de Mayfair. Pendant tout le temps de l'alerte, ils s'aimèrent éperdument.

Mais la guerre n'empêche pas la justice de suivre son cours. Dès le

lendemain, la police reprit l'enquête : si de sérieux soupçons pesaient sur Jack, on ne voyait pas quel intérêt il aurait eu à tuer celui qui le faisait vivre.

L'inspecteur chargé de l'affaire n'était pas un débutant. Au cours d'une confrontation, il ne fut pas sans remarquer un regard échangé entre Brenda et l'accessoiriste : il y avait trop de choses dans un tel regard... De plus, Brenda et Jack étaient jeunes et beaux alors que le mort était un homme d'âge mûr. Se pouvait-il que derrière ce drame se cachât un couple d'amants diaboliques ? Pour se débarrasser d'un mari gênant, le moyen était ingénieux, même si les soupçons devaient obligatoirement retomber sur les deux complices. Mais la passion n'est-elle pas mauvaise conseillère lorsqu'elle est contrariée ? L'inspecteur entreprit alors d'interroger de nouveau ceux qui avaient eu affaire aux *Wilson* dans le passé comme dans le présent, mais, malgré ses efforts, il ne trouva aucun indice confirmant ses soupçons d'une liaison entre Brenda Wilson et Jack Simpson.

L'enquête était au point mort quand l'inspecteur reçut un coup de téléphone anonyme : « Surveillez la maison de Brenda Wilson et vous trouverez le coupable. Il s'y rend toutes les nuits à la faveur du black-out ! »

A partir de ce moment, le filet se referma sur les deux amants et, un jour, Jack fut appréhendé alors qu'il sortait de chez Brenda au petit matin. Interrogé pendant des heures, il finit par avouer qu'il était son amant, mais nia farouchement avoir tué Wilson. Le motif était trouvé, pas les preuves. Si Jack était coupable, pourquoi avait-il tellement insisté sur le fait que lui seul avait le droit de s'occuper des accessoires du numéro *Wilson* et que les clefs ne le quittaient jamais ? Il aurait pu dire que, ce jour-là, il les avait égarées, ce qui aurait fait peser les soupçons sur d'autres que lui !

Malheureusement pour Jack, l'inspecteur avait une mémoire implacable : le visage de l'accessoiriste ne lui était pas inconnu. Où avait-il déjà vu des yeux aussi ardents ? Il alla consulter les fichiers de la police, mais aucun Jack Simpson n'y figurait. Un nom d'emprunt peut-être ? Et, un jour, le policier se souvint : cet accent irlandais, ce regard, cette carrure. Dublin ! L'IRA ! L'arrestation de trois de ses membres soupçonnés d'avoir commis un attentat qui avait coûté la vie à deux soldats britanniques et à un civil ! L'emprisonnement, puis l'évasion de l'un des terroristes avant qu'il ait été jugé... Voyons, comment s'appelait-il ? Cela avait fait beaucoup de bruit à l'époque ! Ah, oui ! Il se nommait Sean O'Shea !... Le policier alla reconsulter les fichiers et fut récompensé de sa ténacité. Il trouva en effet les photographies anthropométriques d'un Sean O'Shea... Le visage imberbe et plus vieux de sept ans de Jack Simpson n'avait qu'une faible ressemblance avec celui du membre de l'Armée Républicaine

Irlandaise qui portait barbe et moustaches. Il fallait d'autres preuves. Ce fut facile : les empreintes de Jack Simpson furent comparées à celles de l'homme du fichier : elles étaient identiques.

Quand Jack passa en jugement, le fait d'avoir été arrêté pour un attentat ayant entraîné la mort de trois personnes influença fortement le jury. Si un homme peut tuer aveuglément dans un acte de terrorisme, il est encore plus apte à le faire pour des motifs personnels. Et puis il y avait eu un témoignage de la dernière heure, fait à huis clos. L'Irlandais fut condamné à la pendaison. Un homme pendu, à une époque où une guerre fait des millions de morts, cela passe presque inaperçu. Ce ne fut qu'un fait divers.

Quatre années passèrent. Londres commençait à panser ses blessures dans la paix retrouvée. A *Victoria Station*, des trains sanitaires déversaient les rescapés de la plus monstrueuse des boucheries.

Un homme squelettique, les orbites profondément creusées et le visage marqué par la souffrance, descendit de l'un des trains en clignant des paupières comme lorsqu'on passe brusquement de l'ombre à la lumière. L'ombre, c'était celle de la mort lente et torturante des camps de concentration, la lumière provenait de la vie retrouvée.

Ce rescapé de Dachau avait été un clown... Qui n'avait vu Billy le Clown sous les grands chapiteaux qui parcouraient le monde ? Sa tignasse rousse, son énorme bouche rouge en tranche de melon et son chien pelé, qu'il traînait au bout d'une corde, étaient célèbres. Surpris par la guerre à Berlin, au cours d'une tournée avec un cirque allemand, il avait été arrêté et interné à Dachau.

De retour dans son pays, il devait recommencer à vivre puisque la mort n'avait pas voulu de lui. Seulement comment amuser les autres quand on n'a plus la force de sourire soi-même ? Et pourtant, faire éclater la joie dans le cœur des petits et des grands avait été sa raison d'être pendant des années ! Pourquoi ne pas reprendre le métier ?

Il se mit à courir les imprésarios dans l'espoir de trouver un engagement, mais on lui fit comprendre qu'il était de la génération d'avant-guerre : avec le renouveau de la vie, il fallait un renouveau chez les artistes; les temps avaient changé et lui encore plus !

C'est dans l'une de ces officines qu'il entendit parler de l'affaire *Wilson*... Les *Wilson*, ses grands amis avec lesquels il avait fait de si merveilleuses tournées ! Etait-ce possible ? *Wilson* mort et Brenda – la femme qu'il avait aimée mais respectée comme l'épouse de son meilleur ami – purgeant une peine de prison de dix ans après avoir été reconnue complice dans le meurtre de son mari pour lequel un certain

Sean O'Shea, alias Jack Simpson, avait été pendu ! Brenda complice d'un meurtre ! Non, il ne pouvait le croire ! Il l'avait connue aussi bonne que belle... Il fallait absolument qu'il la voie ! Et il obtint la permission de rendre visite dans sa prison à celle dont le souvenir l'avait soutenu pendant les années de cauchemar passées à Dachau. Brenda, maintenant seule au monde, fut bouleversée de retrouver l'ami fidèle qu'elle croyait mort.

Quand il la quitta, il était convaincu de son innocence : le seul crime de Brenda était d'avoir été trop belle. Et le clown, à qui l'on avait appris que la vie humaine n'a aucune valeur, jura de se consacrer à en sauver au moins une : celle d'une femme condamnée pour avoir éveillé une grande passion.

Il s'informa des faits du procès en lisant les comptes rendus dans les journaux de l'époque et il fut frappé d'apprendre que c'était un témoin de dernière heure qui avait fait basculer la décision du jury, alors que celui-ci hésitait à condamner à mort un homme qui n'avait cessé de clamer son innocence. Ce témoin, qui avait affirmé avoir entendu les deux amants comploter la mort de Wilson tandis que lui-même se trouvait caché par un décor de scène, était un nain nommé Pickle. Le nain Pickle ?... Ce nom évoqua immédiatement pour le clown une image dantesque ! Celle de voitures-cages d'un cirque ambulant qui flambaient dans la nuit et d'hommes qui luttèrent désespérément pour sauver les fauves hurlant à la mort. Et, derrière la caravane des *Wilson*, un nain ivre qui dansait une sarabande infernale en faisant des gestes obscènes ! Ayant tout de suite compris qui était le responsable de la catastrophe, Billy s'était précipité sur le nain qui avait essayé de lui échapper en se cachant sous les gradins du chapiteau. Mais le clown l'avait rattrapé et secoué durement. Le nain avait enfin avoué qu'il était devenu pyromane pour se venger d'un monde qui se moquait de lui et particulièrement de Brenda la rousse pour qui il n'était qu'un objet de pitié. « J'aurais dû l'écraser comme une bête maléfique, au lieu de le laisser échapper à la justice ! se dit Billy. Je suis certain qu'il a menti au procès et qu'il a envoyé l'amant de Brenda à la potence uniquement par jalousie ! »

Il partit à la recherche du nain Pickle qu'il finit par retrouver dans un cirque ambulant en Ecosse. Le nain ne reconnut pas d'abord dans cet homme sinistre le jovial clown de l'avant-guerre, mais dès qu'il entendit les accusations de Billy : « Tu as menti pour perdre Brenda parce que tu ne pouvais pas l'avoir ! », il se mit à trembler et supplia le clown de l'épargner une seconde fois. Billy avait vu mourir trop d'innocents pour avoir encore pitié. Il menaça de dénoncer le nain comme auteur de l'incendie du cirque – où un garçon d'écurie et plusieurs animaux avaient trouvé la mort – s'il ne rétractait pas ses accusations contre Brenda et l'accessoiriste.

Le nain fut inculpé de faux témoignage, le procès rouvert et Pickle soupçonné d'assassinat à son tour. Mais, quand il se vit en danger d'être condamné, il s'écria qu'il dirait la vérité, toute la vérité ! Juché sur un tabouret dans le box des accusés, il clama d'une voix stridente :

— Personne n'a tué Wilson ! C'est lui-même qui a mis la balle dans le pistolet ! Je l'ai vu faire après que l'accessoiriste eut apporté le revolver dans sa loge ! J'étais caché dans la penderie pour pouvoir surprendre Brenda nue quand elle viendrait changer de costume ! Wilson voulait se tuer parce qu'il avait deviné que sa femme le trompait, mais il n'a pas voulu mourir seul. Pour se venger, il a choisi un mode de suicide qui accuserait les deux amants !

Brenda fut libérée dans le tollé général qu'avait soulevé l'erreur judiciaire, mais la mort de celui qu'elle aimait et les quatre années passées en prison l'avaient brisée. Elle n'était plus la femme éblouissante qui faisait tourner la tête aux hommes. Il est vrai aussi que celui qui avait été l'instigateur de cette réhabilitation n'était plus le clown étourdissant qui faisait déferler les rires. Ils n'étaient plus l'un et l'autre que des fantoches marqués par le malheur et par l'injustice. Que pouvaient-ils faire à présent ? Reprendre leur métier d'éternels errants alors que le clown ne faisait plus rire et que la femme ne faisait plus rêver ?

Ils trouvèrent plus sage de s'associer pour monter un numéro de marionnettes à fils. Et les poupées qu'ils animeraient raconteraient l'amour sans espoir d'un pauvre clown vieillissant pour une belle Colombine aux cheveux roux. Autour de ces héros évolueraient les méchants, les jaloux, les envieux... tous ces pantins que le destin tient dans ses mains pour en tirer aveuglément les ficelles. Comment se terminerait l'histoire ? Colombine se laisserait enfin toucher par l'amour du clown, mais trop tard : le clown mourrait d'avoir compris que, dans le grand cirque de la vie, l'amour n'est qu'illusion...



Après avoir posé sa loupe sur la table, le mage dit :

— Vous avez un bien joli métier, madame : animer des poupées... Quand on sait répandre ainsi le rêve, c'est que l'on en a beaucoup en soi-même ! Mais peut-être avez-vous tort de rêver trop loin. Regardez ceux qui sont auprès de vous.

— Auprès de moi ? Il n'y a plus personne à l'exception d'un vieux clown...

— Dont le cœur est cependant resté jeune ! Pourquoi alors ne pas modifier la fin de la pantomime ? Il n'a pas tellement envie de mourir, le clown... Laissez-le vivre auprès de Colombine ! Ainsi votre spectacle se terminerait sur une note plus optimiste dont le public vous serait reconnaissant.

— Et vous croyez qu'elle durera longtemps, cette amitié entre le

clown et Colombine ?

— Même si elle n'était prolongée que de quelques années, quelques mois ou seulement quelques semaines, ce serait toujours cela de gagné ! Vous me promettez d'être sage ?

— Je vais essayer... Au revoir et merci de m'avoir encouragée à persévérer.

Ce que M. Arnold n'avait pu lui dire, mais qu'il avait vu dans ses mains, c'était qu'elle se tuerait avant que le vieux clown ait réussi à la rendre heureuse...

LE DÉTOURNEMENT D'AMOUR

Le huitième visiteur du mage était un petit homme malingre, correctement vêtu et apparemment dépourvu de personnalité : l'un de ces anonymes que l'on croise par milliers au hasard de la vie. Il ne devait guère avoir dépassé la quarantaine, bien qu'il donnât l'impression d'être sans âge. Ce qui le défavorisait surtout était un défaut de prononciation : il bégayait. Particulièrement lorsqu'il était ému. Comment ne l'aurait-il pas été en présence de l'illustre M. Arnold ?

— Je... je suis très... très ennuyé, monsieur le... le... mage.

— Appelez-moi M. Arnold : ce sera plus facile pour vous. Pourquoi êtes-vous dans l'ennui ?

— Je suis... am... amoureux... Très, très... amoureux de quelqu'un qui ne s'en doute pas et à qui je... je n'ai jamais osé le dire.

— Seriez-vous timide ?

— Un peu... Ce qui est le plus difficile pour moi, c'est que cette per... personne est une dame très célèbre alors que moi je ne suis qu'un obs... obscur.

— Je vois... Eh bien, cher monsieur, sachez que, même si un ver de terre est amoureux d'une étoile, il a le droit de le lui dire ! Le véritable amour ne connaît aucune frontière... Tout dépend de votre volonté et, si j'ai conseillé aujourd'hui même à un autre client de suivre le précepte de Napoléon : « En amour le courage c'est la fuite », peut-être vous dirais-je, quand j'aurai fait connaissance avec vos mains : « Allez-y ! Foncez ! N'hésitez pas ! »

— Je... Je sens déjà que vous me re... revigorez ! C'est mer... merveilleux d'avoir affaire à un homme tel que vous ! Comment m'y prendre ?

— Par une action d'éclat qui attirera l'attention de la dame, qui la subjuguera même à un tel degré qu'elle tombera immédiatement dans vos bras.

— C'est for... formidable ce que vous venez de dire là ! Fi... fig... figurez-vous que j'y ai déjà pensé ! Je... je crois même avoir une idée fanta... fantastique qui éblouirait le monde entier !

— Pas possible ? S'il en est ainsi, cette idée se trouve sûrement quelque part dans l'une de vos paumes... Montrez-les-moi.

Après une bonne minute d'observation, M. Arnold releva la tête :

— La grande idée existe en effet dans votre main droite : elle se trouve dans les parages du mont de la Lune qui est celui de

l'imagination et du rêve... C'est aussi le mont des voyages... Vous allez faire prochainement un voyage... Un voyage étrange que très peu de gens accomplissent dans leur vie... Seulement, il faudra faire attention ! Quand il a un relief tourmenté – ce qui est votre cas –, ce mont de la Lune indique une nette tendance aux hallucinations. Voyons maintenant les détails avec la loupe...



Ce qui apparut d'abord au mage fut un poste de télévision. Il était 20 heures : l'heure d'*I.N.F. II*. Le visage du présentateur était grave. Quelle catastrophe allait-il encore annoncer ? Mais, quelle qu'elle fût, elle ne troublerait pas tellement le repas du soir des téléspectateurs habitués depuis longtemps à n'entendre que des nouvelles dramatiques ou pessimistes.

Avec la componction voulue pour les grandes circonstances, le speaker annonça qu'un Boeing d'Air France, qui se rendait à New York avec cent cinquante passagers à bord, venait d'être détourné quinze minutes après son envol d'Orly. Pour l'instant, la télévision n'était pas en mesure de donner des précisions sur les responsables de l'attentat, ni sur la nouvelle direction du Boeing.

Si l'indignation et l'angoisse régnaient dans la tour de contrôle d'Orly, la stupeur avait fait place à la panique chez les passagers de l'avion qui avaient vu un petit homme se lever, gagner l'avant et se glisser en même temps que l'hôtesse, chargée d'un plateau, dans la cabine de pilotage. A la suite de quoi il avait braqué un revolver sur le pilote en bégayant :

— Faites demi... mi... mi... tour ! On ne va plus à New York, mais à Al... Alger !... Restez tran... tranquilles ou je ti... ti... tire !

« Un terroriste !... Avec cent cinquante personnes à bord ! Ça va être du sport ! » se dit le commandant. Mais, sans perdre son sang-froid, il répondit :

— C'est bon. Je dois cependant avertir la tour de contrôle d'Orly que je change de cap et, quand nous approcherons d'Alger, il me faudra demander l'autorisation d'atterrir.

— Ça ne fait ri... rien, reprit le terroriste. Si on ne peut pas se po... po... poser à Alger, un autre endroit fera tout aussi bien l'affaire, pourvu qu'il y ait du soleil, des pa... pa... palmiers et des chameaux !

Un fou ! Ils avaient affaire non pas à un terroriste mais à un dangereux illuminé qui avait non seulement un revolver à la main, mais peut-être aussi une grenade dans la poche d'après ce que pouvait en juger le pilote qui échangea un regard significatif avec le copilote. Il fallait coûte que coûte faire croire à cet énergomène qu'ils allaient à Alger tout en tournant en rond à proximité d'Orly... Il prit contact avec la tour de contrôle. Le message fut bref : pour le moment, le Boeing venait d'être détourné vers une destination inconnue...

Quittant des yeux ses instruments de bord, le pilote capta le regard du steward qui se tenait un peu en retrait du fou au revolver, et qui comprit le message. Ceinture noire de judo, en un éclair il eut raison de l'homme qui fit une tentative désespérée et inutile pour se dégager. Avant d'être terrassé, il avait quand même eu le temps de crier vers l'habitacle des passagers : « Ari... Ariane ! Mon a... mon amour ! »

En entendant son nom, une femme s'était dressée, stupéfiée. Les autres passagers, traumatisés par les événements dont le dénouement ressemblait à celui d'un James Bond, se tournèrent vers elle et reconnurent la vedette internationale, Ariane Batoli. Mais, un instant après, faisant diversion, le commandant apparut, détendu :

— Je suis désolé de cet incident. Tout est rentré dans l'ordre à présent, nous allons pouvoir poursuivre notre route vers New York. Je suis certain que le champagne que nos hôtesse vont se faire le plaisir de vous servir sera le bienvenu. Bon voyage à tous !

La vedette se rassit et but d'un trait le champagne que lui tendait l'hôtesse toute souriante. Cet homme ! cette tête d'hurluberlu... Cette voix au timbre cassé, ce bégaiement ! Où et quand l'avait-elle déjà vu et entendu ? Elle rencontrait tant de gens dans ses activités professionnelles et dans ses déplacements ! Et pourquoi avait-il crié son nom ? Parce qu'il l'avait reconnue ? Non ! Ce cri était comme un appel venu du cœur !

L'émotion avait été telle à bord que la curiosité suscitée par la présence de la star était vite retombée. En revanche, cette dernière restait obsédée par le visage du détraqué. La tentative manquée de détournement avait-elle un rapport quelconque avec elle ? En arrivant à New York, elle serait sûrement interrogée par la police. Un admirateur fanatique ? Pourquoi pas ? N'était-elle pas habituée aux pires insanités de la part de ses fans ? Un illuminé ne la poursuivait-il pas depuis cinq ans de ses missives et de ses coups de téléphone pour l'exhorter à s'arracher à la vie pourrie du cinéma, à donner tous ses biens aux pauvres et à aller vivre avec lui dans la simplicité et la pureté ? Et ce boucher suédois de soixante ans, père et grand-père, qui était venu se jeter à ses pieds en lui demandant de l'épouser ? Ne faut-il pas s'attendre à tout quand on appartient au public ? Puisque les détournements d'avions étaient à la mode, pourquoi un déséquilibré, obéissant à la contagion, ne se serait-il pas servi de ce moyen pour se faire remarquer d'elle ? De toute façon, ce serait un coup de publicité fantastique pour la première de son film à New York ! Et elle en avait bien besoin ! Le film était des plus médiocres et son étoile commençait à pâlir...

Trois hommes assis séparément au fond de l'appareil étaient restés impassibles pendant toute la scène. Mais ils s'étaient interrogés du

regard : « A quelle organisation pouvait appartenir ce terroriste qui venait de leur brûler la politesse ? » Il était insensé que deux commandos aient eu pour mission de détourner, le même jour et à la même heure, le même avion ! Voilà ce qui arrivait quand il y avait scission entre les extrémistes, auxquels ils appartenaient, et les modérés ! Et d'où sortait ce minable, cet apprenti qui avait l'air encore plus terrorisé que les passagers et qui s'était fait avoir par un simple steward ? Ça, un terroriste, ce quadragénaire au cheveu rare et à la voix chevrotante ? Le commando commençait à en douter sérieusement. A moins que ce ne fût l'un de ces vulgaires pirates de l'air dont l'unique but est de détourner un avion pour le profit ? Une telle concurrence, inspirée par des motifs lucratifs et sans la moindre idéologie, était indigne et méritait d'être sévèrement punie !

Alors que les voyageurs, revenus de leur frayeur, étaient en train de déguster le champagne en se félicitant d'avoir échappé à la catastrophe, les trois hommes du commando bondirent... L'un gagna la cabine de pilotage et les deux autres, mitrailleuse sous le bras, se placèrent devant les passagers de chaque côté du couloir central. Tous crurent d'abord à une mauvaise plaisanterie, mais bien vite il fallut se rendre à l'évidence : ce n'était pas du cinéma.

Brandissant une grenade devant l'équipage, le chef du commando posa alors ses conditions au commandant : le Boeing devrait quitter la direction ouest et prendre la route sud-est, sinon il ferait sauter l'avion.

S'arrachant assez difficilement à l'effet paralysant de cette nouvelle surprise, le pilote comprit que, cette fois, il n'avait pas affaire à un déséquilibré mais à des hommes entraînés, dangereux et prêts à tout. La lueur de fanatisme qui brillait dans leurs yeux témoignait de leur complet mépris de la mort.

Une fois encore, l'appareil changea de route après s'être remis en contact avec la tour de contrôle d'Orly. Le pilote ne put s'empêcher de penser, avec un certain humour noir, à la tête que devraient faire les « aiguilleurs du ciel » en apprenant ce deuxième détournement du Boeing en moins d'une heure ! Quant aux passagers, ils s'étaient de nouveau transformés en statues de pierre, les yeux rivés sur les terroristes. Une femme fit une crise de nerfs, deux autres se trouvèrent mal. Et, allant d'émotion en émotion, ils virent le chef du commando éjecter le premier « détourneur » du poste de pilotage, puis le pousser brutalement en lui ordonnant d'aller prendre place parmi les passagers. Non sans angoisse, la star le vit se diriger vers la place restée vacante à côté d'elle.

— N'ayez pas peur, lui dit le petit homme, je ne vous ferai aucun mal. Je voulais seulement vous prou... prou... prouver que j'étais un

homme ca... caca... capable de tout, pour vivre avec vous un ro... roman d'amour dans un dé... désert. Je vous aime comme un f... f... fou !

« Pour ça oui, comme un fou ! » se dit l'actrice. Elle ne s'était donc pas trompée : encore une victime des mirages du septième art ! Ce dingue s'était identifié au héros de son avant-dernier film qui se passait au Sahara. C'était incroyable tous les ravages que le cinéma faisait chez les désaxés !

— Alors, vous n'êtes pas complice de ces hommes ?

— Je ne les connais même pas ! Qui... s... sont-ils ?

— Des terroristes !

— Des ter... ter... terroristes !... Mais ces gens-là sont très dangereux !

— Oui, plutôt. Savez-vous que tout le monde vous a pris pour un terroriste quand vous avez voulu détourner l'avion ?

— Oh, mademoiselle Batoli. Je suis fi... fig... figurant de mon métier !

— Figurant ? Ah, nous y voilà ! Je savais bien que je vous avais déjà vu ! Je parie que vous avez travaillé dans un de mes films ?

— Dans tous vos films quand il y avait de la figuration. Oh, je n'ai pas tou... toujours été figurant ! J'ai eu des rôles... Des pe... petits au début de ma ca... carrière, mais, pour mon malheur, j'ai un lé... léger dé... défaut de pro... prononciation.

Si les circonstances n'avaient pas été aussi tragiques, la vedette aurait éclaté de rire. L'homme au revolver qui avait un moment terrorisé le Boeing n'était qu'un pauvre cabot, un raté du plus ingrat métier du monde : celui de comédien ! Mais l'heure n'était pas à la plaisanterie. La star ne pensait plus du tout à sa publicité. La tension montait à bord. Vers quelle destination allait le Boeing ? A part la certitude de voler vers le sud-est, l'équipage était tenu dans l'ignorance. Finalement, les terroristes firent connaître leurs conditions, que le commandant devrait transmettre au pays intéressé : la libération de six prisonniers politiques incarcérés dans un pays occidental et un avion à leur disposition pour transporter ceux-ci sur l'aéroport où se poserait le Boeing et où ils seraient échangés contre les passagers. Malheureusement, la situation devint rapidement dramatique : aucun pays ne voulait recevoir le Boeing maudit. Tous les aéroports se fermaient les uns après les autres devant les terroristes et leurs otages.

Le commandant lança un dernier appel à la radio annonçant que le carburant allait bientôt manquer et que l'avion courait à sa perte. Un seul pays répondit et, une heure plus tard, le Boeing, grâce à la maîtrise de l'équipage, atterrit sur un terrain de fortune à la porte d'un désert.

Quand les passagers sentirent l'avion rouler sur la terre ferme, ils se crurent sauvés. Pourtant leurs épreuves étaient loin d'être terminées ! Car l'attente commença... une longue attente de trois jours et de trois nuits pendant lesquels les autorités du pays où le Boeing s'était posé servirent d'intermédiaire entre le commando et le pays concerné pour négocier la libération des passagers et membres de l'équipage contre celle des prisonniers politiques. Cent cinquante otages étaient menacés de mort à l'intérieur d'une carlingue, par 37° de chaleur, sur une piste au milieu des sables ! La peur collait à la peau avec la sueur... Une peur qui mettait les nerfs à vif et qui tordait les viscères. Les hommes étaient blêmes, les femmes décomposées, serrant leurs enfants contre elles. Certaines priaient à haute voix. Les hommes essayaient de fumer, mais jetaient bien vite leurs cigarettes à moitié consumées. Tous attendaient... Un seul parmi eux échappait à l'angoisse collective : Aimé Lebeau, le figurant.

Pour lui, ce n'était pas un cauchemar qu'il vivait, mais un merveilleux rêve ! Assis à côté de « sa » star bien-aimée il pouvait la regarder, lui parler, la respirer, la frôler. Ce qu'il avait souhaité depuis tant d'années se réalisait enfin !

Issu d'une modeste famille de fonctionnaires, Aimé Lebeau s'était senti, dès sa jeunesse, attiré vers le métier d'acteur après avoir assisté à une représentation théâtrale donnée dans sa ville de province. Quand il avait fait part de ses aspirations à son père, celui-ci s'était écrié, furieux, qu'il ne s'était pas saigné aux quatre veines pour que son fils devienne un saltimbanque ! « Tu as déjà tout pour faire un raté, mais comme artiste tu seras sifflé chaque soir ! »

Malgré cet avertissement, Aimé s'était entêté. Fasciné par Paris, il s'y rendit et comprit vite que personne ne l'y attendait. Tout ce qu'il obtint, ce fut quelques emplois dans des tournées de troisième ordre. Les années passèrent sans autre résultat pour lui que de végéter au bord de la misère. Le jour où il n'eut plus le courage ni la force d'entreprendre des démarches fastidieuses et humiliantes pour décrocher un bout de rôle, il se fit inscrire sur la liste des figurants de cinéma. Résigné dans ce monde kaléidoscopique, il connut pourtant d'étranges satisfactions en s'identifiant, selon les besoins du film, soit à un quidam des temps modernes, soit à un sans-culotte de la Révolution, ou même à un esclave de la Rome antique.

Alors que la plupart des comparses attendaient, désabusés, la fin de la journée de tournage pour toucher leur paie – le seul moment intéressant d'après eux –, Aimé Lebeau, lui, se donnait à fond à l'action : il était vraiment ce que le metteur en scène du moment lui demandait d'être. Et, quand il rentrait chez lui, il continuait à s'identifier avec son personnage jusqu'à ce qu'il reçoive une nouvelle

convocation pour un autre film.

C'est ainsi qu'il était devenu éperdument amoureux de la belle Ariane au cours d'une superproduction où elle jouait le rôle d'une reine des temps bibliques devant laquelle tous les hommes, riches ou pauvres, cédaient. Pendant les trois mois que dura le tournage, Aimé Lebeau eut la chance de côtoyer son idole tous les jours. Une fois même, il avait connu le grand bonheur de ramasser son scénario qu'elle avait laissé tomber. Elle l'avait remercié d'un sourire distrait qui, pour lui, avait été la suprême récompense.

Ce film avait consacré la gloire de l'actrice, une gloire qui, après quelques années, se trouvait maintenant sur le déclin alors que l'amour du figurant n'avait fait que grandir... Il savait par cœur tout ce que la presse imprimait sur elle : ses succès comme ses échecs, sa vie sentimentale tumultueuse, ses amours déçues... Et il se demandait comment il était possible qu'un homme n'ait pas adoré une femme aussi troublante ! Lui, Aimé Lebeau, aurait su la rendre heureuse si la vie lui en avait donné les moyens. Seulement voilà, la vie ne donne jamais rien à ceux qui sont sincères et honnêtes !

C'est en partant de ce principe que, dans son esprit simpliste, avait germé la grande idée du détournement d'avion. N'était-ce pas le moyen infaillible d'attirer sur lui l'attention de la vedette ? Tel un nouvel Apollon l'emportant sur son char ailé, il l'enlèverait par la voie des airs pour la conduire dans un lointain pays où ils seraient follement seuls tous les deux ! Il avait de telles réserves d'amour à lui donner qu'elle ne pourrait lui refuser de lui en rendre une part, si petite fût-elle... Pour mettre ce noble plan à exécution, il ne s'agissait plus que de s'informer des déplacements de la vedette. Quand il apprit par la presse qu'elle se rendait à New York pour assister à la première de son nouveau film, il se dit que le moment était venu d'agir. Il avait agi.

La deuxième nuit était tombée sur le désert. Les membres du commando étaient toujours à leur poste et les passagers, terriblement éprouvés par des alternatives d'espoir et de désespoir, somnolaient sporadiquement. La tête d'Ariane avait glissé dans son sommeil contre Aimé Lebeau, répandant sa riche chevelure brune sur son épaule... Avec extase, le figurant regardait dormir la vedette en murmurant des mots tendres et passionnés qu'il n'aurait sans doute jamais eu le courage de lui dire si elle l'avait écouté. Lui seul dans l'avion paralysé ne connaissait pas la peur, ni la soif, ni la faim; lui seul désirait que le temps s'arrêtât ou que la mort les frappât tous ensemble. Cinquante heures avaient passé, quatre ultimatums avaient été prolongés, le dernier allait expirer sous peu, mais aucun accord n'avait pu être conclu à cause des exigences implacables des terroristes. L'espoir de

sauver les otages diminuait d'heure en heure. Les hommes du commando, à bout de nerfs, commençaient à perdre leur sang-froid; ils voulaient en finir, mais pour ça il leur fallait convaincre le monde entier que leurs menaces n'étaient pas du bluff et qu'une fois le dernier ultimatum expiré, un premier otage serait exécuté, puis un autre toutes les heures... Le chef fit signe à Aimé Lebeau de s'avancer vers eux. Mais Ariane Batoli le retint par le bras :

— N'y allez pas ! Ils ont pris une décision : j'ai très peur pour vous !

Le figurant la regarda en souriant :

— Merci pour ces bonnes paroles... Si ma vie peut sauver la vôtre, je la leur donne bien volontiers ! Merci aussi de m'avoir fait vivre ces moments de bonheur, les seuls que j'aie jamais connus...

Chose curieuse, pour la première et la dernière fois de sa vie Aimé Lebeau n'avait pas bégayé. Tranquillement il s'avança dans le couloir, suivi des regards angoissés de tous les passagers. Arrivé devant les trois hommes, il s'arrêta. Après l'avoir poussé de dos vers la porte ouverte de l'avion, l'un des terroristes leva son arme et l'abattit. Aimé Lebeau bascula et tomba dans le vide. Les passagers frémirent d'horreur, mais personne ne bougea. Ariane regarda par la fenêtre : le corps du figurant gisait les bras en croix, perdant son sang que le sable brûlant absorbait. Un quart d'heure plus tard, une ambulance vint chercher la dépouille de celui qui, pour la première fois, venait de tenir un rôle de vedette.

Orly... La télévision, les journalistes, les photographes avaient débordé le service d'ordre et envahi le terrain où le Boeing, qui avait été à la une des journaux depuis quatre jours, allait se poser. Il apparut enfin, perdit de l'altitude, toucha le sol, roula sur l'aire d'atterrissage, puis s'immobilisa. Ce fut la ruée. La porte de l'avion s'ouvrit et les premiers passagers apparurent en haut de la passerelle. Tous portaient sur leur visage les traces de la tragique aventure. Les familles, les amis qui attendaient agitaient leurs mains, leurs mouchoirs... Les photographes prirent par routine quelques clichés des rescapés, mais leurs yeux étaient fixés sur le haut de la passerelle où « Elle » devait apparaître !

Quand le dernier des passagers fut sorti de l'avion, il y eut un temps bien calculé pour prolonger le suspense, puis elle se montra enfin... Le visage était intentionnellement grave, le maquillage pâle, un peu d'ombre violette s'estompait autour des grands yeux noirs et les longs cheveux flottaient à l'abandon. Elle se tenait presque chancelante à la rampe en regardant la foule qui l'acclamait. Puis elle sourit douloureusement avant de redescendre sur terre...

En une seconde, elle fut assaillie... Les flashes crépitèrent, les

questions fusèrent : « Avez-vous eu peur ?... Vous pensiez que les terroristes allaient faire sauter l'avion ?... Connaissiez-vous cet Aimé Lebeau avant ? Etait-il votre amant ? Qu'est-ce que ça vous a fait de voir un homme abattu devant vous ? Il est mort à cause de vous ! Avez-vous des remords ? »

Un homme se fraya un passage à travers la meute :

— Messieurs, messieurs, je vous en prie, un peu de dignité ! Mlle Batoli est très fatiguée ! Vous pourrez lui poser toutes vos questions dans les salons des V.I.P. où elle va tenir une conférence de presse.

Il s'empara de l'actrice :

— Du tonnerre, cette arrivée ! dit l'agent de publicité à l'oreille de l'actrice. Ce détournement d'avion est une aubaine inespérée pour votre film ! J'ai fait retarder la première de New York ! Là-bas, après une aventure pareille, ce sera le triomphe ! Vous repartirez demain : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ! Espérons que d'ici là il ne se passera pas un autre détournement, sinon on sera relégué en seconde page ! Par ici, messieurs...

Assise dans un fauteuil du salon réservé et fleuri, la vedette racontait l'aventure du Boeing comme si elle y avait tenu le seul grand rôle et que les autres passagers n'eussent été que des figurants. Connaissant son métier, quand elle arriva au récit de la mort d'Aimé Lebeau, elle regarda fixement un flash très puissant, ce qui lui permit d'avoir quelques larmes... Oui, Aimé Lebeau était mort pour elle... Une mort héroïque dans les sables du désert où il avait toujours rêvé de l'enlever !

— N'en remettez pas trop sur ce personnage qui était inconnu il y a trois jours et dont la célébrité retombera très vite dans le néant ! lui souffla, à mi-voix, le publiciste. Sinon, ils vont parler de lui plus que de vous !

Puis, s'adressant à haute voix aux reporters :

— Messieurs, j'espère que Mlle Batoli ne m'en voudra pas de mon indiscretion, mais je pense que vous devez savoir qu'avant de quitter le pays où Aimé Lebeau a trouvé une si triste fin, notre gentille vedette a demandé que son corps soit rapatrié en France. Et, naturellement, elle en assumera tous les frais ainsi que ceux de son enterrement puisque cet homme n'avait plus de famille. Merci, messieurs. La conférence est terminée. Notre chère Ariane a bien besoin de repos avant de s'envoler demain pour New York afin d'assister à la première de son film.

Quand la star se retrouva seule avec son agent de publicité dans la voiture qui les conduisait à Paris, ses premières paroles furent :

— Je trouve que vous y allez un peu fort ! Combien ça va coûter de faire rapatrier le corps ?

— Vu les circonstances, ça ne devrait pas aller bien loin ! En tout cas, vous pourrez le faire déduire de vos impôts. Enfin, avez-vous pensé à ce qu'il aurait fallu que vous payiez pour avoir la publicité que la mort de ce bonhomme vous apporte gratis ?

Au moins un demi-million de dollars ! Alors, vous y gagnez largement !

— Vous avez raison : c'est une bonne affaire... Une excellente affaire qui lancera le film et, comme j'ai un bénéfice sur les recettes brutes...



M. Arnold venait de voir dans les mains de son humble visiteur comment les choses se passeraient s'il mettait à exécution la « grande idée » qu'il avait en tête. Et il était perplexe... Après un temps de réflexion, il finit par dire :

— Au départ, votre projet peut paraître grandiose, mais malheureusement il aura un aboutissement, comme toutes les idées, et j'ai lieu de craindre que celui-ci ne soit pas tellement bénéfique pour vous !

— Au point où j'en... j'en suis de mon existence, je n'ai pas... pas... grand-chose à perdre !

— Je sais... Vous devriez quand même réfléchir... Pourquoi, par exemple, ne pas essayer de vous faire recevoir, ne serait-ce que quelques instants, par celle que vous idolâtrez ? Vous pourriez lui demander qu'elle vous prenne à son service, même gratuitement, pour remplir auprès d'elle ces petites besognes que ne peut accomplir son imprésario, sa secrétaire ou même une femme de chambre.

— Quelles besognes ?

— Je ne sais pas, moi... Par exemple lui servir de garde du corps, quand elle se déplace, pour la débarrasser des importuns ou des quémandeurs...

— Mais je n'a... n'aspire qu'à cela : la protéger tou... toute sa vie !

— Toute sa vie, c'est peut-être beaucoup ! Disons : pendant quelque temps... Juste celui qui vous sera nécessaire pour comprendre, après que vous vous serez suffisamment rassasié de sa lumineuse présence, qu'il y a des barrières que l'on ne peut jamais franchir...

— Dites-le donc tout de suite pen... pendant que vous y êtes ! Vous voudriez peu... peut-être que mon rôle se li... limite à ouvrir la portière de sa voiture ?

— Et pourquoi pas ? Vous avez bien ramassé avec joie le scénario de l'un de ses films lorsqu'il est tombé par terre ?

— Vous avez même vu ça ?

— Même cela !

— Vous êtes un homme fan... fantastique ! Seulement, quand on

aime comme j'ai... j'aime, on n'a plus l'âme d'un la... larbin ! On se sent l'égal... Si elle mon... monte en voiture, en train ou en avion, je vous jure que je serai à cô... côté d'elle ! Adieu, monsieur Arnold. Je vous... vous... sais gré de m'a... m'avoir dit qu'une grande idée était dans mes... mes mains : du mo... moment qu'elle y est, je dois la ré... réaliser !

Après le départ d'Aimé Lebeau, le mage resta songeur. Il savait que lorsque quelqu'un, ayant une idée fixe en tête, venait le consulter, ce n'était jamais pour qu'il contrecarrât cette idée, mais pour qu'il l'approuvât. Et il revit le corps du figurant, les bras en croix, étendu sur le sable d'un désert...

LES PERLES DE L'AMOUR

L'homme n'était plus tout jeune et avait grande allure. Sa voix agréable possédait des résonances slaves. Très à l'aise et ne paraissant nullement impressionné d'être reçu par le mage, il dit d'emblée :

— Je suis enchanté, monsieur Arnold, de faire votre connaissance car j'ai beaucoup entendu parler de vous aux Etats-Unis où j'habite depuis un demi-siècle et où votre réputation est, comme vous le savez certainement, considérable.

— Je ne sais s'il en est ainsi, mais je dois reconnaître que beaucoup d'Américains du Nord me font l'honneur de venir me consulter.

— Je me suis fait naturaliser américain, mais je suis d'origine russe. J'ai quitté mon pays, comme bon nombre de mes compatriotes, au moment de la Révolution et j'avoue n'avoir aucune envie d'y retourner ! Sans doute suis-je trop « américanisé » après tant d'années. Voici ce qui m'amène : il y a quelques semaines, les hasards de mon métier m'ont permis de rencontrer une certaine Mrs Gary Jones qui est l'épouse d'un roi du pétrole texan. C'était au cours du somptueux réveillon de fin d'année que ce couple donnait dans son magnifique appartement situé au vingt-cinquième, sur Park Avenue... On peut dire que le « Tout-New York » était là ! Ce fut une soirée des plus réussies.

— Je n'en doute pas. Puis-je vous demander quel est votre métier ?

— Je suis joaillier. Mon nom, qui ne vous dira peut-être rien, est cependant de réputation mondiale dans cette profession : Igor Stopowsky.,.

Le visiteur, qui venait de révéler son nom avec une certaine emphase, marqua un temps pour voir s'il avait produit quelque effet sur son vis-à-vis. Comme il n'y eut aucune réaction, il s'empessa de continuer :

— Il se passa, au cours de ce réveillon, entre Mrs Gary Jones et moi-même un incident suffisamment étrange pour me laisser rêveur... Aussi, décidai-je, dès le lendemain, de faire procéder à une discrète enquête sur cette dame... Connaissant depuis longtemps son mari ainsi que la puissance financière qu'il représente, il me fallait faire preuve de la plus extrême prudence !

— Qu'est-ce que ça vous a révélé ?

— Je le reconnais : pas grand-chose ! Simplement qu'avant de devenir l'épouse de Gary Jones, cette très jolie femme avait été mariée avec un Hongrois, un certain comte Holmir, dont elle était veuve.

— Mais elle-même, de quel pays est-elle ?

— Je ne l'ai entendue s'exprimer qu'en anglais ou, si vous préférez, en « américain »... Mais elle possède un accent slave comparable au mien et qui ne trompe pas !

— Pensez-vous qu'elle soit russe comme vous ?

— Possible, mais ce n'est pas certain. De toute façon, elle est originaire d'Europe centrale.

— Vous ne l'aviez jamais vue avant ce réveillon donné chez son mari et donc chez elle ?

— Jamais.

— Et c'est à la suite de l'incident de ce soir-là que vous avez essayé d'avoir quelques renseignements plus précis sur son compte ?

— Oui.

— Il fallait quand même que cet incident ait été d'une certaine importance pour qu'un monsieur tel que vous, qui me donne l'impression d'être des plus respectables, n'ait pas hésité à recourir à un pareil procédé... Quel genre d'incident ? Un mot déplacé ? Une altercation mondaine ?

— Rien de tout cela ! Il s'est simplement agi de bijoux très rares et d'une grande valeur que portait ce soir-là la maîtresse de maison. Et, comme les bijoux sont ma partie, j'ai été plus qu'intrigué...

— Qu'ont-ils d'aussi extraordinaire, ces bijoux ?

— Ils ont que je me suis tout de suite demandé, en les voyant sur elle, comment cette dame avait bien pu les acquérir.

— Vous connaissiez donc leur existence avant de les voir ce soir-là ?

— Oui.

— Vous est-il arrivé, avant que Mrs Gary Jones ne les ait sur elle, de les tenir dans vos mains ?

— Oui.

— Alors, ils y sont peut-être encore sans que vous vous en doutiez... Montrez-moi vos paumes. Si nous retrouvons ces bijoux à un moment quelconque de votre existence, peut-être parviendrons-nous à savoir comment ils sont devenus la propriété de cette dame.

— Cela m'intéresserait vivement.

— Je vous demande alors de ne plus parler pendant que je regarde à travers ma loupe.



L'inévitable succession de visions commença par celle du luxueux appartement qu'avait évoqué Igor Stopowsky et dont l'immense baie panoramique s'ouvrait sur l'un des spectacles les plus fabuleux du monde : New York à l'heure où la ville s'allume. Des milliers de lumières jaillissaient presque simultanément des bureaux, hôtels et appartements, brillant de leurs feux de diamants, d'émeraudes et de

rubis aux fenêtres des gratte-ciel qui trouaient le ciel souillé de Manhattan.

— Je ne me lasserai jamais de ce spectacle ! dit une voix féminine (son américain avait des tonalités qui pouvaient se situer entre le Danube et la Volga). Regarde, Gary ! On dirait que tous les bijoux de la terre se sont donné rendez-vous dans le ciel de New York ! Comme j'aimerais les attraper avec mes mains !

L'interpellé eut un rire bruyant, à la dimension de son coffre et de sa taille qui approchait les deux mètres. Un rire de Texan qui se sent le droit de tout faire et particulièrement de s'esclaffer pour n'importe quoi entre deux Martini. Pour le moment, il en était au quatrième.

— Nadia baby, tu vois des bijoux partout, même dans le ciel ! Pas de doute : vous autres, Européennes, avez la manière de rappeler à votre mari que Christmas approche ! Mes deux femmes précédentes étaient américaines : c'est pourquoi elles se contentaient de dire : « Eh, Gary ! c'est bientôt Christmas... J'ai vu un de ces colliers de diamants ! Je vais passer le prendre. Tu n'auras qu'à envoyer un chèque ! »

D'un mouvement ondulant, Nadia s'approcha de son mari :

— A nos six mois de lune de miel ! dit-elle en s'emparant de son verre et en le vidant d'un trait.

Une lueur de désir s'alluma alors dans les yeux du gigantesque Gary Jones « made in U.S.A. ». Qu'elle était troublante, cette Nadia, avec son teint de nacre et ses cheveux dorés comme une icône ! Menue et fragile, ayant tout de la poupée en porcelaine, mais avec des courbes là où il les aimait ! Elle l'avait séduit dès leur première rencontre au cours d'une party donnée à New York par des amis communs. Comtesse s'affirmant authentique et réfugiée d'Europe centrale, son titre, sa beauté et son auréole de malheurs la rendaient irrésistible au sexe fort.

« J'ai tout perdu ! avait-elle coutume de dire en roulant délicatement les r. Mes terres, mon château, mon argent, mes bijoux et même le comte, mon mari ! » Et les hommes ressentaient aussitôt une furieuse envie de la consoler, de la protéger, de la choyer... Comment une femme aussi fine et aussi délicate avait-elle pu supporter tant d'épreuves ?

Gary Jones, habitué à ce que rien ne lui résiste, crut enlever « l'affaire Nadia » aussi facilement que ses autres affaires, mais, si la comtesse n'habitait plus un château, elle s'était réfugiée dans une forteresse imprenable : sa vertu ! « J'ai compris, se dit le milliardaire. Dans son monde, en Europe, avant de coucher avec une femme, il faut d'abord lui faire la cour, la conquérir, faire un tas d'histoires ! Moi, roi du pétrole, je n'en ai pas le temps ! Je préfère l'épouser tout de suite si c'est cela qu'elle cherche ! »

Mais Nadia ne sembla pas impressionnée par la demande en mariage :

— Comprenez-moi, Gary... Devenir Mrs Gary Jones quand on a été comtesse...

— D'accord, mais une comtesse sans terre, sans château et sans fric, à quoi ça rime ?

C'était d'une logique imbattable. Quelques jours plus tard, Nadia troqua son titre de comtesse contre celui de reine du pétrole, et le Texan ne put que se féliciter d'avoir pris pour épouse une femme sachant se montrer à la hauteur aussi bien dans un lit que dans un salon.

La prenant amoureusement dans ses bras devant le panorama de l'immense cité qui, comme certaines femmes, n'était belle que le soir et parée de pierreries, il lui dit :

— Regarde, baby, et choisis toi-même ton cadeau dans le ciel de New York ! Diamants, émeraudes, rubis, saphirs ! Tu as le choix !

Nullement éblouie par de tels propos, Nadia secoua tristement la tête :

— J'observe depuis bien longtemps notre firmament new-yorkais sans y trouver le joyau dont je rêve !

— Baby, ce n'est pas possible ! A New York on trouve les plus belles pierres du monde ! Que recherches-tu donc exactement ?

— Ça ! dit-elle en sortant un pendentif d'entre ses seins. Je voudrais trouver l'exacte réplique de ce bijou...

C'était une perle, mais une perle extraordinaire. Grosse comme un œuf de pigeon, elle était d'une forme très rare, en poire, et d'un admirable orient.

— Elles étaient deux avant, continua-t-elle d'une voix plaintive. Je les portais en boucles d'oreilles. Hélas ! Après le bombardement de mon château par l'aviation russe, quand les Soviétiques ont envahi mon pays, je n'ai récupéré que celle-ci dans les décombres !

— Baby love, pour un Texan, rien n'est impossible ! On lui trouvera une sœur jumelle à ta perle... Ne t'inquiète pas !

— Oh, Gary, tu es un merveilleux mari !

Et elle sut l'embrasser avec cette chaleur qui fait bouillir le sang de l'homme le plus calme, ce qui n'était pas le cas de Gary Jones.

— Mais, comme tu sais, darling, que je n'ai pas le temps de courir les bijoutiers, je te donne carte blanche.

— Gary, tu es vraiment l'homme idéal !

Dès le lendemain, elle commença ses recherches et, chaque soir, elle rendait compte à son époux de ses démarches auprès des bijoutiers les plus réputés de New York. Aucun d'eux ne possédait une perle semblable à la sienne et l'espoir d'en trouver une seconde dans un court délai semblait hors de question.

— Ne te désole pas, my love ! On finira bien par la dénicher un jour, ta perle ! En attendant, je vais t'offrir une très belle émeraude pour Christmas.

— Gary adoré, rien ne saurait remplacer la perle de mes rêves ! Ne comprends-tu pas ? Si j'en trouve une semblable à celle que j'ai perdue, j'aurai l'impression que mes malheurs n'ont jamais existé et que ce sont toujours mes deux perles que je porte comme auparavant ! Alors, sois gentil : laisse-moi chercher encore un peu...

Quelques jours plus tard, Gary vit revenir à la maison une Nadia très agitée. L'un des joailliers les plus connus de New York venait de lui faire savoir qu'il était en contact avec un spécialiste en perles qui allait bientôt partir pour l'Orient. Cet homme avait la réputation de pouvoir mettre la main sur les spécimens les plus rares... Nadia s'était précipitée chez le joaillier, Mr Igor Stopowsky, où l'attendait le spécialiste. Elle lui avait montré sa perle. Après l'avoir examinée, ce dernier avait déclaré que, sans pouvoir rien garantir, il avait quand même bon espoir de trouver la pareille.

Nadia n'avait plus qu'à attendre anxieusement le retour de cet intermédiaire en qui elle avait mis toute sa confiance.

Deux jours avant Christmas, elle reçut un coup de téléphone. Quand elle raccrocha, elle exultait et se jeta dans les bras de son mari.

— Gary ! Ça y est ! La perle est trouvée... On me l'apporte demain. Oh ! que je suis heureuse !

— Du calme, du calme, baby ! Je veux bien croire que ce spécialiste a trouvé ta perle, mais je vais tout de même convoquer un expert. Nous autres, Texans, nous ne sommes pas du genre à nous faire rouler.

— Tu as raison, chéri, on ne sait jamais ! Il y a tellement d'escrocs aujourd'hui !

Le lendemain, l'homme à la perle et l'expert arrivèrent à l'heure dite. Nadia posa son pendentif sur une table et l'homme sortit sa perle. Tous retenaient leur souffle tandis que les perles étaient mises côte à côte. Nadia poussa un cri de triomphe : les perles étaient identiques.

Après les avoir longuement examinées, l'expert les reposa en déclarant ;

— Vous avez une chance inouïe, Mrs Jones ! Elles sont absolument pareilles ! C'est presque un miracle de trouver dans un laps de temps aussi court deux spécimens d'une telle beauté, égaux en taille, en couleur et surtout de forme. Quelquefois il faut chercher pendant des années avant d'aboutir.

Puis, se tournant vers l'homme à la perle :

— Je vous félicite : c'est un véritable exploit.

— Bravo ! fit Gary. Combien ?

L'homme dit un chiffre qui, même pour un Gary Jones habitué à brasser des millions de dollars, sembla une énormité.

— Oh non, Gary ! C'est beaucoup trop cher ! Jamais je ne pourrai accepter que tu fasses une telle dépense !

Et elle reposa la perle, avec un pauvre petit visage tout triste.

Gary regarda sa femme avec admiration, puis, réalisant que son honneur de Texan qui n'a peur de rien était en jeu, il lança de sa voix forte :

— O.K. ! J'achète !

— Gary, tu es fantastique. Merci, mon amour !

Elle pleurait de joie. Ce furent de nouvelles effusions qui attendrissent presque le grand spécialiste et l'expert.

Sans perdre de temps, Nadia décida d'étreindre les perles jumelles remontées en boucles d'oreilles à l'occasion d'une fastueuse soirée que le couple donnerait pour le réveillon du Jour de l'An et elle s'empressa de dresser une liste d'une quarantaine d'invités qu'elle communiqua à son mari.

La veille du réveillon, Gary s'avisa que Nadia avait manqué de reconnaissance en oubliant d'inviter le joaillier qui l'avait mise en rapport avec l'intermédiaire. D'autant plus qu'il le connaissait bien : il avait acheté chez lui tous les bijoux de ses précédentes épouses. Mr Stopowsky serait certainement ravi de voir les perles à l'honneur ! Il lui téléphona de son bureau pour commencer par le remercier. Grâce à lui, son exquise femme avait oublié tous ses malheurs ! Mais le joaillier ne parut pas comprendre ce qu'il avait à faire avec une telle joie, et demanda des explications.

— La perle, voyons ! La fameuse perle ! répondit Gary.

— Quelle perle ?

— Ne soyez pas si discret, mon cher Stopowsky ! Sans vous, on serait encore en train de la chercher et ma chère Nadia serait très malheureuse. Même si ce n'est pas vous qui l'avez trouvée, c'est quand même grâce à votre entremise que nous l'avons.

— Je vous assure que je ne me suis jamais occupé de perles pour l'actuelle Mrs Jones !

— Bon, je n'insiste pas... De toute façon, vous êtes notre invité pour le réveillon : vous verrez que ces perles sont presque aussi belles que la peau de Nadia !

Le Texan raccrocha en se disant que ce cher Igor Stopowsky baissait... Il est vrai qu'il n'était plus de première jeunesse ! Le joaillier, lui, se demanda ce que signifiait cette histoire dans laquelle il n'était pour rien ! Et, curieux, il décida de passer le réveillon chez les Jones.

La seule chose qu'oublia Gary fut de prévenir Nadia de son initiative.

Le sapin richement décoré atteignait le plafond. Des couronnes de houx pendaient à toutes les fenêtres, des guirlandes métalliques dorées et argentées faisaient un toit étincelant au-dessus de la tête des convives qui, à 10 heures du soir, étaient déjà en train de se consoler d'avoir bientôt un an de plus en faisant honneur aux buffets. Les femmes, dont certaines ressemblaient à des vitrines de bijoutier, rivalisaient de beauté, d'éclat et surtout d'agressivité.

Nadia, vêtue d'un simple fourreau en velours noir qui servait d'écrin à ses perles – son seul bijou – jouissait de l'envie qu'elle lisait dans les yeux des autres femmes et Gary avec délectation s'enorgueillissait de ce triomphe qui symbolisait sa prodigieuse réussite. C'était l'euphorie du couple.

— Le voilà enfin ! s'écria-t-il en voyant entrer Mr Stopowsky... Alors ? Allez-vous, oui ou non, admettre que vous connaissez les perles de ma femme ?

Le joaillier regarda fixement les perles et longuement la femme. Puis, s'inclinant sur la main de Nadia, il répondit :

— Oui, j'admets que je connais les perles de Mrs Jones.

Le teint nacré de Nadia s'empourpra. Troublée, elle balbutia quelques paroles de bienvenue.

— Je vous laisse tous les deux, poursuivit Gary, pour que vous vous racontiez des histoires de perles... Moi, j'en ai les oreilles rebattues !

— Permettez-moi, Mrs Jones, de vous complimenter, fit suavement Igor Stopowsky. Vous portez d'admirables boucles d'oreilles... Je n'en ai vu de pareilles qu'une fois en Russie, il y a très longtemps...



Le mage venait de relever la tête :

— J'ai à peu près vu comment vivait Mrs Jones à New York jusqu'au soir de votre rencontre. Si je comprends bien, vous avez reconnu dans les boucles d'oreilles qu'elle portait ce soir-là des perles que vous aviez déjà admirées en Russie des années auparavant ?

— C'est exact : juste avant la Révolution. Mon père, qui était l'un des joailliers du tsar, les avait rapportées de Ceylan pour la princesse Tcherepine. Si je suis aussi affirmatif, c'est parce que mon père m'avait confié le soin d'en dessiner la monture et c'est moi qui avais trouvé plus original de les monter en boucles d'oreilles.

— Alors, peut-être aimeriez-vous savoir par quels cheminements ces perles sont devenues la propriété de l'ex-comtesse Holmir devenue Mrs Gary Jones ?

— Oui... Pourquoi a-t-elle menti à son mari en lui disant que c'était moi qui l'avais mise en contact avec un intermédiaire ? Après

ma rencontre avec Mrs Jones, mon enquête a révélé qu'elle n'a demandé à aucun de mes confrères à New York de lui trouver une perle. Etrange, n'est-ce pas ?

— Essayons de vous éclairer...

M. Arnold reprit sa loupe. Pendant un long moment ce fut à nouveau le silence, puis il parla :

— Vous avez raison : l'histoire de ces perles est des plus curieuses... Vous connaissiez la princesse Tcherepine ?

— Je la connaissais... Elle a été tuée pendant la Révolution peu de temps avant que je quitte la Russie.

— Je vais donc pouvoir vous révéler ce qui s'est passé par la suite et que vous ignorez.

Le visage du joaillier se tendit. Il semblait vouloir s'accrocher aux paroles du mage.

— Au cours de l'insurrection pendant laquelle la princesse Tcherepine et le prince son époux furent alignés devant le mur de leur château incendié et fusillés, l'une des femmes de chambre de la princesse put échapper au massacre après s'être emparée d'une cassette pleine de bijoux. Elle et son mari, le majordome, réussirent à s'enfuir et à quitter la Russie. Pendant longtemps, comme des centaines de milliers de leurs compatriotes, ils errèrent de pays en pays à la recherche d'un point fixe. Entre-temps, ils avaient eu une fille et un fils. Devenus apatrides, ils purent néanmoins mener une vie large grâce aux bijoux qu'ils vendaient peu à peu. Grisés par leur nouvelle condition sociale, ils se firent passer pour des aristocrates exilés. Finalement ils se fixèrent en Hongrie.

— Je commence à comprendre, murmura Igor Stopowsky. Je vous en prie : continuez...

— Cela nous amène au début de la guerre de 1939, époque où Nadia avait quinze ans et son frère treize. Pris dans le brassage des peuples, seuls la fille et le fils survécurent à la tourmente. Il ne leur restait que peu de bijoux, mais les perles étaient toujours là. Nadia avait toujours supplié ses parents de ne pas les vendre. Elle les aimait... La guerre finie et alors que la Hongrie venait d'être occupée par les Russes, Nadia, qui avait atteint sa dix-neuvième année, prit pleine conscience de sa beauté. Intelligente et ambitieuse comme elle l'était, elle comprit que le seul moyen pour elle et son frère de s'échapper de l'enfer concentrationnaire serait de se servir de cet atout majeur. Tous deux parvinrent à gagner une frontière de l'Ouest.

M. Arnold fit une courte pause : son visage trahissait une grande fatigue. Mais au bout d'un moment il revint à sa loupe :

— Je les vois en Autriche, puis en Italie où Nadia a commencé à se faire passer pour l'imaginaire comtesse Holmir, veuve et ruinée par la guerre. Un riche industriel italien en tomba éperdument amoureux,

mais il ne pouvait être question de mariage puisqu'il était déjà pourvu d'une femme. D'ailleurs, Nadia ne tenait nullement à se faire épouser par cet homme ! Préférant se faire entretenir luxueusement, elle se montra aussi insatiable que prudente : ne devait-elle pas assurer ses arrières ? Il lui fallait arracher la grosse somme à cet amant tant qu'elle le tenait... C'est à ce moment que germa pour la première fois l'idée géniale de la perle perdue ! Et cela réussit ! Pas une fois, mais deux et même après l'Italien ; avec un Brésilien, un Libanais, puis un Argentin. Nous pourrions appeler ça « le coup de la perle »...

— Le coup de la perle ? En quoi consiste-t-il, au juste ?

— Le mécanisme est des plus simples : dès que Nadia sent un homme bien accroché – un homme très riche, naturellement ! – elle lui montre l'une des perles en lui disant qu'elle a perdu l'autre dans l'incendie de « son » château et qu'elle serait la plus heureuse des femmes d'en retrouver une semblable... Si l'homme marche – ce qui s'est produit à chaque fois tant l'imbécile était amoureux –, elle avertit immédiatement le fameux intermédiaire qui n'est autre que son frère et complice. Ce dernier, après des recherches « intenses », rapporte triomphalement la perle. Il ne reste plus à l'amant qu'à signer un chèque à celui-ci qui garde pour lui vingt-cinq pour cent du montant et remet le reste à Nadia. Vous voyez que tout se passe en famille ! Le frère a toujours trouvé l'opération lucrative pour le peu de mal qu'elle lui donnait. Car, naturellement, la deuxième perle n'a jamais été perdue : elle n'était pas très loin, tout au plus dans le coffre d'une banque !

— Je reconnais que c'est très astucieux... Mais, dites-moi : maintenant que cette Nadia est une épouse légitime et non plus une maîtresse qui essaie d'amasser le plus possible, pourquoi a-t-elle recommencé cette supercherie avec son mari, le richissime Gary Jones ?

— C'est son frère qui l'y a poussée. La voyant merveilleusement mariée à New York, il s'est sans doute dit que le coup de la perle avait fait son temps et, avec lui, sa belle existence de play-boy aux poches bourrées d'argent ! Aussi a-t-il débarqué un beau matin en la menaçant d'un petit coup de chantage si elle ne s'exécutait pas. Cette fois, il a exigé pour lui le montant total du chèque pour être à l'abri du besoin pendant des années ! Voilà, cher monsieur Stopowsky, l'histoire de la ravissante Nadia, pseudo-comtesse Holmir, devenue l'épouse respectée de Mr Gary Jones...

— Je vous remercie de m'avoir aidé à y voir clair.

— Qu'allez-vous faire ?

— Offrir à cette aventurière un demi-million de dollars pour les perles, sinon je la dénonce ! Voyez-vous, voilà près de cinquante ans que je recherche les perles de la princesse Tcherepine. J'avais appris

par un réfugié russe, rencontré à New York, qu'un couple de serviteurs s'était approprié une cassette remplie de bijoux pendant la nuit tragique, puis avait disparu.

— Pourquoi désirez-vous tant ces perles, vous qui pouvez avoir les plus beaux bijoux du monde ?

— Mes mains ne vous le disent pas ?

— Vous m'avez demandé d'y retrouver là présence des perles et non d'y étudier votre propre existence !

— C'est juste, excusez-moi... Mais, pour vous prouver que vous ne vous êtes pas trompé en voyant que ces bijoux étaient bien dans mes mains, je vais vous livrer un secret qui me tient à cœur... Ces perles, que j'ai manipulées pendant des jours et des nuits pour les monter en boucles d'oreilles prestigieuses, appartenaient à la seule femme que j'aie jamais aimée. C'est grâce à elles que nous nous sommes connus; la princesse Tcherepine et moi étions amants. Et savez-vous comment nous appelions entre nous ces bijoux ? Les perles de l'amour...

L'AMOUR N'ÉTAIT PAS AU RENDEZ-VOUS

La dernière visiteuse de la journée était belle et élégante. Son âge importait peu. A peine assise, et comme si elle avait un besoin impérieux de se confier à quelqu'un de très sûr, elle parla :

— Monsieur Arnold, je suis mariée depuis cinq ans avec un homme que je n'aime pas et qui, j'en suis certaine, ne m'aime pas lui non plus. Seulement il tient à ma présence à ses côtés parce que ça le flatte et que je suis une sorte de publicité vivante aux yeux des gens avec qui il traite des affaires. N'en pouvant plus d'une union aussi exécrationnelle, j'ai cherché un amant. Je l'ai trouvé il y a six mois et je l'aime passionnément. Bien entendu, mon mari ignore son existence. S'il l'apprenait, je crois qu'il me tuerait ! Mais ma liaison est quand même devenue très difficile : je ne jouis d'aucune liberté. Mon mari est un véritable tyran qui, comme beaucoup d'hommes ne chérissant pas leur compagne, se montre d'une jalousie féroce uniquement dictée par l'orgueil. C'est vous dire que ma vie est infernale ! Ce qui ajoute encore à cette situation intenable est que je me demande avec angoisse si mon amant est aussi épris de moi que je le suis de lui. Je l'adore trop pour lui poser des questions, mais il n'est pas de jour où je ne m'interroge secrètement : est-il prêt à faire sa vie avec moi si je parvenais à recouvrer la liberté par le divorce ? J'aimerais savoir quelle a été son existence avant notre rencontre. Car il est aussi énigmatique que séduisant : il parle très rarement de lui dans le présent et dans le passé.

— Vous m'en avez assez dit. Si l'on me donne trop d'explications avant la consultation, cela me gêne en risquant d'influencer ma voyance. Montrez-moi vos mains...

Une fois encore, la loupe reprit son long survol des paumes pendant que la visiteuse regardait avec anxiété le minutieux travail. Sans relever la tête M. Arnold reprit :

— Vous pouvez tout de suite être rassurée sur un point : vous êtes aimée comme vous le souhaitez... Quelle que soit la personnalité de votre amant, sachez qu'il est sincère à votre égard. En revanche, ce qui m'ennuie un peu est que votre ligne de cœur barre complètement votre main droite : c'est le signe de trop d'émotivité de votre part et peut-être aussi d'une jalousie excessive. Vous venez de me dire que votre mari n'était jaloux que par l'orgueil. Vous, vous l'êtes par

sentimentalité. Mais la ligne de cœur n'est pas tout en amour : vous avez également un mont de Vénus très développé : mont qui est celui de l'amour physique. Le vôtre est sillonné de lignes parallèles à la ligne de vie et comme, parmi elles, il en est une qui porte une île, cela indique que vous avez le plus grand intérêt à tenir secrète votre liaison. Seulement, je ne vous vois pas en train de divorcer et je pense que vous pouvez retrouver votre liberté par un tout autre moyen... Cet amour que vous vivez actuellement vous fait courir de gros risques... Il est menacé parce que des obstacles presque insurmontables se dressent entre vous et votre bonheur.

— Je le sens et je le sais, mais je m'en moque ! Je suis décidée à braver tous les dangers pour prolonger cet amour !

— Dans ce cas, il faudra savoir prendre vos responsabilités... Je vous aurai prévenue ! J'entrevois aussi un voyage dans un avenir assez proche. Voyage que vous ferez avec votre amant.

— Cela m'étonnerait ! Jamais mon mari ne me laissera partir sans lui !

— Qui sait ? Maintenant, madame, je vais vous demander quelques minutes de silence. Le terrain étant déblayé, essayons de fouiller plus profondément...



L'image qui se présenta fut celle du hall de la gare de Lyon à Paris un soir de novembre. En pénétrant sous l'immense verrière, la brume faisait apparaître encore plus lugubres, à cette heure tardive, les voies presque vides, les rails luisants et les rares voyageurs qui semblaient errer comme des ombres sur les quais déserts.

Pourtant, sur la voie G, et derrière la pancarte métallique annonçant le départ pour 23 h 53, les contours d'un train crevant le brouillard évoquaient tant d'aventure et de mystère que les voyageurs les plus blasés ne pouvaient s'empêcher de frémir de curiosité. C'était le « *Direct-Orient* » appelé improprement « *L'Orient-Express* » en souvenir du train au riche passé qui, encore de nos jours, est le seul à relier l'Occident à l'Orient... L'Orient, terre du soleil levant, où subsistent les mirages prometteurs ! L'Orient au bout d'une voie longue de trois mille trois cents kilomètres...

C'était à quoi pensait une jeune femme, emmitouflée dans des fourrures qui ne laissaient apparaître que ses yeux, tandis qu'elle longeait le train magique : *Milan, Venise, Zagreb, Belgrade, Sofia, Istanbul* ! Ce qui équivalait à Distance, Evasion, Liberté ! Si seulement elle pouvait aller jusqu'au bout de la ligne et ne jamais revenir !... Fuir ! Fuir ! Mais à quoi bon ? Elle n'échapperait jamais à celui qui la persécutait.

En passant devant la voiture wagon-lit n°7, Chantal jeta un regard furtif vers une fenêtre au store baissé en murmurant : « Dors bien,

mon amour... A demain à Milan ! Je t'aime ! Ah, si tu savais combien ! » Arrivée devant la voiture n°10, elle présenta son billet au contrôleur et monta dans son single.

A 23 h 53, quand l'express s'ébranla, la voyageuse poussa un profond soupir de soulagement. Pourtant, elle ne se faisait pas trop d'illusions sur son avenir, malgré sa visite à un certain mage. Heureusement il y avait, dans le présent, ce voyage inespéré qui pourtant avait commencé sous le signe de la peur. Au moment où elle allait partir de chez elle pour la gare, un coup de téléphone anonyme l'avait avertie que son mari, au courant de sa liaison, avait chargé un détective privé de la suivre à Milan.

Bouleversée par ces révélations, son premier mouvement avait été de téléphoner à son amant pour lui dire de ne pas partir. Mais il était trop tard : l'appelé ne répondant pas, c'est qu'il était déjà en route pour la gare de Lyon.

Chantal se rassura un peu : ils avaient, en effet, pris la sage précaution de ne pas voyager ensemble et de ne se retrouver qu'à Milan, non pas à la gare mais chez l'amie qui les hébergerait. Son amant s'y rendrait plusieurs heures après elle et, pour plus de sécurité, il devait d'abord téléphoner pour savoir si le domicile n'était pas surveillé.

Tandis que le train roulait, Chantal – allongée sur le lit et les yeux grands ouverts – revoyait quelques moments essentiels de sa vie... Cover-girl à la beauté brune typée, elle s'était dit à vingt-cinq ans que le moment était venu d'abandonner une profession n'offrant aucune sécurité pour faire le mariage qui la mettrait à l'abri de ce besoin qu'elle n'avait que trop connu pendant son enfance. La vie sans problèmes d'argent s'était alors présentée à elle sous les traits d'un financier approchant de la cinquantaine, Serge Grusman, un homme qui donnait l'impression d'avoir des affaires dans tous les pays. Quelles affaires ? Elle n'aurait su le dire. Tout ce qu'elle savait de lui c'était qu'il était riche, très riche ! Qu'il fût plus âgé qu'elle et qu'elle ne l'aimât pas d'amour importait peu ! C'était sa personnalité qui comptait. Cover-girl, elle avait côtoyé tant d'hommes qui n'étaient que beaux corps et cerveaux vides, que le contraste l'avait attirée. Mais, si ce mariage lui avait apporté le luxe, elle payait très cher ses manteaux de fourrure et ses bijoux ! Serge Grusman s'était révélé un personnage tyrannique et cruel jusqu'au sadisme. Elle devait être constamment à sa disposition, n'ayant droit à aucune initiative et ne jouissant d'aucune indépendance. Il lui arrivait même de se sentir espionnée par le personnel.

C'est de cette prison dorée qu'un homme était venue l'arracher; il s'appelait François Leret. Cela s'était passé un jour où – après une scène violente avec son mari qui lui avait rappelé d'une manière

odieuse qu'elle dépendait entièrement de lui et que, si elle le quittait, ce serait avec sa chemise sur le dos et rien de plus – elle avait sauté dans sa voiture pour s'évader de cet enfer. Roulant droit devant elle sans même se préoccuper du niveau d'essence, elle tomba en panne, à bout de carburant, à cent kilomètres de Paris. Alors qu'elle était sur le bord de la route à faire des signes, une grosse voiture de sport conduite par un homme s'arrêta. Rencontre banale qui avait été le prélude d'une grande passion. Pour la première fois Chantal aimait, et François, beau, désinvolte, habitué aux succès féminins, devint l'homme de sa vie. Pour pouvoir le retrouver, Chantal avait eu recours à l'une de ses amies chez qui elle avait l'habitude de se rendre une ou deux fois par semaine. Mise dans le secret, celle-ci avait accepté de recevoir les amants. La liaison durait depuis six mois déjà, mais elle savait son mari à l'affût, attendant son heure. C'est pourquoi elle était allée trouver ce mage dont tout le monde lui avait parlé. Peut-être pourrait-il lui dire si elle parviendrait à rompre par un divorce le lien légal devenu odieux. Et voilà que ce voyage, annoncé par M. Arnold, commençait... Cette amie chère, qui l'avait tant aidée, venait elle-même d'épouser un industriel milanais et, chose curieuse, quand elle l'avait invitée à venir passer quelques jours dans sa nouvelle demeure, Serge Grusman, qui la connaissait et l'estimait, n'avait fait aucune objection. Il avait même dit :

— Je te sens très énervée depuis quelque temps... Ça te fera du bien de changer un peu d'air. Quand tu reviendras, tu t'apercevras que Paris vaut largement Milan !

S'il n'y avait pas eu cet appel téléphonique quelques minutes avant le départ, elle n'aurait eu aucune inquiétude... Qui avait bien pu l'avertir ainsi ? N'était-ce pas une mauvaise plaisanterie ? bercée par le mouvement du train, elle finit par s'endormir.

Arrivée en gare de Milan, elle descendit de l'express en jetant des regards anxieux autour d'elle. Parmi les voyageurs qu'elle côtoyait, lequel était l'homme que son mari avait mis à ses trousses ? Heureusement son amie était là, l'attendant à la sortie. Arrivée chez elle, elle s'empressa de la mettre au courant de l'appel reçu avant le départ de Paris.

— François a sûrement quitté le train sans se faire remarquer, ajouta-t-elle. Il téléphonera tout à l'heure... Je crois que notre façon d'agir a été très habile : le suiveur payé par Serge – si suiveur il y a ! – ne l'ayant vu ni partir ni arriver avec moi, aura conclu que j'étais seule... Ce soir, dès que François m'aura rejointe, nous partirons pour Côte.

Une première heure passa, puis une seconde et une troisième. Six heures plus tard, François n'avait toujours pas téléphoné. C'était

pourtant un homme trop précis pour avoir égaré le numéro de téléphone de leur amie commune. Que signifiait ce silence ? Chantal ne pouvait s'empêcher de repenser aux paroles du mage : « *Cet amour que vous vivez actuellement vous fait courir de gros risques.* »

En fin d'après-midi, l'amie descendit faire des courses. Quand elle revint, elle était livide.

— C'est affreux ! dit-elle.

Elle tenait un journal du soir que Chantal lui arracha des mains. Et, dès qu'elle eut jeté un regard sur la première page, elle hurla :

— Il l'a fait tuer ! C'est un monstre ! Mon François est mort !

Sur la première page du *Corriere Délia Sera*, on pouvait lire, s'étalant en titre gras sur trois colonnes : *Crime dans le Direct-Orient*, et, dessous, on voyait une photo avec le commentaire :

François Leret, 35 ans, domicilié à Paris, a été tué cette nuit dans un wagon-lit d'une balle en pleine poitrine. L'arme du crime n'a pas été retrouvée, mais les bagages de la victime ont été fouillés ainsi que tout le compartiment. La police enquête.

Chantal délira toute la nuit. Le lendemain, la presse continuait :

Le crime du « Direct-Orient ».

La police vient de découvrir que l'homme assassiné dans un wagon-lit entre Paris et Milan ne s'appelait pas François Leret, mais Ange Lattioli, personnage bien connu des services de l'Interpol. La police pense qu'il s'agit d'un règlement de comptes entre trafiquants de drogue internationaux.

Malgré ces précisions et d'autres dans les éditions suivantes, qui ne laissaient aucun doute sur la véritable identité du mort, Chantal, prostrée de chagrin, refusait la vérité. Pour elle, la mort de son amant ne pouvait être que l'œuvre de son époux. Tout ce que les journaux écrivaient sur François était faux et faisait partie d'un plan diabolique. François un trafiquant de drogue ! Ridicule ! Il était propriétaire d'une chaîne de laveries automatiques qui lui permettait de vivre largement. Certes, il avait l'argent facile et une grosse voiture américaine, mais il n'était pas le seul ! Cela ne voulait rien dire. Il devait aussi avoir des affaires en province où il se rendait souvent. Chantal avait bien tenté de lui poser quelques questions à ce sujet, mais il ne s'était guère montré plus bavard que son mari. Ce qui était tout à fait normal : un homme d'affaires n'aime pas que sa femme ou sa maîtresse lui parle des ennuis qu'il a pu connaître dans la journée. Ce qu'il lui faut, c'est la détente et l'amour...

Pendant trois jours, veillée par son amie, Chantal resta prostrée, répétant inlassablement le nom adored : « François... François ! » Enfin,

elle parut revenir à la vie. Il y avait, posée sur une table basse, dans la chambre où elle reposait, la seule chose qui lui était restée de son amant : une boîte de chocolats enrubannée... Alors qu'elle la regardait, il lui sembla entendre encore la voix de François lui dire la veille de leur départ : « Chérie, peux-tu mettre cette boîte dans l'une de tes valises ? Ce sont des chocolats pour les enfants de mon frère qui habite, lui aussi, à Milan... Moi, j'ai l'habitude de voyager avec le moins de bagages possible : je ne prendrai qu'une petite valise, alors que toi, tu en as certainement d'énormes comme toutes les femmes ! » A ce souvenir, Chantal éclata en sanglots et saisit la boîte qu'elle serra contre elle. Instinctivement, elle commença à défaire le nœud en satin rose, mais ses mains tremblaient tant elle était émue à la pensée que c'était là le dernier cadeau qu'elle avait reçu de son amant et encore il ne lui était pas destiné ! Lentement, elle ouvrit la boîte et un gémissement s'échappa de ses lèvres :

— Non, non ! Pas ça, François ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, je t'en supplie !

Au lieu de chocolats, la boîte était remplie de petits sachets blancs.

La même nuit, elle alla jeter la drogue dans un égout, puis elle décida de rentrer à Paris.

Dès qu'elle y fut, elle fit part à son mari de son intention de divorcer :

— Je m'en irai comme je suis venue, sans rien ! Je veux reprendre ma liberté et rien ni personne ne m'en empêchera, tu entends ?

Après l'avoir regardée avec un certain scepticisme, il répondit :

— Crois-tu que ce soit là une décision bien sage de ta part ? Regarde... (Il lui tendit une photo :) Ne penses-tu pas que la police serait vivement intéressée de connaître l'identité de la femme qui était dans la vie de cet Ange Lattioli, alias François Leret ? Et d'apprendre par la même occasion que c'est elle qui a passé la drogue à la frontière ? Cette même drogue que les trafiquants espéraient récupérer après avoir liquidé leur homme ?

Chantal chancela devant la photo prise à leur insu par le détective de son mari. Sur celle-ci, on la voyait dans sa voiture en train de se laisser embrasser par François. Le mari continua :

— Ton plus grand tort a été de me sous-estimer. Ton amour pour ce truand se lisait aussi clairement sur ton visage que ta haine pour moi. Je savais que depuis un certain temps tu me trompais, mais j'espérais que tu aurais su au moins choisir ton amant. J'avoue avoir été déçu, après une rapide enquête, d'apprendre que l'homme qui couchait avec ma femme avait eu affaire avec la police voici cinq ans. Tu ignorais ce détail, je présume ?

— Même si je l'avais su, cela n'aurait rien changé !

— Apprends une fois pour toutes qu'un truand reste toujours un truand ! J'ai voulu en savoir davantage : par exemple, quelles étaient les activités présentes de ce monsieur qui n'avait d'ange que le nom ! Je l'ai fait filer. Sais-tu ce que j'ai découvert ? Qu'il servait aussi d'indicateur à la police ! C'est même pour ça qu'il n'avait tiré qu'une peine assez légère après avoir été condamné pour coups et blessures. Tu reconnaîtras toi-même que je ne pouvais laisser ma femme entre les mains d'un tel individu ! Et, comme je sais qu'une femme amoureuse est incapable d'entendre raison, j'ai voulu te sauver de toi-même. Pour cela, il m'a suffi de donner un coup de téléphone à un de mes amis qui a quelques accointances avec le milieu. Ces gens-là n'aiment pas les mouchards ! Tu connais la suite.

Elle l'avait laissé parler sans broncher. Il conclut :

— Tu comprends mieux maintenant pourquoi nous, ne pourrions jamais divorcer : il y a un cadavre entre nous...

— Tu as raison. Maintenant une procédure de divorce serait superflue !

Dans l'heure qui suivit, un coup de téléphone fut donné d'un bureau de poste au frère d'Ange Lattioli, à Milan. L'appel fut aussi efficace que celui qui avait été donné par Serge Grusman pour dénoncer l'amant de Chantal aux truands. Trois jours plus tard, le richissime financier était retrouvé dans le parking de son immeuble, le corps criblé de balles.

A son enterrement, deux femmes étaient en noir : Chantal, l'épouse, et la secrétaire particulière du défunt, son bras droit depuis plus de vingt ans. Tandis qu'on descendait le corps dans la fosse, la veuve murmurait une étrange prière : « Que ton âme soit damnée, Serge Grusman ! Toi aussi tu m'as sous-estimée et tu l'as payé de ta vie ! » Puis ses yeux se remplirent de larmes tandis que sa prière silencieuse continuait : « François ou Ange, quel que soit l'homme que tu aies été, je sais que tu m'as aimée comme je t'ai aimé, d'un grand amour ! C'est au nom de cet amour que je t'ai vengé ! »

La secrétaire du défunt vint s'incliner à son tour. Elle eut à l'adresse du défunt une prière tout aussi étrange : « Salaud ! Tu as bien mérité cette mort ! Ah, tu croyais pouvoir me renvoyer après vingt-cinq ans de services dans ton lit et dans tes affaires ! Si j'ai prévenu ta femme – je la hais pourtant ! – que tu la faisais suivre à Milan, c'était pour inviter son truand d'amant à te descendre par peur de te voir découvrir sa véritable identité. Je le reconnais : tu as été très fort en dénonçant Lattioli aux trafiquants avant qu'il ait eu le temps de t'abattre ! Si tu ne m'as pas parlé de cette dénonciation, c'est parce que tu commençais à te méfier de moi, hein ! Tu avais compris : je n'étais pas dupe et je savais que mon temps avec toi était compté.

Après la mort de Lattioli, j'ai craint un instant que tu n'échappes à ma vengeance ! C'était mal juger ta femme ! Elle n'a pas hésité un instant à t'appliquer la loi du talion. Dans toutes tes machinations, tu n'as oublié qu'une chose; une femme désespérée est capable de tout ! Alors deux, tu imagines... Entre elle et moi, tu n'avais aucune chance de t'en tirer ! »

Quand elle s'approcha pour présenter ses condoléances à la veuve, celle-ci la regarda d'une étrange façon. Il y avait presque de la reconnaissance dans ses yeux. Chantal venait de comprendre brusquement; le coup de téléphone anonyme reçu avant le départ pour Milan ne pouvait venir que d'elle !... N'était-elle pas la seule personne à être au courant des affaires de son mari et même la complice docile de ses machinations ? Mais pourquoi cette femme avait-elle trahi son patron auquel elle était toute dévouée ? Sûrement pas par sympathie pour elle, Chantal ! Pourquoi alors ? Une phrase dite par son mari un mois plus tôt lui revint à l'esprit :

— Il va falloir me séparer de ma secrétaire ! Elle vieillit et, comme tous ceux à qui cela arrive, elle se croit indispensable ! Et puis c'est tout de même plus agréable de travailler avec une jolie fille qu'avec un vieux tableau !

Peut-être même que ce mufle lui avait fait part de sa décision ? Ainsi, se sentant délaissée, ne pouvant supporter d'être remplacée par une autre, plus jeune et plus jolie qu'elle, la secrétaire avait trahi... Si seulement elle l'avait fait plus tôt, François aurait eu le temps de liquider Grusman avant que celui-ci dévoile à la bande de trafiquants qu'Ange Lattioli travaillait aussi pour la police !

— Toutes mes condoléances, madame, dit la secrétaire en s'inclinant devant Chantal.

— Vous avez ma sympathie, mademoiselle. Je connaissais votre attachement à mon mari et je savais combien vous lui étiez dévouée...

La cérémonie terminée, les deux femmes qui, à elles deux, venaient de réussir un crime parfait, s'en allèrent chacune de son côté vers la solitude des amours mortes.



M. Arnold venait de voir ces événements dans les mains de l'élégante visiteuse – des mains reflétant même le crime ! Il donna un conseil qui, il le savait, ne serait pas écouté :

— Je ne vous cacherai pas, madame, que ce que je viens de lire me remplit d'inquiétude... La sagesse voudrait que vous renonciez à cet amour.

— Oh ! Je sais très bien qu'un jour ou l'autre je serai contrainte d'y renoncer, à moins que mon mari ne meure...

— Même si cela arrivait, il n'est pas du tout certain que vous pourriez continuer à vivre cet amour !

— Mon amant disparaît lui aussi ?
— Tout dépend de vous.
— Alors, c'est moi qui meurs ?
— Non. Votre ligne de vie est longue.
— Donc je ne risque rien ?
— Sauf de perdre votre amour !
— Puis-je encore en profiter pendant quelque temps ?
— Certainement.
— Et ce voyage dont vous m'avez parlé, je le ferai ?
— C'est probable.
— Avec mon amant ?
— En même temps que lui.
— N'est-ce pas déjà beaucoup ? Merci, monsieur Arnold... Et tant pis pour moi si je dois payer très cher cette liaison !
— Dans ce cas, madame, je n'ai plus rien à vous dire, mais sachez cependant que vous ne serez pas seule à payer...

La journée de travail était terminée. Ce mercredi avait été fatigant comme d'ailleurs tous les mercredis. Malgré sa science et son expérience, M. Arnold redoutait toujours les révélations faites par les lignes de la main. Cela pour deux raisons. Les mains disent beaucoup de choses mais avec une sorte de réserve ou de crainte : on ne peut leur arracher leurs secrets les plus intimes qu'avec l'aide de la loupe qui permet de déceler les lignes secondaires et de grossir le relief des monts. Mais rester penché pendant des heures sur une lentille d'optique, c'est épuisant !

La deuxième raison vient des clients eux-mêmes. Les gens qui veulent reconnaître leur passé ou découvrir leur avenir par ce procédé sont le plus souvent assoiffés de vérité immédiate. Convaincus que tout se trouve dans les mains, ils ne comprennent pas que le chiromancien ne leur dise pas tout, absolument tout !

Se retrouvant seul enfin, M. Arnold passa rapidement en revue les personnages si variés qui venaient de s'asseoir devant lui, du Napolitain trop crédule à l'amoureuse persuadée que le crime est justifié quand il est inspiré par la passion. Puis, abandonnant le curieux défilé, il pensa à la journée du lendemain.

Demain, jeudi, il recourrait à la cartomancie qui permet aux fumistes de faire croire qu'ils sont compétents et à « ceux qui savent » de ne pas se servir de tous leurs atouts quand ils l'estiment nécessaire pour la tranquillité future du client. Là aussi, le mage saurait faire preuve de cette mesure qui est le propre des esprits éclairés. Mais, en attendant ce nouvel assaut des anxieux et des désespérés, il avait besoin de repos. Comment se reposerait-il ?... En regardant la télévision ? Peu probable : ce spectacle qui vient à domicile lui semble

être moins vivant, et surtout moins vrai, que celui auquel il assiste dans son cabinet... En allant au théâtre ? Ce n'est jamais que du théâtre sans authenticité... En lisant ? M. Arnold ne déteste pas la lecture, mais, chaque fois qu'il s'y adonne, il est un peu déçu : la vérité relative d'un récit historique ou la fiction romanesque ne peuvent rivaliser avec l'afflux de vie qui déferle devant lui tous les après-midi. En assistant à un match de boxe ou de rugby ?... Il déteste la violence... En savourant un repas ? Il est sobre... En dormant ? Le sommeil est peuplé de tant de songes éphémères et de cauchemars inutiles... Comment alors trouver le repos quand on est un mage ? Eh bien, si incroyable que cela puisse paraître : en rêvant...

Un rêve éveillé, toujours le même : celui qui permet d'imaginer un monde moins terre à terre où les gens ne penseraient plus exclusivement à leurs petites histoires personnelles et où ils ne confondraient pas l'amour et le désir, l'argent et l'art de le dépenser, la sérénité de l'âme et la mauvaise conscience... Quand on a vu, comme M. Arnold au cours de ses consultations, tant de calculs et tant d'égoïsme, on ne peut se réfugier que dans le rêve.

Son dernier geste, avant de quitter son cabinet, fut d'ouvrir le tiroir de la table et d'y ranger la précieuse loupe. Elle y resterait jusqu'au mercredi suivant...

le mage... et la bonne aventure

Le jeudi est pour le mage le jour réservé aux voyances dans les cartes. Ce serait pour lui presque un jeu d'enfant en comparaison des difficiles découvertes faites les lundis dans la boule de cristal, les mardis grâce au pendule et les mercredis en étudiant les lignes de la main. Mais les questions posées par les visiteurs ne sont jamais simples malgré leur apparence souvent anodine. Derrière ces questions se cachent tant de choses que les intéressés ne veulent pas révéler; même à un mage ! Toute personne qui a recours à la cartomancie pour revoir son passé ou découvrir son avenir porte en elle le mensonge. Si ce mage a une telle réputation, c'est qu'il doit être capable de tout voir ! A lui de se débrouiller !

Et M. Arnold se débrouille comme il le peut... Pour ce travail – et il agit là en professionnel – il utilise les tarots, ce Grand Jeu cher aux Egyptiens. Celui-ci ne se compose pas, comme le jeu français classique, de cinquante-deux cartes mais de soixante-dix-huit; illustrées de dessins représentant le Chaos pour la première et la Folie de l'Alchimiste pour la dernière, en passant par la Lumière, les Plantes, le Ciel, l'Homme et les Animaux, les Astres, la Justice, la Tempérance, la Force, la Prudence, etc.

La principale carte du jeu est le Chaos. Elle n'est pas défavorable si elle sort la première, droite ou renversée, mais le sort est infiniment meilleur si elle se trouve placée entre deux cartes favorables. De toute façon, si elle n'est pas encore sortie quand on a tiré les quarante-deux premières cartes, il faut la prendre dans le jeu puisque c'est elle qui représente le consultant; c'est-à-dire le client.

Après avoir mêlé le jeu entier, en ayant soin de placer une partie des cartes en bas, M. Arnold fait toujours couper de la main gauche par le consultant. Puis il prend, sans les retourner, les quarante-deux premières cartes. Ce qui lui permet de faire sur une table six tas de sept cartes en commençant par la droite. Après une série de manipulations qui paraissent assez étranges pour le profane, il se retrouve avec sept lignes de cartes étalées face à lui et retournées. Il n'y a plus alors qu'à les étudier – c'est là où réside l'art – en lisant de droite à gauche et en tenant soigneusement compte des tarots voisins.

Quand cette première lecture est terminée, le mage met de côté les quarante-deux cartes avec celle du consultant : ce qui en fait quarante-trois. Puis il mêle les trente-cinq tarots restants selon le même procédé, en faisant couper une seconde fois de la main gauche par le consultant. Au moment final où il étale les cartes retournées, les lignes sont obligatoirement inégales. Mais cela n'a aucune importance : cette deuxième voyance confirme ou infirme le sens de ce qui a déjà été découvert dans la première.

Tout cela se fait dans le silence le plus complet, interrompu deux fois par la voix douce du mage qui dit au consultant ou à la consultante : « Coupez... » Lorsqu'il en a terminé avec le double examen, et après avoir

débarrassé la table des tarots, alors seulement M. Arnold commence à parler. Il n'est d'ailleurs pas bavard, se contentant de répondre à la question ou aux questions – il y en a souvent plusieurs – qui lui ont été posées. Même s'il a vu beaucoup d'autres choses intéressantes dans le Grand Jeu, il n'en parle pas. C'est un homme discret : il sait depuis longtemps que moins un mage parle et plus il a de chances de se rapprocher de la vérité.

LE LABYRINTHE D'AMOUR

Une femme ouvrit le défilé des consultants de ce jeudi : elle avait bon genre. Ayant certainement dépassé la cinquantaine, elle était tellement bien maquillée qu'elle pouvait donner l'illusion d'avoir quelques années de moins. Elle s'exprima dans un français aux intonations gutturales qui révélaient ses origines germaniques et ajoutaient encore à son charme :

— Monsieur Arnold, j'ai longtemps hésité avant de venir vous rendre visite. Si j'ai fini par me décider, c'est parce que je ne peux pas continuer à vivre dans l'angoisse qui m'étreint depuis des années... Apprenez que j'ai un mari irréprochable. Je l'adore et il m'a toujours rendu cet amour : il n'existe donc aucun problème affectif entre nous. Et, comme il n'y en a pas non plus sur le plan financier, logiquement nous devrions être le couple le plus heureux qui soit ! Mais personnellement je ne le suis pas tout à fait... Je crois que mon mari ne s'en rend pas compte et je fais mon possible pour lui éviter de s'inquiéter à mon sujet. D'ailleurs, je ne lui ai pas dit que j'avais pris rendez-vous avec vous. Le seul énoncé de votre profession et de vos qualités l'aurait mis en éveil. Puis-je vous faire confiance ?

— Chère madame, tous ceux qui viennent ici ont confiance. Si ce n'était pas votre cas, mieux vaudrait vous retirer tout de suite !

— Pardonnez-moi... Sans doute, étant allemande, me suis-je mal exprimée. Croyez bien qu'il faut que votre réputation soit grande pour que je vous livre enfin mon secret qui est aussi simple qu'effrayant : il y a eu, au cours de ma vie, un autre homme... Pas un amant ! Un homme que j'ai redouté, un personnage abominable qui m'a fait peur et qui m'a poursuivie, une sorte de monstre inhumain... Depuis quelque temps, il m'a laissée tranquille pour une raison unique : on m'a dit qu'il était mort... Mais je n'en suis pas tellement certaine ! Ce serait épouvantable s'il réapparaissait... Pouvez-vous voir dans vos cartes si, oui ou non, il est encore vivant ? C'est la seule chose que je veux savoir : s'il vit, il me tuera.

Tout en commençant à mêler les cartes, le mage expliqua :

— Si cet homme vous a tourmentée à ce point, nous devrions le retrouver dans votre jeu. Veuillez avoir l'obligeance de couper... Non, madame, pas de la main droite ! Voilà qui est fait.

Il prit les quarante-deux premières cartes auxquelles il adjoignit *le Chaos*, représentant la consultante, qu'il plaça à la première ligne mais en dehors du jeu et à droite de la première carte. Maintenant, il

pouvait commencer la lecture. A mesure que progressait le travail de déchiffrement, ce qu'il découvrait était assez surprenant.



Il vit d'abord un couple de touristes à l'apparence aisée. Ce couple se promenait, à la tombée de la nuit, autour de la piscine lumineuse, en arc de cercle, de l'un des plus luxueux hôtels de la Côte d'Azur. Tels des oiseaux migrateurs, Marga et Dieter Schultz étaient venus chercher – comme beaucoup de leurs compatriotes – ce soleil, cette joie de vivre et cette nonchalance qu'offre la Méditerranée à ceux qui réussissent à s'évader de l'austère rigueur des grandes villes industrielles de l'Allemagne de l'Ouest. Pour Marga et Dieter, qui se retrouvaient en tête à tête après avoir marié leurs deux enfants, c'était une deuxième lune de miel. N'étant plus obligés d'être « père » et « mère », ils pouvaient tenter de redevenir amants. Et ils avaient choisi pour décor de ce renouveau l'un des endroits qui leur paraissait le plus fou : Saint-Tropez.

Ni Marga ni Dieter n'étaient tout jeunes, mais ils avaient quelque chose de mieux : une longue habitude d'amour. La beauté épanouie et saine de la femme, dont le lourd chignon encore doré s'agrémentait de quelques fils d'argent, s'harmonisait avec la carrure athlétique de l'homme au visage buriné par les années et adouci par des tempes grisonnantes.

— Tu es encore plus belle que lorsque tu avais vingt ans !

— Je suis surtout plus arrondie !

— Ne te plains pas : avant tu étais trop maigre.

Ils venaient d'atteindre le balcon du bar d'où l'on pouvait embrasser du regard la baie illuminée et, au premier plan, la piscine éclairée au bord de laquelle étaient déjà dressées les tables pour le dîner.

— C'est vraiment l'endroit de rêve qu'il nous fallait ! murmura Marga.

— *Prosit !* dit l'homme en levant sa coupe de champagne.

— *Prosit !* répondit la femme en l'imitant.

Presque aussitôt une conversation s'engagea avec leurs voisins de bar, étrangers comme eux. Ils apprirent que c'était la troisième fois que ce couple d'Argentins venait dans la patrie du Bailli de Suffren. La femme, très brune, avait de très beaux yeux. L'homme était sympathique et liant comme beaucoup de Sud-Américains. Pour se comprendre, ils utilisèrent tous les quatre la langue universelle : l'anglais.

— Après le dîner, confia l'Argentin, nous irons prendre un verre à bord d'un yacht qui appartient à l'un de nos compatriotes. Il fait escale à Saint-Tropez pendant quelques jours. Vous devriez venir avec nous : cela vous permettra de visiter un admirable bateau où vous serez

accueillis par le plus charmant des hôtes.

— Avec joie ! répondit Marga, bien décidée à profiter au maximum de tout ce que la vie austère de Münster ne pouvait lui offrir.

Amariné au quai où défile nuit et jour l'une des faunes les plus hétéroclites du monde, un magnifique trois-mâts battant pavillon panaméen attirait la curiosité. Sa coque d'une blancheur immaculée et ses cuivres dorés captaient les dernières lueurs du couchant. Une frêle passerelle le reliait à la terre où la foule grouillante des badauds regardait avec envie ou jalousie les privilégiés qui sablaient le champagne sur le pont arrière. Les hommes de l'équipage, presque tous noirs, contemplaient, accoudés au bastingage et désœuvrés, les hippies qui chantaient pour payer leur dîner, les marchands ambulants et les peintres à la sauvette.

Un homme, ayant dépassé lui aussi la cinquantaine et portant la casquette du parfait yachtman, se leva pour accueillir les nouveaux venus. Quand ses yeux gris aux reflets métalliques croisèrent le regard de Marga, celle-ci eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Elle vacilla. L'homme la retint avec le bras.

— Excusez-moi, dit-elle en se reprenant, je me suis tordu la cheville !

— Venez vous asseoir, dit le propriétaire du navire en la conduisant vers une chaise longue. Champagne ?

— Oui, merci.

— Qu'as-tu, chérie ? demanda Dieter.

— Rien... C'est passé.

« Je dois devenir folle, se dit Marga en suivant du regard l'Argentin qui faisait les honneurs de son bateau. Je ne vais tout de même pas avoir des hallucinations après trente années ! » Et, tout en échangeant quelques mots avec les autres invités, elle tendit l'oreille pour suivre la conversation entre son mari et leur hôte.

— Vous avez raison, disait ce dernier, mon nom, Karl Stollberg, est allemand. Mes grands-parents sont venus s'installer en Argentine à la fin du siècle dernier, et je suis né à Buenos Aires.

Ils parlaient en anglais... Un anglais, qui, dans la bouche de ce Karl Stollberg, prenait un accent indéfinissable. Pendant toute la soirée, Marga sembla tellement fascinée par le personnage que son mari lui en fit la remarque en rentrant.

— Tu as trouvé le mot juste, Dieter : cet homme me fascine et je crois savoir pourquoi...

Au cours de la nuit, Dieter fut réveillé par des plaintes; il alluma.

— Chérie ! Tu es malade ?

Marga dormait, mais elle devait faire un cauchemar. Son corps trempé de sueur s'agitait convulsivement. Il prit son pouls; il battait très fort.

— Marga, réveille-toi !

Mais elle se tordait sur son lit en gémissant. Brusquement, elle se dressa en poussant un hurlement de terreur. Son mari la secoua :

— Qu'est-ce que tu as, Marga ?

Elle ouvrit enfin les yeux : une peur folle s'y lisait.

— Oh, Dieter ! C'est lui ! Je suis sûre que c'est lui !

— Lui ?... Mais qui, lui ?

— L'homme du labyrinthe !

— L'homme du... Chérie, tu divagues ! Ça fait plus de dix ans qu'il est mort, tu le sais bien ! Tu l'as reconnu dans le journal quand il s'est suicidé : tu me l'as montré ! Nous sommes même allés à la police pour déclarer que tu avais failli être sa victime !

— Je te dis qu'il est vivant !... Ses yeux ! Ce sont ses yeux !

— Mais enfin les yeux de qui ?

— De cet homme qui nous a reçus sur son bateau, ce Karl Stollberg !

— Tu veux dire que ce millionnaire argentin serait... Mais tu perds la tête, mon amour ! Je veux bien admettre que ce Stollberg a des yeux assez inquiétants, mais de là à le prendre pour un monstre ! Et en plus pour un monstre mort !

— Oui, je sais. On a publié partout que ce Hans Dorman était mort, mais le corps qu'on a retrouvé pouvait être celui de n'importe qui puisqu'il avait été défiguré par le coup de revolver. Et la lettre où il annonçait son intention de se suicider ne prouve rien ! Il a pu tuer quelqu'un et écrire ensuite afin de se faire passer pour mort ! Ainsi, il était sûr de ne plus être recherché !... Après, il était facile pour lui de quitter l'Allemagne et d'aller s'installer en Amérique du Sud ! Il a pris une autre identité, et a peut-être eu recours à la chirurgie esthétique pour faire modifier son visage. Puis, ayant fait fortune dans un trafic quelconque, il est devenu Karl Stollberg.

— Chérie, je t'en prie, arrête !... Viens dans mes bras et essaie de te rendormir. Quand le soleil réapparaîtra, tu seras la première à rire de tes frayeurs. Sais-tu que tu as une imagination folle ?

Mais le lendemain, malgré les ruissellements de lumière, Marga avait du mal à retrouver son entrain. Elle refusa même d'aller près du port. A la fin de la journée pourtant, Dieter crut que ses terreurs nocturnes étaient oubliées. Mais il se trompait : pour la seconde nuit consécutive elle revécut son cauchemar... Elle se revoyait l'année précédant la guerre, alors qu'elle venait d'avoir dix-huit ans...

Comme tous les matins, Marga Erback était montée dans le train

de banlieue qui la menait à Berlin où elle suivait des cours à l'université. Comme tous les matins aussi, elle s'était plongée dans ses cours pendant le trajet qui durait une vingtaine de minutes. Ce jour-là, pourtant, elle leva les yeux comme il arrive souvent quand on sent un autre regard peser sur vous. Un homme, assis en face d'elle, la fixait d'une telle façon qu'elle en éprouva une sensation désagréable : quelque chose de visqueux l'effleurait. L'homme n'offrait pourtant rien d'anormal : il pouvait avoir trente ans et était vêtu sobrement. Son chapeau mou rabattu laissait voir ses yeux. C'était ce regard globuleux – dont les pupilles se dilataient étrangement tandis qu'il la fixait – qui avait impressionné la jeune fille.

Vite, elle baissa les yeux pour les reporter sur ses cours, mais elle avait du mal à se concentrer. Elle savait que l'inconnu continuait à la scruter, passant et repassant, dans un étrange réflexe, son index gauche sur son front. Cela dura jusqu'à l'arrivée du train à Berlin où l'homme se leva rapidement et disparut dans la foule. Marga ne se sentit libérée que lorsqu'elle vit qu'il ne la suivait pas sur le quai. Elle se trouva ridicule de se mettre dans un tel état par la faute d'un individu qui ne recherchait sans doute que l'aventure facile. Elle oublia l'incident, mais elle fut bien obligée d'y repenser quand, le lendemain matin, l'homme s'installa à nouveau en face d'elle. Et le même manège, agrémenté du même geste de l'index, recommença...

La jeune fille, malgré une envie irraisonnée de changer de compartiment, fut incapable de bouger. Sa volonté semblait annihilée et son corps comme paralysé. Une fois encore elle essaya de reprendre sa lecture : les lettres du cours dansaient devant ses yeux. Comme la veille, l'inconnu disparut dès l'arrivée à Berlin. Pour ne pas inquiéter ses parents, elle ne leur parla pas de la double rencontre, mais lorsqu'elle les vit sortir pour aller dîner chez des amis elle téléphona à l'un de ses camarades de Faculté pour qu'il vînt passer la soirée et travailler avec elle.

Vers les 11 heures du soir, le téléphone sonna : Marga répondit, puis devint pâle. Sans dire un mot, elle passa l'appareil à son ami. Un flot d'obscénités frappa l'oreille du jeune homme.

— Espèce de salaud ! cria-t-il dans l'appareil avant de raccrocher.

Marga tremblait.

— Oh, Dieter, je suis sûre que c'est lui !

— Qui, lui ?

— L'homme du train !

— Mais explique-toi !

Après lui avoir raconté ce qui s'était passé les deux derniers matins, elle avoua :

— J'ai peur... Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une peur terrible !

— Il n'y a vraiment pas de quoi ! Des coups de téléphone de

détraqués, tout le monde en reçoit... Rien ne prouve d'abord qu'il vient de ton bonhomme du train ! Et puis un type qui te regarde, ça veut dire qu'il a bon goût, c'est tout ! Moi aussi, je suis capable de te fixer pendant des heures et je ne crois pas être un obsédé sexuel !

Le lendemain, en ouvrant son courrier, elle trouva une lettre tapée à la machine. Dès la première phrase, elle se sentit à nouveau glacée. Seul un maniaque avait pu écrire de telles insanités. Après avoir soigneusement rangé la lettre, elle alla prendre son train. L'homme était en face d'elle... Et, à partir de ce jour, elle ne connut plus une seconde de répit. A chaque courrier, elle recevait une lettre où celui qui l'avait écrite lui racontait ses délires en des termes où la grossièreté se mêlait au sadisme.

N'y tenant plus, elle se rendit à la police, accompagnée de Dieter devenu son fiancé. Pour l'homme du train, tant qu'il ne faisait que la regarder sans la molester en paroles ou en actes, il était difficile à la police d'intervenir. Quant aux lettres, elles furent classées dans un dossier d'attente. Elle reçut quand même le conseil de se tenir sur ses gardes et de ne pas hésiter à revenir au commissariat s'il le fallait. Brusquement les coups de téléphone cessèrent ainsi que les lettres et l'homme ne se montra plus dans le train.

Une semaine plus tard, Marga et Dieter décidèrent d'aller passer la soirée à Luna-Park, le grand parc d'attraction berlinois. Ils s'y donnèrent rendez-vous devant le labyrinthe aux miroirs où Marga arriva la première. Il pleuvait. Le parc était presque désert. En attendant l'arrivée de Dieter, la jeune fille s'amusa à se regarder dans les miroirs déformants, à l'entrée du labyrinthe. Et derrière elle, reflété dans une des glaces, elle vit apparaître le visage d'un homme. « Dieter ! » s'écria-t-elle joyeusement en se retournant. Ce n'était pas Dieter.

Celui qui venait d'entrer portait un chapeau mou baissé sur son visage, mais Marga put apercevoir ses yeux : des yeux exorbités qu'elle reconnut aussitôt ! Les yeux de l'homme du train ! Elle aurait voulu appeler. Aucun son ne sortit de ses lèvres. Fuir ! Oui, il fallait fuir ! Mais par où ? L'homme bloquait l'issue... Quand elle le vit avancer sur elle et ouvrir les bras comme une tenaille gigantesque, une terreur panique s'empara d'elle et elle s'engouffra en courant dans le labyrinthe. Prisonnière de ce dédale fait de miroirs juxtaposés qui se reflétaient à l'infini, elle comprit qu'elle était tombée dans un piège. Tournant tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt en rond, elle avançait comme une bête traquée, cherchant désespérément l'issue. A bout de souffle, elle s'arrêta un instant, mais elle aperçut presque aussitôt la silhouette de l'homme dans l'un des miroirs. Hideusement déformé –

ses yeux de fou ressemblant à deux masses de gélatine dégoulinantes –, il la cherchait ! Perdant la tête, Marga hurla et courut encore, tournant, virevoltant, se heurtant aux parois de verre... A bout de souffle, elle s'arrêta à nouveau et elle écouta... Nul bruit de pas ! Était-elle sauvée ?... Non ! D'un seul coup, l'homme avait surgi. Cette fois, sa tête semblait tout aplatie et le corps gonflé comme un ballon... De quel côté venait-il ? De la droite, de la gauche ? Derrière elle, devant ? Elle ne le savait pas : le jeu des miroirs ne livrait pas son secret. Elle reprit sa course folle et, voyant un long couloir, elle s'y précipita, pensant qu'il conduisait à la sortie. Ce n'était qu'un cul-de-sac ! Arrivée au fond, elle heurta un miroir transversal et voulut revenir en arrière. Trop tard ! L'homme était au bout du couloir et avançait lentement vers elle ! Appelant au secours, Marga frappa de toutes ses forces contre le mur de verre dans l'ultime espoir de le voir s'ouvrir comme le sésame d'Ali Baba.

Sa chance fut que ses appels avaient été entendus par Dieter arrivé devant le labyrinthe au moment où elle venait d'y disparaître poursuivie par l'homme. Mais, à son tour, il se perdit jusqu'au moment où il aperçut l'homme dans un des miroirs : sa tête ressemblait alors à un pain de sucre monté sur un corps de nain ! « Marga ! Marga ! » cria Dieter épouvanté. L'homme disparut pour réapparaître quelques secondes plus tard sous une autre forme monstrueuse. Dieter se voyait lui aussi tantôt filiforme, tantôt ventru, tantôt géant ! Enfin, il découvrit Marga au bout du couloir, plaquée contre la paroi de verre qu'elle martelait comme une folle. Devant Dieter et lui tournant le dos, le monstre avançait lentement : quelques mètres seulement le séparaient de sa victime. Dieter le vit prendre Marga à la gorge et tomber avec elle. Une rage meurtrière s'empara alors du jeune homme. Il se rua sur l'étrangleur qui, lâchant sa proie, se releva d'un bond et réussit à s'enfuir.

— Marga !... Réveille-toi, tu fais un cauchemar !

Dieter avait pris sa femme par les épaules. Haletante, les mains serrées sur sa gorge, elle ouvrit des yeux épouvantés, puis reconnut son mari.

— Je viens de revivre toute l'horrible histoire !

— Nous quitterons Saint-Tropez aujourd'hui même !

— Non, chéri, pour rien au monde je ne voudrais gâcher tes vacances. Ça va mieux... Ne t'inquiète pas : ce n'est qu'un affreux rêve ! Je vais rester me reposer à l'hôtel ce matin, mais toi, je t'en prie, descends sur la plage.

— Es-tu sûre que je peux te quitter ?

— Mais oui. Je te promets de ne plus penser à tout cela.

Aussitôt après le départ de son mari, elle se leva et prit dans son sac un porte-cartes d'où elle sortit une coupure de journal froissée et jaunie qu'elle examina avec soin. La seule ressemblance entre l'homme du journal, un criminel de guerre recherché depuis des années, et ce Karl Stollberg était le regard. Ce regard insoutenable qui avait déclenché chez elle le retour des cauchemars... Mais comment une femme aussi équilibrée et raisonnable pouvait-elle être certaine que le milliardaire argentin et l'étrangleur du labyrinthe étaient le même homme ? « Il faut pourtant que je sache ! Je ne peux pas rester dans une pareille incertitude ! » Poussée par le besoin de connaître la vérité, elle descendit vers le port. Arrivée devant la passerelle du trois-mâts, elle hésita une seconde avant de monter à bord.

Karl Stollberg parut enchanté de la revoir. Quand, surmontant son dégoût, elle lui tendit la main, Marga ressentit exactement le même malaise que l'avant-veille et dut faire un effort pour soutenir le regard jaune qui lui faisait horreur.

— Sans doute êtes-vous assez surpris de ma visite, dit-elle dans un sourire forcé, mais je suis curieuse comme toutes les femmes... Suis-je très indiscrete en vous demandant de me faire visiter l'intérieur de votre merveilleux bateau ?

— Ce sera une joie pour moi ! Venez... Nous allons prendre un verre dans le petit salon qui se trouve à l'avant; ensuite, je vous ferai faire le tour du propriétaire.

Installée sur une banquette en face de lui, elle croisa intentionnellement ses longues jambes dans une attitude qui se voulait provocatrice. Puis, levant le verre de whisky que venait de lui servir Stollberg, elle lança le classique « *Prosit !* » auquel l'Argentin répondit, cette fois, sans le moindre accent.

— Mais vous parlez parfaitement l'allemand !

Pendant une seconde l'homme se troubla, puis :

— Je n'y ai pas grand mérite ! Ma grand-mère me l'a appris quand j'étais enfant...

— Je vous félicite de ne pas l'avoir oublié !

Karl Stollberg ne répondit pas. Il semblait tombé en état de transe. Ses yeux globuleux fixaient les jambes de sa visiteuse tandis que son index gauche passait et repassait sur son front dans un geste machinal. Marga fut alors certaine de se trouver devant l'homme du train et elle ne le quitta plus du regard.

Après avoir rampé le long des cuisses de Marga, le regard de Stollberg remonta lentement vers le ventre et les seins jusqu'au visage où il s'immobilisa. D'abord attentives puis incrédules, les pupilles s'agrandirent démesurément tandis que les traits de l'homme s'altéraient profondément. Et, tout à coup, il se ramassa sur lui-même comme un fauve prêt à attaquer. Horrifiée, Marga se rendit compte

alors de la folie qu'elle venait de commettre. Non seulement le monstre l'avait reconnue, mais il venait de comprendre qu'elle aussi l'avait repéré ! Qu'elle l'eût identifié comme étant l'homme du labyrinthe lui importait peu : faute de preuves, cela ne représentait pas le moindre danger pour lui. Mais si elle avait, comme c'était possible, vu sa photographie dans un journal allemand, cela signifierait pour lui un arrêt de mort ! Il ne devait donc pas hésiter à la liquider sur-le-champ.

Il se leva lentement en marmonnant en allemand : « Cette fois, tu ne m'échapperas pas ! » Et les énormes mains retrouvèrent la forme d'une tenaille... Mais de joyeux appels, venus du pont, les firent retomber :

— Karl ! Où êtes-vous ? Vous nous offrez un drink avant le déjeuner ?

C'était le couple argentin venu le surprendre.

La lueur de mort s'éteignit aussitôt dans le regard de Stollberg. Il redevint le milliardaire argentin et c'est avec le sourire qu'il accueillit les nouveaux venus :

— Venez vous joindre à nous...

— Oh ! Vous nous avez devancés ! remarqua la jeune femme en voyant Marga.

— J'allais justement partir... Mon mari m'attend à l'hôtel. A bientôt !

Elle quitta rapidement le bateau.

Quand Dieter revint de la plage, toute trace de peur avait disparu chez Marga.

— Comment te sens-tu, chérie ?

— Beaucoup mieux ! Et ce soir, si cela t'amuse, je propose que nous allions dîner sur le port.

— Sur le... Mais je croyais que ?

— Rassure-toi : je suis certaine que le trois-mâts sera parti !

Quand ils arrivèrent sur le quai, elle lui montra la place laissée vide par le départ du voilier :

— Je ne m'étais pas trompée, chéri. C'était lui...



M. Arnold, qui avait vu dans les quarante-deux premières cartes la raison de l'inquiétude de la consultante, dit doucement :

— Cet homme, madame, aurait pu en effet vous être néfaste et je comprends vos angoisses... Mais nous n'avons pas terminé.

Prenant le paquet des trente-cinq tarots restants, il les mêla et dit pour la seconde fois à sa visiteuse :

— Coupez, je vous en prie.

Cette fois, sans hésiter, elle le fit de la main gauche.

— Je vous remercie.

Après avoir étalé en lignes inégales les nouvelles cartes retournées, il les regarda en silence pour « lire » ce qui s'était passé dans la vie de Marga après les événements de Saint-Tropez. Et il sut que, dès son retour en Allemagne, l'épouse de Dieter s'était rendue – sans en parler à son mari – à Stuttgart, au siège de la Commission Z ou Agence Centrale pour l'Elucidation des Crimes de Violence commis pendant l'ère nazie, organisation qui agit aussi bien sur le plan national qu'international. Mais, là, Marga s'était heurtée à d'innombrables difficultés. La mort de Hans Dortman avait été établie officiellement et les recherches abandonnées depuis des années. Malgré l'efficacité et la bonne volonté de ce groupe d'hommes travaillant à une tâche ingrate, mal appréciée par la plupart de leurs concitoyens, Marga se rendit compte que, sans preuves à l'appui, elle n'arriverait jamais à faire rouvrir le dossier.

Mais l'un des détectives de la Commission Z, qui avait dédié sa vie à la recherche des criminels de guerre, lui donna une information qui fit entrevoir à Marga la possibilité d'aboutir à un résultat rapide.

Trois mois plus tard, tous les journaux titraient en gros :

« Un commando israélien retrouve et enlève en Argentine un certain Hans Dortman, alias Karl Stollberg, criminel de guerre qui avait fait croire à son suicide en 1949 pour qu'on abandonne les recherches dont il était l'objet. Démasqué après vingt-huit années, il a été transporté en Israël, où il devra » répondre de crimes particulièrement odieux. Médecin de son état, il s'était livré dans les camps de concentration à des expériences sexuelles sur des femmes, provoquant la mort ou la folie chez les internées. »

Le jour où Hans Dortman fut exécuté, Dieter serra sa femme contre lui :

— C'est fini, Marga... Tu n'auras plus jamais peur.

— Qui sait ? Je le crois capable de s'échapper de l'enfer pour venir se venger !

La lecture du deuxième jeu était terminée. Après avoir balayé les cartes encore alignées sur la table, M. Arnold parla avec calme :

— Vous allez rejoindre votre mari : c'est lui qui est dans le vrai lorsqu'il vous affirme que le personnage odieux n'appartient plus qu'au passé. Je vous certifie, moi aussi, qu'il est mort. Quant à imaginer qu'il va ressusciter, ce n'est pas raisonnable... Je puis vous affirmer qu'au cours de longues années consacrées à la voyance je n'ai encore jamais rencontré un seul cas de résurrection ! J'ai même reçu lundi dernier la visite de la Mort, venue me narguer[ii]. Et elle m'a donné l'impression d'une personne qui n'aime guère restituer à la Vie ce qu'elle estime lui appartenir pour l'Eternité...

Après avoir regardé le mage avec stupeur, la visiteuse se leva.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, dit-elle simplement.

Quand elle eut quitté le cabinet, M. Arnold souriait intérieurement en se disant : « Elle m'a certainement pris pour un fou ! » Ce en quoi elle avait tort, car c'était bien connu : même s'il ne révélait pas toujours toute la vérité, M. Arnold ne mentait jamais.

LES MILITANTES DE L'AMOUR

Un homme succéda à l'Allemande. Autant cette dernière était distinguée, autant lui ne l'était pas ! Sa façon de marcher « en souplesse » et en balançant le corps, ses cheveux calamistrés et sa petite moustache d'un noir outrancier, ses yeux fendus en amande et striés comme ceux d'un faune, tout chez lui faisait penser au plus redoutable des félins : la panthère noire. La silhouette – déjà inquiétante en elle-même – était engoncée dans un costume trop serré à la taille, les couleurs de la cravate n'étaient pas du meilleur goût, la chevalière agressive ne se justifiait pas, l'or de la montre et du bracelet d'identité en disait trop ou pas assez...

La première qualité d'un mage est de ne pas avoir d'idées préconçues : il se doit d'être hermétique aux impressions extérieures et à tout ce qui peut influencer sa voyance. Pourtant, cette fois, ce fut plus fort que sa volonté : il ressentit immédiatement de l'antipathie pour le nouveau venu. La lourdeur de la mâchoire, la mollesse des lèvres et le regard fuyant n'étaient pas faits pour arranger les choses... Sans atteindre au sens divinatoire d'un M. Arnold, n'importe quel observateur un peu perspicace pouvait déceler que, sous son attitude fanfaronne, l'homme n'était qu'une baudruche pouvant se dégonfler à la première occasion.

Il commença à parler sur le ton persifleur de celui à qui « on ne la fait pas » et qui ne vient se faire tirer les cartes que par amusement :

— Vous devez bien vous douter, monsieur Arnold, que je n'ai pas grande confiance dans ce que peuvent raconter les cartes ! Le boniment, je laisse ça à d'autres !

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Des copains que j'aime bien et qui ne sont pas des imbéciles m'ont dit que vous étiez assez fortiche dans votre spécialité.

— Ma spécialité ? Laquelle ?

— Mais la voyance ! Ils m'ont même conseillé de venir vous voir plutôt le jeudi qui est le jour, paraît-il, où vous utilisez les cartes pour prédire des choses. Moi, le Grand Jeu ça me convient... Vous ne trouvez pas ?

— Possible, mais peut-être qu'un petit jeu ordinaire de cinquante-deux cartes serait suffisant pour localiser votre activité et découvrir les avantages ou les inconvénients qui en découlent... Qu'est-ce que vous aimeriez savoir exactement, bien que vous prétendiez ne pas avoir confiance ?

— Comme tous ceux qui viennent vous consulter, j'aimerais être renseigné sur ce qui va m'arriver...

— C'est là un désir assez banal... Normalement, je devrais vous prier de vous retirer. Il n'est pas dans mes habitudes de travailler – d'autant plus que je le fais bénévolement – pour venir au secours de sceptiques ! Mais il ne me déplait pas de faire aujourd'hui une exception à cette règle que je me suis fixée, pour vous prouver que les mages ne sont pas tous des charlatans comme vous semblez en être persuadé ! Il est bon qu'une fois au moins l'un d'eux vous donne une leçon ! Et nous allons utiliser en effet le Grand Jeu ! Ce sera plus précis.

Après avoir mêlé les soixante-dix-huit cartes, il fit couper par le visiteur. Celui-ci, sans hésitation, le fit de la main gauche : ce qui indiquait que ce n'était peut-être pas la première fois qu'il venait consulter un mage ou une cartomancienne. Les quarante-deux premières cartes furent vite placées en six tas de sept cartes sur la table, puis étalées et enfin retournées. Pendant que M. Arnold commençait sa lecture silencieuse, le consultant l'observait avec une sorte de respect mêlé d'inquiétude. Ce serait quand même fantastique pour lui si ce bonhomme sans âge et si calme lui annonçait « des choses » que personne encore ne lui avait dites ! Et cela dura assez longtemps pour que le sceptique perdît complètement sa faconde.



M. Arnold voyait dans les tarots une ville frémissante d'indignation : c'était Paris.

Pourtant aucun attentat nocturne n'avait été commis par ces hôtes d'une France trop accueillante qui préfèrent y régler leurs comptes plutôt que dans leurs pays respectifs, aucune attaque à main armée n'avait eu lieu, aucune banque n'avait été dévalisée, aucune prise d'otage n'avait été signalée ni aucune fusillade entre truands et forces de l'ordre. C'était le calme plat. Une vraie nuit parisienne d'autrefois, sans cocktail Molotov et sans éclatement de bombe. Mais la violence avait quand même fait son œuvre, et quelle violence ! Des énergumènes avaient osé s'attaquer à cette nouvelle forme de démission des pouvoirs publics devant l'évolution des mœurs et son libertinage de bon ton : la pornographie ! Oui, des mains sacrilèges avaient éclaboussé de peinture noire des affiches de films pornos dont les titres évocateurs auraient jadis fait rougir un escadron de hussards !

Mais les déprédations ne s'arrêtaient pas là ! Devant les salles de cinéma, les photos avaient été arrachées et déchirées en mille morceaux ! Sur le trottoir gisaient des corps décapités, des fesses en lambeaux, des seins lacérés ! Un nombril par-ci, un sexe par-là, ou une bouche tordue par l'orgasme ! Le tout baignant dans des flaques d'eau

laissées par la pluie. Un spectacle affligeant qui mit en rage ceux à qui l'exploitation de la forme la plus basse de la sexualité rapporte des fortunes !

Qui avait pu commettre de tels outrages ? Qui avait pu couvrir les murs de protestations telles que : « *A bas la porno ! Faites l'amour et pas le voyeur ! Occupez-vous de vos fesses et pas de celles des autres ! Vive l'amour pour l'amour !* »

De nombreuses plaintes pour atteinte à la liberté d'expression furent déposées. La police était perplexe. Qui pouvaient bien être ces moralisateurs nouvelle vague ? Ce n'était pas le genre des ligues de vertu d'opérer de la sorte ! Une nouvelle secte alors ? Peut-être...

— Il faut que ça finisse ou notre métier est fichu ! clama une jeune fille en s'adressant à un groupe de femmes. Quand je pense à celles de nos consœurs qui perdent leur temps à occuper les églises ou à donner des interviews à la radio et à la télévision pour obtenir un statut semblable à celui des femmes dites honnêtes ! Je vous demande un peu à quoi ça nous servirait d'être syndiquées, retraitées, respectées, honorées, si on n'a plus de clients ! Elles ne sont guère futées de vouloir à tout prix être affiliées aux bobonnes légitimes ! Faut-il qu'elles n'aient rien compris aux hommes ! Pourquoi croyez-vous qu'ils nous paient, nous les prostituées ? Mais tout bonnement pour pouvoir faire avec nous ce qu'ils ne font pas avec leur femme ou leur maîtresse ! A nous leur lubricité, leurs vices, leurs petites manies, leurs déviations sexuelles, leurs inhibitions, leur sadomasochisme et même leur impuissance ! Mais, si ça continue, ils n'auront plus besoin de faire appel à nos services quand ils seront travaillés par leur entrecuisse ! Ils n'auront qu'à entrer dans un cinéma et là, pour 15 francs, ils pourront voir et entendre des trucs pour lesquels nous, les professionnelles, exigeons un tarif spécial !

— Tu as raison, Denise ! approuva Chouchoute, une blonde à la figure poupine. Bientôt il va falloir s'inscrire au chômage.

Il y eut quelques éclats de rire.

— Y a pas de quoi rire ! reprit Denise. Ça pourrait bien arriver plus tôt qu'on le pense, car il n'y a pas que les films ! Il y a aussi les sex-shops qui nous font une drôle de concurrence avec leurs livres érotiques, leurs revues pornos et leurs gadgets pour se faire tout soi-même ! Un vrai self-service qu'on peut emporter chez soi ! Plus besoin d'aller chercher une fille ! On reste à la maison bien au chaud et, hop ! on s'envoie au septième ciel en moins de deux ! Tenez : l'autre jour, je suis entrée dans l'un de ces sex-shops pour voir... Eh bien, je me suis crue à l'église tellement les types étaient recueillis ! Moi qui croyais que les hommes allaient là pour rigoler ! Pas du tout ! Ils avaient tous des faces de carême ! On aurait dit qu'ils lisaient la Bible ! Et je te

tourne et te retourne les photos dans tous les sens... Et je te lis et te relis les textes, à l'endroit, à l'envers ! Je ne sais pas si on achète beaucoup dans les sex-shops, mais pour reluquer, il y a des amateurs !

— Mais c'est bon pour nous ! dit Irma la boutonneuse. Ces trucs-là, ça échauffe les hommes et après ils viennent nous voir !

— Penses-tu ! Ces types-là sont des voyeurs, c'est tout. Ce sont les mêmes qui nous paient pour seulement regarder ! Alors, qu'ils regardent dans une chambre d'hôtel ou dans une boutique, ça leur fait le même effet ! Peut-être même plus ! Dans les sex-shops, il y en a pour tous les goûts ! On y voit toutes les combinaisons possibles : à deux, à trois, à quatre, en groupe. On en voit aussi de toutes les couleurs, du blanc au noir ébène en passant par le café-au-lait ! Quant aux positions, il faut être contorsionniste ! Et je l'avoue : j'ai fini par acheter un de ces magazines parce que je me suis rendu compte qu'on n'était plus dans le vent !

— T'as bien fait ! fit Chouchoute. Pas plus tard qu'hier soir, j'ai été très vexée. Un de mes « fidèles » m'a dit : « Tu pourrais pas trouver autre chose ? Ça fait trois fois en quinze jours que tu me fais Titi et Gros Minet ! » Dis, Denise, tu me le passeras ton magazine ?

— Pas besoin ! Vous en aurez autant que vous voudrez. Notre prochaine opération commando sera dirigée sur les sex-shops !

Trois jours plus tard, les journaux titraient :

« Le gang des Anti-Pornos passe de nouveau à l'action. Deux sex-shops saccagés et dévalisés pendant la nuit. Les passants de la première heure se sont rués sur les livres et revues éparpillés sur le trottoir. On a même vu une dame très distinguée ramasser un objet que la décence empêche de nommer et s'enfuir en le mettant dans son cabas. »

Cette fois, les pouvoirs publics s'émurent. Qui étaient ces gens qui s'attaquaient au problème de la pornographie alors que les « élus », eux, n'avaient pas encore eu le courage de le faire par peur de toucher à la sacro-sainte loi sur la liberté d'expression ? Ces militants de la vertu allaient leur faciliter la tâche ! Si le public montrait son approbation, les « élus » n'auraient plus qu'à emboîter le pas sans pour cela déclencher un tollé général !

Un homme, au volant d'une Peugeot, passait dans une rue proche des Champs-Élysées. L'heure était tardive. Une pluie glacée avait vidé trottoirs et chaussées. Député de Paris, Marc revenait d'une séance de nuit à l'Assemblée. Séance des plus agitées... Le sujet du débat : la pornographie !

Bien qu'étant l'un des plus jeunes députés et malgré son esprit ouvert, Marc était écoeuré, comme beaucoup de gens, par la vague d'obscénité qui déferlait sur la France sous la forme d'écrits, de films,

de pièces de théâtre et de sex-shops. Toutes les classes de la société risquaient d'être gangrenées. C'était pourquoi il avait pris la parole à l'Assemblée pour accuser les pornographes de vouloir faire de Paris un autre Hambourg. Emporté par son lyrisme, il s'était écrié :

« Ce qui est encore tolérable dans un port où les brumes du Nord et la nostalgie des grands départs poussent les hommes à s'abîmer dans la débauche ne l'est plus dans une ville telle que Paris ! C'est même injurieux pour les habitants de la capitale de se voir traiter comme des malades ayant besoin de visions pornographiques pour réussir leur vie sexuelle ! »

Alors qu'il attendait devant un feu rouge, son attention fut attirée par un petit groupe de femmes qui marchaient devant lui sous les rafales de pluie. Qui étaient-elles pour se promener ainsi à 3 heures du matin dans les rues désertes ? Qu'est-ce qu'elles y faisaient ? Intrigué, Marc les suivit, puis stoppa le long du trottoir. Les femmes s'arrêtèrent à une centaine de mètres de lui, regardèrent de tous côtés, puis l'une d'elles se détacha et fit un signe. Aussitôt une autre s'approcha de la porte d'une boutique pour manipuler la serrure. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et les femmes s'engouffrèrent à l'intérieur, sauf une qui resta dehors pour faire le guet.

Médusé, le parlementaire vit voler sur le trottoir des livres, des revues, des photos et des objets assez bizarres qu'il ne put identifier à la distance où il était. Son premier mouvement fut d'aller arrêter cette scène de vandalisme, mais il changea d'avis en voyant déboucher au bout de la rue un car de police. Celle qui faisait le guet l'aperçut en même temps que lui. Un sifflement et les autres filles se précipitèrent hors de la boutique en emportant des livres qu'elles fourraient dans de grands sacs. Puis elles se mirent à courir en s'éparpillant dans tous les sens. Le car de police, qui les avait aperçues, fonça. « Le commando anti-porno ! » se dit Marc. Il se souvenait être passé la veille devant un sex-shop dans cette même rue et avoir regardé la vitrine, justement pour pouvoir attaquer ce déploiement d'obscénités en connaissance de cause... N'était-ce pas fantastique de découvrir que le fameux commando n'était composé que de femmes ?

La dernière à sortir de la boutique courait dans sa direction, poursuivie par le car de police. Lorsqu'elle arriva à hauteur de sa voiture, il ouvrit la portière, la happa et la fit asseoir à côté de lui. Quand le car s'arrêta à côté d'eux, il était en train d'embrasser la fugitive comme il l'avait vu faire au cinéma dans une situation analogue. Les policiers ne furent pas dupes, mais le député sortit sa carte. Ils en restèrent confondus et s'éloignèrent en s'excusant.

— Merci, dit Denise, sans vous j'étais embarquée !

— C'est moi qui devrais vous remercier : vous avez du cran ! Grâce à votre initiative, le gouvernement va enfin pouvoir agir. Quelle

curieuse coïncidence que je sois témoin de votre lutte le soir même où j'ai pris la parole devant l'Assemblée pour fustiger la pornographie ! J'ai même rendu hommage à ceux qui agissaient dans l'ombre pour nous débarrasser de ce fléau ! Je ne me doutais guère que cet hommage s'adressait à de jolies filles et que je recueillerais leur meneuse !

Les yeux de Denise s'agrandirent d'étonnement : celui qui venait de la sauver de la police semblait vraiment croire qu'il avait affaire à une amazone de la vertu alors qu'elle ne faisait que défendre son gagne-pain ! Il était vrai aussi que son métier n'était pas inscrit sur son visage. Au contraire, avec sa candeur voulue, elle donnait plutôt l'impression d'être une jeune fille d'excellente famille.

— Vous me permettez de vous raccompagner chez vous, mademoiselle... Mademoiselle comment, au fait ?

— Denise... Chambord !

— C'est là un nom qui évoque les fastes de la Renaissance... Je m'appelle Marc Bonin, député de Paris.

— Député ? Oh ! je suis ravie... Moi j'habite la province. Je suis venue passer quelques jours chez une de nos zélatrices de l'A.D.P., mais maintenant je ne sais plus si elle a pu rentrer chez elle ! Peut-être a-t-elle été arrêtée. Ce serait épouvantable ! Une fille si bien ! Sa famille ne s'en remettrait pas !

— Si cela était, peut-être pourrais-je la faire libérer immédiatement... Car enfin, quel mal a-t-elle fait ? Au contraire, vous faites du bien : vous assainissez la voie publique... Les sex-shops sont une honte ! Vous avez bien dit tout à l'heure l'A.D.P... Qu'est-ce au juste ?

— L'Association de Défense de la Pudeur.

— Ça existe ? C'est surprenant à notre époque ! Et, ce qui est le plus merveilleux, c'est de découvrir que ce sont de jeunes et charmantes jeunes filles qui en constituent le fer de lance ! Cela me confirme dans mon idée que la jeunesse actuelle est beaucoup moins pourrie qu'on ne le dit ! Alors, je vous ramène chez cette amie ?

— Cela m'ennuie un peu... D'habitude nous sortons et rentrons toujours ensemble... Si ses parents me voient revenir seule, ils vont s'affoler et comment voulez-vous que je leur dise qu'elle a été emmenée dans un car de police ? Ça ferait très mauvais effet !

— Vous avez raison. Mais, de toute façon, il ne faut pas trop vous inquiéter au sujet de votre amie : le pire qui pourrait lui arriver serait de passer quelques heures au car.

— Au car ? répéta Denise, feignant l'étonnement.

Il sourit.

— C'est une expression assez pittoresque qui veut dire que l'on vous garde au commissariat juste le temps nécessaire à une

vérification d'identité. Demain matin, au plus tard, elle sera libérée.

— Alors, je préfère ne rentrer chez ses parents que demain, après elle. Comme cela je n'aurai pas d'explications à leur donner. Mais où vais-je pouvoir aller ?

— Si cela vous rend service, je serai enchanté de vous offrir l'hospitalité... en tout bien, tout honneur naturellement ! J'ai la chance d'habiter un assez grand appartement, où une chambre d'ami est toujours prête. Il m'arrive souvent d'y loger des confrères de la Chambre qui, eux aussi, habitent la province. Vous pourriez tout au moins vous y reposer pendant quelques heures.

— C'est très gentil à vous... Seulement c'est un peu délicat... Je ne sais si je dois... Et puis tant pis ! J'accepte ! Je suis tellement fatiguée ! Ces nuits de Croisade sont épuisantes...

— Jojo, réveille-toi ! cria Chouchoute en secouant l'homme endormi.

Jojo grogna et ouvrit un œil. Il s'était couché tard après une partie de poker où il avait tout paumé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? T'as pas fini de me les casser ? maugréa-t-il.

— Denise a été embarquée par la police ! Je suis passée chez elle, il n'y a personne !

— Quoi ?... Comment embarquée ? Où ça ?

— On a été faire le coup à un sex-shop du côté des Champs-Élysées ! D'abord, ça a marché du tonnerre... On était très en forme, puis, manque de pot, voilà un car de flics qui se radine ! Alors, on s'est planquées dans tous les azimuts ! Ils ont certainement ramassé Denise !

Le visage de Jojo devint noir de colère. Il éclata :

— Ah, vous, les bonnes femmes, vous n'en ratez pas une ! Je vous avais pourtant prévenues que ça finirait mal ! Mais non : au lieu d'aller faire votre petit turbin bien tranquillement, il a fallu que vous jouiez les Jeanne d'Arc encore une fois. Ça suffisait pourtant comme ça ! Vous lisez donc pas les journaux ? Hier soir, à l'Assemblée, ça a dû discuter dur au sujet du porno ! Au train où ça va, bientôt il y aura des interdits ! Suffisait d'avoir un peu de patience ! Faut croire que ça vous démange toutes de devenir les militantes de quelque chose ! Toutes dingues !

— En attendant, la pauvre Denise est en cabane ! pleurnicha Chouchoute.

— Ça lui fera les pieds ! Elle n'en fait qu'à sa tête, celle-là ! Il y a longtemps que j'aurais dû la rappeler à l'ordre ! Voilà ce qui arrive quand on est trop gentil avec les femmes !

Il se leva, majestueux, pendant que Chouchoute lui passait sa robe de chambre.

— Une fille en moins et pour combien de temps ? C'est pas ça qui va arranger mes affaires ! Va falloir mettre les bouchées doubles, toi et les autres ! C'est tout de même pas moi qui vais payer les pots cassés ! L'emm... c'est qu'à vous quatre, vous valez pas une Denise !

— Pas besoin de me le dire, on le sait ! C'est une fille formidable. Quelle classe ! C'est pas pour rien qu'on l'appelle la Baronne. Oh ! Elle en a dans le citron, elle !

— Dans notre boulot, c'est pas tellement ça qu'il faut en avoir...

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien ! Tu ne veux tout de même pas que j'aille réclamer la Baronne à la police ! Tu te rends compte dans quel pastis elle risque de me mettre, celle-là ? Il faut surtout pas bouger ! Tu penses : effraction, vol, destruction, incitation à la violence, provocation ! Ça va chercher loin, bien que ce soit pour un motif valable : la sécurité de l'emploi ! La seule chose qu'on puisse faire, c'est d'attendre ! Mais je te jure que, quand je la récupérerai, elle aura son paquet !

Quand Denise ouvrit les yeux, elle fut étonnée de se trouver dans un lit de satin vert au milieu d'une chambre meublée avec goût. Ça ne sentait ni l'hôtel de passe ni le garni ! Qu'est-ce qu'elle faisait donc là toute seule ? Un homme avait pourtant dû partager ce lit avec elle cette nuit ! Où était-il ? Elle regarda sa montre-bracelet : midi ! D'un seul coup tout lui revint : l'attaque du sex-shop, la fuite devant la police, l'inconnu qui la tirait dans sa voiture... Comment était-il donc ? Ah, oui ! Elle le revoyait maintenant : grand, le visage sérieux, les traits virils et des yeux marron aussi chauds que sa voix. Il lui avait donné une impression de force tranquille teintée d'ingénuité. Un homme, un vrai, pas un polichinelle ! Ne lui avait-il pas dit qu'il était député ? Possible, après tout, puisque la police les avait laissés tranquilles après qu'il eut sorti ses papiers ! Mais avaient-ils fait l'amour cette nuit ? Sûrement pas ! Les draps étaient trop lisses et trop bien tirés pour avoir connu des étreintes amoureuses ! Mais pourquoi diable n'avaient-ils pas fait l'amour ? « Il n'a pas osé ! pensa-t-elle. On ne traite pas une militante comme une femme ordinaire ! »... Et s'il découvrait la vérité ? Il ne fallait pas qu'il la découvre ! Jamais ! Sans savoir trop pourquoi, Denise, en cet instant, aurait fait n'importe quoi pour ne jamais décevoir son sauveteur !

Elle regarda à nouveau autour d'elle. Dire qu'il y avait des femmes qui se réveillaient tous les jours dans le même lit ! Des femmes dont les hommes travaillaient pour leur donner tout ce qu'elles désiraient ! Des femmes qui ne couchaient qu'avec un homme et qui faisaient même des enfants !

L'atmosphère de cette chambre venait de ressusciter la Denise d'autrefois, celle de ses dix-huit ans... La Denise sage, mais qui rêvait

trop de belles robes, de manteaux de fourrure et de bijoux... La jeune fille, qui avait débuté comme secrétaire, avait trouvé vite fastidieux de taper des factures toute la journée. Et ne lisait-elle pas dans les yeux des hommes qu'elle était belle et désirable ? Si elle savait s'y prendre, elle pourrait sans aucun doute dénicher l'oiseau rare : l'homme riche prêt à l'épouser ou tout au moins à l'entretenir. Les jeunes femmes d'aujourd'hui préfèrent l'argent à un bonheur stable. Mais, pour gagner la bataille, il fallait se nipper, aller chez le grand coiffeur, apprendre surtout à mettre sa beauté en valeur.

Quand ce fut fait, elle se trouva endettée, sans avoir déniché autre chose que des chefs de bureaux ou des employés subalternes. C'est à ce moment que Jojo était entré dans sa vie. Jojo avec sa belle gueule, son baratin et ses prouesses au lit. Comment avait-elle été assez sotte pour croire à ses bobards ? Jojo un P.-D.G. promettant le grand amour, le mariage, la belle vie ! Trois mois plus tard, elle travaillait pour lui... Et elle en avait assez de travailler pour qu'un « Monsieur Jojo » pût jouer tranquillement au poker toute la journée et une partie de la nuit ! Comme la pornographie, cela devait disparaître !

On frappa discrètement à la porte de la chambre. C'était la bonne qui demandait « si Mademoiselle désirait son petit déjeuner ». « Un café bien fort, c'est tout ! » répondit Denise qui goûtait le luxe exquis d'être servie au lit. « Monsieur a demandé si Mademoiselle lui ferait le plaisir de déjeuner avec lui. Monsieur sera de retour à 13 heures. » « Mademoiselle » n'hésita pas : elle serait ravie d'accorder un tel plaisir à « Monsieur »...

— Avez-vous bien dormi ? s'enquit Marc en découvrant Denise qui l'attendait dans son salon.

— Sûrement mieux que si j'avais été en prison !

— Vous êtes-vous remise de vos émotions ?

— Je n'y pense même plus, mais j'ai la très nette impression d'abuser de votre hospitalité.

— Vous ne me dérangez pas du tout ! Etes-vous donc tellement pressée de retourner chez votre amie ?

— Oh non ! Ses parents sont très ennuyeux...

— Alors, pourquoi ne pas rester ici ? Vous serez beaucoup plus libre de vos mouvements. Connaissez-vous bien Paris ?

— Pas tellement... Je n'y viens que pour assister aux réunions de l'A.D.P...

— Etes-vous nombreuses dans cette association ?

— Nous commençons seulement. Pour l'instant, nous ne sommes que cinq vraies militantes.

— J'aimerais bien faire aussi la connaissance de vos compagnes. Un tour d'horizon avec vous cinq me serait utile pour étayer le projet de loi contre la pornographie que j'ai l'intention de faire présenter au

Parlement... Pourquoi ne les inviteriez-vous à déjeuner ici ?

— Je ne sais pas si...

— Soyez sans crainte : je respecterai leur anonymat et leur identité ne sera jamais révélée. Mais je suis persuadé que, grâce à l'appui de votre mouvement, la pornographie sera enfin vaincue ! C'est pourquoi il faut que je vous voie toutes en même temps : l'union ne fait-elle pas la force ?

Quand Chouchoute entra précipitamment dans le bistrot où Jojo avait l'habitude de réunir ses « gagneuses » une fois par semaine, Ginette, Lulu et Cri-Cri étaient déjà installées autour de la table. Après avoir jeté un regard circulaire et prudent, la nouvelle venue chuchota :

— Il n'est pas encore arrivé ?

— Il a dû flemmarder au plumard, fit Cri-Cri. Mais qu'est-ce que tu as ?

— Ecoutez vite ! Denise n'est pas en tôle ! Elle m'a téléphoné il y a une heure : elle est chez une espèce d'illuminé ! Un député, à ce qui paraît ! Il veut nous connaître ! Il croit qu'on fait dans la vertu ! On est toutes invitées à déjeuner chez lui après-demain. Mais il ne faut pas qu'il comprenne ce qu'on fait comme boulot ! Vu ? Alors, Denise a bien recommandé : petites robes simples, coiffures rangées et très peu de maquillage ! « De la tenue, surtout de la tenue ! » qu'elle a dit, la Denise... En échange, elle a promis de tout faire pour nous débarrasser de Jojo ! Pour ça, je crois que ça vaut la peine d'aller au gueuleton...

Elle fut interrompue par l'entrée de Jojo. Celui-ci, après avoir traversé lentement la salle de son pas de fauve et en balançant les épaules, s'installa au bout de la table comme un président de conseil d'administration. Son visage basané suintait la mauvaise humeur. Le nez dans leur assiette, « ses femmes » attendaient l'orage. Il éclata :

— Je vais vous en apprendre une bien bonne ! Cette salope de Denise n'a pas été arrêtée par la police ! Et elle n'a même pas eu d'accident ! Elle a tout simplement foutu le camp !

— Oh ! firent les filles en chœur.

— La garce ! Si jamais je lui mets la main dessus, elle passera un drôle de quart d'heure !

Et Jojo attaqua son canard aux navets, le plat du jour.

— C'est tout l'effet que ça vous fait ? La Baronne est partie en cavale et tout ce que vous trouvez à dire, c'est « Oh ! » ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on te dise ? risqua Chouchoute. Tu le vois bien : on est toutes consternées...

— Bon sang de bon sang ! Si elle s'est barrée avec un type, je lui ferai la peau à celui-là ! J'arriverai bien à les retrouver !

Un frisson passa dans le dos des quatre filles et on n'entendit plus que les mâchoires de Jojo broyant les os du canard.

Assis devant un feu de cheminée, Denise et son député savouraient un whisky. Une coloration inhabituelle teintait la peau mate de Denise dont les yeux brillaient comme des agates. Était-ce le reflet du feu ou plutôt de la joie qui couvait en elle ?

— Voulez-vous que nous sortions dîner ? proposa Marc.

— Oh non ! J'aimerais mieux rester ici : je m'y trouve si bien ! Je me sens – comment vous expliquer ? – détendue et à l'abri... Oui, c'est cela : à l'abri !

Elle n'osa pas ajouter : et heureuse...

Ce fut lui qui le dit :

— Heureuse ?

— J'avoue... et peut-être pour la première fois.

— Vous ne m'en voulez pas de vous avoir enlevée à votre amie et de vous garder ici pour moi seul pendant quelques jours ?

— Oh non ! Au contraire !

— Il ne tient qu'à vous que ces quelques jours se prolongent...

— Vous croyez ?

Quand les quatre « consœurs » arrivèrent le lendemain pour le déjeuner, Denise eut du mal à les reconnaître. La peau luisante d'avoir été lavée au savon, les yeux aux paupières légères, la bouche couleur muqueuse, elles arboraient des toilettes qui n'auraient pas été déplacées dans une fête de charité. Cri-Cri en avait profité pour mettre ses lunettes de myope que Jojo lui interdisait de porter dans le boulot; Ginette avait tordu ses longs cheveux en un chignon serré; Lulu avait aplati ses frisettes et Chouchoute avait tressé ses cheveux blonds en nattes encadrant son visage de poupée.

— Alors ? demanda Chouchoute. Ça peut aller ? Qu'en dis-tu ?

— C'est presque trop bien ! répondit Denise.

— Tu te rends compte, si Jojo nous avait vues comme ça ! Il en aurait eu une attaque ! Dis donc, c'est rudement chic chez ton député ! Alors, ça biche ?

— Pour le moment, oui.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? dit Cri-Cri. Tu sais, Jojo est sur le pied de guerre. Il sait que tu n'as pas été arrêtée ! S'il te trouve avec un homme, ça va pas être beau à voir...

— Je le sais. Mais qui ne risque rien n'a rien. En tout cas, je préfère perdre Marc, plutôt qu'il n'apprenne que je suis une prostituée ! Attention, il arrive. De la tenue ! Je vous revaudrai ça.

— Mesdemoiselles, soyez les bienvenues !

Denise fit les présentations avec une aisance qui souffla Chouchoute. Elle le méritait mille fois son surnom de Baronne, la Denise !

Ce fut un étrange repas. Les filles restaient silencieuses, à l'exception de Chouchoute qui, mise en gaieté par le bon vin, se lançait dans des tirades qu'un coup de pied de Denise arrêta aussitôt.

Le député posait des questions sur leurs activités, leurs espoirs, leurs rêves... Il voulait surtout savoir comment elles avaient été amenées à créer l'A.D.P.

— Ah, dit-il, il en faudrait davantage, des jeunes femmes comme vous qui croient encore à un idéal de vie dans un monde de désillusions !

— Ça, c'est bien vrai, hasarda Cri-Cri. Mon idéal à moi serait d'avoir un homme qui travaille pour moi, des gosses, et de vivre bien peinarde !

— Moi, renchérit Ginette, j'aimerais avoir une ferme comme celle où j'ai été élevée : la vie saine, quoi ! A l'air ! Le bon air de la campagne et pas celui des trottoirs !

— Moi, je voudrais être libre, dit Lulu. Libre de faire ce que je veux à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ! Libre de me promener quand j'en ai envie et pas sur commande, libre de me coucher, quand ça me dit, ou de rester debout. Libre aussi de prendre dix kilos si ça me fait plaisir !

— Oh moi, glapit Chouchoute, pourvu que j'aie un homme dans mon lit... Enfin, je veux dire : un gentil petit mari...

L'hôte regardait les filles à tour de rôle tandis qu'elles parlaient et un immense étonnement se peignait sur son visage. Puis son regard revint avec une tendresse amusée vers Denise qui semblait gênée.

Trois semaines s'étaient écoulées. Denise était toujours chez Marc. Elle ne sortait jamais. Toute la journée elle restait à lire et à attendre celui dont elle avait fait son amant. Leur première nuit leur avait apporté de telles extases qu'ils se demandaient comment ils avaient pu exister l'un sans l'autre. Pour elle, c'était la réalisation de tous ses désirs, pour lui la découverte que l'amour pouvait être aussi envoûtant que la politique. Et un jour il lui dit :

— Ce soir, chérie, nous allons sortir. Je veux te montrer... Tu vas te faire très belle ! Achète tout ce qui te fera plaisir : voilà des chèques en blanc...

Elle dut accepter.

Quand elle rentra, elle l'attendait debout devant la cheminée. Une longue robe blanche moulait son corps harmonieux, un lourd collier vert creusait un sillon entre ses seins, ses cheveux mordorés tombaient lisses sur ses épaules. Humble malgré sa beauté, elle semblait quémander son approbation. Il la donna.

— Tu es pour moi un rêve... Et, comme un rêve, j'ai peur que tu ne disparaisses !

— Allô, Denise ! C'est moi, Chouchoute ! Jojo a trouvé ta trace ! Paraît qu'il t'a vue sortir de chez Lasserre ! Il t'a suivie jusque chez le député ! J'ai très peur ! Sauve-toi ! Il va sûrement venir te chercher !

— Non ! Arrête-le, je t'en supplie ! Dis-lui que je vais revenir ! Dis-lui n'importe quoi, mais empêche-le de venir ici ! Fais ça pour moi, Chouchoute !

— Si tu crois que ça va être facile ! gémit Chouchoute en raccrochant.

Après avoir réfléchi quelques instants, elle prit une décision. Les grands moyens... Il fallait employer les grands moyens ! Il n'y avait que ça...



M. Arnold venait d'apprendre beaucoup de choses par la lecture des quarante-deux premières cartes.

— Où en êtes-vous ? demanda le consultant. Sincèrement, vous y voyez clair dans toutes ces figures bizarres ? Moi, je n'aime pas ce genre de cartes illustrées : je n'y ai jamais rien compris et ce n'est pas net... On ne peut pas faire une bonne partie avec ça !

— Certainement pas un poker !

— Ah ? Vous avez vu que j'y jouais ?

— Oui... A cela et à autre chose... A tous les jeux où l'on peut tricher ! C'est pourquoi vous n'aimez pas les tarots : eux, ils ne trichent jamais !

— Qu'est-ce que vous avez encore vu ?

— Que vous êtes un tombeur, ne comptant plus ses succès féminins.

— Sans blague ? Ça aussi, c'est dans vos cartes ? Formidable ! Eh bien, c'est plutôt flatteur pour moi.

— Oui et non...

— Je reconnais ne pas trop mal me défendre avec les gonzesses... L'ennui, c'est qu'elles ne sont pas toutes régulières.

— Régulières ?

— Ça veut dire « fidèles »...

— Vous en demandez beaucoup ! Quand on a autant de femmes que vous, on ne peut pas exiger cela d'elles... Il faut faire preuve de compréhension : la femme est un être délicat.

— C'est vous qui le dites ! On voit bien que vous ne les pratiquez pas comme moi !

— Qui sait ? De toute façon, à cause d'elles vous aurez des ennuis...

— Je sais : j'en ai déjà eu !

— Je répète : de gros ennuis...

Le visage du visiteur se rembrunit :

— Des ennuis... d'argent ?
— D'argent et disons : de police...
— C'est dans vos cartes, ça aussi ?
— Mais oui ! Tout est dans ces cartes que vous méprisez... Par exemple, il y est dit que vous allez être trahi.
— Moi ! s'exclama l'homme en riant faux. Cela m'étonnerait ! Personne n'oserait, parce que quand je me fâche...
— Ça ne donne rien de très bon pour vous ! Je ne voudrais pas vous impressionner, mais cette première tranche de jeu ne vous est guère favorable !
— Pourtant, tout allait très bien pour moi jusqu'à présent ?
— Peut-être, mais, comme vous êtes venu me consulter sur votre avenir, je suis bien obligé de vous répondre... Coupez !
— Qu'est-ce que c'est ?
— Le reste du Grand Jeu... La partie n'est pas jouée ! Maintenant taisez-vous et laissez-moi voir si, oui ou non, les trente-cinq dernières cartes confirment ce que m'ont révélé les premières...



C'est Jojo lui-même qui se présenta quand les nouvelles cartes furent retournées. Il venait d'entrer dans le bistrot, son P.C.

— Qu'est-ce que tu fais ici à cette heure, Chouchoute ? T'es pas au boulot ?

— Je suis venue t'annoncer que Denise a téléphoné : elle revient...

Un rictus de satisfaction découvrit les dents de carnassier du souteneur :

— Pas possible ? Mme la Baronne revient ! Je me demande un peu ce qui a bien pu la décider.

Et une formidable gifle s'abattit sur la joue de la fille.

— C'est toi, ordure, qui l'as prévenue que j'allais la chercher, hein ? Tu m'as trahi, salope ! De quoi ça se mêle ? Comme si j'avais besoin d'une gourde de ton genre pour régler mes petits comptes ! On aura tout vu ! Et puis c'est normal qu'elle se radine... Suis-je pas son homme ?

— Son homme ! Tu ne sais même pas ce que c'est qu'un homme !

— Ça va durer longtemps ? Mais qu'est-ce qui vous prend à toutes ? C'est la révolte ? Ginette me fait la gueule, Cri-Cri me nargue, Lulu se rebiffe et toi tu m'insultes ! Il va falloir faire une bonne reprise en main... Allez, ouste ! Ote-toi de mon chemin...

— Non ! Tu n'iras pas la chercher !

— Je n'irai pas ?

Une autre gifle s'abattit sur Chouchoute qui barrait la porte. Pour elle, c'était une de trop. De toutes ses forces, elle leva le genou qui atteignit Jojo dans la partie la plus vulnérable de son auguste personne. Il poussa un hurlement de douleur en se pliant en deux.

Chouchoute en profita pour jouer les filles de l'air et courir jusqu'au commissariat de police. Dans le bistrot, ce fut la panique : on n'avait jamais vu ça !

Si Jojo disparut de la circulation pour faire un séjour prolongé qu'il n'avait pas prévu, Denise aussi se volatilisa. Toutes les recherches de Marc restèrent infructueuses. Et Marc commença à désespérer. Où était-elle ? Son nom s'était révélé aussi faux que l'adresse de la pseudo-famille de l'amie... Quant à l'A.D.P., personne n'en avait jamais entendu parler ! Quel que soit le secret de cette femme, elle avait été pour le député un beau rêve : on essaie toujours de retrouver un rêve agréable.



M. Arnold releva la tête.

— Pour vous, monsieur, c'est terminé, dit-il à Jojo.

— Terminé ? Il reste pourtant des cartes étalées sur la table ?

— J'y ai vu tout ce qui vous concerne.

— Alors, ça s'arrange ou pas ?

— Ça ne s'arrange pas.

— Ce qui veut dire ?

— ... que je vois pour vous un rival ayant une certaine puissance... C'est même très curieux, je vois des actes de violence, des bagarres... Vous ne faites pas de politique, par hasard ?

— Je n'aime pas me fatiguer pour des fumistes.

— Pourtant c'est très net : un grand vent de révolte souffle autour de vous... Je vois aussi un logement dont les fenêtres ont des barreaux...

— Des barreaux ? Ils sont dans les cartes ?

— Il y en a même tout autour de vous. Voyez vous-même : cette carte, qui se nomme *Le Chaos*, est complètement cernée par les autres... Elle ne peut plus se libérer. C'est grave !

M. Jojo s'était levé, le visage décomposé :

— Je ne crois pas un seul mot de tout ce que vous venez de me raconter. Mais quand même, ça produit un drôle d'effet... Et voulez-vous que je vous dise une bonne chose : c'est l'exercice de votre profession qui devrait être interdit et des types comme vous mis en taule !

Après son départ, M. Arnold se pencha à nouveau sur les cartes qu'il avait volontairement laissées étalées, et il eut une dernière vision assez réconfortante. Il n'y avait plus de M. Jojo, mais une Denise qui sortait seule d'un bar dans une rue voisine des Champs-Élysées. « Décidément, se dit le mage, c'est son quartier de prédilection ! » Une Denise qui lançait un coup d'œil professionnel dans la direction d'une voiture passant à allure réduite. Brusquement, quand la voiture fut à

sa hauteur, la portière droite s'ouvrit : deux bras vigoureux happèrent la fille qui poussa un cri en reconnaissant le conducteur :

— Toi ! Oh non, Marc, pas toi !

Pendant que la voiture démarrait en trombe, l'homme dit :

— Tu sais, chérie, je viens d'avoir une idée formidable ! Toi et moi nous allons créer un nouveau mouvement... Devine comment il s'appellera... L'Association des A.I.

— Les A.I. ? Ça veut dire quoi en clair ?

— Les Amants Impossibles.

Et la voiture sortit définitivement du Grand Jeu.

L'AMOUR UTOPIQUE

C'était une femme aux cheveux tout blancs : une dame aussi.

A peine introduite dans le cabinet de M. Arnold, elle commença à parler français avec un net accent yankee. Le mage apprit qu'elle se nommait Mrs Howard, qu'elle était originaire d'une petite ville de l'Oklahoma, qu'elle était veuve depuis deux ans et qu'elle visitait la France et l'Italie en tour organisé. Cette présentation terminée, elle en vint au but de sa visite :

— Monsieur Arnold, j'ai lu il y a un mois, le lendemain de mon arrivée en France, dans l'édition parisienne du *New York Herald Tribune*, une étrange histoire qui s'est déroulée à Saigon quand les troupes américaines étaient au Viêt-Nam : celle d'un certain John Denner. Et j'ai noté le jour, l'année et surtout le nom de l'hôpital militaire où se sont déroulés les événements racontés. Cela parce que j'ai eu le malheur de perdre mon fils unique à la même date dans ce même hôpital et dans des circonstances qui m'ont toujours paru troublantes. Chaque fois que mon mari et moi avons fait des démarches auprès des autorités militaires pour savoir dans quelles circonstances exactes notre cher Richard était mort, nous n'avons reçu que cette réponse : notre fils était mort des suites de ses blessures à l'hôpital de campagne n° 72, le 2 décembre 1965. Nous n'avons jamais pu obtenir d'autres éclaircissements... Dix années ont passé. Maintenant je suis seule au monde et je commençais presque à me résigner, acceptant la disparition prématurée de celui qui aujourd'hui serait certainement mon soutien, quand, par le plus grand des hasards, j'ai lu le récit de la vie de ce John Denner. J'avoue avoir été bouleversée... Croyez-vous à l'instinct d'une mère, monsieur Arnold ?

— Oui, madame. C'est le plus sûr qui soit au monde.

— Eh bien, cet instinct me fait croire qu'il existe un rapport entre la mort de mon fils et ce John Denner... Ne trouvez-vous pas troublant que le lieu, la date et les circonstances soient les mêmes ? Pensez-vous que vous puissiez voir dans les cartes si cet homme a réellement connu mon fils et s'il a joué un rôle dans sa mort ?

— Quelle est la date de naissance de votre fils ?

— Le 2 mai 1944.

— Et celle de sa mort ?

— Le 2 décembre 1965.

— En nous plaçant entre ces deux dates, nous allons tenter de voir si, oui ou non, ce John Denner a eu un contact quelconque avec votre

films. Veuillez couper, madame...



Chose curieuse, John Denner se présenta presque immédiatement dans le premier jeu. Il se trouvait dans la salle des urgences de l'hôpital américain de campagne n° 72, au nord de Saigon, et il restait penché, dans une sorte d'hébétude, devant le corps d'un G.I., à peine sorti de l'adolescence, qui venait de sauter sur une mine. Il fallait pratiquer la double amputation des jambes et le chirurgien John Denner s'y était refusé. Pour certains il avait « craqué », pour d'autres sa logique d'homme avait été plus forte que sa conscience professionnelle. Mais, de toute façon, pour l'armée cela équivalait à une désertion. Et Denis Howard, le G.I. aux jambes déchiquetées, était mort de ses blessures avant qu'un autre chirurgien, remplaçant son confrère défaillant, ait eu le temps d'intervenir. Renvoyé immédiatement aux U.S.A. pour y être jugé par un conseil de guerre, John Denner fut finalement acquitté, sa responsabilité totale n'ayant pas été reconnue. Mais il fut dégradé et rayé de l'ordre des médecins.

On disait de lui qu'il était fou. C'est sans doute ce qui l'avait sauvé lorsqu'il était passé en conseil de guerre. Son cas était sans précédent et ceux qui eurent à le juger se trouvèrent devant un dilemme. La désertion devant l'ennemi, la trahison, l'insoumission sont les motifs courants pour envoyer un homme devant le peloton d'exécution, mais quelle sentence prononcer contre un chirurgien-major qui, au moment d'amputer un combattant de ses deux jambes, refuse d'opérer parce qu'il juge en son âme et conscience que, pour un homme de vingt ans, la mort est préférable à une double mutilation ?

Depuis deux ans, le chirurgien-major John Denner voyait chaque jour des ambulances déverser leurs sinistres chargements de corps sanglants, brûlés, mutilés, et chaque jour il avait opéré, amputé, fait des greffes, taillé dans de jeunes chairs où coulait cependant la sève reproductrice de son pays.

Il accomplissait sa tâche avec ferveur, luttant pied à pied contre la mort car il croyait en la vie en tant qu'œuvre de Dieu. Que s'était-il passé tout à coup chez lui pour qu'il laissât mourir ce jeune G.I. ? Blocage de l'activité physiologique ou psychique ? Coup de fatigue dû au surmenage ? Traumatisme nerveux ?... Depuis plusieurs semaines le chirurgien était sur la brèche. Une bataille sanglante se déroulait dans une ville proche où huit mille G.I.'s combattaient pour briser l'encerclement du Viêt-minh. Les pertes étaient sévères et le moral, à l'arrière, mauvais. Mais John Denner était un homme solide, équilibré, d'un calme impressionnant. Alors, comment expliquer sa soudaine défaillance ?

Une femme l'aurait pu : Mary Parker. Arrivée au Viêt-Nam un an plus tôt, elle avait été affectée au même hôpital que John Denner où

elle était devenue son assistante.

Jour après jour, ils avaient accompli leur tâche dans des conditions difficiles pour une cause ingrate. Jour après jour, ils avaient vécu des alternatives d'espoir et de désespoir, surmontant la fatigue physique, le doute, l'angoisse, mais leurs rapports étaient toujours restés strictement professionnels.

Pourtant Mary Parker était très attirée par cet homme de quarante-deux ans. Il émanait de lui une force tranquille quand, penché sur un corps inerte, il levait les yeux sur son assistante pour qu'elle lui passât un instrument chirurgical. Mary croyait bien les connaître, ces yeux, seuls traits visibles derrière le masque opératoire, jusqu'au jour où, après une intervention particulièrement délicate, elle y avait vu brûler une petite flamme inconnue d'elle. Mary se dit que le chirurgien venait enfin de remarquer que son assistante n'était pas un robot mais un être de chair et de sexe féminin. Il parut très étonné par cette découverte et encore plus quand il lut dans le regard de Mary qu'elle s'était aperçue depuis longtemps, elle, que, derrière le chirurgien, se cachait un homme.

Ce double regard échangé entre John Denner et Mary Parker fut le point de départ d'une très belle histoire faite d'estime mutuelle, de confiance et aussi de l'impérieux besoin d'aimer. Mais, depuis un certain temps, Mary remarquait un changement chez son amant. Il paraissait sombre, tourmenté et ne cessait de lui dire qu'il se sentait complice de ceux qui condamnaient la jeunesse d'une nation à la mort ou pire : à la déchéance physique et morale.

Mary essayait de le raisonner, se faisant l'avocate des causes justes, de la liberté des peuples et du devoir des grandes puissances de la leur garantir contre les agresseurs... Mais tous ces arguments ne pouvaient arrêter l'évolution qui s'opérait dans l'esprit du chirurgien. Chez celui-ci, le complexe de culpabilité tournait à l'idée fixe.

Elle essayait de le distraire de cette torture mentale en lui prodiguant tout l'amour dont sa nature généreuse était capable et en lui communiquant son ardeur de vivre que la présence constante de la mort ne faisait qu'exacerber. Mais, si John Denner oubliait ses tourments auprès du corps de Mary, dès qu'il sortait de ses bras son obsession le reprenait.

Quand Mary se rendit compte que son amour lui-même était impuissant à sauver John de cette auto-destruction, elle s'arma de courage pour attendre le jour où le chirurgien atteindrait le point de non-retour.

Celui-ci vint quand John Denner se trouva devant le corps hideusement mutilé du fils unique de Mrs Howard.

Condamné par les hommes, ayant tout perdu dans le monde réel,

John Denner se réfugia dans celui de l'utopie... Curieusement, il s'y sentit libre pour la première fois. Libre de n'appartenir à aucun pays, à aucune secte, à aucune confession; libre de n'être qu'un homme dans une société qui vous oblige à porter une étiquette comme un produit de consommation. Libre aussi de ne plus aimer. En disant adieu à Mary, il avait renoncé à procréer. Pourquoi donner la vie quand les hommes n'hésitent pas à immoler sur l'autel du dieu de la Guerre leur bien le plus précieux, la jeunesse, imitant en cela ces Grecs qui – d'après leur mythologie – sacrifiaient chaque année au Minotaure les plus beaux jeunes gens d'Athènes ?

Et l'ex-chirurgien se consacra entièrement à la cause qui avait donné un nouveau sens à sa vie : empêcher les hommes d'aller mourir sur les champs de bataille ! Mais comment y parvenir ? Le drame qui s'était passé au Viêt-Nam lui avait montré la voie; il prêcherait la révolte des médecins ! Il leur démontrerait qu'ils avaient le pouvoir d'arrêter les conflits. Comment ? En refusant de soigner les blessés par faits de guerre !

L'idée était révolutionnaire et en contradiction avec les préceptes humanitaires. Pourtant, quel dirigeant oserait déclencher des hostilités en sachant que les combattants devraient se passer de tout ce dont la médecine moderne dispose pour secourir les blessés ? Comment concevoir une armée sans ambulances, sans brancardiers, sans corps sanitaire ? Une armée privée de plasma, de pénicilline, d'anesthésiques ? Les soldats condamnés à souffrir sur les champs de bataille comme aux temps reculés où un homme tombé était un homme mort !

Traité d'antimilitariste, d'anarchiste et surtout d'illuminé, Denner ne reçut guère d'encouragements de la part de ses anciens confrères malgré les nombreux manifestes qu'il leur envoyait à travers le monde. Les médecins arguaient que, tant qu'il y aurait des hommes, il y aurait des guerres, et que, bien que l'idée de Denner fût ingénieuse, elle était inapplicable.

John Denner se tourna alors vers le grand public. Il essaya de l'atteindre à travers la presse ou en donnant des conférences, mais rares étaient ceux qui venaient écouter cet exalté qui croyait pouvoir arrêter les conflits en prêchant la désertion des médecins en temps de guerre. Incompris, il luttait pour ses idées tout en méditant sur l'absurdité des hommes qui savent si bien s'organiser pour réclamer de meilleures conditions de vie, mais qui sont incapables de s'unir pour sauver leur espèce de l'anéantissement.

Puisque les peuples ne voulaient pas entendre la voix de la raison, Denner s'adresserait à ceux qui ont mission de les gouverner : les dirigeants. Il fallait qu'il leur ouvrît les yeux ! Les guerres continueraient tant qu'elles seraient faites par des hommes jeunes ! La

jeunesse est naturellement agressive parce que en pleine possession de ses forces ! L'imagination s'exalte sous le feu des passions. La moindre provocation déchaîne les esprits. Se laissant modeler comme de l'argile, l'instinct de combativité trouve à se libérer sur un champ de bataille dès qu'on lui en fournit l'occasion. Cette occasion, il ne fallait pas la donner à la jeunesse !

Pourquoi ne pas suivre l'une des lois qu'enseigne la nature ? Dans le monde animal, plein de sagesse, ce sont les vieux lions qui se battent pour que les jeunes puissent continuer à vivre et assurer la reproduction de l'espèce. Là était le fond du problème.

John Denner repartit en croisade, à travers les U.S.A. d'abord, puis dans bien d'autres pays dès qu'un conflit y éclatait :

« Mobilisez les hommes à partir de cinquante ans ! s'écriait-il. Ils ont déjà servi la société en mettant à sa disposition leur intelligence et leur savoir durant leurs années de productivité ! Maintenant qu'ils sont sur le déclin, ils ne sont plus bons qu'à faire la guerre ! Mobilisez aussi les chétifs, les tarés, les malingres ! Pourquoi toujours sacrifier les plus beaux spécimens de la race ? »

Mais les dirigeants jugeaient ces propos insensés. Quand on fait la guerre, c'est pour la gagner, et on ne la gagne qu'avec des hommes qui y croient. Et un homme qui a vu, au cours de sa vie, renier des idées pour lesquelles on lui avait demandé de donner la sienne, a-t-il encore envie de tuer ou de se faire tuer pour une quelconque idéologie ? Où puiseraient-ils, ces combattants d'un deuxième âge, l'enthousiasme pour « vaincre ou mourir » qui fait la force des hommes neufs ?... En avançant dans la vie, on devient conscient de sa valeur. Le compte à rebours n'est-il pas déjà commencé ? Décidément ce John Denner appartenait au monde de l'illusion !

« Non ! se défendait Denner. Je ne suis pas un chimérique ! Je prêche la logique, la sagesse ! Réfléchissez : si l'on envoyait combattre des hommes aux tempes grises, cela paraîtrait tellement monstrueux et inhumain que pour une fois la conscience universelle se révolterait. Les passions belliqueuses s'éteindraient d'elles-mêmes, n'étant plus entretenues par ce feu intérieur qui purifie tout lorsqu'on a vingt ans ! »

L'ex-chirurgien resta seul avec ses idées.



Voilà, ce que le mage venait de découvrir dans les quarante-deux premières cartes où Denis Howard ne jouait qu'un rôle bien épisodique : celui d'un grand blessé auquel un chirurgien avait refusé une prolongation de vie. En revanche, la personnalité et l'étrange comportement de John Denner avaient envahi le Grand Jeu... Le rôle joué par l'utopiste dans la mort du G.I. fascinait tellement M. Arnold qu'il voulut aller jusqu'au bout pour savoir par les trente-cinq cartes

suivantes si, oui ou non, ses idées généreuses avaient enfin trouvé des adeptes.

— Coupez, madame...



Une seule femme était dans le jeu, une femme qui partageait les idées de John Denner parce qu'elle continuait à l'aimer depuis le Viêt-Nam.

Quand il lui avait dit adieu là-bas, Mary Parker avait compris qu'elle le perdait pour toujours. Si le chirurgien devait retrouver la liberté, ce serait pour recommencer une existence nouvelle qui n'aurait rien à voir avec sa vie précédente de médecin et d'homme. De retour aux U.S.A., elle aussi, Mary avait suivi toutes les luttes de son ex-patron sans jamais l'importuner de sa présence : elle savait que, dans la croisade entreprise par John Denner, il n'y avait pas de place pour une femme. Elle s'était contentée de lui écrire pour l'encourager ou d'assister à ses conférences, cachée au fond de la salle. Denner lui répondait pour la remercier de l'intérêt qu'elle portait à sa cause, mais cela n'allait jamais plus loin.

Un jour, pourtant, ils se rencontrèrent par hasard dans les rues de New York, à l'heure où les gratte-ciel vomissent leurs fourmilières humaines. Brassés par la cohue grouillante, ils s'étaient retrouvés projetés l'un contre l'autre.

— Mary ! Quelle surprise !... Ça fait combien d'années depuis ?

— Beaucoup d'années, John.

— Toujours aussi jolie !

— Et vous, toujours le preux chevalier prêchant la croisade ?

— Une croisade désespérée... Une cause perdue ! Je suis au bout du rouleau !

— Ne vous avais-je pas dit, là-bas, John, qu'il est déjà très difficile de changer un seul être ?... Alors, l'humanité entière !

— Je l'ai appris à mes dépens ! En voulant sauver les hommes de leur folie, j'ai perdu la seule chose qui permette à un homme de se sublimer ici-bas : l'Amour. Mais il me reste quand même une dernière chance d'être entendu... Je vais la tenter !

Il partit pour cette terre foulée deux millénaires plus tôt par Celui qui était venu prêcher la paix aux hommes de bonne volonté. La guerre y faisait rage encore une fois. Les fils de Sem s'entre-tuaient sur le même mont où jadis un homme avait reçu des mains du Créateur les Dix Commandements, dont le septième était : « Tu ne tueras point » !

John Denner n'avait plus qu'un souhait : que sa mort servît à quelque chose. Un dirigeant, plus clairvoyant que les autres, eut pitié de ce visionnaire. Il fit renvoyer un jeune soldat, père de famille, dans

ses foyers et permit à John Denner de s'engager à sa place. C'est ainsi que cet homme, qui avait vécu pour prêcher l'abolition de la guerre, mourut au combat, heureux de donner sa vie d'homme usé pour sauver celle d'un homme de demain...



M. Arnold regardait maintenant Mrs Howard :

— Je n'ai pas à vous raconter, madame, l'histoire de ce John Denner puisque vous m'avez dit, en arrivant, l'avoir lue dans un journal. En revanche, pour répondre à votre question, je puis vous affirmer que le blessé que Denner a refusé d'amputer des deux jambes, et qui ne pouvait être nommé dans l'article, fut effectivement votre fils.

— C'est horrible ! Dire que, si mon pauvre Denis n'était pas tombé dans les mains de cet illuminé, il serait peut-être vivant aujourd'hui !

— Je comprends votre désespoir, Mrs Howard, et votre juste rancœur de mère. Mais réfléchissez vous aussi : sans excuser le praticien qui s'est dérobé à son devoir, pensez-vous que cela aurait été une existence pour votre fils de vivre amputé des deux jambes ?

— Je... Je ne sais pas. Denis était très courageux.

— Peut-être le serait-il resté tant qu'il aurait eu ses parents auprès de lui, mais après ?

— Des années ont passé, monsieur Arnold, et je suis toujours là, vivante et seule, voyageant pour essayer d'oublier... Et puis mon fils aurait pu trouver une bonne épouse qui m'aurait remplacée.

— Je ne sais plus que dire, madame. Vous avez le droit de m'en vouloir de ma franchise, mais pouvais-je agir autrement puisque vous êtes venue ici pour connaître la vérité ?

— Je vous remercie, monsieur Arnold, et je pardonne même à ce John Denner : n'a-t-il pas payé de sa vie pour rendre un fils à sa mère ?

LE VAL DE L'AMOUR

C'était encore une femme, mais beaucoup plus jeune que Mrs Howard, et moins distinguée : une robuste créature, habillée sans grande recherche mais quand même très appétissante. Une belle fille de la campagne qui serait venue s'égarer à la ville. Elle s'exprimait dans un français haut en couleur rappelant celui des habitants du Maine et il ne fallut pas longtemps à M. Arnold pour deviner qu'il se trouvait en présence d'une Canadienne française. Elle commença par expliquer que, son mari ayant disparu depuis un an, elle voulait savoir si elle le reverrait un jour. Et, comme il était français, elle se demandait s'il n'avait pas quitté le Canada pour revenir en France. Enfin, était-il seul ou avec une autre femme ?

Les cartes furent rapidement mêlées, coupées, étalées et retournées. Après un premier examen, le mage releva là tête et regarda fixement la consultante en lui demandant :

— Vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que votre mari vous avait quittée... En êtes-vous bien certaine, madame ? Ne serait-ce pas plutôt l'inverse ?

La femme rougit et baissa la tête. M. Arnold se pencha à nouveau sur le jeu. Il savait déjà qu'il avait affaire à une menteuse, ce qui ne le frappa pas outre mesure : les clientes mentaient plus que les hommes, même quand elles venaient dans l'espoir de découvrir la vérité.



Le jeu était inondé de lumière. Le soleil, apparaissant brusquement derrière une montagne, fit flamber des crêtes, comme si une main mystérieuse avait appuyé sur un commutateur géant pour illuminer la scène de la Vie. Un vieil homme, sac au dos et fusil en bandoulière, gravissait une pente raide à travers la forêt de mélèzes. De temps en temps il s'arrêtait, jetait un coup d'œil furtif autour de lui, tendait l'oreille puis reprenait sa marche. Buriné par l'âge et les intempéries, son visage semblait avoir été taillé dans la pierre du pays. Son corps, resté vigoureux, ne peinait pas. En vrai montagnard, il savait grimper à pas lents et réguliers pour garder son souffle.

En bas, la vallée baignait encore dans l'ombre mauve de la nuit, en attendant d'être touchée à son tour par les feux du levant qui descendraient peu à peu le long des parois rocheuses.

Au bout d'une heure d'ascension, l'homme s'arrêta devant une cabane en bois au milieu d'une clairière : c'était son royaume. Il y venait régulièrement depuis plus de cinquante ans pour s'adonner à sa

passion : la chasse au chamois. Il regarda vers les massifs chaotiques au-dessus de lui, fouillant du regard chaque aspérité pour surprendre une silhouette gracieuse et nerveuse prête à s'enfuir en bondissant vers des sommets inaccessibles à l'homme. Mais la roche grise restait nue.

Soudain, un bruit fit se jeter Casimir Belleau dans un taillis. Deux hommes débouchèrent dans l'étroit sentier et passèrent devant lui sans l'apercevoir : les hommes dont la mission était la sauvegarde de la nature. Dès qu'ils eurent disparu, le vieux sortit de sa cachette et fit un geste de menace à leur adresse en les injuriant. Pour Casimir, ces hommes représentaient la loi honnie qui, désormais, lui interdisait l'accès à son terrain de chasse : la montagne ! Cette montagne que toute sa vie il avait considérée comme sienne, et ses richesses comme lui appartenant. N'y avait-il pas construit de ses propres mains, quand il était jeune, cette solide cabane en coupant les arbres de la forêt ? N'y avait-il pas vécu ses meilleures heures en solitaire, respirant les vents d'été qui sentaient la résine et le vent d'hiver chargé de neige ? N'était-ce pas ici qu'il avait cherché refuge quand il avait commencé à haïr les hommes ?

Après avoir ouvert la porte de sa cabane, il déposa son sac de vivres par terre, accrocha son fusil à l'entrée et se barricada.

En bas, dans la vallée, le soleil léchait déjà les premières maisons du village. Hommes et bêtes sortaient du sommeil léger de l'été.

Qu'elle était belle, la vallée où Casimir Belleau était né : étrange, inaccessible, mystérieuse, hostile dans son isolement farouche. Il n'y a pas si longtemps, lorsqu'un étranger s'y égarait, les autochtones le regardaient avec méfiance derrière leurs volets clos, un fusil à portée de la main. Les générations s'étaient succédé dans cette vallée engoncée entre deux massifs rocheux sans que nul n'eût jamais ressenti le besoin d'aller voir ce qui se passait au delà. Les mœurs y étaient primitives; hommes et bêtes partageaient souvent le même toit, mêlant leur chaleur animale pour lutter contre le froid qui assaillait la vallée durant l'hiver.

Dans un monde aussi clos, les mariages consanguins étaient inévitables et l'inceste chose courante. La vie y étant difficile et le rendement de la terre médiocre, les habitants préféraient encourir le risque de voir leur progéniture affligée de tares héréditaires – ce qui est souvent le lot de ceux qui se marient entre proches parents – plutôt que d'admettre la présence dans leur famille d'un étranger avec qui il faudrait partager le patrimoine. Les goitreux et les innocents étaient considérés comme une fatalité à laquelle il fallait se résigner.

Mais, depuis quelques années, la vallée s'était entrouverte. L'un des premiers « étrangers » qui avait réussi à y pénétrer, après un long et pénible parcours à dos de mulet, avait été un médecin de Briançon. Il

voulait voir de près ces rudes montagnards qui vivaient et mouraient sans jamais demander de secours au monde extérieur. Les femmes s'accouchaient entre elles, les plantes de la montagne fournissaient de précieux médicaments, les rebouteux remettaient les membres démis, le curé assistait les mourants, le fossoyeur enterrait les morts.

Son mulet ayant perdu un fer dans le chemin rocailleux, le médecin avait été obligé de s'arrêter chez le maréchal-ferrant. Pendant qu'il attendait, il avait fait un petit tour dans le pays. Et il avait vu un étrange spectacle par la fenêtre entrouverte d'une ferme. Un homme et une femme d'une trentaine d'années soutenaient un moribond d'un âge très avancé, le forçant à marcher autour de la chambre. Le vieux était sur le point de rendre l'âme. Il se laissait traîner plutôt qu'il ne marchait. Tout son corps tremblait, ses yeux étaient révulsés. « Mais qu'est-ce que vous faites ? s'était écrié le médecin devant cette scène macabre. Vous êtes fous ! Ne voyez-vous pas que vous êtes en train de le tuer en le trimbalant de la sorte ? – De quoi vous mêlez-vous ? avait répondu Casimir Belleau, furieux de l'intrusion de l'étranger. Et d'abord, d'où venez-vous et qu'est-ce que vous faites chez moi ? – Je viens de Briançon où je suis médecin ! – On n'a pas besoin de vous ici ! La femme et moi savons ce qu'il faut faire pour le grand-père ! – Je vous dis de recoucher cet homme ! – Si on le recouche, il va mourir ! Les hommes, c'est comme les chevaux, s'ils se couchent, ils ne se relèvent plus ! Allez-vous-en ! – Crétin ! » avait lancé le médecin en s'éloignant. « Pas si crétin que ça ! s'était dit Casimir le lendemain. La preuve est que, quand la femme et moi on en a eu assez et qu'on a recouché le grand-père, il est bel et bien mort ! Maintenant on est tranquilles. »

Avec la prolifération des automobiles, la vallée entra dans une ère nouvelle. La beauté du site et le climat attiraient les amoureux de la nature et les fervents de l'alpinisme. L'hostilité des indigènes à l'égard des étrangers devint moins violente, mais les mœurs ne changeaient pas pour autant. Par cette brèche souffla un vent nouveau éveillant la curiosité des jeunes et les poussant à aller voir ce qui se passait hors de la vallée. Un des premiers à ressentir l'appel de l'inconnu avait été le fils de Casimir Belleau, Jacques. Vingt ans, grand, solide comme un arbre de la forêt, il avait une intelligence vive et ouverte à tout ce qui était le progrès. Il étouffait dans la vallée, ne pouvant se résigner à y vivre et à y mourir prisonnier des coutumes séculaires. Chaque fois qu'il le pouvait, il allait parler avec les gens venus excursionner dans le pays, et chaque fois il en revenait avec un désir accru de découvrir le monde.

Lorsqu'il avait fait part de ce projet à son père, Casimir avait refusé de laisser partir ce fils unique qui devait reprendre, comme lui l'avait

fait, la maison et la terre familiales. Jacques était une forte tête – comme son père. Une lutte sourde s'engagea entre les deux hommes; elle dura tout un hiver. Puis, un jour de printemps, après la fonte des neiges, le fils disparut.

A partir de ce jour, Casimir voua une haine mortelle à tout ce qui avait contribué à attirer Jacques hors de la vallée. Par réaction, il refusa le progrès, continuant à vivre comme par le passé. La lampe à pétrole éclairait les longues nuits d'hiver, le pain était toujours cuit par la femme, on vivait des produits de la terre et de la chasse, on se chauffait devant la cheminée où flambaient les grosses bûches que Casimir allait couper dans la montagne.

C'est à cette époque que Casimir prit l'habitude d'aller passer plusieurs jours de suite dans sa cabane de haute montagne où il ressassait ses griefs contre ce fils qui l'avait abandonné. Quand il redescendait dans la vallée, il était encore plus taciturne, plus renfermé. Dans le pays, on disait de lui : « Le pauvre Casimir, depuis le départ du fils, il bat la campagne ! »

Si le pays jasait, dans la maison de Casimir on ne parla plus jamais de Jacques, même quand il écrivit du Canada où il s'était fixé pour travailler dans une entreprise forestière. Puisque le fils avait abandonné la vallée, pour ses parents il était mort.

Trente années avaient passé depuis le départ du fils. Entre-temps, la femme de Casimir était morte et il était resté seul. La vallée avait fini par sortir de son état primitif. En ce beau jour d'été, elle avait même l'honneur d'être au premier rang de l'actualité. On attendait non seulement la visite du maire de Briançon, du député et des conseillers généraux, mais d'un membre du gouvernement pour l'inauguration officielle du Parc national des Ecrins créé autour du massif du Pelvoux. Ce projet avait été conçu et réalisé quand le vandalisme grandissant des hommes avait commencé à mettre en danger la faune et la flore de la région. N'était-elle pas une réserve naturelle d'arbres, de plantes, de fleurs et d'animaux, du fait qu'elle avait été ignorée de la civilisation pendant très longtemps ? Il fallait à tout prix préserver cette richesse.

La population avait d'abord été hostile à l'implantation de ces étrangers venus leur dicter leur façon de vivre. Mais, quand on leur eut expliqué que l'activité pastorale et forestière y serait non seulement maintenue mais développée et que les terres prendraient plus de valeur, les autochtones avaient fini par se rallier au projet. Un seul ne l'accepta pas : Casimir Belleau. Pour lui, la création du Parc des Ecrins ne signifiait qu'une chose : l'interdiction d'aller chasser dans la montagne et de profiter de toutes ces ressources qu'il considérait comme siennes.

Un homme jeune, grand, athlétique regardait l'arrivée des voitures des officiels venus assister à l'inauguration du Parc. Il se sentait fier d'appartenir à ce pays et pourtant, un mois auparavant, il ne le connaissait que par les histoires que son père lui avait racontées dans sa jeunesse. Ce père trop tôt disparu qui, né dans la vallée, y avait grandi en rêvant à de grands départs... Trente années plus tôt, il était parti d'ici pour découvrir le monde. S'il avait pu voir « sa » vallée telle qu'elle était en ce jour, envahie par une foule enthousiaste : agriculteurs, estivants, reporters, alpinistes, C.R.S. avec leurs chiens d'avalanches, guides de montagne, il n'en aurait pas cru ses yeux ! Mais Jacques Belleau n'était plus; il était mort au Canada où il s'était expatrié, rongé par le mal du pays et par le chagrin de savoir que son père ne lui avait jamais pardonné, même quand il lui avait annoncé la naissance de son fils Paul.

Paul se demandait s'il avait encore des parents vivants ou bien s'ils reposaient tous dans le petit cimetière à flanc de montagne. Son grand-père, cet homme dur et inflexible qui n'avait jamais accepté le départ de son fils, était-il encore de ce monde ? Le jeune homme n'avait pas cherché à le savoir quand il était passé dans la vallée trois mois auparavant au volant de sa voiture. Il lui suffisait de découvrir la France, ce pays qui avait engendré son Québec natal. Pourquoi perdre son temps à la recherche de souvenirs personnels quand il avait la possibilité de faire revivre ceux de tout un peuple d'expatriés ? Et il avait repris la route pour s'arrêter à Briançon où, pendant deux jours, il avait visité les moindres quartiers et les forts. Mais, alors qu'il se disposait à en repartir, quelque chose l'en empêcha, quelque chose de mystérieux, de fort, de viscéral. Était-ce cela que l'on appelait le retour aux sources ? Il resta encore dans la région et, peu à peu, il sentit se tisser entre lui et le pays des liens aussi solides que ceux qui avaient attaché ses ancêtres à cette terre. Il avait retrouvé ici tout ce qu'il aimait : la montagne, la forêt, la nature sauvage et la paix. Peut-être aussi y connaîtrait-il l'oubli qu'il avait vainement cherché au Canada après le départ de sa femme.

Ayant entendu dire que l'on embauchait des gardes-moniteurs pour le futur Parc des Ecrins, il se présenta. Ne possédait-il pas les connaissances requises : une licence de géologie ajoutée à une profonde expérience de la forêt canadienne ? Sa demande fut presque aussitôt agréée. Il prit ses fonctions avec le sentiment qu'une deuxième vie commençait pour lui...

Alors que le ministre lisait son interminable discours inaugural, le nouveau garde Paul Belleau regardait un jeune couple enlacé qui écoutait distraitement les propos officiels. Comme tous les vrais amants, ces deux-là ne s'occupaient que d'eux-mêmes : la femme

appuyait son corps contre celui de son compagnon dans un geste d'abandon et, quand il lui parlait à l'oreille, ses lèvres sensuelles faisaient une moue adorable, puis elle se mettait à rire. « Marie aussi faisait ça avec ses lèvres quand je lui disais : J'ai envie de toi ! songeait Paul. Marie ! Marie ! Où es-tu ? Pourquoi m'as-tu quitté ? »

Pendant des jours et des nuits, il s'était répété cette phrase ! il l'avait criée à la forêt canadienne, aux torrents glacés, à la plaine aux herbes odorantes, à la ville enfin qui lui avait volé sa femme...

Paul avait passé sa jeunesse en pleine nature. Après des débuts difficiles, son père Jacques avait réussi dans l'exploitation du bois. S'étant marié avec une Canadienne, il voulut donner toutes les chances à son fils : Paul fit ses études à Québec, mais ne perdit jamais le contact avec la forêt. Sa mère mourut encore jeune et son père ne lui survécut que quatre ans. Paul, devenu propriétaire de l'exploitation, s'installa dans une petite ville à proximité de la forêt. Il partagea la vie rude de ses hommes, loin de la corruption des grandes cités. Tout en ayant goûté à la ville, jamais il ne s'y était senti heureux. Le sang de Casimir Belleau coulait dans ses veines.

A vingt-trois ans, Paul était la réplique de son père : même stature, muscles d'acier et visage sympathique. Dans la petite ville, il était convoité par bien des jeunes filles, mais le cœur simple de Paul n'avait jamais été troublé par une femme. Ses véritables amours étaient la forêt qui s'étendait jusqu'au Grand Nord, les fleuves que les saumons remontaient au moment du frai, les torrents où brillaient le temps d'un éclair les dos des truites, le silence... Pour lui, l'écorce du bouleau était aussi blanche que la peau d'une femme, celle du hêtre aussi douce au toucher, l'odeur de la résine aussi enivrante... Il vécut ainsi, heureux et tranquille, jusqu'au jour où il rencontra Marie.

Marie qui n'avait pas vingt ans ! Elle était la fille de l'un des bûcherons qui travaillaient pour Paul. Quand il la vit pour la première fois, marchant devant lui dans la forêt, il eut la révélation de la femme. Elle était grande. Ses cheveux avaient la teinte d'or et de cuivre qu'ont les feuilles en automne. Son teint transparent laissait voir le sang courir sous sa peau. Ses-seins forts et durs tendaient la laine de son tricot, tandis qu'un blue-jean moulait ses hanches pleines. Marie était alors pure, mais elle faisait naître chez les hommes des pensées impures.

Quand elle venait voir son père, les hommes levaient le nez pour la regarder passer. Elle avait une façon de se déhancher en marchant qui les troublait. Et le climat de bonne entente qui régnait parmi ces hommes simples commença à se détériorer. Une atmosphère lourde, chargée d'électricité comme celle qui précède l'orage, se substitua à l'harmonie. Les bûcherons devinrent nerveux, travaillant distraitemment et même imprudemment.

Paul prit vite conscience du pouvoir que Marie exerçait sur ses ouvriers. Aussi, quand l'un d'eux fut victime d'un accident dû à sa négligence, il dit à Marie de ne plus rendre visite à son père sur le lieu de son travail. La fille le regarda à travers ses longs cils mordorés, puis elle rougit violemment. Mais ce qu'il prit pour de la pudeur était en réalité du dépit. Quand elle rentra chez elle – la jeune fille habitait dans la même petite ville que Paul –, Marie se jura que ce n'était pas un des bûcherons qu'elle décrocherait pour mari, mais le patron de l'exploitation lui-même !

Elle y réussit. Trois mois plus tard, Paul l'épousait.

Au début, ils furent heureux : Paul découvrait l'amour et Marie découvrait l'homme. Le travail de la journée terminé, il rentrait vivement chez lui pour la retrouver. Il n'avait jamais assez d'elle, de sa peau, de ses lèvres, de son corps provocant fait pour l'amour et elle-même était amoureuse de cet homme fort qui se montrait toujours prêt à satisfaire sa sensualité exigeante.

Un jour où il dut se rendre à Québec, Paul emmena son épouse. Marie, qui n'était encore jamais allée dans une grande ville, fut bouleversée : la foule, les magasins, les lumières, le bruit, la vie intense, les femmes élégantes et les hommes qui la regardaient avec admiration ou désir firent sur elle une profonde impression. Immédiatement elle crut comprendre qu'elle était faite pour cette vie-là et non pas pour celle qu'elle menait avec Paul à l'orée de la forêt canadienne, parmi des gens frustes. Marie voulait faire apprécier sa beauté par les hommes des villes, riches et raffinés, qui savaient vivre et s'amuser.

Quand le couple se retrouva à son domicile, Marie avait complètement changé. Elle se révéla insatisfaite, nerveuse, agressive et beaucoup moins amoureuse. A chaque instant, elle parlait de la vie dans les grandes villes. N'était-elle pas fascinante, facile, pleine d'imprévu et de distractions, alors que dans les forêts elle était difficile et monotone ?

Ce qui avait été un bel amour dégénéra vite en mésentente. Leur vie conjugale devint un tourment continu. Marie fut la plus forte. Lassé par les reproches de sa femme et craignant de la perdre, Paul céda. Il vendit l'exploitation forestière et la maison, et le couple alla s'installer à Québec où Paul trouva un emploi dans une maison d'exportation de bois. Mais il s'était trompé en croyant que sa faiblesse lui ramènerait sa femme ! Très vite, celle-ci avait compris le parti qu'elle pouvait tirer de sa beauté et elle n'hésita pas à faire quelques expériences qui lui confirmèrent qu'elle obtiendrait tout des hommes si elle voulait s'en donner la peine.

Grisée par ses succès, elle devenait de plus en plus exigeante, et rebelle. Ce fut le moment des reproches, de la colère et de l'amertume.

Au bout d'un an, leur vie était devenue un enfer pour Paul. Il avait Marie dans le sang et, à l'idée qu'elle pût appartenir à un autre, ce garçon tranquille et équilibré se sentait envahi par une rage meurtrière. Quand, poussé à bout, il envisageait une séparation, l'existence lui semblait devoir être aussi vide pour lui que les vastes plaines canadiennes, aussi sombre que la forêt primitive et aussi glacée que le Grand Nord.

Un soir, Marie disparut pour de bon. Il la chercha à travers les rues hostiles de la grande ville, souillées par la neige sale, dans tous les endroits où ils étaient allés ensemble et chez des amis communs : elle resta introuvable. Marie, l'infidèle, avait découvert un nouvel amour. Pendant des jours, des semaines et des mois, il l'attendit, puis un jour, lassé de souffrir inutilement, il se dit qu'il était temps pour lui de se conduire en homme et non plus en fantoche. C'est ainsi qu'il quitta le Canada pour la France dans l'espoir d'y trouver l'oubli.

La cérémonie était terminée : le ministre était reparti et la foule s'écoulait lentement hors de la vallée. Les gardes-moniteurs avaient rejoint la montagne lorsque l'un d'eux fit irruption dans une des maisons forestières qui leur était réservée.

— Le vieux Casimir Belleau s'est barricadé dans sa cabane et menace de tirer sur quiconque essaiera de l'en déloger ! cria-t-il. Il a été surpris alors qu'il venait d'abattre un chamois ! Il s'est réfugié dans sa tanière !

Paul s'était levé.

— Vous dites Casimir Belleau ? N'avait-il pas un fils qui s'appelait Jacques et qui s'est expatrié au Canada voici une trentaine d'années ?

Un des vieux du pays qui se trouvait là répondit :

— Oui, c'est lui ! Son fils s'appelait bien Jacques... Casimir ne s'en est jamais remis !

— En tout cas, c'est un enragé qui nous donne du fil à retordre depuis des mois ! Les gendarmes sont sur place, mais ils n'osent approcher ! Le vieux n'hésiterait pas à tirer : il est devenu fou !

— Conduisez-moi à la cabane ! dit Paul.

Quand ils y furent, ils virent un canon de fusil qui sortait de l'une des fenêtres, tandis qu'un groupe d'hommes composé de gardes et de gendarmes s'abritait derrière les arbres.

— Rends-toi, Casimir ! criait un brigadier. Jette ton fusil ! On ne te veut aucun mal !

— Jamais ! hurla le forcené. Le premier qui approche, je le descends !

Paul Belleau s'avança :

— Casimir Belleau ! cria-t-il. Je suis le fils de votre fils Jacques ! Je vous demande de vous rendre !

Il y eut un silence, puis la voix du vieux s'éleva :

— Je n'ai plus de fils ! Il est mort depuis trente ans !

Un coup de feu ponctua cette affirmation et Paul tomba.

Un second coup de feu partit, tiré cette fois par un des gendarmes : le fusil disparut de la fenêtre.

Le vieux Casimir et son petit-fils furent descendus ensemble dans la vallée, puis dirigés sur l'hôpital de Briançon. La blessure du jeune n'était pas grave, mais le vieux était plus sérieusement atteint. Pendant des jours, les médecins réservèrent leur diagnostic, mais la robustesse du montagnard eut le dessus et, un jour, ils annoncèrent que Casimir était sauvé.

Dès que Paul put se lever, il passa son temps au chevet de son grand-père. La première chose que Casimir vit en reprenant connaissance fut Paul penché sur lui. Il eut un geste de révolte, mais son petit-fils prit sa main dans la sienne et la garda. Peut-être fut-ce cette main où courait le sang chaud de la jeunesse qui donna peu à peu à Casimir l'envie de guérir. Paul ne lui parlait pas, mais, chaque fois que Casimir ouvrait les yeux, il voyait son petit-fils à son chevet. La ressemblance avec son fils Jacques était si frappante que le vieux se croyait reporté trente ans en arrière et appelait : « Jacques ! Où es-tu, Jacques ? » Et Paul répondait : « Je suis là : ne crains rien ! Je ne te quitterai plus ! »

Quand Casimir fut guéri, Paul le raccompagna chez lui. Il coupa le bois, alluma le feu, monta du vin de la cave et prépara le repas pendant que le vieux le regardait sans dire un mot. Et, lorsque son petit-fils lui annonça qu'il était temps maintenant pour lui de rentrer à la maison des gardes-moniteurs, son grand-père lui dit : « Reste, tu es ici chez toi. »

Les deux hommes aimaient à se retrouver le soir, après la journée de travail, assis sur un banc devant la maison pour regarder le soleil se coucher derrière la barre des Ecrins. Et, l'un de ces soirs, Casimir demanda à Paul :

— Pourquoi n'as-tu pas de femme ?

— J'en avais une... Elle s'appelait Marie... Elle m'a quitté.

— Pourquoi ?

Parce que je n'avais pas encore appris que les femmes c'est comme la nature : il faut les défendre contre les hommes...



La lecture des quarante-deux premières cartes était suffisante pour annoncer à la visiteuse que son mari vivait en France.

— Où cela, monsieur Arnold ?

— Dans une vallée de montagne dont il vous a certainement dit le nom puisque c'est là que son père est né.

— Il m'en a parlé en effet... Mais jamais je n'aurais cru qu'il s'y cacherait !

— Il ne se cache pas : il y vit, au contraire, au grand jour...

— Seul ?

— Ça, c'est une autre question... Incontestablement il y a dans sa vie quelqu'un qui joue maintenant un rôle important.

— Cela veut dire qu'il m'a oubliée ?

— Pas obligatoirement... Savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place ? J'irais tout de suite là-bas...

— Mais s'il refuse de m'accueillir ?

— Vous le mériteriez cent fois, car vous seule avez été coupable... Pas lui ! Et il vous a tellement recherchée au Canada que vous pouvez bien à votre tour vous donner un peu de mal pour le retrouver en France.

— Vous êtes terrible ! Vous voyez tout !

— C'est le Grand Jeu qui est terrible, pas moi ! Tout s'y trouve... Et même le mensonge d'une épouse ! Partez vite, madame, avant que je ne vous dise des choses désagréables...

— Merci quand même !

Après son départ, M. Arnold ne put résister à la curiosité de voir dans la suite du jeu ce qui allait se passer pour la consultante. Les trente-cinq cartes restantes le lui dirent et elles y eurent un certain mérite, car c'est lui-même, cette fois, qui coupa de la main gauche en se déléguant les pouvoirs de la consultante déjà partie à la recherche de son époux.

Il la vit frapper à la porte de la maison de Casimir Belleau et l'entendit dire dès que le vieux eut ouvert :

— Je suis Marie, la femme de Paul...

— Alors, comme ça, tu es revenue ?

— Oui... Où est Paul ?

— Là-haut ! répondit fièrement le vieux. Il défend la montagne contre les hommes !

Marie baissa les yeux. Elle était encore belle, mais elle avait perdu cette insolence de la femme qui n'a jamais souffert. Elle avait souffert; cela se voyait à son regard voilé et aux petits plis amers striant le coin des lèvres. Le vieux regarda longuement ce corps jeune à la poitrine et aux hanches généreuses. Il supputait les risques et les avantages de son retour... Evidemment elle s'était conduite comme une catin à l'égard de son petit-fils et même de tous les Belleau dont l'honneur familial avait été bafoué. Encore heureux que ça se soit passé au Canada et qu'on n'en ait rien su ici ! D'autre part, bâtie comme elle l'était, une pareille femme pourrait encore donner des arrière-petits-fils solides, durs à la tâche : de vrais montagnards. Ils seraient le nouveau maillon de la chaîne qui n'avait été rompue qu'une fois :

quand Jacques était parti pour le Canada.

— Si c'est pour toujours que tu reviens, tu peux entrer : tu es ici chez toi. Mais, si tu essaies de quitter Paul encore une fois, tu vois ce fusil ? S'il ne peut plus me servir pour la chasse aux chamois, il me servira pour te mettre du plomb dans la tête ! Allez, va préparer la soupe; ton homme va bientôt rentrer. Il est grand temps qu'il y ait une femme ici pour remplacer la mère !

Quand Paul revint ce soir-là, il trouva la table mise avec un bouquet de fleurs au milieu, et une truite préparée comme il les aimait. Dans l'air flottait un parfum inhabituel qui lui rappela Marie. Craignant d'être victime de son imagination, il regarda son grand-père, mais le visage du vieux était impassible.

— Qui a préparé tout ça ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Ta femme... Elle est revenue. Elle t'attend dans ta chambre.

— Marie ici ?... Mais... Comment est-ce possible ?

— Quand une femme s'est mis en tête de reprendre un homme, elle est capable de traverser les mers, les montagnes et les feux de l'enfer !

— Elle est revenue ! Ma femme est là ! Je ne le croirai que quand je la tiendrai dans mes bras !

Paul voulut s'élancer vers la chambre, mais le vieux le retint.

— Laisse-la attendre un peu; ça lui fera du bien ! Dans notre vallée, on dit qu'une femme infidèle est semblable à une chèvre folle échappée dans la montagne ! Quand elle revient au bercail, il faut refermer soigneusement la porte derrière elle pour qu'elle ne s'échappe plus ! Tu as compris ?

— Oui, grand-père.

— C'est bon. Maintenant tu peux aller la rejoindre... Et même si tu oubliais un jour de refermer la porte, je serais là pour l'empêcher de repartir !

Disant cela, Casimir avait jeté un coup d'œil complice à son fusil...

L'AMOUR N'A PAS D'AGE

Un couple venait d'être introduit dans le cabinet. Et ce couple, étonnant, était entré comme l'auraient fait Philémon et Baucis : en se tenant par la main. Des amoureux sans aucun doute, mais plus du tout jeunes : lui portait une barbe blanche soignée; elle avait les cheveux argentés où des reflets bleutés indiquaient un souci de coquetterie. A en juger par ce qu'il leur restait de verdeur, ils avaient dû être très beaux dans leur jeunesse. Aujourd'hui, ils étaient encore émouvants parce qu'ils souriaient en se regardant tendrement. Depuis longtemps le mage ne s'était pas trouvé en présence d'un couple aussi rayonnant de bonheur.

C'est l'homme qui parla. Elle se contenta d'approuver ses dires par des inclinaisons de tête et des sourires admiratifs; on sentait que les moindres paroles de son compagnon étaient pour elle vérités d'Évangile. C'en était attendrissant.

— Monsieur Arnold, peut-être serez-vous surpris si je vous dis que notre visite chez vous constitue le point culminant du merveilleux voyage que Dorothée et moi venons de faire...

— Voyage de noces ?

— Plutôt voyage pré-nuptial... Il nous a paru indispensable, à nos âges, de procéder à un essai avant d'entreprendre le véritable « voyage de noces » qui ne mérite son nom prestigieux que lorsque l'on est passé devant M. le maire...

— Et l'essai a été concluant ?

— Une réussite totale ! Ma fiancée et moi avons maintenant la certitude d'être faits l'un pour l'autre. Il est même stupéfiant que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt ! Que de temps perdu ! Enfin, nous allons essayer de le rattraper, mais cela ne sera possible qu'avec votre assentiment.

— Je ne comprends pas.

— Si vous préférez : votre bénédiction...

— Ma béné... ?

— Allons, monsieur Arnold, ne vous faites pas trop modeste ! Tout le monde sait que, quand un mage aussi illustre que vous dit à un couple qu'il a toutes les chances d'être heureux, celui-ci peut être tranquille... Aussi Dorothée et moi aimerions savoir, avant de tenter l'expérience définitive de la vie à deux, si les cartes nous donnent raison.

— Les cartes ? Il peut être intéressant pour vous de les consulter,

mais il se présente une difficulté... Pour être sûr que vous êtes réellement faits l'un pour l'autre, comme vous semblez le penser à la suite de ce que vous appelez d'une façon charmante votre « voyage pré-nuptial », il faudrait que j'étudie le Grand Jeu pour chacun de vous. Ce serait le seul moyen de vérifier si la présence de l'un ou de l'autre de vous deux dans le jeu de son... ne disons pas encore époux, mais plutôt son « fiancé » ou sa « compagne », se révèle bénéfique. Ce serait là un contrôle absolu, mais ça me gêne un peu de le faire en présence de l'autre personne : mon jugement risque d'être faussé... Autrement dit, si vous persévérez dans votre désir mutuel de faire confiance aux cartes pour savoir si, oui ou non, vous devez tenter la grande expérience conjugale, il me semble indispensable que l'un de vous sorte de ce cabinet pendant que j'étudie le Grand Jeu de l'autre. Ensuite ce sera l'inverse. Quand j'aurai bien en tête vos deux existences révélées par les tarots, alors seulement je pourrai vous dire si vous avez raison de persévérer.

— Tout cela, dit l'homme à la barbe blanche, me paraît logique. Qu'en pensez-vous, mon aimée ?

— Vous savez très bien, Léopold, que je pense toujours comme vous. C'est d'ailleurs pourquoi nous nous entendons tellement bien !

« Et ils se vouvoient, ces tourtereaux, se dit M. Arnold. Ce qui indique qu'ils n'en sont qu'aux premiers balbutiements de l'amour.... » Puis il demanda à voix haute :

— Je commence par qui : madame ou monsieur ?

— La simple galanterie, dit le barbu en se levant, exige, ma chère Dorothée, que vous soyez la première désignée.

Et, après lui avoir baisé la main, il quitta le cabinet pour retourner dans le salon d'attente. M. Arnold se retrouva seul face à Dorothée et se mit à manipuler les cartes selon le cérémonial obligatoire.

— Je vous en prie, madame, coupez...

La première partie du Grand Jeu de la vieille dame s'étalait. Le mage pouvait y voir que l'existence de la consultante avait été des plus calmes et même assez banale jusqu'au moment, pas tellement lointain, où un appel téléphonique avait tout bousculé...



Le téléphone sonnait chez Pierre et Lise Vardel, à Cannes.

— Madame Vardel ? Je suis Mlle Petiphon, directrice du *Foyer des Mimosas*...

— Oh, mon Dieu ! s'écria Lise en pâlisant. Il est arrivé quelque chose à notre grand-mère ? Pierre, viens vite ! Je me sens mal...

Et elle éclata en sanglots.

— Allô ! Ici, Pierre Vardel... Ma femme est trop bouleversée pour parler... Excusez-la, mademoiselle... Mais pourquoi n'avons-nous pas été prévenus plus tôt ? Nous aurions peut-être pu arriver à temps...

— Je vous jure, monsieur Vardel, que nous avons fait tout ce que nous avons pu ! protesta Mlle Petiphon. Seulement ça s'est passé tellement vite ! J'avoue que je ne m'attendais pas à un tel dénouement. Nous ne l'avons découvert que ce matin.

— Je comprends, dit Pierre. Veuillez m'excuser. Grâce à l'autoroute, ma femme et moi serons au Foyer dans une demi-heure tout au plus.

Arrivés à la maison de repos, sur les hauteurs de Cimiez, Lise et Pierre furent immédiatement reçus par la directrice, une femme digne et à l'allure austère. Elle leur dit sans attendre :

— Je tiens à vous confier que je suis profondément choquée par ce qui vient de se passer... Cela risque de faire le plus grand tort à la réputation de la maison ! Car c'est la première fois que pareille chose s'y produit !

— Mais, madame la directrice, répondit Pierre, il me semble que l'on doit s'attendre à de pareilles éventualités lorsqu'on dirige une maison de repos pour personnes âgées. Et je suis surpris que vous n'ayez pas déjà eu un cas semblable ! Quoi qu'il en soit, croyez bien que, si ma femme et moi nous avions pu prévoir une fin aussi rapide, nous serions venus la chercher avant !

— Le fait que j'aie préféré vous prévenir, vous ses petits-enfants, avant d'avertir la police, vous prouve que j'ai pour votre famille la plus haute considération.

— La police ! s'exclamèrent les époux Vardel. Mais pourquoi la police ?

— Quand quelqu'un disparaît, c'est bien la police qu'il faut alerter !

— Quoi ? Grand-mère n'est pas morte ?

— Qui vous a dit qu'elle était morte ? Elle se porte au contraire à merveille... Elle a été enlevée !

— Enlevée ! Grand-mère ? répéta Pierre au comble de l'ahurissement.

— Je devrais plutôt dire qu'elle a fait une fugue amoureuse.

Cette fois, c'était trop ! Les jeunes époux éclatèrent de rire. Mais Mlle Petiphon n'avait aucun sens de l'humour :

— Je ne trouve pas ça tellement drôle, dit-elle d'un air pincé. Une fugue amoureuse à soixante-dix-sept ans, avec un homme de quatre-vingt-douze ans, est une chose très déplacée !

— Quatre-vingt-douze ans ? Mais c'est formidable ! Et qui est le Don Juan qui a séduit grand-mère ? Vous êtes bien certaine qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie ?

— Je ne plaisante jamais lorsqu'il s'agit de la moralité. C'est une histoire scandaleuse et absolument contraire aux règles de la maison !

— Mais comment est-ce arrivé ?

— Depuis quelque temps déjà, j'observais leur manège... J'avais même fait appeler M. Léopold Chopitot – c'est le monsieur qui a enlevé votre grand-mère – pour lui demander de mettre fin à ses assiduités auprès d'elle. Et je me suis efforcée de lui faire comprendre que se promener dans le parc la main dans la main était parfaitement ridicule à leur âge ! Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Que l'amour n'est jamais ridicule lorsqu'il est sincère ! Et, quelques jours plus tard, je les ai surpris assis sur un banc, derrière un bosquet. M. Chopitot embrassait votre grand-mère en lui chuchotant à l'oreille des choses qui ne pouvaient être que polissonnes ! J'ai fait alors appeler votre grand-mère à son tour pour la prier de ne plus se laisser conter fleurette par ce M. Léopold. J'ai ajouté que c'était là un déplorable exemple pour les autres pensionnaires et que j'allais être contrainte de prévenir leurs familles respectives de leur inconduite. Eh bien ! votre grand-mère a osé me répondre qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse de sa vie et que toute la famille applaudirait à son bonheur !

» Le résultat de ces travaux d'approche est que, ce matin, ils s'étaient envolés ! Après les avoir fait rechercher dans toute la maison, j'ai interrogé le jardinier. Il m'a dit les avoir vus sortir du parc hier soir vers 8 heures, après le dîner. Chacun d'eux portait une petite valise ! Il n'y a plus aucun doute : ils ont passé la nuit ensemble, et Dieu sait où ! S'ils ne sont pas rentrés demain matin, je serai dans l'obligation de prévenir la police.

— Je vous en supplie, n'en faites rien ! supplia Lise. Laissez-les vivre leur vie !

— Vivre leur vie à soixante-dix-sept et quatre-vingt-douze ans ?

— Pourquoi pas ? Il n'est jamais trop tard, mademoiselle Petiphon, pour être heureux ! Et ma grand-mère n'a jamais connu le bonheur ! Je suis sa seule petite-fille, et sa vie, qu'elle m'a racontée, n'a été qu'une succession de malheurs. Son mariage fut déjà une erreur qui ne lui apporta que chagrins et déceptions. Mais, comme c'était une femme élevée dans des principes très stricts, elle ne rechercha jamais l'amour en dehors du mariage. Son unique consolation fut son fils, mon père. Hélas, il fut tué pendant la guerre, ainsi que ma mère, sous un bombardement. C'est ma grand-mère qui m'a élevée... Je suis sûre que c'est la première fois qu'elle se sent aimée... Ne croyez-vous pas qu'aucune femme ne devrait mourir sans avoir connu cette douceur ?

Pendant que se jouait leur destin, les deux fugitifs, installés à quatre-vingts kilomètres de là, dans la chambre d'une confortable auberge des Hautes-Alpes, se reposaient dans les bras l'un de l'autre... Ils revivaient leur merveilleuse aventure... Ils avaient fui la maison de retraite à la tombée de la nuit après que Léopold eut pris toutes ses

économies, qui n'étaient pas négligeables... Ensuite, ils avaient fait, l'un et l'autre, pour la première fois, de l'auto-stop pour rejoindre l'endroit de rêve... Un conducteur de camion les avait pris en charge après avoir souri à leur jeunesse retrouvée... Cela avait été un merveilleux voyage sous un ciel étoilé. Depuis, l'arrière-arrière-grand-père à l'imposante barbe blanche – mais qui continuait à allier la verdeur à la galanterie – tenait tendrement contre lui la grand-mère de Lise au doux visage auréolé de cheveux argent.

— Vous verrez, nous allons vivre des jours fantastiques ! avait-il promis.

Ce fut fantastique, en effet. Ils admirèrent des skieurs et firent d'excellents repas dans des auberges de montagne.

— Nous ne sommes pas encore au voyage de noces, confiait Léopold à tous ceux qui les observaient avec curiosité. Nous ne sommes que fiancés...

Comme tous les jours de bonheur, ceux-ci passèrent trop vite. La grand-mère de Lise commençait à s'inquiéter à cause de sa petite-fille et l'arrière-arrière-grand-père pensait à ses arrière-arrière-petits-enfants... Aussi décidèrent-ils de retourner au Foyer, toujours en auto-stop !

— Mon Léololo chéri – c'était ainsi qu'elle l'appelait dans l'intimité –, ne serait-ce pas épouvantable si nous cessions de nous aimer une fois revenus au *Foyer des Mimosas* ?

— Ça n'arrivera pas, exquise Dorothée, pour deux raisons : d'abord nous nous aimons pour toujours et ensuite nous n'allons pas continuer à vivre dans ce foyer qui suinte l'ennui et la vieillesse... Nous avons tous les deux le cœur beaucoup trop jeune ! Mais, avant de rejoindre Nice, nous pourrions faire un détour par Paris où réside un mage stupéfiant, un certain M. Arnold dont on m'a donné l'adresse. Il saura nous dire, lui, s'il est bien sage de nous marier. Il paraît qu'il voit tout dans les cartes... A notre âge, nous avons bien le droit d'exiger le Grand Jeu ! Accepterez-vous de vous fier à ses oracles ?

— Je ferai comme vous, Léololo, puisque je vous aime...



M. Arnold étala la deuxième partie du jeu après avoir fait couper par la consultante, mais il ne se faisait guère d'illusions : les trente-cinq derniers tarots ne lui apprendraient rien de plus que les quarante-deux précédents. Il n'y avait, dans la vie de la septuagénaire, qu'une aventure : sa rencontre avec le nonagénaire. Et, chose extraordinaire, ce personnage de la dernière chance resterait au moins une dizaine d'années auprès de Dorothée. Ce qui laissait entendre que Léopold, dit Léololo, passerait allègrement le cap de la centième année. Voilà bien le plus merveilleux !

— Madame, aucun doute à avoir : votre amoureux se trouve

effectivement dans votre destinée.

Et, après avoir appuyé sur un bouton de sonnette placé sous la table, il continua :

— Il va vous remplacer ici et je vous demande d'avoir l'obligeance d'aller patienter dans le salon. Si les choses se présentent dans son jeu aussi bien que dans le vôtre, je crois que vous n'aurez plus le droit, l'un et l'autre, d'hésiter à convoler...

Le beau Léopold réapparut tout souriant et ne manqua pas, au passage, d'envoyer un baiser de la main à sa conquête qui rejoignit le salon.

— Coupez, cher monsieur.

Ce qui fut fait avec vigueur par le barbu.

Le plus étonnant de la destinée du consultant, dévoilée par les tarots, était qu'avant de rencontrer Dorothée au *Foyer des Mimosas*, Léopold Chopitot avait été marié quatre fois et avait connu le malheur – mais pour lui peut-être avait-ce été une chance – d'être quatre fois veuf... Un veuf sachant porter chaque fois allègrement son veuvage et conserver son enthousiasme pour les aventures galantes. Un homme qui avait d'ailleurs toujours eu beaucoup de succès puisque ses amis ou connaissances n'avaient pas hésité à le surnommer « le veuf à la mode ». Sa vie sentimentale avait été beaucoup plus tumultueuse que celle de la sage Dorothée. Mais – ce qui était sûr – cette dernière arrivait dans le dernier tronçon de son existence et n'en sortait plus. C'est elle qui l'enterrerait.

Quand cette deuxième lecture fut terminée, le mage sonna à nouveau pour que Dorothée fût réintroduite dans le cabinet. Et, lorsqu'il les eut à nouveau tous deux en face de lui, le mage dit en souriant :

— Je vous sais gré d'être venus me voir. Vous m'avez apporté une bouffée d'optimisme... Je trouve admirable qu'il y ait encore à notre époque des gens comme vous qui ne pensent qu'à s'aimer ! Quelle leçon des vieux jeunes tels que vous donnent aux jeunes vieux d'aujourd'hui ! Il ne me reste qu'à vous féliciter et à vous souhaiter d'être le couple le plus heureux du monde.

— Alors, demanda Léopold, nous avons raison de nous marier ?

— Ce serait folie de ne pas le faire !

— Dorothée chérie, je t'avais dit que ce M. Arnold était un personnage extraordinaire ! Au retour de notre vrai voyage de noces, nous reviendrons vous dire un petit bonjour... Cet après-midi même, nous repartons pour le *Foyer des Mimosas* où nous annoncerons la bonne nouvelle à tous ceux qui doivent nous y attendre.

Et, au moment de quitter la pièce en tenant toujours Dorothée par la main, il se retourna pour confier à celui qui venait de les approuver :

— Savez-vous comment nous repartons pour Nice ? En avion ! Ma fiancée n'est jamais montée en avion... C'est une surprise que je lui réserve.

— Vous êtes intrépide !

— Il faut être de son temps, sinon les générations suivantes vous écrasent !

Resté seul presque à regret, M. Arnold battit une nouvelle fois les cartes du Grand Jeu et commença à les étaler au complet pour son seul plaisir, après avoir pris soin cependant d'en extraire « le consultant » qui représentait Léopold et « la consultante » qui était Dorothée. C'était une façon comme une autre de jouer... Après tout, pourquoi un mage, connaissant son métier, n'essaierait-il pas de s'évader des règles classiques pour essayer de voir ce qui allait se passer pour ces deux amoureux qui l'avaient charmé ? Et il vit deux familles inquiètes, réunies dans le bureau de la directrice du *Foyer des Mimosas*. C'est alors qu'arrivèrent les fiancés, main dans la main.

— N'est-ce pas une honte ? gémit Mlle Petiphon.

— Quelle honte ? répondit vigoureusement le nonagénaire. Nous sommes fiancés et, comme nous sommes majeurs depuis très longtemps, nous allons nous marier sans avoir besoin de l'autorisation de qui que ce soit ! Après tout, nous ne serons pas les premiers à avoir mis la charrue avant les bœufs ! Et puis il faut savoir vivre avec son temps !

— Et pourquoi ne pas profiter de ce qui nous reste de vie ? plaïda la grand-mère.

— Tu as bien raison ! approuva Lise en l'embrassant. A quand les noces ?

— Grand-père, il n'y a qu'une chose qui me gêne, dit l'arrière-petit-fils de Léopold Chopitot, je ne sais comment je vais pouvoir expliquer votre conduite à vos arrière-arrière-petits-enfants ?

— Tu n'as rien à expliquer du tout, galopin ! L'amour est la seule chose à laquelle les hommes n'ont pas encore pu imposer une limite d'âge parce qu'ils n'y ont jamais rien compris !

Comme cadeau de noces, les deux familles leur offrirent un voyage à Venise.

— Merci, ma petite-fille, d'avoir compris que je ne voulais pas mourir sans avoir fait un voyage de noces !

— Ne faites pas trop de folies ! cria Pierre lorsque le train qui emportait les mariés quitta la gare de Nice.

Quant au *Foyer des Mimosas*, contrairement à ce que craignait Mlle Petiphon, il acquit très vite une grande renommée. N'était-ce pas le port de rêve d'où l'on pouvait s'embarquer pour Cythère à une

époque de la vie où l'on doit plutôt s'attendre à aborder les rives du Styx ?

Après ce premier mariage célébré dans la chapelle du Foyer, il y en eut trois autres dont les époux totalisaient chaque fois cent cinquante ans. Il s'agissait d'une véritable épidémie d'amour tardif. Le comble fut que l'austère demoiselle Petiphon elle-même annonça, en rougissant, que l'Amour venait de lui décocher ses flèches et qu'elle allait épouser, à soixante-huit ans, le plus jeune et le plus alerte de ses pensionnaires qui n'en avait que soixante-douze...

A dater de ce jour, pour les habitants de Nice, le *Foyer des Mimosas* changea de nom. On ne le désignait plus que par les initiales *A.M.D.T.A.* Quand un étranger demandait ce que cela signifiait, les Niçois répondaient avec un clin d'œil malicieux : « Agence Matrimoniale du Troisième Age. »

L'AMOUR ESPRESSO

Le garçon qui venait d'entrer possédait tout pour plaire : de grands yeux, une denture éclatante, la stature, l'élégance et le sourire. Il n'avait certainement pas atteint la trentaine. N'étant pas français, il s'exprimait dans notre langue avec une douceur chantante. Tout de suite, d'ailleurs, il annonça ses origines :

— Monsieur Arnold, j'ai absolument besoin de vous pour savoir si j'ai quelque chance de retrouver une femme qui m'a fait une très grosse impression et qui est française. Moi-même, je suis romain et, qui plus est, ancien policier... Malheureusement, je n'ai plus de relations avec mes ex-confrères, sinon peut-être aurais-je pu avoir recours à eux pour retrouver la piste de cette merveilleuse jeune femme. Mon dernier espoir est en vous : si les cartes indiquent que cette femme se trouve dans ma vie, ne pensez-vous pas qu'il reste une chance pour moi de la revoir ?

— C'est possible mais pas certain ! Ce n'est pas parce que quelqu'un passe dans une vie qu'il la marque ! Tout dépend de l'époque et des circonstances. De toute façon, nous ne risquons rien à interroger votre Grand Jeu. Veuillez couper...

Puis ce fut le silence dans le cabinet.



Le consultant ne semblait pas avoir menti : la première vision qui se présenta à M. Arnold fut celle d'un quartier aristocratique du vieux Rome dont toutes les maisons portaient la patine apaisante du temps. Les rues étroites étaient bombées de pavés inégaux, des barreaux ventrus en fer forgé défendaient les fenêtres des rez-de-chaussée et, pour pénétrer dans les immeubles, on passait sous de hautes voûtes auxquelles étaient accrochées de lourdes lanternes qui, la nuit, éclairaient d'une lumière diffuse de grands escaliers de marbre permettant d'accéder aux étages.

Un après-midi brûlant de juillet, une main souleva un coin de rideau au premier étage de l'une de ces demeures et, par la petite fente, un œil apparut, un œil qui épiait la maison d'en face... Cet œil inquisiteur appartenait à la signorina Augusta Penati. Après quelques secondes, le rideau retomba. « Encore une ! C'est un scandale ! En voilà une qui a le sens des affaires ! Si elle croit qu'elle va s'en tirer comme ça ! » Et, en proie à une agitation grandissante, Augusta Penati se mit à arpenter le sol de marbre de son immense salon. Son visage était fripé comme une olive verte qu'on aurait sortie de la saumure.

Des yeux noirs à fleur de tête et des lèvres pincées complétaient le faciès ingrat. Malgré la fraîcheur régnant dans l'appartement, la sueur perlait sur le duvet sombre surmontant la lèvre supérieure de la signorina. Celle-ci, d'un geste nerveux, releva une mèche grisonnante échappée de son chignon et se dirigea d'un pas décidé vers l'appareil téléphonique.

Quand le téléphone sonna à la Questura de Rome, dans le bureau de l'inspecteur principal Selmo, à la brigade des mœurs, celui-ci décrocha en bâillant. Il faisait chaud, très chaud, et, malgré deux cafés *espresso* qu'il avait bus après déjeuner, l'inspecteur avait une furieuse envie de faire la sieste jusqu'à 16 h 30 comme tous les Romains. Une voix, camouflée au point qu'on ne pouvait distinguer si elle était masculine ou féminine, l'informait qu'une certaine signora Morelli habitant telle rue et à tel numéro y tenait une maison de rendez-vous. L'inspecteur nota le nom et l'adresse, mais, avant qu'il ait pu demander d'autres détails, la voix s'était tue.

Selmo raccrocha en haussant les épaules. « Et puis, se dit-il, quand cela serait ? La belle affaire ! » Il avait d'autres chats à fouetter ! La police ne savait plus où donner de la tête ! Meurtres, attentats, enlèvements, vols, viols, drogue, crimes de fous, de sadiques, d'homosexuels, chantage, extorsion, prostitution, proxénétisme ! Avec ce tableau de chasse journalier, il y avait de quoi s'occuper sans aller ennuyer ceux qui se donnaient un peu de bon temps, même clandestin ! Personnellement, l'inspecteur n'y voyait aucun inconvénient ; au contraire. Plus ses concitoyens seraient portés vers la « bagatelle » pendant ces périodes troublées, moins ils auraient de loisirs pour se soucier d'autre chose ! Il sortit même son carnet personnel pour noter soigneusement l'adresse de la maison en question. Qui sait ? Cela pourrait lui être utile un jour, quand sa femme partirait en vacances avec les enfants en lui laissant du vague à l'âme... Mais, comme il avait une conscience professionnelle, il pressa sur un bouton. Quelques instants plus tard, un subordonné se présentait.

— Mettez-moi ce numéro sur table d'écoute, dit-il en tendant les renseignements. Et faites-moi un rapport pour demain.

Le lendemain, en lisant le rapport qu'on venait de lui apporter sur la prétendue maison clandestine, le commissaire fronça les sourcils : il y avait quelque chose de louche là-dessous ! En deux heures, ledit numéro avait reçu et donné seize appels téléphoniques où il était question d'*espresso* ! Tout en partageant le goût immodéré des Romains pour ce breuvage survoltant, l'inspecteur trouvait bizarre que, dans chacune de ses conversations téléphoniques, la signora

Morelli parlât café ! Le rapport citait des phrases de ce genre : « *Venez donc prendre un espresso aujourd'hui, il est d'une qualité rare...* » ou encore : « *Je suis bien contente que le dernier espresso vous ait plu, vous pourrez revenir en prendre un autre quand vous le désirerez, mais faites-le-moi savoir vingt-quatre heures à l'avance.* »

Espresso... Espresso... L'inspecteur était songeur. Ça sentait le mot de passe ! Quel trafic pouvait bien cacher ce mot : drogue, prostitution ou bien activités politiques subversives ? Peut-être vaudrait-il mieux passer l'affaire à la police politique et la laisser agir. Et si ce n'était encore qu'un canular ? Ne serait-ce pas plus sage d'envoyer un de ses hommes en éclaireur ?

Il décrocha le téléphone.

— C'est vous, Rossi ? Venez.

Quelques instants plus tard, l'homme entra. C'était le consultant de M. Arnold. Rien, dans son apparence, ne trahissait sa profession. Habillé avec goût, il avait plutôt tout du play-boy.

— Allez donc voir ce qui se passe dans cette maison, dit Selmo en lui tendant le rapport. Mais attention ! Soyez sur vos gardes ! Il peut s'agir d'activités extrémistes, soit fascistes soit anarchistes, et il ne faut surtout pas que l'on devine que vous êtes des nôtres. Dans le rapport, vous verrez que le mot *espresso* revient toujours. Ça doit être un mot de passe ! En cas de pépin, suivez les consignes habituelles. Bonne chance !

— Merci, chef. Je vais m'en occuper tout de suite.

Mario Rossi appartenait à la police depuis six ans. Après avoir franchi les premiers échelons, qui sont les plus ingrats, il avait eu la chance d'être adjoint à l'inspecteur Selmo. Celui-ci lui confiait les tâches difficiles où il fallait savoir faire preuve d'autant de flair que d'esprit de finesse. Rossi réussissait très bien dans son métier, mais il était un peu amer en voyant des garçons, qui n'avaient ni son intelligence ni son physique, mener la vie à grandes guides alors que lui, avec son salaire de petit policier, arrivait juste à joindre les deux bouts ! Heureusement, ces moments d'envie ne duraient pas et sa nature optimiste reprenait vite le dessus.

Une heure plus tard, il sonnait à la porte de l'étrange maison où il était toujours question de café. Après un moment, la porte finit par s'entrebâiller avec précaution.

— La signora Morelli ? demanda le policier à une femme sans âge qui devait être une intendante.

— Vous avez rendez-vous ? demanda la femme d'un air méfiant.

— Je viens de la part d'un ami...

— Quel ami ?

— Euh... *Espresso* !

Il avait lancé ce mot à tout hasard, se souvenant des conseils de

son chef.

Aussitôt la femme se détendit et une grimace de complicité apparut sur son visage.

— Si vous voulez bien me suivre... Je vais prévenir la signora.

Mario gravit un escalier de marbre derrière la femme et pénétra, au premier étage, dans un vaste salon luxueusement meublé.

— Attendez ici, je vous prie.

Le policier regarda autour de lui en se disant que les gens qui mettaient la police sur de fausses pistes mériteraient d'être étripés ! Ça, un clandé, ou un repaire d'anarchistes ou de fascistes ? Allons donc ! Il allait sûrement se trouver en face d'une vieille dame appartenant à la meilleure société romaine et il aurait beaucoup de mal à expliquer sa présence dans son salon !

Elle entra. C'était une femme entre deux âges, distinguée et vêtue sobrement.

Le policier se leva et n'eut aucun mal à paraître confus.

— Signora, je voulais simplement...

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle avec un sourire servile qui étonna Rossi. Voyons, jeune homme ! Ne soyez pas intimidé ! Je comprends très vite... Sans doute est-ce pour vous la première fois ? RelaxeZ-vous : nous allons d'abord bavarder un peu. Comment vous appelez-vous ?

— Euh... Giuseppe di Serafino...

— C'est un nom angélique qui vous va très bien !

Malgré sa formation, Rossi se trouvait pris un peu au dépourvu. Qu'est-ce que cette dame comprenait au juste ? Et la première fois de quoi ? Mais ses six années de métier lui faisaient comprendre qu'il était tombé sur un coup intéressant, même si ce n'était pas celui pour lequel il avait été envoyé par son chef. Comme la signora Morelli et lui n'étaient pas du tout sur la même longueur d'ondes, il fallait jouer au plus fin pour profiter du quiproquo.

— Suivez-moi dans mon bureau, signor di Serafino...

Le bureau en question était sobre : un vrai bureau de femme d'affaires. La signora prit une clé et ouvrit un secrétaire d'où elle sortit un fichier. Rossi remarqua alors qu'il y en avait plusieurs classés par ordre alphabétique.

— Vous allez être gentil de me donner votre adresse, votre profession et votre âge.

— Je suis étudiant, j'habite Via Nazionale, numéro 30, et j'ai vingt-sept ans.

La signora nota tout cela avec soin pendant que le policier se disait : « Nous y voilà ! C'est bien une maison de rendez-vous ! La seule chose qui me gêne, c'est qu'elle m'ait demandé si c'était pour la *première fois* ! J'espère qu'elle ne m'a tout de même pas pris pour un

puceau ! Peut-être a-t-elle voulu dire : *la première fois* dans une maison de ce genre ? »

— Bene, bene, approuva en souriant la signora Morelli. Et maintenant il faut me dire vos conditions et de combien de temps vous pouvez disposer par semaine, à quelles heures vous êtes libre et si je pourrai compter sans faute sur vous une fois le rendez-vous fixé ?

Rossi avait assez vécu pour savoir que ce n'était pas le genre de questions que l'on pose à un client dans une maison pareille ! C'eût été plutôt dans le sens contraire, le client ayant tous les droits ! Aussi répondit-il avec prudence :

— Le soir de préférence... Deux ou trois heures... Les conditions seront à débattre, plus tard.

— Bene, bene... Tous les soirs ? demanda la signora avec un petit sourire sceptique.

— Euh... oui.

— Vous êtes certain de pouvoir être en forme *tous* les soirs ?

— Mais, signora, je suis toujours en forme !

— Perfetto ! fit la dame avec un regard admiratif... Alors, je vais vous proposer une chose : aimeriez-vous commencer tout de suite ? J'ai justement en ce moment quelques personnes de choix...

— A votre disposition, signora.

Le faux Giuseppe jubilait : l'affaire était dans le sac. Grâce au mot de passe et à son habileté il allait pouvoir découvrir ce qui se cachait derrière cette honorable façade et recevoir les félicitations de son chef !

La signora le conduisit dans un salon où – au lieu de pensionnaires provocantes ou de « Belles de Jour » mystérieuses – il vit deux tables où des dames, plus très jeunes, jouaient au bridge. Dans un angle de la pièce, se trouvait un petit bar où d'autres dames, aux solides assises, buaient du thé glacé en bavardant en allemand et en américain.

A son entrée, tous les yeux outrageusement maquillés se tournèrent vers lui et le dévisagèrent avec le plus vif intérêt. Le policier fut tellement stupéfait qu'il resta cloué sur place ! Quelle gaffe il avait failli commettre ! Ah ! s'il tenait cette fille de pute qui avait joué cette blague à la police ! Ça, une maison de rendez-vous ? Il se trouvait tout simplement dans un club de bridge fréquenté par des dames étrangères résidant à Rome !

— Frau Schmidt, dit la signora Morelli en s'adressant à l'une des grosses dames assises au bar, j'ai la joie de vous présenter un nouveau : Giuseppe. Ne trouvez-vous pas qu'il est très beau ? Tout à fait le type d'homme que vous recherchez...

— Ya, Ya ! Sehr schön ! répondit Frau Schmidt du haut de son tabouret en jaugeant l'homme d'un œil connaisseur. (Puis elle

descendit de son piédestal en ordonnant avec l'autorité d'un feldwebel :) Venez, Giuseppe !

Celui-ci, de plus en plus étonné, la suivit... Elle-même était derrière la signora Morelli qui ouvrait une porte à l'étage supérieur. « Sans doute est-ce un autre salon réservé aux joueurs de bridge ? » se dit le policier. Mais, dès qu'il pénétra dans la pièce, il resta saisi ! Au lieu de tables de bridge, il n'y avait pour meuble qu'un immense lit, un *letto matrimoniale* à la mode italienne... La porte se referma discrètement : Giuseppe et Frau Schmidt se retrouvèrent en tête à tête.

Devant la mine ébahie du policier, Frau Schmidt susurra dans un italien qui avait perdu sa légèreté :

— Voyons, mon petit Giuseppe, ce n'est tout de même pas la première fois que vous vous trouvez seul avec une femme dans une chambre à coucher ! Vous autres Italiens avez la réputation d'être très agressifs ! Je ne vous plais donc pas ?

Tout en parlant, Frau Schmidt avait commencé à dévêtir Mario qui la laissa faire, trop étonné pour réagir. C'est lorsqu'elle s'attaqua au slip que Giuseppe arrêta son geste ! Un Italien se laisser déshabiller par une femme ! Quelle insulte !

Frau Schmidt n'insista pas, mais elle se dépouilla d'un seul coup de sa robe. Elle apparut alors dans toute sa nudité laiteuse qui, si elle n'était pas de première jeunesse, était encore appétissante. Puis, après s'être allongée sur le lit, elle tendit la main vers Giuseppe.

— Viens, bambino !

A ce moment, Rossi sortit enfin de son état de transe. Il regarda la femme nue qui s'offrait, en se disant qu'une femme, c'était toujours bon à prendre n'importe où, n'importe comment et à n'importe quel moment ! Il ne fallait jamais laisser passer l'occasion ! Et Frau Schmidt en était une de surchoix ! Il eut bien une seconde d'hésitation en se souvenant qu'il était en service, mais très vite l'appât du désir l'emporta sur la notion de devoir. Giuseppe sut se montrer à la hauteur des exigences de l'Allemande qui était une partenaire insatiable. Il découvrit même que les fruits un peu mûrs peuvent avoir plus de saveur que les autres.

Quand ils sortirent du lit où s'était livré un combat amoureux jusqu'au « finish », Frau Schmidt tira de son sac à main une liasse de billets qu'elle tendit à son partenaire.

— Danke schön, c'était très bien ! dit-elle. J'ai passé un excellent moment ! Ah, n'oubliez pas, avant de partir, de remettre à la signora Morelli les vingt-cinq mille lires de commission qui lui reviennent de droit pour les frais du Club. Dites-lui aussi que je vous retiens dès maintenant trois fois par semaine. Auf wiedersehen !

Mario resta au milieu de la chambre, dans le plus simple appareil, tenant dans sa main cent mille lires.

De retour à la Questura, il rédigea son rapport :

« La maison soupçonnée d'être une maison clandestine ou un lieu de rencontre pour des groupes extrémistes n'est en réalité qu'un club de bridge fréquenté par des étrangères de qualité résidant à Rome. »

L'affaire fut classée pour la police, mais pas pour le policier qui venait de ramasser en une heure, et d'une façon très agréable, ce qu'il mettait quinze jours à gagner dans la police en faisant un métier aussi ingrat que dangereux. Pourquoi tuer la poule aux œufs d'or en dénonçant la signora Morelli ? Qui y gagnerait ? La moralité ? Depuis belle lurette les péchés de la chair faisaient figure de parents pauvres dans la Ville Eternelle ! Et puis ne fallait-il pas attirer les touristes pour remplir les caisses de devises, et surtout de devises fortes ? Il était normal qu'un citoyen, romain se sacrifiât pour son pays.

Ses scrupules rapidement apaisés, Mario Rossi commença une nouvelle vie : une double vie... Tous les jours, après son travail à la Questura, il se rendait chez la signora Morelli où il devint en peu de temps le favori de ces dames assoiffées de plaisir. Remplissant sa tâche d'amant avec cette même conscience qui faisait de lui un excellent policier il était très bien rétribué. Il n'était pas rare qu'il se fît deux ou trois cent mille lires par soirée. Le dimanche, son jour de repos, il faisait ses comptes et des projets d'avenir...

Evidemment, il y avait quelques inconvénients à mener cette double vie. Le matin, quand il arrivait à la Questura, Rossi avait souvent les jambes en coton et le regard vide. Son chef lui en fit même la remarque :

— Vous travaillez trop, mon garçon ! Vous avez mauvaise mine. Je vais vous faire donner quelques jours de congé.

— Merci, chef. Je les apprécierai vivement !

Aucune de celles qui passaient entre ses bras ne lui inspirait autre chose qu'un désir physique. Certes, il arrivait que se créât entre lui et ses clientes habituelles un courant de sympathie ou même un lien d'amitié, mais de l'amour, jamais ! Et c'était très bien : d'abord pour lui dont le cœur restait pur, ensuite pour ces dames qui avaient l'impression de ne pas trahir leur mari – quand elles en avaient – mais de se comporter tout simplement comme eux lorsqu'ils prétendaient que coucher uniquement pour des besoins physiques, ce n'était pas trahir !

Tout aurait donc pu marcher pour le mieux si une femme toute jeune et très belle, parlant l'italien avec un accent français, ne s'était pas présentée chez la signora Morelli. Devant la beauté et l'allure de cette Française, la signora crut qu'il y avait maladresse et que la femme venait pour être engagée. Elle essaya donc de dissiper le malentendu,

ce à quoi la nouvelle venue répliqua qu'elle n'était pas là pour se vendre mais pour acheter !

Pensant qu'elle se trouvait devant un cas assez spécial, la signora Morelli fit aussitôt appel à celui qui réussissait dans toutes les situations, au virtuose Giuseppe... Mais, en voyant cette nouvelle cliente, le policier eut un choc. Pourquoi une femme, que des hommes se disputeraient à prix d'or, aurait-elle besoin de s'acheter un homme ? Et il était difficile de croire, devant des yeux aussi limpides et un pareil visage de madone, que cette Française cherchât à s'affirmer en tant que femme par le truchement d'un homme qu'elle payait !

Pour la première fois dans la maison de la signora Morelli, Mario fit l'amour avec amour et pour la première fois aussi il eut honte. La séance terminée, quand la jeune femme lui tendit une liasse de billets, il s'écria : « Non, pas vous ! » La cliente le toisa alors avant de répondre d'une voix glaciale :

— Je désire vous payer pour vos services. L'amour ne doit être gratuit que lorsqu'on aime, ce qui n'est nullement notre cas ! Autrement, ça se paie comme n'importe quoi d'autre ! Ce n'est qu'à cette condition que je vous reverrai !

Et elle partit en laissant l'argent sur la table.

Pendant plusieurs jours, la Française ne se montra pas et elle manqua au beau Mario, non pas sur le plan financier – il n'était pas en peine pour faire des conquêtes rémunératrices –, mais sur le plan physique. Aussi, lorsqu'elle reparut chez la signora Morelli, après une longue absence, ne put-il s'empêcher de s'écrier :

— Toi enfin ! J'ai cru que je ne te reverrais jamais !

La réponse fut cinglante :

— Vous vous égarez, cher ami ! Il n'y aura jamais entre nous que des expériences vénales.

Mortifié, le policier mit son point d'honneur à se montrer exceptionnellement brillant et, quand le moment vint pour la cliente de payer, il demanda double tarif.

— Vous ne pensez pas qu'un pareil travail vaut ça ? dit-il avec cynisme.

Lorsqu'elle téléphona quelques jours plus tard pour prendre un troisième rendez-vous, il lui fit dire par la signora Morelli qu'à son grand regret il ne serait pas disponible... Mais il l'était toujours pour les Allemandes ou les Américaines un peu mûres qui lui permettaient d'arrondir son compte en banque. Et tout aurait pu continuer pendant longtemps si l'épouse de son chef, la signora Selmo, n'avait pas eu la malencontreuse idée de partir au bord de la mer pour les vacances : ce qui laissa à l'inspecteur la possibilité de jouer les célibataires.

Un soir où le démon de midi le travaillait, Selmo se souvint que, quelques mois plus tôt, il avait inscrit sur son carnet l'adresse d'une maison accueillante qui, après enquête, s'était révélée n'être qu'un club de bridge. Mais, depuis lors, les coups de téléphone anonymes à la Questura n'avaient pas cessé, lui affirmant le contraire. Aussi décida-t-il, sans mettre en question pour autant l'entière confiance qu'il avait en son adjoint Rossi, d'aller jeter lui-même un petit coup d'œil. Au pis, il ne trouverait qu'un club de bridge et au mieux une maison de rendez-vous !

Se souvenant du mot magique *Espresso*, il fut immédiatement reçu, mais, lorsque la signora Morelli le vit, elle crut s'évanouir de saisissement. Le brave inspecteur n'avait rien, absolument rien, d'un séducteur ! Ayant dépassé largement la cinquantaine et ayant eu le tort de manger pendant toute sa vie de trop substantielles platées de spaghetti, il n'avait plus du tout « la ligne » svelte qui plaît tant aux dames arrondies. Entre la Morelli et Selmo ce fut un dialogue de sourds : elle essaya de lui faire comprendre, avec le plus de ménagements possible, qu'elle n'avait recours qu'aux bons offices d'hommes jeunes et lui, complètement dépassé, lui assura qu'il ne recherchait pas la compagnie provisoire d'un jeune garçon mais celle d'une jeune femme... Malentendu qui aurait pu se prolonger indéfiniment si Mario, sortant de l'une des chambres en compagnie de Frau Schmidt, ne s'était trouvé nez à nez avec son chef !

Les explications se révélèrent aussi rapides qu'efficaces : Mario fut discrètement mis à pied et la maison de la signora Morelli fermée « pour cause de voyage », à la grande satisfaction de l'ennemie d'en face, Augusta Penati, qui n'hésita pas à pavoiser ce jour-là avec la bannière pontificale.

Mario prit son renvoi avec philosophie : son compte en banque le lui permettait. Il pouvait voir venir et même s'offrir quelques vacances : il irait à Paris pour essayer de retrouver cette Française qui l'avait fasciné. Mais comment y parvenir ? C'est grand, Paris, et la jolie femme n'y habitait peut-être pas. La chance voulut que Mario se souvînt que, deux années plus tôt, il avait été commis par son chef pour une curieuse affaire : un industriel italien avait disparu pendant un séjour en France. La police romaine avait finalement eu recours à un mage célèbre, habitant à Paris, dont l'étonnant pouvoir de divination avait permis de retrouver le disparu. Pourquoi n'irait-il pas chez ce mage ?



M. Arnold, qui venait de terminer la première « lecture » des cartes, dit avec calme tout en battant le deuxième jeu :

— Nous allons voir maintenant si votre radiation de la police aura pour vous de bonnes ou de mauvaises conséquences...

— Parce que vous avez vu que j'en avais été radié ?

— C'est une institution assez forte pour marquer d'un sceau indélébile ceux qu'elle a utilisés... Combien de fois entend-on des gens dire : « J'ignore la profession de cet individu, mais il a une tête de flic ! » Dites-moi, monsieur Mario : aucune des dames que vous avez séduites ne vous a fait cette réflexion ?

— Aucune, je vous le jure ! Beaucoup d'entre elles m'ont même dit que je ressemblais à un joli garçon de bonne famille.

— Vraiment ? Et les autres ?

— Que j'étais le type même du gigolo rêvé...

— C'est là un grand compliment ! Soyez aimable de couper... Maintenant voyons la suite.

— La suite ? Ce qui m'importe surtout, c'est de savoir si je vais retrouver celle qui m'intéresse.

— Nous allons peut-être la voir réapparaître dans les trente-cinq dernières cartes...



Celles-ci emmenèrent M. Arnold à Capri. Et la chance voulut que ce fût à la fin de septembre, après le départ de la foule des vacanciers. L'île de rêve recevait alors ceux qui peuvent se déplacer à contre-courant des grands flots migrants. Mario était là, regardant fièrement autour de lui... Ce charmant bar avec sa terrasse accueillante et son comptoir étincelant, ces rangées de bouteilles multicolores, et surtout cette splendide machine à faire *l'espresso*, tout cela était à lui ! Depuis un mois qu'il avait ouvert l'établissement, le jeune patron était des plus satisfaits. Le ciel n'était-il pas immuablement bleu et le soleil toujours au rendez-vous pour accueillir ceux qui ne venaient là que pour être heureux ? Et devenir son propre patron, n'est-ce pas le rêve de tout homme civilisé ? Que peut-on demander de plus à la vie ?

Eh bien, malgré cette euphorie apparente, Mario n'était pas satisfait... Un étrange goût d'amertume lui montait à la bouche chaque fois qu'il repensait à cette Française qui l'avait humilié et qu'il avait pourtant eu l'impression d'aimer... Et, un jour, le miracle tant attendu se produisit : il la revit ! Toujours belle et insolente, elle s'était assise à l'une des tables de la terrasse en compagnie d'un homme, sensiblement plus âgé qu'elle, qui pouvait très bien être son époux.

Ne pouvant résister à l'envie de l'approcher, l'ex-policier alla lui-même prendre la commande. Quand elle le reconnut, une expression d'incrédulité passa dans son regard. Elle ne fut pas longue à se lever et à quitter la terrasse en compagnie du monsieur âgé.

Elle revint seule le lendemain matin pour s'asseoir sur l'un des tabourets du bar, face à Mario. Elle commanda un *espresso* qu'elle but

avant de demander :

— Combien vous dois-je ?

— Quatre cents lires, mais c'est la maison qui vous l'offre...

— En voilà cinq cents ! répondit la cliente, comme si elle n'avait pas entendu ce que le patron venait de dire. (Puis elle ajouta, à voix plus basse :) Et pour l'autre genre *d'espresso*, combien est-ce ?

— Ça n'a plus de prix ! Même une archi-milliardaire ne pourrait pas le payer : le patron s'est retiré, fortune faite.

La Française haussa les épaules et sortit.

Mario faillit la suivre, mais une voix gutturale le retint. Une voix qui criait :

— Giuseppe ! Vous ici ? Ach ! Quelle belle surprise !

Frau Schmidt, transformée en homard par le soleil de Capri, venait d'entrer dans le bar.

— Ah, Frau Schmidt ! fit Mario un peu inquiet. Vous êtes à Capri ?

— Ya ! Pour un mois ! Mais pourquoi donc avez-vous disparu ? La signora Morelli a remonté un club encore plus élégant que celui qui a été fermé ! Comme elle a beaucoup de relations, tout s'est arrangé ! Mais vous, Giuseppe, vous n'auriez pas dû nous quitter comme ça ! Vous avez manqué de galanterie !

— Galanterie ? Oh, vous savez, Frau Schmidt, on ne m'a pas demandé mon avis pour me donner l'ordre de modifier mes activités ! Croyez bien que je vous ai toutes regrettées.

— Toutes ? Alors, mon petit bambino, vous allez être servi...

Et, se tournant, elle cria à l'intention d'un groupe de femmes qui se tenait à l'extérieur :

— Hou ! Hou, mesdames ! Venez vite voir qui est là ! C'est Giuseppe, « notre » sauveur à toutes !

Ce fut une bousculade. C'était à qui de ces dames embrasserait Mario, lequel se demanda si tout le Club de Bridge n'était pas là. Seule la signora Morelli manquait à la fête.

Les premières effusions passées, Frau Schmidt demanda :

— Alors comme ça, vous êtes devenu barman ?

— Je suis propriétaire... Un peu grâce à vous, mesdames, je le reconnais !

— Dans ce cas, nous avons toutes quelques droits ? dit l'Allemande.

— Vous avez tous les droits, mesdames ! Seulement maintenant, c'est moi qui choisirai le jour et l'heure...



M. Arnold regardait à nouveau le consultant :

— Vous reverrez celle que vous cherchez, mais, comme elle ne se montrera guère plus aimable que lorsque vous l'avez connue à Rome chez la signora Morelli, vous la laisserez partir pour de bon... Et vous

vous consolerez aisément !

— Avec qui ? Une Italienne ?

— Plutôt avec de vieilles relations. Ce sont encore les plus sûres !

— Et je monterai une maison comme celle de la signora Morelli ?

— Qui sait ? Commencez d'abord par un bar dans une île enchantée : ce sera le premier échelon.

— Mais, si je suis le patron, il faudra que je me dévoue pour la clientèle ?

— Vous vous contenterez de tenir la caisse. Pour le recrutement des troupes fraîches, vous n'aurez qu'à vous adresser à la police...

L'AMOUR AU DELA DE LA VIE

Le consultant était très jeune : vingt ans tout au plus. Ce qui frappa le mage fut le regard... Un regard bleu où se reflétait une infinie tristesse. La voix était douce, presque timide.

— C'est l'une de mes amies, monsieur Arnold, qui m'a conseillé de venir vous consulter. Elle m'a dit vous avoir rendu visite à un moment pénible de sa vie et s'en être félicitée : vos conseils judicieux lui ont permis de sortir de cette mauvaise passe.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Même si vous me prenez pour un fou, je vous jure que je suis très malheureux depuis quelque temps... Et savez-vous pourquoi ? J'ai l'impression atroce d'entendre la voix de ma mère, décédée depuis vingt ans puisqu'elle est morte en me mettant au monde, qui m'appelle à son aide... Et cela plusieurs fois par jour et par nuit. Pour moi, c'est une souffrance intolérable ! Pensez-vous que ce soit possible ou bien suis-je victime de mon imagination ?

— Croyez-vous au monde de l'au-delà ?

— A vrai dire, je n'y attachais aucune importance, mais, depuis que j'entends cette voix, je ne sais plus où j'en suis...

— N'ayant donc reçu aucune initiation, il me paraît peu probable que vous puissiez entrer en contact avec les esprits et même avec celui de votre mère ! A moins que vous ne soyez médium sans le savoir... Cela, nous l'apprendrons peut-être par les cartes. Coupez... Merci.

Au fur et à mesure que M. Arnold retournait les cartes, son visage devenait de plus en plus grave. Le jeune homme eut tout de suite le sentiment que le mage découvrait des choses qu'il ne lui révélerait jamais.



La première vision fut celle d'un petit cimetière de campagne sur lequel la nuit allait tomber. La fin de l'automne avait dépouillé les arbres, durci la terre et noirci les fleurs qui avaient donné leur vie éphémère pour honorer les morts. Un vent coupant et glacé tourbillonnait autour d'un groupe d'hommes rassemblés devant une tombe. Le fossoyeur, un bossu, attendait en silence l'ordre de creuser. Son corps difforme, appuyé sur sa pelle, tremblait; son regard fuyant allait de l'un à l'autre.

Celui qui devait donner l'ordre, Pierre Lenoir, se tenait rigide, les yeux fixés sur la pierre tombale où les feuilles mortes s'étaient amoncelées, cachant en partie l'inscription : un nom suivi de deux

dates. Le maire, présent, regarda le médecin légiste debout à côté de lui et toussota. Voyant que Pierre Lenoir ne bougeait toujours pas, un jeune homme s'avança et ordonna d'une voix rauque : « Creusez ! » Le fossoyeur leva sa pelle et commença sa sinistre besogne.

La raison qui avait amené ces hommes à faire ouvrir la tombe pour en exhumer le cercueil était assez étrange : six mois plus tôt, André, le fils unique de Pierre Lenoir, avait reçu une lettre provenant d'une petite bourgade du Limousin d'où était originaire sa famille paternelle : Saint-Variex... Lettre non signée et écrite sur un papier assez grossier. La calligraphie laborieuse et les fautes d'orthographe laissaient deviner que son auteur n'avait guère l'habitude de s'exprimer par voie épistolaire. En lisant les quelques mots griffonnés, le jeune homme fut frappé de stupeur ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il se mit à tourner et à retourner la lettre entre ses mains, se demandant si c'était une mauvaise plaisanterie. Seul un esprit malade avait pu imaginer une chose pareille ! Mais qui ? Et pourquoi ? Après avoir lu, le jeune homme leva les yeux sur un portrait de femme accroché au mur de sa chambre, puis son regard retourna à la lettre qui lui brûlait les doigts. Il relut : « *vot mère a été enteré vivante.* » A partir de cet instant, il sembla à André qu'une page venait d'être tournée dans sa vie : celle de sa jeunesse insouciante.

Il décida de ne pas parler de cette lettre à son père. Il eût été choquant et douloureux de le faire, mais, chaque fois qu'il regardait le portrait de sa mère, son cœur se mettait à battre la chamade et un vertige le prenait. Après tout, que savait-il de cette femme qui était morte en lui donnant la vie ? Seulement qu'elle avait été belle et même très belle, à en juger par la peinture... Un ovale délicat, de grands yeux sombres, un teint pâle, des lèvres à peine teintées. Celles-ci souriaient, mais il n'y avait aucune joie dans le regard. André avait vécu avec ce portrait, d'abord dans la demeure familiale du Limousin quand il était enfant, ensuite à Paris où il l'avait fait transporter. Si le portrait avait toujours fait partie de sa vie, il prit – après le reçu de la lettre – une tout autre signification.

Elève de deuxième année de médecine, le jeune homme aimait sortir avec des amis, mais depuis la réception de la lettre il restait presque tous les soirs chez lui à contempler le portrait, comme s'il essayait, à travers la toile, d'en découvrir le secret. N'était-il pas encore à l'âge où un fils se représente difficilement sa mère comme une femme ayant eu des passions, des désirs, des besoins sexuels ou des abandons, même les plus légitimes ? Ce sentiment d'idéalisation filiale était d'autant plus poussé chez lui que, ne l'ayant pas connue, il avait magnifié cette maman dès son plus jeune âge. Et il avait été

guidé dans cette voie par la vieille Marie qui l'avait élevé et qui avait adoré sa mère : un culte qui s'était à peine estompé avec les années quand Pierre Lenoir et son fils étaient venus s'installer à Paris. Marie lui disait toujours :

— Tu es exactement comme elle : sensible, impressionnable, nerveux, impulsif et tout cela avec un cœur d'or ! Ah, c'était un véritable ange : aussi bonne que belle !

Quand André retournait dans le Limousin pour les vacances, il lui semblait voir l'ombre légère de sa mère se promener dans les allées du parc, et entendre son rire. Une nostalgie terrible s'emparait alors de lui. Jamais il ne connaîtrait ses baisers, ses caresses... Jamais non plus il n'aurait la joie de la protéger, d'adoucir ses années de vieillesse et de la consoler lorsqu'elle perdrait sa beauté ! Il aurait voulu être ce miroir rassurant où elle aurait pu se voir toujours désirable, même quand l'heure du renoncement aurait sonné. Il lui aurait dit tant de choses et confié tant de projets !

Il n'en était « pas de même avec son père, homme austère et intolérant. Il lui arrivait de surprendre chez ce père un regard qui le mettait mal à l'aise : il y sentait presque de la haine à son égard. Peut-être parce que en naissant il avait coûté la vie à celle qu'il avait adorée ? N'était-ce pas humain que l'époux resté veuf en éprouvât une grande amertume ? « Si seulement Marie vivait encore, pensait le fils, elle aurait sûrement pu m'expliquer ce que signifie cette lettre maudite ! » Mais la bonne Marie s'était éteinte trois mois auparavant, au grand chagrin d'André.

Il essaya d'oublier la lettre, mais chaque jour elle sembla s'inscrire de plus en plus profondément dans son cœur : « *Votre mère a été enterrée vivante... Votre mère a été enterrée vivante.* » La phrase résonnait en lui comme un glas. Une nuit, il se réveilla en sursaut. Une voix l'appelait : « *André... André ! Je suis enterrée vivante ! Aide-moi, mon fils ! Sauve-moi ou je vais mourir !* »

Il se leva, tremblant, et alluma la lumière : il était seul. Il regarda le portrait qui continuait à sourire doucement : « Ah ! se dit-il. Je viens de faire un cauchemar ! Mais est-ce bien un cauchemar ? N'est-ce pas plutôt l'esprit de ma mère qui m'appelle ? » Ne s'étant jamais intéressé au spiritisme, il était assez sceptique sur tout ce qui touchait aux sciences occultes. Pourtant, à ce moment, il eut nettement l'impression que sa mère était à ses côtés. Et il enfouit sa tête dans l'oreiller pour ne plus entendre.

Pendant plusieurs nuits, à la fois horrifié et fasciné, il crut percevoir le son de la voix lointaine qui répétait la même phrase. Le jour il y pensait, la nuit il l'attendait... N'arrivant plus à se concentrer dans ses études, il prit la décision de mettre son père au courant.

Quand il lui tendit la lettre, il vit le visage de l'homme rude se

décomposer : des rides se creusèrent comme si la peau était attaquée par un acide. Dominant son émotion, Pierre Lenoir dit d'une voix sourde :

— Je ne comprends pas... Depuis combien de temps as-tu cette lettre ?

— Depuis trois semaines.

— Et tu ne m'en parles qu'aujourd'hui ?

— Je ne voulais pas... Je ne pouvais pas... Je veux dire que c'est tellement monstrueux ! Ça ne peut venir que d'un fou ! Ou de quelqu'un qui nous veut du mal. Mais qui peut nous vouloir du mal à Saint-Variex ?

— C'est en effet très étrange.

— Dites-moi, mon père, vous m'avez bien dit que ma mère était morte d'une embolie après ma naissance ?

— C'est exact. Pourquoi me le demandes-tu ? Tu en doutes ?

— Non, pardonnez-moi... Mais j'ai été terriblement frappé par cette lettre, et puis...

— Et puis ?

— La nuit, il me semble que ma mère m'appelle à son secours !

— Tu as trop d'imagination... exactement comme ta mère !

— Qui a choisi mon prénom ?

— Elle, un mois avant ta naissance.

— Donc, quand elle est morte, elle savait comment j'allais m'appeler ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que je l'entends m'appeler « *André* » !

— Je crois que tu as trop travaillé ces derniers temps. Après tes examens, tu devrais faire un voyage à l'étranger : ça te changerait les idées !

Le fils n'était pas parti. Cela n'aurait servi à rien : la voix l'aurait accompagné au bout du monde... Il savait maintenant que le seul moyen de retrouver la paix serait d'effacer le doute insupportable que la lettre avait fait naître en lui. Et il alla passer ses vacances à Saint-Variex : c'était là que se trouvait la propriété familiale, là que dans le petit cimetière se cachait la tombe de sa mère, là enfin que la lettre anonyme avait été postée...

Il commença par observer les habitants avec un nouvel intérêt : l'un d'eux ne portait-il pas la responsabilité de la terrible accusation ? Et il les connaissait tous ! On l'aimait dans le pays, comme on avait aimé sa mère pendant les six années qu'elle y avait vécu après son mariage. Son père, en revanche, n'y était pas aimé. Aucun contact n'était possible entre cet homme au visage implacable et les gens simples du pays.

La première visite du jeune homme fut pour l'épicière. Enfant, il aimait aller dans sa boutique pour acheter des caramels et des cornets surprise.

— Ah, monsieur André ! Vous êtes revenu passer les vacances au pays ?

— Mais oui, madame Bernier. On aime revenir vers ses souvenirs d'enfance.

— M. votre père va bien ? Il n'est pas venu avec vous ?

— Il fait un voyage et viendra plus tard. Alors, la santé est toujours bonne ?

— Je n'ai pas à me plaindre ! Quand viendrez-vous vous installer au pays comme médecin ?

— Ce n'est pas pour demain ! Je ne suis qu'en seconde année de mes études !

— Remarquez qu'il n'y a rien à dire sur le Dr Rattier ! Il est brave... Ce n'est pas comme cet ivrogne que nous avons eu ici pendant si longtemps. Vous étiez trop jeune pour vous en souvenir... Il est mort il y a une dizaine d'années après une bonne cuite ! A vrai dire, il n'était pas mauvais médecin : il avait même un très *bon* diagnostic quand il était à jeun. Mais, lorsqu'il avait bu un coup de trop, c'était une autre histoire !

André demanda :

— Est-ce lui qui a assisté ma mère à ma naissance ?

— Mais oui.

En quittant l'épicière, il était pensif. Le médecin qui avait fermé les yeux de sa mère et signé le permis d'inhumer était un alcoolique ! Voilà qui venait renforcer l'affirmation de la lettre anonyme ! Il se pourrait bien, après tout, qu'elle ne fût pas l'œuvre d'un fou... Lorsqu'il se rendit, le lendemain, sur la tombe de sa mère, il vit un homme qui taillait un rosier planté au pied de la dalle de marbre : c'était Christophe, le fossoyeur bossu.

— Bonjour, Christophe, ça va ?

— Pas trop mal, monsieur André, répondit Christophe en ramassant vivement ses outils.

— Vous pouvez continuer. Vous ne me dérangez pas.

— J'ai justement fini...

L'homme s'en alla d'un pas hâtif à l'autre bout du cimetière.

« Curieux personnage, ce bonhomme ! Il est monstrueux physiquement, mais il a un regard intelligent ! » se dit André en le regardant s'éloigner. Puis il se pencha sur la tombe de sa mère, lisant et relisant l'inscription comme s'il s'agissait d'un hiéroglyphe : *Elise Lenoir – 16 juin 1928 – 4 octobre 1956.*

C'était là, sous cette terre, que se trouvait la réponse.

Tandis qu'il priait pour celle qu'il n'avait jamais connue, il entendit de nouveau la voix. La voix qui troublait ses nuits et dont le souvenir hantait ses jours... « *André, au secours ! Je suis enterrée vivante ! Sauve-moi, mon fils ! Je suis en train de mourir !* »

— Je deviens fou ! s'écria le jeune homme à haute voix en cachant son visage entre ses mains.

Et il quitta le cimetière en courant.

Quand il retourna à Paris en septembre, il n'était guère plus avancé qu'en partant. Durant l'été, il avait cherché un indice quelconque qui l'aurait mis sur le chemin de la vérité. Dans la vieille demeure, il avait fouillé la chambre qui avait été celle de sa mère et où personne n'avait vécu depuis sa mort, inventorié aussi la bibliothèque et le grenier, où l'on rangeait les vieilleries. Il avait parcouru le parc, visité les serres où sa mère aimait à se rendre et épluché enfin pendant des soirées entières les archives familiales. En vain : le mystère était resté entier. Il semblait que rien d'anormal ne se fût passé dans la vie du couple depuis le jour où ses parents s'étaient rencontrés en 1951, dans un bal à Limoges, et mariés quelques mois plus tard. Lui était né cinq années après. Son père et sa mère étaient du même milieu bourgeois, aisé, et bien que son père ait eu quelques années de plus que sa mère, cela ne semblait pas avoir joué : le couple était harmonieux et sans histoire, comme en témoignait l'album familial. Et pourtant ! Qu'avaient pu avoir en commun un homme comme son père et une femme aussi sensible et aussi artiste qui passait ses journées à peindre ou à jouer du piano ? Leur mariage avait-il été vraiment un mariage d'amour ou l'une de ces unions de convenance, vécues uniquement sous le signe du respect réciproque ? Et, même si c'était le cas, quel rapport avec cette lettre qui laissait entendre que sa mère était morte dans des conditions tellement abominables que la raison refusait de l'admettre ?

André avait besoin d'aide. S'étant adressé à une amie en qui il avait toute confiance et qui lui avait donné l'adresse, il se retrouvait aujourd'hui chez ce mage qui ne lui avait encore rien dit et qui donnait l'impression, après une première lecture du Grand Jeu, d'être plutôt perplexe. Ne pouvant plus attendre et excédé par le silence prolongé de M. Arnold, le jeune homme finit par demander :

— Avez-vous trouvé la raison de ces appels réitérés de ma mère ?

— Pas encore, mais cette raison est certainement grave... Votre mère est tout le temps dans votre jeu : c'est comme si elle était encore vivante... Cela, je le vois nettement. Ce que j'ai également découvert, c'est que vous avez l'intention de faire procéder à une vérification qui m'inquiète et qui en aucun cas ne pourra vous rendre votre mère.

— Mais... si elle continue à m'appeler, je suis bien obligé de faire

quelque chose pour elle ?

— Avant de vous donner le moindre conseil, le cas me paraît tellement délicat qu'il est indispensable pour moi de procéder à la lecture des trente-cinq dernières cartes... Ayez l'obligeance de couper.

Quand les cartes furent étalées et retournées, M. Arnold reprit :

— Ce qui est encore plus étrange, c'est que ce deuxième lot de cartes me ramène exactement au même point de départ que le premier.

Puis il se tut.



Ce qu'il voyait, c'était à nouveau le petit cimetière de campagne où le cercueil venait d'être exhumé de la fosse.

— Ouvrez ! ordonna André à Christophe.

Le fossoyeur était livide, ses mains tremblaient tellement qu'il n'arrivait pas à dévisser le couvercle. Quand il y parvint enfin, il se leva d'un bond et s'enfuit.

André s'agenouilla pieusement. Retrouverait-il quelque chose de sa mère ? Peut-être ses longs cheveux noirs ? Pendant quelques instants, il regarda à l'intérieur du cercueil et son regard devint fixe. Puis il poussa un cri inhumain. Il venait de constater que le corps était retourné ! Un bras, levé dans un effort désespéré, avait essayé de repousser le couvercle. Et le bois tout autour était profondément griffé.

Le médecin légiste s'avança alors et se pencha à son tour. Au bout de quelques instants il se redressa, très pâle, et dit :

— Aucun doute, cette femme a été enterrée vivante !

Pierre Lenoir regardait droit devant lui, comme s'il était étranger à la scène.

André se releva et referma pour toujours le cercueil de sa mère.

Quand le père et le fils se retrouvèrent face à face dans le grand salon de la demeure familiale, André demanda d'une voix contenue :

— Avez-vous une explication à me donner ?

— Ta mère devait accoucher à Limoges, mais, comme tu es arrivé un peu plus tôt que ne l'avait prévu le gynécologue, j'ai dû faire appel au médecin du pays.

— L'ivrogne ?

— Il ne faut pas écouter les mauvaises langues !

— La preuve !

— Ta mère a eu une embolie dans la nuit qui a suivi son accouchement, mais la délivrance s'est passée normalement. Ce n'est pas à un étudiant en médecine que j'apprendrai que ce sont des choses qui peuvent malheureusement arriver.

— Admettons, mais, quand ma mère a eu cette embolie, vous avez appelé immédiatement le médecin, je suppose ?

— Oui... Mais je ne l'ai pas trouvé.

— Vous voulez dire qu'il était ivre !

— J'ai dit que je ne l'ai pas trouvé.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai tenté de joindre le médecin du pays voisin, mais il était parti pour une urgence... Alors, j'ai essayé de faire du bouche à bouche et des massages du cœur. Hélas, sans résultat.

— Et Marie ?

— Elle m'a assisté, mais le cœur de ta mère n'a pas réagi : elle était morte instantanément. Une belle mort, sans souffrances.

— Peut-être, mais pas à vingt-sept ans ! Quand le médecin est-il venu, finalement ?

— Trois heures plus tard. Il a constaté le décès et a délivré le permis d'inhumer... Mais, dis-moi, mon garçon, il me semble que je suis sur la sellette ! Je comprends que tu sois bouleversé par cette pénible histoire, mais je voudrais tout de même savoir où tu veux en venir.

— Cette « pénible histoire », comme vous dites, aurait pu rester enfouie au fond d'une tombe avec Dieu seul comme témoin ! Mais la lettre prouve que quelqu'un d'autre que Dieu a su que ma mère avait été enterrée vivante !

— Je te répète que ta mère était morte quand elle a été inhumée !

André regarda son père avec stupéfaction : pour la première fois il le voyait perdre le contrôle de lui-même. Ses yeux étaient exorbités et sa voix stridente. Puis, aussi soudainement qu'il s'était déchaîné, il se calma.

Le jeune homme continua, implacable :

— Vous avez pu constater par vous-même qu'elle s'était retournée dans son cercueil, que son bras droit était levé pour repousser le couvercle et qu'elle avait labouré de ses ongles le bois autour d'elle ! Donc elle était encore vivante ! La seule explication est que le cœur s'est remis à battre de lui-même. C'est rare, mais ça peut arriver... Et chez nous on veille les morts pendant vingt-quatre heures au moins quand ils sont dans leur cercueil... Ma mère a dû crier et taper contre les parois. Et personne ne l'a entendue ? Qui l'a veillée après sa mise en bière ?

— Moi, Marie, les gens du pays... Je ne sais plus ! C'est tellement loin !

— Pour moi, père, c'était hier !

Les deux hommes revinrent à Paris, mais André fuyait la maison. La présence de son père lui était insupportable et pourtant il savait qu'il n'avait pas le droit de lui faire porter la responsabilité d'une mort qui semblait due à la fatalité : tout au plus pouvait-on lui reprocher de

n'avoir pas pris toutes les précautions. Le temps passa, mettant son baume sur toutes choses... Mais, un jour, André reçut un petit paquet. Il venait de Saint-Variex.

Le jeune homme le garda un long moment dans ses mains, sans oser le défaire : l'écriture était la même que celle de la lettre accusatrice. Enfin, il se força à l'ouvrir.

Le paquet contenait plusieurs lettres qu'il lut.

La première disait :

« Mon aimée, me voici de retour à Paris. Tu es doublement présente en moi, puisque vous êtes deux maintenant ! Je t'imagine très bien pelotonnée devant le feu de la cheminée comme une chatte frileuse, revivant chaque instant de nos jours et de nos nuits ! Tu n'es plus seule, mon amour, puisque tu portes, vivant en toi, notre merveilleux secret ! Souvent aussi je tremble pour toi ! Tu es si imprudente, si folle et si amoureuse, mon Elise ! Je me demande parfois s'il est vraiment dupe ? Il est vrai que nos liens de famille servent à camoufler nos vrais sentiments ! C'est bien commode d'être cousins, n'est-ce pas, cousine ? »

Puis la seconde :

« Je sais que tu souffres, chérie, de ne pouvoir proclamer tout haut que cet enfant qui va naître est le nôtre ! Ne crois-tu pas que c'est dur pour moi de penser que mon fils portera le nom de ton mari ? Pourquoi n'as-tu pas voulu divorcer il y a deux ans quand je te l'ai demandé ? Tu ne l'aimes pas, tu ne l'as jamais aimé, alors que nous nous aimons depuis toujours... Je sais que tes parents ont fait pression sur toi quand j'étais à l'étranger pour que tu l'épouses ! On n'épouse pas un cousin comme moi, peu fortuné, de trois ans son cadet et qui a choisi la carrière de pilote d'essai ! On épouse un homme riche, plus âgé, stable, qui a les pieds sur terre et pas dans les nuages. »

Puis une autre :

« Je suis heureux que la vieille Marie se soit tellement attachée à toi ! Au lieu de nous aider, elle aurait pu nous trahir, car elle a été au service de la famille de ton mari toute sa vie et non pas attachée à la tienne. Ne garde aucune de mes lettres auprès de toi ! Confie-les à Marie qui, j'en suis sûr, saura en prendre soin. Je sens qu'elle n'aime pas ton mari et qu'elle t'est toute dévouée. »

Une quatrième enfin, écrites, par l'amante :

« François... Le moment approche et j'ai peur ! Pourtant je devrais me réjouir de cette délivrance qui va être la cristallisation de notre merveilleux amour ! Crois-tu qu'un jour je serai punie d'avoir trop aimé, d'avoir manqué à mes devoirs d'épouse, d'avoir trahi ? J'appellerai notre enfant André si c'est un garçon, Laure si c'est une fille ! Quand tu recevras cette lettre, tu seras peut-être père ! Félicitations, mon aimé...

Ces lettres apportaient la quasi-certitude qu'Elise avait été enterrée vivante non pas accidentellement mais volontairement ! Le mobile

pour un tel acte criminel existait : la vengeance ! L'atroce vengeance d'un homme qui avait découvert qu'il était trahi. Et la lettre accusatrice ne pouvait avoir été écrite que par celle qui, après avoir été le témoin des amours secrètes d'Elise et de François, avait sans doute aussi assisté au meurtre : Marie... Mais Marie était morte depuis trois mois ! A qui avait-elle confié son secret avec la mission de le faire connaître à André pour qu'il vengeât sa mère ? Marie avait attendu plus de vingt ans pour divulguer la vérité et seulement après sa mort ! Pourquoi ? Par attachement pour Pierre Lenoir ? C'était peu probable, elle le détestait. Pour protéger quelqu'un ? Marie n'avait aucune famille. Par peur ? Marie n'avait jamais eu peur de rien. Alors ?

Malgré tout, il était difficile pour André d'imaginer son père – ou plutôt celui qui lui avait officiellement servi de père – assouvissant une vengeance personnelle d'une façon aussi barbare ! Ne devrait-il pas avoir pitié de cet homme ? Mais chaque nuit il continuait à entendre la voix de sa mère et, à l'idée des souffrances qu'elle avait endurées dans son cercueil avant de mourir, il se mettait à haïr le responsable et à souhaiter sa mort.

Pour les vacances de Pâques, les deux hommes se rendirent de nouveau dans le Limousin. Un mur s'était dressé entre eux. Pierre Lenoir devenait de plus en plus taciturne et André faisait de grandes randonnées dans la forêt. Un jour où le jeune homme rentrait de promenade, il entendit des éclats de voix provenant d'une petite porte pratiquée dans le mur du parc. Il reconnut d'abord la voix de « son père » : « Que fais-tu ici, maudit bossu ? disait-il. Qui cherches-tu ? Pourquoi entres-tu chez moi en cachette ? C'est toi qui as envoyé la lettre ! Si tu te manifestes encore une fois, j'irai dire à la gendarmerie que c'est toi qui as volé les pièces d'or dans mon secrétaire après l'avoir fracturé ! Et tu iras en prison ! – Assassin ! » avait répondu une voix que le jeune homme reconnut comme étant celle de Christophe, le fossoyeur.



— C'est terminé, dit M. Arnold en ramassant les cartes.

— Que me conseillez-vous ?

— De ne pas faire procéder à cette exhumation qui hante vos pensées ! Ça ne servirait strictement à rien, sinon à engendrer d'autres morts... Le passé de vos parents, que vous devez respecter, ne vous regarde pas... Et ne vous laissez surtout pas entraîner par votre imagination ! Vous êtes jeune, vous faites d'excellentes études, vous avez la vie devant vous. Ayez confiance en elle... Ne soyez pas obsédé par la voix d'une morte ! Car rien ne prouve que ce soit votre mère qui parle. Les morts se taisent.

— Je sais que vous avez vu dans ces cartes des choses hideuses que vous ne voulez pas me dire ! Je vous déteste, monsieur, parce que vous me cachez la vérité... à moins que vous ne soyez incapable de la découvrir ! Et, dans les deux cas, vous n'êtes qu'un exploiteur !

— Moi ? Je n'ai jamais demandé un centime à ceux qui viennent me consulter.

— Je le sais. C'est pourquoi je suis certain que vous me mentez, comme vous avez dû le faire face à beaucoup d'autres ! Vous n'êtes qu'un vieil égoïste qui trouve son plaisir et se repaît à garder pour lui seul les secrets d'autrui... Je pars et je ne vous écouterai pas : j'agirai comme bon me semble !

« Encore un, pensa M. Arnold, qui n'en fera qu'à sa tête ! Mais pourquoi viennent-ils me consulter s'ils sont persuadés d'avoir raison ? Décidément l'orgueil et la stupidité de l'humanité restent insondables... Comment pouvais-je dire à ce jeune homme la vérité ? Ce qui va se passer maintenant ? Mais je le sais ! Je l'ai vu dans les tarots... En partant d'ici, il va retourner dans son Limousin pour interroger le fossoyeur bossu et il criera, en frappant contre la porte de la pauvre mesure où celui-ci habite :

« — Ouvre-moi, c'est André Lenoir !

» La tête hirsute du fossoyeur apparaîtra alors dans l'entrebâillement de la porte.

» — Christophe, il faut que je te parle ! Tu n'as rien à craindre de moi : je suis ton ami. Cet après-midi, j'ai entendu ce qui s'est dit entre Pierre Lenoir et toi ! Comment as-tu su la vérité ?

» — Je ne veux pas parler ! Cet homme est mauvais ! J'ai peur...

» — Je te protégerai ! Parle.

» Mais Christophe secouera sa grosse tête et se tordra les mains :

» — Vous ne pouvez pas comprendre, monsieur André ! L'autre, c'est le démon !

» — Qu'est-ce qu'il a fait ? demandera plus doucement André en posant sa main sur son épaule.

» — Je ne sais que ce que ma mère m'a raconté...

» — Ta mère ? Qui est ta mère ?

» — La Marie...

» — Marie ? Mais personne ne l'a jamais su !

» — Quand ma mère était jeune, au service de votre grand-père, elle a rencontré un forain venu au pays pour la fête. Il lui a fait un enfant. Ayant peur d'être renvoyée, elle s'est accouchée toute seule et elle a porté son enfant, c'est-à-dire moi, à l'hospice des bonnes sœurs. Mais elle ne m'a jamais abandonné. Quand je suis devenu grand, elle m'a fait engager comme jardinier chez Pierre Lenoir. Le jour où j'ai volé des pièces d'or dans son secrétaire, il a voulu appeler les gendarmes,

mais Marie l'a supplié de ne pas le faire et lui a avoué que j'étais son fils ! Alors, il n'a pas porté plainte. Mais il tenait ma mère, vous comprenez ? Quand il a commis son crime...

» – Quel crime ?

» – Ma mère m'a raconté que, lorsqu'on a mis votre mère dans le cercueil, elle l'avait veillée toute la nuit tandis que M. Lenoir était parti se coucher. A un moment donné, ma mère a entendu comme un bruit qui venait du cercueil. D'abord ce fut comme si on grattait le bois, ensuite il y eut des coups sourds et un cri ! Epouvantée, elle a été réveiller M. Lenoir ! Quand ils sont revenus devant le cercueil, les coups ont recommencé... Ma mère s'est écriée : « Elle vit ! Ouvrez vite ce cercueil ! C'est un miracle ! Elle n'est pas morte ! La malheureuse appelle à l'aide ! » Et elle s'est jetée sur le cercueil pour l'ouvrir mais, à ce moment, M. Lenoir s'est précipité sur elle en criant : « Laisse ce cercueil tranquille ! Qu'elle crève comme la chienne qu'elle était ! Elle mérite sa mort ! » Ils se sont battus ! Marie était forte et aurait gagné si M. Lenoir ne l'avait menacée : « Si tu ouvres ce cercueil, j'irai dire à la gendarmerie que ton fils est un voleur ! Et il ira en prison pour longtemps ! » Marie n'a plus osé bouger. Les appels sont devenus de plus en plus faibles et ç'a été la fin.

» – Merci, Christophe, pour ta franchise.

» Le lendemain, Christophe sera retrouvé mort dans la forêt, tué d'un coup de carabine. L'enquête n'établira jamais qui a tué le fossoyeur ni pourquoi.

» Un seul homme pourrait éclairer la justice, mais, pour ne pas avoir à dévoiler la vie secrète de sa mère, il se taira. Et un soir il se présentera chez Pierre Lenoir en lui tendant un revolver :

» – Tenez ! dira-t-il froidement. Je pense que vous préférerez cette mort à celle qui vous attend sur l'échafaud pour un meurtre récent commis de sang-froid et avec préméditation, et un autre assassinat tellement révoltant qu'il ôte à l'auteur d'un tel crime le droit de faire partie du monde des hommes ! Qu'en pensez-vous ? »

M. Arnold était las. Il n'en pouvait plus de toute cette veulerie et de ces piètres calculs qui n'amenait chez lui, en consultation, qu'une majorité de gens médiocres. C'était donc ça, la civilisation ? Ne serait-il pas mieux inspiré de faire dire par son serviteur à ceux qui, depuis des heures, attendaient dans le salon, qu'en cette soirée du jeudi le mage ne recevait plus ? – Mais, comme il était avant tout un être humain – l'un des derniers peut-être de notre temps –, il trouva la force de sourire pour accueillir sa nouvelle cliente. Et il eut raison. Elle était mieux que jolie, charmante... Encore plus jeune que le garçon tourmenté qui venait de la précéder : dix-sept ans tout au plus. Gaie aussi. Une vraie jeune fille, presque une jeune fille comme on

n'en fait plus...

L'AMOUR SANS PANNEAUX

Ayant cette franchise et ce toupet qui sont les plus beaux fleurons de la jeunesse, elle ne paraissait nullement intimidée de se trouver en présence du mage.

— Monsieur Arnold, je suis très ennuyée...

— Que vous arrive-t-il, mademoiselle ?

— Il m'arrive ce qui va arriver dans un mois à des millions de gens : l'obligation de partir en vacances.

— Pourquoi estimez-vous que c'est une obligation ?

— Parce que, si l'on ne part pas en vacances – surtout si l'on est français ! – comme tout le monde et en même temps que tout le monde, on a l'air d'imbéciles ! C'est mon papa qui me l'a dit et j'aime beaucoup mon papa : c'est un homme très bien.

— J'en suis convaincu puisque vous le dites. Qu'est-ce qui vous gêne dans ces vacances ?

— Sans doute parce que nous sommes un peu bohèmes dans ma famille, nous avons adopté depuis longtemps une méthode assez particulière pour trouver, sinon le lieu exact, du moins la direction vers laquelle nous irons en vacances... Comme seul le hasard décide, j'aimerais beaucoup que, cette année, le hasard soit quelque peu « dirigé »... A vous je peux tout avouer puisque vous n'êtes pas de ma famille : j'ai un flirt... Il s'appelle Cyrille et il est très beau garçon : ce qui, pour le moment, me suffit. Les hommes intelligents, je me les réserve pour plus tard... Et comme Cyrille est, chaque année, un pilier de Saint-Tropez, je préférerais de beaucoup aller là-bas avec la famille. Mais Cyrille voudrait savoir si oui ou non j'y vais, afin, m'a-t-il dit, de pouvoir « s'organiser ». N'étant pas trop idiote, j'ai bien compris que ça signifiait : « Si tu ne viens pas m'y rejoindre, j'en trouverai une autre ! » Ce qui m'ennuie... Croyez-vous que vous pouvez voir dans les cartes si le destin va m'être favorable en inspirant à ma famille l'excellente idée d'aller vers le sud-est plutôt que sur une plage bretonne ou ailleurs ?

— Le Grand Jeu offre le mérite de posséder une sorte d'universalité... Tout se trouve dans les tarots : le passé, le présent, l'avenir, les peines, les chagrins, les soucis et même les petites joies comme celle que vous voudriez connaître. Coupez, mademoiselle...

— Je m'appelle Brigitte...

— Un prénom qui convient à Saint-Tropez... Maintenant, je vous demande le silence.

La jolie fille sut se taire. Ce qui permit à M. Arnold de lire dans les cartes étalées et retournées une surprenante aventure de vacances, presque une odyssée. Tout de suite, il fit connaissance avec la famille de Brigitte...



Les Bourdon, en vrais Français, prenaient leurs vacances au mois d'août. Certes, ils n'ignoraient pas ce que les dirigeants demandaient aux bons citoyens : étaler les vacances ! Mais ils étaient également convaincus que ce souhait gouvernemental s'adressait aux autres et non pas à eux, les Bourdon.

Pourquoi partir en juin ? N'était-ce pas courir le risque de s'ennuyer sur des routes peu encombrées ? En juin, il n'y avait pas assez de voitures à « gratter », de chauffards à invectiver, ni ce petit frisson que donne la crainte d'être tué à chaque carrefour ! Décidément, rouler en août était beaucoup plus attrayant.

Si, par cet aspect-là, les Bourdon ressemblaient à la majorité des Français, par un autre, ils en différaient totalement : ils ne savaient jamais d'avance – même pas la veille du départ – où ils iraient passer leurs vacances ! C'était leur petit côté fantaisiste – le seul – et ils y tenaient.

Le matin du jour J, après avoir réussi à arrimer sur la conduite intérieure familiale les valises avec tout ce qui pouvait servir à la mer, à la montagne ou à la campagne, Etienne Bourdon écrivait sur quatre petits morceaux de papier les quatre points cardinaux : *nord, sud, est, ouest*... Après avoir replié soigneusement les papiers, il les mélangeait au fond d'un vieux canotier de paille jauni. A sa fille aînée, Brigitte, âgée de dix-sept ans, revenait le privilège de procéder au tirage au sort. Par ce simple geste, Brigitte Bourdon pouvait envoyer sa famille soit vers l'Allemagne, soit sur l'Atlantique, sur la Côte d'Azur ou à Honfleur. Le hasard seul décidait donc et les Bourdon – père, mère et les deux filles – acceptaient la décision du sort sans qu'aucun d'eux y trouvât jamais à redire. C'était une tradition Bourdon.

Etienne tenait le volant. Mais, quand Marie-Louise, son épouse, affirmait qu'ils conduisaient à deux, elle n'avait pas tout à fait tort ! Selon son mari, conduire une voiture était déjà suffisamment absorbant pour que l'on ne soit pas obligé en plus de lire les centaines de panneaux de signalisation placés le long des routes ainsi que toutes les indications peinturlurées sur les routes elles-mêmes ! Avant chaque départ, il ne manquait pas de répéter à Marie-Louise :

— Je ne sais pas comment sont faits les autres conducteurs, mais moi, j'ai besoin de mes deux yeux pour voir devant moi ! Si, par-dessus le marché, je dois en avoir un qui observe à droite les bas-côtés

de la route et un autre qui traîne à gauche sur la chaussée pour ne pas dépasser la bande jaune, qu'est-ce qui me reste pour regarder devant moi ?

Voilà pourquoi Marie-Louise faisait ce travail à sa place. Le Code de la Route sur les genoux – pour le cas où sa mémoire aurait une défaillance –, elle lisait à haute voix tous les panneaux de signalisation routière au fur et à mesure qu'ils défilaient.

Dès qu'ils eurent quitté Paris pour *l'Est* – c'était *l'Est* qui était sorti cette année – Marie-Louise lança d'une voix forte :

— Attention ! Nous sommes encore dans une agglomération. Vitesse limitée à 60... Pas d'avertisseur !

— D'acc... ! répondit Etienne qui, du reste, ne faisait que du 20 à l'heure à cause d'un bouchon,

— A 150 mètres, feux de signalisation... Attention ! Ça passe au jaune... Rouge ! Stop !

Elle profita du court arrêt pour suggérer :

— Tu ne crois pas que nous aurions mieux fait de prendre l'autoroute ? Il y a tout de même moins de panneaux à lire !

En disant cela, elle pensait à toutes ses amies qui, elles, avaient le loisir de regarder le paysage tandis que leurs maris conduisaient.

— Tu n'es pas folle ! Avec tous ces dingues qui vous doublent à 150 !

— Mais tu te mettrais dans la file réservée aux véhicules lents...

— C'est ça ! Pour être coincé derrière les camions et arriver à moitié asphyxié !

— Bon, bon, je n'ai rien dit... Attention ! Ça passe au vert... Vas-y ! Prudence ! Débouché de cyclistes... Passage protégé... Chaussée à double sens... Pour le moment, interdiction de dépasser... Maintenant, chaussée à voie unique... Tu peux y aller : vitesse à 100...

— Mais, je ne fais que du 70 !

— Justement, tu es dans ton tort : puisque c'est écrit 100, tu dois faire du 100 ! La lenteur aussi est limitée ! Double virage à droite... J'aperçois des flèches blanches... Elles indiquent un rétrécissement de la chaussée par la gauche... ligne jaune continue... pas de dépassement, Etienne ! Pas de griserie !

— D'acc...

Etienne se faisait l'impression d'être l'un de ces pilotes du Rallye de Monte-Carlo à qui le coéquipier décrit à l'avance tout le parcours.

— Ligne discontinue... Tu peux la franchir... Non ! Il y a maintenant des lignes de pointillés très rapprochés annonçant une ligne continue... Il est trop tard pour dépasser cette 2 CV... Lignes discontinues... Tu peux les franchir : la ligne discontinue se trouve de ton côté... Nous arrivons à une intersection, mais tu as la priorité : on doit te céder le passage... Vas-y !

— Je fonce !... Ah ! Le fumier !

Etienne avait freiné à fond pour ne pas entrer en collision avec une voiture qui, débouchant à toute vitesse, avait traversé le carrefour sans s'arrêter. Etienne était blanc.

— Tu as bien dit que j'avais la priorité, oui ou non ?

— Tu l'avais ! Regarde le Code : un triangle bordé de rouge et une grosse flèche noire barrée. C'est le signal d'une intersection avec une route dont les usagers doivent céder le passage ! Je connais mon Code de la Route, moi, même si je ne sais pas conduire !

— Quel salaud et il a fichu le camp ! On l'a échappé belle ! Mes filles, vous avez de la chance d'avoir un père qui a de bons réflexes !

Les enfants ne répondirent pas. Brigitte s'était cogné le genou et Mariette avait reçu le panier du pique-nique sur la tête... Les Bourdon poursuivirent leur route.

— Ralentis, Etienne ! Accotements non stabilisés... Travaux... Risque de gravillons...

— Encore des salauds ! Ma voiture va être pleine de goudron... Pourquoi faut-il toujours qu'on refasse les routes au mois d'août quand elles sont le plus encombrées ? Et l'hiver, à quoi ça sert ?

— Regardez, mes chéries ! s'exclama avec ravissement Marie-Louise, ce petit poulain qui tête sa mère... N'est-il pas adorable ?

— Je t'en prie, Marie-Louise ! Je ne t'ai pas emmenée pour que tu regardes les poulains, mais les panneaux de signalisation !

— Si mes vacances se résument à regarder des panneaux, autant rester chez moi ! Stop ! Mais stoppe donc !

Encore une fois, Etienne appuya à fond sur la pédale du frein. Il venait de dépasser le signal annonçant un *Stop* à 150 mètres. Il avait également brûlé le *Stop* au moment où une camionnette arrivait par la route transversale. Il put quand même s'arrêter à quelques centimètres de la camionnette, dont le conducteur l'abreuva d'injures :

— Eh, va donc, Parisien ! Paysan !

— Parisien, je veux bien, mais pas paysan ! Tu l'entends, Marie-Louise ? Et puis tout ça, c'est de ta faute... Au lieu de jouer les vacancières martyres, tu aurais pu me dire que je n'avais plus la priorité à cette intersection ! Ah ça ! On peut dire que ça commence mal, notre voyage !... Bon, ça va : ne pleurniche pas ! On est parti pour s'amuser, oui ou non ? Alors, tout va bien ! *On est en vacances...*

Marie-Louise reprit d'une voix étranglée par la honte :

— Virage en épingle à cheveux... Attention ! Descente dangereuse, déclivité supérieure à 10%... Verglas...

— Tu te f... de moi ? Du verglas au mois d'août ?

— Tu m'as dit de tout lire... Chute de pierres...

— Eh bien moi, j'en ai marre ! On fait la pause pique-nique. Tout le monde descend !

— Ici, sur le bord de la route ?

— C'est le meilleur endroit pour voir passer les voitures...

— Parce que tu n'en as pas vu assez ?

— Quand je conduis, je n'ai pas le temps de les voir... J'ai faim...

Et soif ! Donne-moi vite un coup de rouge.

— Du vin ? Tu perds la tête, Etienne ! Et l'alcootest, tu y penses ?

L'eau minérale était tiède et fade ! Le beurre avait fondu sur les rondelles de saucisson, la mayonnaise s'était retournée tellement elle était fatiguée. Mais, malgré tous ces inconvénients, les Bourdon dévorèrent. N'appartenaient-ils pas déjà à ces hordes bienheureuses qui se rapprochent de la nature à coups d'accélérateur ?

En fin de journée, ils atteignirent les hauts plateaux du Jura. Les pâturages y ressemblaient à du velours vert et les forêts de sapins sombres dégageaient une odeur de résine qui se mêlait à celle des herbages et des vaches laitières. C'était divin.

— Nous allons prendre des petites routes, dit Etienne. Tiens, en voilà justement une... On verra bien où elle nous mènera ! Vive l'aventure ! C'est grisant !

La petite route serpentait discrètement à travers prés et forêts en donnant l'impression de ne mener nulle part : c'était encore plus excitant ! Et la nuit qui commençait à tomber...

— Prends la carte, Marie-Louise, et regarde le numéro de la route sur les bornes... Dis-moi où nous sommes.

— Nous sommes... Nous sommes...

Marie-Louise était pleine de bonne volonté, mais sa carte n'était pas assez détaillée.

— La vérité, Etienne, c'est que je ne sais plus où nous sommes.

— Tu oses me faire cela après quatre cents kilomètres !

Le nez sur la carte, Marie-Louise allait répondre lorsqu'il se produisit un choc excessivement violent.

— Nom de nom ! Je viens de heurter une vache !

C'était vrai. Il avait été très brutal, ce choc. Les quatre Bourdon furent tirés de « l'effet de choc » par des vociférations en patois franc-comtois où il était question de vaches paisibles et de criminels de la route.

Descendu de sa voiture, Etienne le prit de haut :

— Apprenez, monsieur, qu'il est interdit aux vaches de traverser une route sans prévenir... Et elles ont tous les moyens pour cela : les cloches pendues à leur cou et leurs meuglements.

— Ah ça, mon bon monsieur, vous venez de passer devant un panneau sur lequel est peinte une vache. Ce qui veut dire...

— Passage éventuel d'animaux domestiques, termina à voix basse Marie-Louise qui se sentait de plus en plus coupable.

A ce moment, la vache – qui ne semblait pas avoir trop souffert de

la rencontre imprévue – se releva assez gaillarde. La voiture, en revanche, avait la calandre enfoncée, les phares brisés et une roue voilée.

— Nos vacances sont fichues ! annonça Etienne d'une voix sépulcrale. Et tout ça parce que tu ne m'as pas annoncé le panneau à vaches !

Devant le malheur qui tombait sur une aussi digne famille de citadins, l'homme de la campagne fut ému :

— Vous en faites pas ! On va arranger ça !

Une demi-heure plus tard, la voiture des Bourdon arrivait dans la cour d'une grande ferme, traînée par un tracteur, et la famille était invitée à partager le dîner de leur hôte.

— Mais enfin, où alliez-vous donc comme ça ? demanda celui-ci à Etienne. Vous étiez dans un chemin sans issue qui ne mène qu'à ma ferme !

— Nous cherchions un coin tranquille pour passer les vacances loin des grandes routes et des panneaux...

— Eh bien, vous l'avez trouvé ! Je peux vous louer pour pas cher une dépendance. Il y a des truites dans le torrent et tous les champignons que vous aimez dans les forêts... Mon premier gars est mécanicien : il réparera votre voiture et le second fait ses études de vétérinaire... Il vous apprendra tout ce qu'un automobiliste doit savoir sur le comportement des vaches !

Cette nuit-là, Marie-Louise, blottie contre Etienne sous l'édredon en plume, lui murmura :

— Tu m'as pardonné ? C'est la première fois que je rate un panneau.

— Ma Loulou, je commence à croire que c'est une chance que tu l'aies raté, ce panneau ! Tu sens cet air pur ? On va bien dormir... Mais tout de même, je trouve inadmissible qu'on n'ait pas fait mettre un panneau indiquant *chemin sans issue* ! Je vais écrire au ministre... Ce qu'elles peuvent être vaches, nos routes !



— La lecture des quarante-deux premières cartes est terminée, annonça M. Arnold. Je puis vous certifier que vous n'irez pas cette année dans le Sud-Est, mais dans l'Est.

— Dans l'Est ! Quelle horreur ! Et Cyrille ?

— Jusqu'à présent je ne l'ai pas vu dans le jeu... Mais on ne sait jamais ! Ça peut s'arranger... Nous avons encore le mystère de trente-cinq cartes à déchiffrer... Coupez, mademoiselle.

Ce fut de nouveau le silence... Ce silence indispensable au mage pour se concentrer. La jeune Brigitte enamourée – à dix-sept ans on s'enflamme vite – regardait avec émerveillement ce personnage aux tempes grisonnantes qui voulait bien se pencher sur ses petits

problèmes à elle... Il était beau, ce mage... Une beauté très différente de celle de Cyrille qui n'avait que la beauté de sa jeunesse, alors que ce M. Arnold possédait une beauté mâle. Et, brusquement, des mots stupéfiants éclatèrent dans sa bouche gourmande de tout :

— Vous me plaisez ! Je crois bien que je vous aime...

— Doucement, jeune fille ! Ce n'est pas parce qu'un homme de mon âge sait se montrer aimable qu'il faut l'aimer aussi vite ! La suite du jeu montre, sans doute possible, que vous êtes une jeune personne incandescente : ce qui, à mon avis, est la plus merveilleuse des qualités chez une femme. Mais je vous en supplie : taisez-vous !



Les tarots l'avaient ramené dans la ferme où les parents de Brigitte dormaient comme cela ne leur était pas arrivé depuis des années... Et Brigitte ? Et sa jeune sœur Mariette ? En principe, elles auraient dû être en train de dormir, elles aussi, dans une autre pièce de la ferme où il n'y avait pas de grand lit à édredon rembourré de plumes mais deux lits plus petits qui avaient servi autrefois aux fils du fermier. L'aîné se prénomait Ernest. On a le prénom que l'on peut... Grand, blond aux yeux bleus, il n'était pas mal de sa personne. Face à une Brigitte brune aux yeux noisette, c'était harmonieux, ça pouvait faire un joli couple. Quand les choses se présentent ainsi dès le départ, c'est qu'elles ne seront pas longues à s'arranger. Elles s'arrangèrent... Tellement bien que la cadette Mariette dormit seule dans la chambre à deux lits.

Le lendemain matin, les Bourdon avalèrent en compagnie du fermier, de la fermière et d'Ernest, dans la grande salle commune, un substantiel petit déjeuner où la motte de beurre était sur la table ainsi que le lard fumé. Ils avaient faim, les Bourdon. Tout le monde avait très faim et particulièrement Brigitte.

Les vacances campagnardes se passèrent sans le moindre heurt : Etienne allait à la pêche dont il revenait régulièrement bredouille mais satisfait, Marie-Louise continuait à se perfectionner dans la connaissance du Code de la Route, Mariette cueillait des pâquerettes et Brigitte ! Ah ! Brigitte... Elle se perfectionnait, en compagnie d'Ernest, dans la pratique des amours champêtres. Le beau Cyrille était complètement oublié.

Puis ce fut la fin des vacances, les promesses de s'écrire et le départ. Comme tous les Parisiens, il fallait revenir à Paris en même temps que tout le monde pour connaître la joie de retrouver ces merveilleux embouteillages qui prouvent que c'est bien la rentrée. Etienne sut se montrer un tel virtuose du volant que Marie-Louise n'ouvrit qu'une fois la bouche :

— Attention ! Ecrase, Etienne !

Il écrasa la pédale du frein en demandant ahuri :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne vois donc pas ce panneau sur lequel sont dessinés deux enfants ? Ça veut dire : « Attention, passage d'écoliers. »

— Passage d'écoliers après les passages de vaches, ça fait beaucoup ! C'est idiot ce que tu viens de me faire faire : les écoles ne sont pas encore ouvertes et c'est toujours dangereux un coup de frein !

Blottie au fond de la voiture, Brigitte ne disait rien, mais cela ne l'empêchait pas de penser : « Les écoles sont fermées ? Pas toutes... Je viens d'obtenir mon certificat d'amour sans me préoccuper du moindre panneau d'interdiction ! »



Le Grand Jeu de Brigitte avait à peu près tout dit.

— Non seulement vous n'irez pas à Saint-Tropez, reprit M. Arnold, mais vous ne penserez plus à Cyrille qui n'a même pas daigné faire une courte apparition dans votre jeu.

— Cyrille ? Ce n'est pas possible ! Pourtant il m'aime !

— Et vous ?

— Moi ? Il me plaît.

— Il y en a d'autres qui vous plairont... Le meilleur conseil que je puis vous donner est de ne pas vous désespérer quand le petit papier, que vous sortirez bientôt du vieux canotier, indiquera l'Est comme destination de vacances. Vous risquez de trouver dans cette région d'apparence un peu austère quelques consolations.

— Mais Cyrille ?

— La consolation ne s'appellera pas Cyrille...

— Puis-je connaître le nouveau prénom ?

— Je ne vous le révélerai pas : il pourrait vous effaroucher.

Il pensait à Ernest qui ne se doutait pas de l'aubaine qui allait se présenter...

LES ARPEGES DE L'AMOUR

A la jeune fille au tempérament de feu succéda un personnage qui passait difficilement inaperçu : il avait réussi à se faire « une tête d'artiste ». Comme c'était un homme bien élevé, il tenait – en entrant dans le cabinet de consultation – un chapeau de feutre noir à large bord évoquant les tribuns socialistes d'une époque pittoresque et révolue. Cette marque de politesse à l'égard du mage permettait d'admirer une opulente chevelure léonine retombant sur les épaules et dont la couleur était vaguement poivre et sel. Une cravate lavallière noire à petits pois blancs enserrait un col de chemise dont les pointes se relevaient avec une agressivité qui semblait vouloir dire : « Eh bien quoi ! Vous ne voyez donc pas que j'appartiens à la petite équipe de ces êtres lunaires qui déambulent encore de temps en temps devant les boîtes de bouquinistes des quais parisiens et dans les rues étroites du Quartier latin. » La veste noire était d'alpaga, le pantalon beige de nankin et les contreforts des hautes chaussures à boutons agrémentés de pattes en tissu permettant de se passer de chausse-pied. Mais le détail vestimentaire le plus remarquable était peut-être des gants beurre frais cachant les mains... Des mains longues – et qui semblaient être fines – que l'homme posa sur la table en disant :

— Vous paraissez surpris, monsieur Arnold, de me voir ganté. Ce n'est pas chez moi un besoin ridicule de jouer les dandys, ni l'impérieuse obligation de cacher une maladie de peau honteuse. Sachez que mes mains sont intactes et même très belles... Elles constituent mon bien le plus précieux puisqu'elles sont mon gagne-pain. Elles sont fragiles aussi et redoutent le froid à toute époque de l'année. Je ne puis m'en servir utilement que si leurs articulations sont chauffées : je suis professeur de piano. A un moment j'ai même pensé porter, comme nos vieilles grand-mères, des mitaines, infiniment plus gracieuses que des gants. Malheureusement cela aurait présenté l'inconvénient majeur d'être un peu ridicule à notre époque. La carrière de pianiste professionnel se révèle déjà suffisamment ingrate pour ne pas la grever du ridicule qui, en France, plus qu'ailleurs, tue tout ! Donc ne m'en veuillez pas si, même chez vous, je conserve mes gants. C'est d'ailleurs pourquoi je me suis bien gardé de vous déranger le mercredi, jour où vous rendez vos oracles en examinant les lignes de la main. J'ai préféré venir un jeudi avec l'espoir que vos dons de voyance à mon égard seront tout aussi efficaces avec le Grand Jeu.

— Que désirez-vous savoir ?

— Grâce aux précautions que je prends pour les protéger, mes mains ont conservé toute leur agilité. Il n'en est, hélas, pas de même avec l'instrument sur lequel je fais travailler mes élèves pendant des heures : mon piano.

— Qu'a-t-il donc, ce piano ?

— Le moins que je puisse dire, c'est qu'il est bizarre ! Et pourtant il devrait être excellent ! Je l'ai acheté d'occasion, mais cette occasion m'a quand même coûté une fortune, car c'est un instrument de prix : un *Steinway*... Sans doute avez-vous entendu parler de cette marque ?

— Comme tout le monde, je sais que c'est un label de qualité.

— La qualité y est, mais la fantaisie aussi !

— La fantaisie ?

— Avant, j'avais un piano d'une marque très quelconque qui ne possédait pas les résonances souhaitables. Mais enfin je m'en suis contenté pendant des années pour deux raisons : j'attendais d'avoir réalisé quelques économies pour le remplacer par un instrument de choix et, tout vieux piano qu'il était, il avait la modestie d'obéir à mon toucher... Ce qui n'est pas le cas du *Steinway* ! Quand je l'ai essayé, avant de l'acheter, il m'a donné satisfaction mais, dès qu'il a été chez moi, il a commencé à avoir des défaillances inexplicables ! Sans faire ce qu'on appelle des fausses notes, il refuse brusquement – je ne sais trop pourquoi ! – d'envoyer le son en plein milieu de l'exécution d'une sonate de Beethoven ou d'un concerto de Brahms. Mes élèves sont déroutés et ne comprennent pas ! Pour peu que cela continue, je finirai par les perdre tous ! J'ai fait venir un, puis dix accordeurs successifs ainsi que d'innombrables spécialistes qui, tous, sont restés perplexes... Le plus étrange est que ce manque subit de son ne se produit jamais deux fois de suite sur la même note ! A se demander si ce n'est pas un piano magique qui aurait subi un sortilège ou dans lequel se cacherait quelque démon malin qui cherche à me nuire. De toute façon, pour moi c'est un désastre ! Si personne ne parvient à trouver l'explication de ce mystère et à y remédier, je serai contraint de me débarrasser de cet instrument – et à quel prix d'occasion, cette fois ? – pour le remplacer par un autre que j'aurai un mal fou à payer... Pensez-vous pouvoir trouver dans vos cartes la raison de ces défaillances ?

— Cher monsieur, aucun mage n'a réussi jusqu'à présent à voir dans les tarots, ni dans n'importe quel jeu de cartes, le passé d'un meuble ou d'un objet ! Les cartes sont vivantes et, comme telles, ne s'intéressent qu'à un être humain... A moins, évidemment, que ce meuble ou cet objet ne soit essentiel dans l'existence du consultant : ce qui est peut-être votre cas puisque vous êtes professeur de musique. Vous ne pouvez pas vivre sans enseigner ?

— S'il en était autrement, je n'aurais plus qu'à m'inscrire au

chômage.

— Mais en dehors de ce côté pratique, vous l'aimez, votre métier ?

— Je l'ai toujours exercé : il est ma vie ! Si je devais l'abandonner, j'en mourrais !

— C'est très bien d'avoir ainsi la passion de sa profession et cela m'incite à croire que ce piano, comme celui qui l'a précédé, se trouve intimement lié à vos moindres pensées et gestes. Il devrait donc être dans votre Jeu. Je crois que nous pouvons tenter l'expérience... Ayez l'obligeance de couper.

Et, peu à peu, M. Arnold put voir plus clair dans la surprenante histoire du *Steinway*...



Il vit d'abord un square parisien qui se terminait en cul-de-sac et dont l'entrée était fermée par une barrière. Sur celle-ci étaient peints en rouge ces deux mots : *Voie privée*. Il comprit aussitôt que les habitants du square défendaient leur intimité avec le même acharnement que met un chien à conserver son os ou un ministre son portefeuille. A la belle saison, des pots de géraniums apparaissaient même sur les balcons, projetant une couleur vive sur des façades trop grises. Le petit square, plutôt triste, jouissait d'une chose qui n'a plus de prix : le silence.

C'est pourquoi ces citadins privilégiés sursautèrent en entendant s'élever vers 22 h 30 une voix dont l'ampleur et l'intensité les stupéfièrent. Prêtant l'oreille, ils furent encore plus choqués en saisissant les paroles : « Salope ! Tu m'as gâché la vie ! Tu as ruiné tous mes espoirs et tué mes ambitions ! Tu m'as privé de ma seule joie sur terre ! Tu as réussi à faire de moi un esclave, un pauvre type, un raté ! Je ne te le pardonne pas ! »

La voix venait du 8 *bis*, quatrième étage.

Dans le même immeuble, la locataire du troisième, Mme Beaulieu, leva un regard incrédule vers le plafond de son salon en disant à son mari :

— Mais, qu'est-ce qui se passe ? On dirait que ça vient de chez les Boshorsky ? Ce n'est tout de même pas M. Boshorsky qui crie comme ça ! Un homme aussi discret et aussi bien élevé ! Depuis dix ans qu'il habite au-dessus de chez nous, je crois n'avoir jamais entendu le son de sa voix !

— La sienne non, mais celle de sa femme ! Une vraie harpie !

— J'avoue qu'elle n'a pas un abord très sympathique, mais ils donnent quand même l'impression d'être un couple uni.

— Qu'en sais-tu ? On peut vivre des années à côté des gens sans rien savoir d'eux : la preuve !

— Tu entends ? Ce n'est pas possible, il est devenu fou !

La voix avait repris : « Ordure ! Vieille saleté ! Ah, tu ne voulais

plus m'entendre, Agathe ! Eh bien maintenant tu vas m'écouter et pendant toute la nuit ! »

Un silence suivit cette nouvelle explosion d'injures.

— C'est curieux, chuchota Mme Beaulieu, elle ne lui répond pas... Elle n'a pourtant pas l'air d'une femme à se laisser insulter sans réagir !

— Ce serait plutôt le contraire, à en juger par le style éteint de son époux ! C'est drôle, en effet, qu'elle ne réponde pas ! Je me demande bien pourquoi.

La raison en était simple ! Agathe Boshorsky était morte.

Oui, elle était morte, Agathe la despotique, la tyrannique, la mégère ! C'était arrivé comme ça, tout à coup, devant la télévision, alors qu'elle regardait un western. Elle avait exhalé un « Oh ! » suivi d'un gargouillis rappelant le bruit de vidange d'un évier, et ce fut fini. Son mari l'avait trouvée une demi-heure plus tard, en revenant de promener le chien, les yeux grands ouverts, la mâchoire tombée, les doigts crispés sur les bras du fauteuil.

Il était d'abord resté étonné devant son immobilité et son silence puis, d'une main hésitante, il lui avait touché l'épaule : aucune réaction ! Il avait passé cette main devant ses yeux : ils étaient restés fixes. Il avait tâté le pouls : aucun martèlement ! Il avait posé enfin son oreille sur la poitrine : pas de battements ! Il s'était alors redressé de toute sa taille et avait poussé un rugissement de triomphe égalant en force le cri de guerre du chef indien qui passait à ce moment même sur le petit écran ! Agathe était morte et lui, Stanislas, vivait toujours ! C'était la victoire finale.

Il se sentait comme un homme qui retrouve la liberté après vingt années de bagne : ébloui ! Son œil terni étincelait ! Et il commença à regarder attentivement ses mains avant de faire jouer les articulations des doigts et de masser doucement ses paumes. Puis il éclata de rire. Coupant la télévision, il tourna le fauteuil de la morte vers lui en criant :

— Ecoute, Agathe. Ecoute de toutes tes oreilles !

Ouvrant un secrétaire, il en sortit une petite boîte d'où il extirpa une clé, puis il courut vers le magnifique piano de concert en acajou. Il ouvrit le couvercle avec la clé et s'installa au clavier. Il commença par caresser les touches d'ivoire jaunies comme il l'eût fait pour le corps d'une femme, puis ses doigts s'enhardirent. Les enfonçant voluptueusement dans les notes, il plaqua un accord. Les doigts rouillés se délièrent peu à peu, retrouvant leur agilité. La joie illumina alors son visage tandis qu'il se lançait dans des gammes et des arpèges. Sa virtuosité retrouvée, il attaqua la *Romance* de Tchaïkovski.

Des lumières dans le square s'allumèrent, des fenêtres

s'entrouvrirent. La locataire du dessous écoutait, subjuguée, le concert impromptu. Mélomane, Mme Beaulieu eut vite fait de reconnaître que l'homme qui jouait au-dessus de sa tête était un authentique virtuose !

— Boshorsky... Stanislas Boshorsky ! dit-elle à son mari. Je sais qui c'est ! Oui, je me souviens parfaitement. Il a eu son heure de gloire ! J'ai même assisté à l'un de ses concerts il y a plus de vingt ans ! Je savais bien que ce nom me disait quelque chose, mais je n'aurais jamais pu imaginer, en rencontrant dans l'escalier ce petit homme effacé, qu'il ait pu être le grand Boshorsky !

— C'est possible, mais tout de même il exagère ! Depuis dix ans qu'il habite dans cette maison, il n'a jamais joué et, ce soir, il semble décidé à nous empêcher de dormir !

Liszt succéda à Tchaïkovski, puis ce fut Ravel et Debussy. Le corps d'Agathe était devenu rigide dans son fauteuil, le ciel commençait à prendre les teintes délavées de l'aurore et Stanislas Boshorsky jouait toujours... A l'aube, il attaqua la *Marche Funèbre* de Chopin qui remplit le square de ses accents poignants, puis, à l'improviste, il enchaîna avec une vieille chanson qu'il se mit à hurler : « *Elle ne mettra plus de l'eau dedans mon verre, la poison, la guenon. Elle est morte !* »

Comment Stanislas Boshorsky en était-il arrivé là ? Parce qu'il avait épousé Agathe...

Premier prix de Conservatoire, Stanislas, d'origine polonaise, avait, en plus d'un réel talent de pianiste, un visage aussi romantique que l'un de ses plus illustres compatriotes et confrères. Mais, n'ayant aucune fortune personnelle, il avait dû se rendre à l'évidence que, dans le monde de l'après-guerre, un nouveau style de vie était né. Les gens voulaient oublier les cinq années de cauchemar non pas tellement dans des salles de concert, mais dans des boîtes de nuit où le boogie-woogie était roi ! Pour se lancer en tant que pianiste, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent ! Certes, il avait donné quelques concerts en province, mais il n'avait pas encore pu se produire à Paris.

Ce fut après un concert, donné dans une ville du Nord, qu'il rencontra Agathe au cours d'une réception. Elle était la fille unique d'un riche industriel qui avait décuplé sa fortune pendant la guerre. Sans être vraiment laide, Agathe, à l'exception d'une certaine classe, n'avait rien pour attirer un homme. Grande, osseuse, des cheveux et des yeux de couleur indéfinie, elle portait son caractère autoritaire inscrit sur le visage. Les méchantes langues chuchotaient que, si aucun homme ne s'était encore hasardé à la demander en mariage, c'était parce qu'il savait d'avance qui porterait la culotte dans le ménage.

Quand Agathe entendit Stanislas interpréter un nocturne de Chopin, cette femme forte fut intéressée non seulement par le talent

de l'artiste mais aussi par son extrême vulnérabilité. Elle avait un goût inné pour le commandement et son plus grand désir aurait été de diriger les usines de son père ! Mais on lui avait fait comprendre que ce n'était pas la place d'une femme. Que diriger alors ? Un homme ? Encore fallait-il en trouver un qui fût assez malléable pour subir l'autorité d'une épouse et assez désarmé devant la vie pour ne pas savoir se défendre. C'était le cas de Stanislas qui ne vivait que pour son art.

Il était venu au monde trop tard; les mécènes qui éloignent de l'artiste tous soucis matériels n'existaient plus. Les détails de la vie pratique le déroutaient. Une note de gaz à régler ou le besoin d'un plombier devenait aussitôt un problème majeur. La vie et ses tracasseries journalières constituaient un tourment pour cette nature timorée et hypersensible. Aussi, quand il comprit qu'une femme serait heureuse d'aplanir pour lui toutes les difficultés de l'existence, de résoudre tous les problèmes et surtout de le libérer de toutes les questions financières, il ne chercha pas plus loin. Agathe serait cette épouse-mère qui le protégerait, le guiderait, le consolerait. Il eut pourtant une hésitation lorsqu'il se rendit compte qu'il ne pourrait jamais aimer Agathe, mais après tout qu'était l'amour banal pour une femme en comparaison de la passion qu'il vouait à la musique ?

Agathe réussit d'ailleurs à balayer ses dernières hésitations en lui faisant miroiter qu'elle n'allait pas seulement lui faciliter la vie, mais qu'elle mettrait sa fortune à sa disposition pour faire de lui le plus illustre des pianistes ! Il avait du talent et elle avait la richesse ! De cette association naîtrait un Stanislas Boshorsky qui serait acclamé par le monde entier !

Il l'épousa et elle tint ses promesses. Ils commencèrent par s'installer à Paris où, grâce à sa fortune, Agathe eut vite fait de se créer des relations. Elle joua non seulement l'épouse-mère mais aussi l'imprésario. Elle contactait, organisait, discutait, marchandait et réglait tout, en vue de lancer Stanislas dans la capitale. Pendant ce temps, il pouvait enfin s'adonner corps et âme à son art. Des heures durant, il travaillait dans le studio qu'elle lui avait fait aménager dans un charmant hôtel particulier acheté à Neuilly.

Le premier concert eut lieu à la salle Pleyel bondée par les soins d'Agathe. Il y avait les mélomanes, les curieux, les snobs, les élèves du Conservatoire, et même les employés et ouvriers des usines de son père. Stanislas fut brillant et mérita le réel succès qui lui fut fait à la fin du concert. Agathe triomphait : c'était son œuvre, sa réussite, la récompense de ses efforts ! La presse compara Boshorsky aux plus grands et lui promit une carrière exceptionnelle.

Elle le fut en effet pendant quelques années aussi bien en France qu'à l'étranger. Mais, brusquement, le nom de Boshorsky se fit plus

rare sur les affiches. A peine parlait-on de lui dans la presse et dans les milieux musicaux. Boshorsky disparut de la scène, Boshorsky tomba dans l'oubli...

Pourquoi ? Parce que, comme tous les vrais artistes, il ne pouvait travailler que dans la liberté et qu'il avait aliéné la sienne entre les mains d'Agathe qui s'était attribué le succès. N'était-ce pas sa victoire personnelle ? En parlant des concerts, elle disait : « *Nous* allons donner un récital dans telle ville... *Nous* allons nous produire à l'étranger... *Nous* avons eu dix rappels ! » C'est ce *nous* envahissant, paralysant, qui avait finalement vaincu Stanislas.

Il savait pourtant qu'il lui était redevable d'avoir pu se produire dans les meilleures conditions. Sans elle, il n'aurait sans doute jamais réussi à percer, ou bien il aurait mis beaucoup plus de temps à le faire. Il aurait donc dû lui être reconnaissant, mais c'était justement ce sentiment de reconnaissance auquel il se sentait tenu qui l'avait étouffé.

Agathe avait mené sa carrière comme elle aurait dirigé une usine de son père. Pour elle, à toute mise de fonds devaient correspondre des profits. La mise de fonds étant la location de la salle de concert, la publicité et les déplacements, les profits se traduisaient pour elle par sa propre gloriole.

Multipliant les concerts au détriment de l'art et de la résistance physique de Stanislas, elle dirigeait aussi complètement la vie de son mari sans jamais le consulter. Son emploi du temps était minuté : lever, coucher, travail, repas, détente, tout était chronométré. Brimé, étouffé, annihilé, Stanislas était devenu un pantin obéissant aveuglément au cerveau d'une femme.

Et la prise de possession ne s'arrêtait pas là ! Agathe était amoureuse du visage mélancolique et du corps qui avait conservé sa minceur d'adolescent. Avec son cerveau d'homme dans un corps de femelle, Agathe n'éprouvait de vraie satisfaction qu'en agressant elle-même le vaincu.

Un jour où elle essayait de réveiller le désir de Stanislas, il l'avait repoussée presque avec dégoût. Elle s'était alors dressée, tel un serpent venimeux, pour lui rappeler que, sans elle, il ne serait rien et que, s'il essayait de se libérer, il retomberait dans le néant. La révolte de Stanislas fut de courte durée, mais elle fit quand même comprendre à la mégère qu'elle était allée trop loin. Aussi changea-t-elle de tactique. Elle accepta qu'il interrompît ses concerts pendant un an et qu'il jouât selon son inspiration quand il en avait envie et non pas contraint et forcé. Elle lui accorda aussi une certaine liberté et lui fit cadeau d'un magnifique piano *Steinway* sur lequel il pouvait s'exercer.

A ce nouveau régime, Stanislas avait retrouvé peu à peu la grande

forme. Mais Agathe le surveillait, bien décidée à ne pas laisser s'éterniser la période de non-activité ! Et elle sut bientôt lui faire comprendre qu'il était fin prêt pour effectuer sa rentrée dans une capitale où il avait déjà connu des triomphes au temps de sa jeune célébrité : Londres. Une nouvelle fois, devant une telle assurance et un tel despotisme, Stanislas accepta.

La salle était comble et le public des plus élégants. Agathe n'avait pas lésiné sur la publicité. Et, à la demande de Stanislas, elle avait même accepté de ne pas assister au concert.

La première partie du récital se passa bien et le pianiste fut très applaudi. Stanislas, détendu, sûr de lui, se dit qu'il avait vaincu ses phobies : Agathe n'avait plus de pouvoir sur lui, il avait échappé à son emprise tentaculaire, il était enfin libéré ! C'était mal connaître son épouse.

Avant d'attaquer la *Polonaise* de Chopin qui ouvrait la deuxième partie du récital, Stanislas éprouva tout à coup un curieux malaise. Il n'aurait pu définir exactement ce qui se passait en lui, mais cela ressemblait à de l'angoisse. Levant la tête, il sentit plutôt qu'il n'aperçut Agathe au fond de la loge de l'avant-scène : Agathe et son regard hypnotique qui le paralysait !

Il essaya de réagir, de lutter pour échapper au magnétisme de l'envoûteuse, mais son cerveau ne commandait plus : l'effet paralysant gagnait tout son corps ! Il attaqua pourtant la *Polonaise* avec force : ses doigts brusquement glacés répondirent mal et ce fut chez lui le commencement de l'affolement. Le trac lui serrait la gorge... Il eut un trou, mais il réussit à enchaîner. Pendant quelques secondes, il joua avec brio, puis il eut un second trou... La sueur perlait à son front, descendait le long de son cou, mouillant sa chemise. Son cœur avait des battements désordonnés. Il luttait désespérément ! Des murmures commencèrent à s'élever dans la salle quand, pour la troisième fois, il dut s'arrêter. Sans s'en rendre compte, il avait sauté un mouvement. Se sachant perdu, il s'accrochait à son piano comme on se cramponne à un bateau qui coule et il ne lâcha prise que lorsque ses doigts se figèrent complètement, comme sa mémoire. Alors, le virtuose se leva et s'enfuit de la scène.

Pendant cinq ans, Agathe avait cherché Stanislas partout. Il ne pouvait être mort, on l'aurait su. Où pouvait-il bien se cacher ? Mortifiée, Agathe n'osait plus se montrer. Mortifiée et frustrée... Si l'artiste avait fait faillite, l'homme restait. Un homme qui lui appartenait de par la loi et par tout ce qu'elle avait fait pour lui ! Il était son bien ! Elle le récupérerait !

Elle fit appel à une agence spécialisée dans la recherche des

personnes disparues : ce qui lui coûta une fortune. Finalement, sa ténacité aboutit. Cinq années après le dernier concert de Stanislas, on lui signala sa présence à Berlin où il gagnait sa vie en jouant du piano dans un cabaret. Elle s'y rendit.

C'est ainsi qu'un soir Stanislas vit surgir devant lui, à travers les fumées du tabac et de l'alcool, une Agathe terrifiante. D'abord il crut à une hallucination, mais c'était bien elle, en chair et en os ! Il voulut fuir, mais il restait là, fasciné comme un lapin par un cobra, incapable de bouger et d'articuler le moindre mot.

— Viens ! ordonna-t-elle. Tu n'es pas à ta place ici !

Et, le prenant fermement par le bras, elle l'entraîna. Le malheureux, qui avait fui le monde pour fuir Agathe, venait de retrouver ses chaînes. Vainement il essaya de la convaincre qu'il était préférable qu'elle fût libre plutôt que d'être liée à un pianiste raté, mais, comme elle avait découvert qu'il trouvait une certaine joie à vivre en compagnie d'une entraîneuse de cabaret, elle décida de le lui faire payer très cher. D'avoir été dupée, trompée, trahie après tout ce qu'elle avait fait pour lui la rendait folle de dépit : elle reprendrait son bien ! Si ce minable croyait qu'il pouvait se débarrasser d'elle maintenant qu'il avait renoncé à sa carrière, il se trompait ! Vaincu, épuisé, à bout de ressources, Stanislas se laissa ramener à Paris par une Agathe bien décidée cette fois à ne plus le voir s'échapper.

Le couple s'était installé dans l'appartement du square : dix nouvelles années, interminables, s'écoulèrent pendant lesquelles, devant le piano fermé à clef, Stanislas rêva de sa gloire passée et Agathe de ses ambitions déçues... Il y eut très peu de monde à l'enterrement d'Agathe.



— Monsieur le professeur, dit M. Arnold, je viens de voir dans la première partie de ce Grand Jeu, sinon l'histoire du *Steinway* qui vous apporte tant de soucis depuis que vous en avez fait l'acquisition, du moins certains événements qui se sont produits autour de ce piano... Et, comme ils ne sont pas particulièrement heureux, on pourrait presque croire que le noble instrument en reste imprégné... Ce n'est d'ailleurs pas nouveau ! Ce genre de phénomènes se produit fréquemment sur des meubles ou des objets qui ont été les témoins de querelles familiales, de brouilles, de réconciliations, de drames même ! Si vous voulez bien avoir l'obligeance de couper une nouvelle fois, peut-être allons-nous apprendre dans la deuxième partie du jeu pourquoi ce piano restitue aujourd'hui à ceux qui l'utilisent une malédiction dont il cherche à se débarrasser...



Ce que découvrit presque aussitôt le mage fut que les habitants du square eurent beaucoup de mal, quelques jours à peine après les

obsèques d'Agathe, à reconnaître dans le fringant et alerte quinquagénaire qui entraît ou sortait de l'immeuble l'ex-mari qui, jusqu'alors, n'avait fait que raser les murs à côté de son épouse comme une ombre docile et obéissante. Mais ils furent encore plus étonnés de voir, peu de temps après, le veuf en compagnie d'une jeune personne qui, si elle n'avait guère de classe, possédait au moins le mérite d'être dotée d'un visage et d'un corps ravissants.

Oui, Stanislas avait décidé de refaire sa vie. Et pourquoi pas une nouvelle carrière ? Le jour, il y travaillait. La nuit, il en rêvait dans les bras de la jeune Nicole. De se croire aimé d'une jeunesse lui donnait la merveilleuse illusion de pouvoir tout rattraper.

Pendant deux ans, la tête dans les nuages et les mains sur le clavier du *Steinway*, Stanislas se voyait acclamé à nouveau par les foules en délire et adoré par une épouse douce et soumise qui lui vouerait une admiration sans limites.

Pauvre Stanislas ! Il commença à déchanter le jour où Nicole lui fit entendre qu'elle en avait par-dessus la tête des gammes, des sonates et des préludes et que la seule musique qui l'intéressait était celle des hit parades ! Elle en avait assez aussi de passer ses belles années de jeunesse au fond d'un square où la vie ne pénétrait que sur la pointe des pieds ! Elle voulait du bruit, du mouvement, de l'agitation ! Selon son expression, un peu triviale, elle voulait se payer du bon temps et rigoler.

Elle rigola et poussa même la rigolade un peu trop loin la nuit où elle ne rentra pas. Ramené brutalement à la réalité de ses cinquante-six ans, Stanislas vit ses rêves roses se transformer en cauchemars. A chaque instant, des scènes éclataient entre lui et sa jeune maîtresse. Les gens du square purent suivre, de jour en jour, la dégradation des relations entre les amants. Aux revendications de la fille répondaient les reproches du pianiste. Stanislas avait pourtant cru, en choisissant pour compagne une femme d'un niveau social et intellectuel inférieur au sien, qu'il pourrait prendre une éclatante revanche. Il jouerait les protecteurs, commanderait et surtout dominerait ! Là encore il se trompait. Il avait oublié qu'il ne serait toujours qu'un faible et que la vie ne donne pas une deuxième fois ce qu'elle a déjà prodigué.

Une nuit, une scène particulièrement violente éclata au quatrième étage du 8 bis. Il y eut un bruit de notes discordantes, comme si quelqu'un frappait avec violence sur le clavier d'un piano. Un cri d'homme, un long silence, une détonation...

Inquiets, les gens du square tendirent l'oreille. Un moment plus tard, les premières notes de la *Berceuse* de Chopin filtrèrent à travers la fenêtre entrouverte. Apaisé, le square s'endormit jusqu'au lendemain matin. Mais, à 8 heures, un long hurlement retentit, glaçant le sang des habitants.

C'était la femme de ménage du 8 bis, quatrième étage, qui venait de découvrir par terre, dans le salon, le corps ensanglanté de la fille et, affalé sur le clavier du *Steinway*, celui du grand pianiste Stanislas Boshorsky...



— Monsieur le professeur, reprit M. Arnold, vous m'avez demandé de vous donner un conseil. Je le fais bien volontiers. Il sera court : séparez-vous immédiatement de ce *Steinway*.

— Pourquoi ?

— Il sent la mort...

L'AMOUR A LA VOILE

La dernière consultante de la journée était une bourgeoise cossue et un peu snob, qui ne manquait pas de classe.

— Je ne vous cacherai pas, monsieur Arnold, que mon péché mignon est la voyance... Entendez par là que je suis une cliente assidue de toutes les cartomanciennes et de tous les devins ! Un seul cependant manquait à ma longue liste, et c'était vous, le plus illustre ! Voilà une grave lacune enfin comblée puisque j'ai la chance d'être devant vous... Mais, cette fois, je ne viens pas consulter un mage pour moi : il s'agit de ma fille, Ariane, qui me donne quelques soucis... Elle est beaucoup trop sérieuse ! Et, à vingt-quatre ans, c'est assez inquiétant ! Cela risque de la conduire à coiffer bientôt la Sainte-Catherine. Ce qui me navre, c'est qu'il ne lui arrive jamais de ces aventures charmantes et de ces imprévus amoureux qui sont le lot de la plupart des jeunes filles de son âge... Pourtant, elle est jolie, très intelligente et possède même ce don essentiel qu'est le charme. Ce qui gâte tout dans sa vie sentimentale est la passion qu'elle porte à son métier et qui l'empêche de penser à faire sa vie. Mon mari et moi sommes assez inquiets. Pouvez-vous voir dans vos tarots si, oui ou non, elle finira par se marier ? A toutes fins utiles, je vous donne un élément qui devrait pouvoir vous servir : elle est née le 15 décembre 1951. Maintenant, je me tais et je vous écoute.

Tout cela avait été débité d'une traite sans que la visiteuse eût repris sa respiration. M. Arnold se contenta de dire le mot magique qui régentait toute la voyance :

— Coupez...

Et, contrairement à ce qui s'était passé dès le début de la visite précédente, le visage du mage s'illumina d'un sourire discret qui ne le quitta plus pendant la durée de ses découvertes.



Cela débuta pourtant par l'annonce d'une tempête vue du pont d'un petit voilier. « *Coup de vent force huit Beaufort sur la Manche* », venait d'annoncer la radio de bord. L'homme à la barre regarda l'horizon qui commençait à se briser en dents de scie sur un ciel strié de noir et de pourpre.

— Ne t'inquiète pas, Ariane ! cria-t-il en virant. Nous allons regagner Cherbourg... Ça va, chérie ?

Puis il tira, dans un geste mécanique, sur sa pipe éteinte avec un air de profonde satisfaction. Un gémissement lui parvint du fond du

bateau où une femme recouverte d'une toile cirée claquait des dents tandis que son estomac se soulevait violemment sous les effets du mal de mer. Il reprit :

— Tu ne veux pas un peu de saucisson et un coup de blanc ? Rien de tel contre le vague à l'âme ! Les gens qui souffrent du mal de mer font tous la même erreur : ils ne mangent pas ! C'est pourtant bien connu : en mer, il faut manger, et même bien manger ! Regarde-moi ! Je ne sais même pas ce que c'est que le mal de mer !

Ce disant, Jean-Marc planta ses dents dans un énorme saucisson.

A la seule évocation de nourriture ? un spasme secoua Ariane qui se leva précipitamment pour aller se pencher par-dessus bord.

— Attention ! cria Jean-Marc, tu vas tomber à la mer !

« Si seulement c'était vrai ! » se dit Ariane qui se recroquevilla dans son coin où elle se mit en boule sous sa toile, comme une bête prête à crever. « Oh, je le hais ! pensait-elle. Je le déteste, ce monstre d'égoïsme qui bouffe son saucisson à l'ail et qui fume sa pipe pendant que je me sens mal à mourir ! Ça fait plus de douze heures qu'on est en mer, il voit que je n'en peux plus, mais son plaisir passe avant tout ! Ah, quelle leçon ! Elle avait bien raison, grand-mère, lorsqu'elle disait qu'il ne faut jamais se précipiter dans le mariage ! Elle au moins, après quatre années de fiançailles, connaissait à fond son prétendant, tandis que moi, après quatre mois, je m'aperçois que je ne sais absolument rien de Jean-Marc ! J'ai un loup de mer pour futur mari ! Moi qui ne peux même pas aller en barque sur le lac du Bois de Boulogne et qui ai des nausées lorsque je passe sur le pont des Arts ! »

Les vagues s'étaient faites plus creuses, plus cinglantes; elles martelaient les flancs du *Mousquetaire*, couvrant d'écume les deux occupants.

— Ça va durer encore combien de temps ? demanda Ariane d'une voix mourante.

— Une petite demi-heure !... Regarde comme c'est beau ! Dommage que tu ne sois pas en forme ! C'est magnifique, une mer qui se déchaîne !

— Je sens que je ne reverrai jamais la terre ! Je vais mourir sur ce sale rafiot !

— Mais non ! Tu exagères ! C'est ta première sortie en voilier ! Tu t'habitueras vite, tu verras ! « Ça, jamais ! se dit-elle. Plutôt ne jamais me marier que de devenir la femme de cet enragé de la voile ! »

Pendant que le bateau rentrait à Cherbourg pour se mettre à l'abri, elle revoyait les événements qui l'avaient amenée là, sur ce maudit rafiot, où elle gisait transie et terrifiée, le cœur au bord des lèvres... Ah ! on pouvait dire que le destin, ce sacrifiant, lui avait joué un drôle de tour en la faisant tomber amoureuse d'un mordu de la mer ! Elle, cent pour cent terrienne, qui passait sa vie au musée du Louvre à

restaurent des tableaux ! Quand elle avait rencontré Jean-Marc à Paris, chez des amis communs, la passion qu'il portait aux bateaux n'était pas inscrite sur son nez ! Elle n'avait vu en lui que le garçon brillant destiné à une carrière de haut fonctionnaire ! Comment supposer que, l'hiver, il se mettait en cale sèche, comme son bateau, mais que, dès les beaux jours, son autre personnalité faisait surface, le lançant sur les flots, de préférence déchaînés ? Il aurait fallu être voyante pour deviner chez ce garçon pondéré, sérieux et peu bavard, un fanatique du grand large !

Pendant quatre mois, Ariane et Jean-Marc avaient été occupés exclusivement à devenir amoureux l'un de l'autre, répondant en cela à l'instinct qui pousse les couples à s'unir pour s'aimer sans que la raison y soit pour grand-chose. Ils restaient de longs moments à se contempler en silence, l'amour grandissant entre eux comme une plante tropicale, s'épanouissant comme une fleur, faisant entendre sa musique céleste ! Bref, ils avaient l'impression d'être heureux...

La carrure virile de Jean-Marc et son air décontracté plaisaient à Ariane et lui ne se lassait pas de regarder le visage un peu grave, les longs cheveux châtons, le regard doux de myope qui pétillait de malice et le sourire éclatant qui démentait l'air sérieux de la petite personne.

C'est au moment où ils dressaient la liste des faire-part de mariage qu'ils parlèrent pour la première fois de voyage de noces.

— Moi, dit Jean-Marc, je voudrais qu'on le passe en mer !

— En mer ? Mais tu ne m'avais jamais dit que tu aimais les voyages en mer ! Je te préviens que je n'ai pas du tout le pied marin.

— Tu n'as pas le pied marin ? Ça, c'est embêtant !

— Pourquoi, chéri ? Il existe d'autres moyens de locomotion que les bateaux ! L'avion, le train, la voiture, la moto, la bicyclette, le cheval, et même la marche ! Tout ce que tu veux, mon amour, mais pas de voyage en bateau !

— Il ne s'agit pas de voyage ! J'aime la mer pour la mer ! C'est ma passion... Je ne peux pas vivre sans elle ! Je suis un marin et même un navigateur. J'ai déjà fait des courses de bateaux et je suis toujours arrivé dans les premiers ! La mer, c'est mon élément ! Je passe toutes mes vacances à bord de mon voilier.

— Ton voilier ? Tu as un voilier ? Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Je voulais t'en faire la surprise ! L'hiver, il est en cale sèche, mais je le fais mettre à l'eau la semaine prochaine.

— Pour une surprise, je reconnais que c'en est une !

— Ne t'inquiète pas, chérie, je vais faire de toi un vrai petit marin. Tu seras initiée à tous les secrets de la navigation ! A nous deux, nous

ferons une équipe formidable ! Je t'apprendrai à aimer la mer ! Ton entraînement commencera le week-end prochain : nous irons à Cherbourg. C'est là qu'est mon bateau. Tu verras comme il est beau ! Je vais le rebaptiser *Ariane* en ton honneur. Et tu verras que ce sera merveilleux de s'aimer entre ciel et eau !

— Tu crois ? répondit-elle d'une voix éteinte.

En fait de merveilleux, Ariane avait été prise de nausées dès la sortie du port : vaillamment elle avait essayé de tenir le coup pour ne pas gâcher le plaisir de son fiancé, mais le mal de mer est un mal, comme son nom l'indique, qui réduit les plus forts et les plus courageux à l'état de loques humaines qu'on pourrait jeter par-dessus bord sans provoquer chez eux la moindre réaction.

— Ça y est, on arrive, Ariane ! cria Jean-Marc à la jeune fille qui s'était assoupie. Eh bien, tu vois, ça ne s'est pas trop mal passé pour une première fois !

Quand elle sentit la terre ferme sous ses pieds, elle aurait embrassé les quais de Cherbourg tant elle était soulagée. Le retour à Paris fut silencieux. En arrivant chez elle, Ariane dut quand même s'aliter avec une bonne crise de foie. Les quinze heures de navigation au large de Cherbourg restèrent pour elle une véritable hantise ! Mais, plus grave, elle s'était rendu compte qu'il y avait un aspect de Jean-Marc qui lui échappait totalement et pourtant elle était sur le point de faire sa vie avec lui ! Rencontre, fiançailles et date de mariage, tout ça s'était passé en quatre mois ! De la folie pure ! L'amour n'est-il pas folie ?

Elle se dit qu'il était temps de réfléchir avant de franchir le grand pas ! Ils s'aimaient certes, mais pouvaient-ils vivre ensemble ? Pour en être certains, ne faudrait-il pas reculer la date du mariage de deux ou trois mois, par exemple jusqu'en septembre ? Ça leur donnerait un peu plus de temps pour mieux se connaître. Il fut d'accord. Peut-être était-il, lui aussi, un peu perplexe de prendre pour épouse une femme qui avait horreur de la mer.

Mais l'amour n'a que faire de précautions et Jean-Marc et Ariane, malgré l'alerte, se retrouvèrent encore plus amoureux qu'auparavant. On ne reparla plus bateaux. Pendant les week-ends, elle emmenait son fiancé visiter les musées de Paris ou de province. L'homme de la mer faisait un réel effort pour partager sa passion pour la peinture, mais pour lui les plus beaux chefs-d'œuvre étaient choses mortes, tandis que la mer, c'était la vie ! Il étouffait dans l'atmosphère renfermée des musées poussiéreux et songeait avec regret que, s'il n'avait pas été aussi amoureux, il serait en ce moment à la barre de son *Mousquetaire*, respirant à pleins poumons l'air iodé ! Il se serait senti revigoré après une semaine de travail fastidieux, enfermé dans son ministère, tandis que dans le sillage d'Ariane — qui éprouvait devant les tableaux la

même exaltation que lui sur la mer –, il se sentait mal dans sa peau. Malgré les louables efforts d'Ariane pour l'initier, il dut s'avouer qu'il n'était pas très doué pour la peinture. Mieux : cela l'ennuyait profondément.

La semaine, tout allait bien entre eux, chacun étant occupé par son métier. Ils se voyaient le soir et ces rencontres avaient lieu sous le signe de l'Amour, mais les week-ends ! Elle remarquait qu'il devenait de plus en plus morose. « Il pense à son bateau ! » se disait-elle avec une pointe de jalousie.

C'était vrai : Jean-Marc était malheureux de ne plus aller en mer. Le *Mousquetaire* restait à quai à Cherbourg alors qu'il accompagnait Ariane en voiture, en train ou en avion comme elle l'avait prédit. Malgré ce malaise, on reparla mariage. La date fut de nouveau fixée, on envoya de nouveaux faire-part.

Pour prouver à Jean-Marc à quel point elle l'aimait, elle se décida à faire un grand sacrifice :

— Chéri, que dirais-tu si nous essayions une seconde fois d'aller en mer tous les deux ?

Il bondit de joie.

— Tu ferais cela ? Oh, Ariane, si tu savais combien tu me rends heureux ! J'avais tellement peur que tu ne veuilles plus me suivre en mer ! Tu verras : cette fois, tout se passera très bien... Je sais maintenant que nous sommes faits l'un pour l'autre.

Elle eut le petit sourire satisfait de qui sait se montrer magnanime.

A Cherbourg, le *Mousquetaire* à coque bleue se balançait mollement dans le port de plaisance.

Ariane sut monter à bord sans faire le moindre commentaire : elle avait pris la précaution d'avaler des tranquillisants ! La nuit à quai, tout se passa bien. Ils s'étaient installés dans l'étroite cabine, blottis l'un contre l'autre. Jean-Marc était au comble du bonheur de dormir avec celle qu'il aimait dans ce bateau qu'il adorait. Ariane aurait préféré le confort terrestre au lieu de l'inconfort et de l'humidité d'une nuit à bord, mais elle était fermement décidée à se montrer à la hauteur et à ne pas jouer les rabat-joie ! Aussi s'extasiait-elle, à l'avance, sur tous les plaisirs que peut procurer la navigation de plaisance...

A l'aube, ce fut le grand départ pour l'île anglo-normande de Serk. Le vent d'est et le baromètre laissaient prévoir une belle journée. La B.B.C., captée à 6 h 30, le confirma, tout en annonçant, avec son détachement habituel, quelques paquets de brume... La marée était haute et le voilier, sortant par la passe ouest, pourrait profiter du jusant qui devait normalement les mener en fin d'après-midi à l'île. Pour l'instant, ils se trouvaient plein vent arrière, roulant bord sur

bord. Ariane qui, grâce aux pilules, avait tenu héroïquement, commença à verdir, mais elle se cramponnait ! Il fallait coûte que coûte rester sur le pont ! Elle avait acquis assez d'expérience pour savoir que descendre dans la cabine lui serait fatal.

Quand ils abordèrent le passage où la Manche se précipite furieusement, elle eut tellement peur qu'elle en oublia son mal de mer ! Jean-Marc, lui, jubilait. Il avait retrouvé son élément ! Ariane ne pouvait s'empêcher d'admirer la force, la souplesse et l'art avec lesquels il dirigeait le bateau. Ah, qu'il était beau et noble à la barre de son *Mousquetaire* fouetté par le vent et par les embruns ! Vraiment, Jean-Marc était un navigateur né ! En fin de journée, Ariane connut l'un des plus beaux moments de sa vie : l'île de Serk était en vue !

Hélas ! A ce moment précis le vent tomba. Malgré toute la science de Jean-Marc, qui louvoyait au plus près, le voilier était presque immobile. Ariane suivait les manœuvres d'un œil inquiet. Le jour baissait. Ils n'allaient tout de même pas passer la nuit en mer ?

Devant l'air angoissé de sa fiancée, il voulut la rassurer :

— Ne t'inquiète pas ! J'ai un moteur de secours que je vais mettre en marche. Dans une demi-heure, nous serons dans le port de Serk !

Malheureusement, l'homme propose et la mécanique dispose. Pendant qu'il se démenait avec le moteur récalcitrant et qu'elle devenait de plus en plus nerveuse, le courant se renversa et le *Mousquetaire* se trouva bientôt entraîné loin des côtes de Serk ! Ariane, la gorge serrée, était toute tendue vers le moteur, espérant à chaque seconde entendre un « teuf, teuf » sauveur... Mais rien, absolument rien ! Le moteur n'éternua même pas.

Au bout d'une demi-heure d'effort, Jean-Marc, éreinté, fut obligé d'abandonner. Il annonça d'une voix sinistre qu'il fallait envisager de passer la nuit en mer, dans l'attente que le vent consente à se lever ! A cette annonce, l'angoisse d'Ariane se transforma en panique :

— Je veux rentrer à terre ! se mit-elle à crier. J'ai peur, tu entends, je meurs de peur ! On est perdus, je savais bien que ça devait arriver ! Je ne veux pas mourir bêtement noyée ! Ramène-moi tout de suite à Cherbourg !

— Comment veux-tu que je te ramène sans vent dans les voiles et sans moteur ?

— C'est ton affaire ! Débrouille-toi ! Es-tu, oui ou non, un as de la navigation ? C'est le moment de le prouver ! Un marin d'eau douce, voilà ce que tu es ! Tout juste bon à faire marcher un bateau-mouche !

C'en était trop ! Une gifle mit fin à la crise de nerfs d'Ariane.

— Froussarde, bêcheuse, souris de musées ! Eh bien, descends si tu veux ! Qu'est-ce que tu attends pour rentrer à pied ?

— Sale brute, je ne t'épouserai jamais !

Elle éclata en sanglots. La nuit était maintenant tombée,

accompagnée d'une brume épaisse.

L'aube les trouva dérivant toujours. Transie, épuisée, Ariane s'était réfugiée dans la cabine avec l'air résigné de ceux qui ont perdu tout espoir. Les cheveux poissés par l'eau de mer, le visage décomposé, elle était le spectacle même de la désolation. Malgré sa rancœur, Jean-Marc en fut ému. D'une voix conciliante il dit :

— Le courant va bientôt se renverser de nouveau : il nous ramènera vers Serk. Le vent devrait bientôt se lever, la brume aussi.

Cette déclaration sortit Ariane de sa torpeur.

— Quoi ? On va revenir à Serk ? Mais je m'en fiche bien de cette île ! Je veux rentrer à Cherbourg ! Tu entends ? J'ai dit Cherbourg... Tu es fou ou quoi ? Nous n'allons tout de même pas faire un va-et-vient entre Cherbourg et Serk chaque fois que le courant se renversera ! Ça peut durer des années !

— Mais que veux-tu qu'on fasse d'autre ? Il faut attendre le vent.

— Le vent ? Eh bien, tu vas voir !

S'emparant de la corne de brume, elle se mit à souffler de toutes ses forces. Furieux, il bondit sur elle, essayant de la lui arracher, mais la peur donnait des forces à Ariane : elle se cramponnait à l'instrument de sauvetage et continuait à souffler.

Au bout d'un moment ils aperçurent, émergeant de la brume, une masse sombre. C'était un yacht qui, attiré par les hululements de la corne, approchait à tribord.

— Vous avez besoin d'aide ? cria une voix avec l'accent anglais.

— Oui ! Oui ! Nous sommes en panne de moteur ! Pouvez-vous nous remorquer au port le plus proche ?

hurla Ariane. Ne nous abandonnez pas, sinon nous sommes perdus !

Tremblant de fureur, mortifié, Jean-Marc dut accepter l'aide qui leur était offerte. C'est ainsi que le pauvre *Mousquetaire* fit une piètre entrée dans un petit port de pêche français remorqué par un yacht anglais. La honte et le déshonneur complets pour le marin qu'était Jean-Marc !

La rupture entre les fiancés eut lieu sur le port.

— Je ne te pardonnerai jamais ! dit Jean-Marc.

— Moi non plus !

— Alors, nous sommes quittes.

Elle rentra à Paris par le train tandis qu'il ramenait son bateau à Cherbourg.



M. Arnold souriait toujours.

— Madame, je voudrais tout de suite vous rassurer avant de vous demander de couper le deuxième paquet de cartes. N'ayez pas trop

d'inquiétudes au sujet du mariage de mademoiselle votre fille qui, si j'ai su bien lire, se prénomme Ariane, un bien joli prénom...

— Vous avez même découvert ça dans vos tarots ?

— Mais oui.

— C'est merveilleux ! Je puis vous affirmer, moi qui suis une fervente de la voyance, n'avoir encore jamais rencontré quelqu'un d'aussi fort que vous !

— N'exagérons pas, chère madame. Disons que je ne connais pas trop mal mon métier et revenons à la gentille Ariane... Elle est sur le point de rencontrer l'amour, mais peut-être pas un amour de tout repos ! Il sera mouvementé et orageux. Si vous estimez que la vie de votre fille a été un peu trop calme jusqu'à présent, je vous garantis que ça va changer ! Et un moment viendra peut-être où vous regretterez presque le temps où Ariane était si rangée. Ayez l'obligeance de couper...



La suite du jeu prouva que quelques mois passeraient après la séparation d'Ariane et de Jean-Marc. Pour essayer d'oublier cet amour impossible avec une femme aussi terre à terre, Jean-Marc s'adonna de plus en plus à la mer, cette maîtresse qui savait le comprendre et qui lui donnait toute satisfaction. Elle avait un visage tellement mobile ! Il l'aimait docile, avec sa robe de soie grise des jours au ciel couvert; il l'aimait mouvementée quand la brise faisait voler son écume comme plume au vent; il l'aimait avec ses brusques sautes d'humeur, quand la vague se creusait sous lui comme les reins d'une femme; il l'aimait déchaînée quand elle mordait et griffait les flancs de son bateau, le roulant de vague en vague dans une étreinte passionnée !

Et elle, Ariane, que faisait-elle pour oublier cet homme si près d'elle sur terre et tellement éloigné quand il prenait la mer ? Elle se donnait de plus en plus à son métier de restauratrice, nettoyant les vernis que les ans avaient jaunés, refixant les couches de peinture, accompagnant des tableaux en province et à l'étranger ou, au contraire, allant les chercher pour des expositions à Paris. Seule, la contemplation des chefs-d'œuvre qui l'entouraient parvenait à apaiser son cœur tourmenté par le regret. De temps en temps, elle entendait parler de Jean-Marc par les journaux à l'occasion de régates. Chaque fois qu'il y prenait part, il se classait dans les premiers.

Un jour, alors qu'elle se croyait presque guérie de l'amour pour Jean-Marc, elle traversa l'une des salles du musée du Louvre et se trouva devant une marine de Vernet. La vue de la mer, même en peinture, la bouleversa à tel point qu'elle s'enfuit en larmes. Et elle comprit que le seul moyen de chasser définitivement de son cœur la présence de Jean-Marc était de retrouver un autre amour. Il se présenta en la personne d'un conservateur de musée, bien

physiquement, charmant et fin, et qui avait avec Ariane des affinités profondes du fait même de son métier.

De nouveaux faire-part, les troisièmes, furent envoyés. C'est alors qu'Ariane se rendit compte qu'elle n'avait en commun avec le conservateur que la passion de la peinture. Prise de panique à l'idée de ce mariage – qu'elle n'osait cependant pas annuler pour ne pas décevoir une fois de plus ses parents –, elle ne savait plus comment s'en sortir.

Heureusement Poséidon, le dieu de la Mer, veillait. Huit jours avant la cérémonie qui ferait d'elle l'épouse d'un conservateur de musée, Ariane apprit que Jean-Marc allait prendre part à la fameuse course La Rochelle-Southampton. A partir de cet instant, elle ne vécut que pour suivre l'aventure des navigateurs solitaires.

Quand on annonça qu'une tempête s'était levée dans l'Atlantique et que les voiliers de la course étaient en difficulté, elle commença à s'affoler. Se faisant porter malade – et elle l'était en fait –, elle resta dans sa chambre avec son transistor pour suivre d'heure en heure la lutte des concurrents contre la mer en furie. Certains d'entre eux s'étaient réfugiés dans des ports, d'autres avaient démâté ou avaient eu leur voilure arrachée. L'un des bateaux fut porté disparu... Le monde entier suivait la lutte de ces hommes courageux dont beaucoup refusaient de renoncer par amour du sport, par orgueil national ou parce qu'ils aimaient se mesurer avec leur sournoise amie. Jean-Marc était de ceux-là.

La veille de ses noces, Ariane avait atteint la limite de l'endurance. Elle se sentait autant à la dérive dans sa chambre qu'elle l'avait été sur le *Mousquetaire* devant l'île de Serk ! A l'idée qu'il pût arriver malheur à Jean-Marc, elle devenait folle ! Elle se demandait alors pour la millième fois comment elle avait pu renoncer à un homme qu'elle aimait uniquement parce qu'elle avait le mal de mer ! Se pouvait-il que le cours d'une vie pût changer pour un motif pareil ? Si elle avait eu le pied marin, elle serait depuis longtemps la femme de Jean-Marc ! Leur renoncement était aussi insensé que ridicule.

La logique de ce raisonnement filtra parmi des pensées confuses comme la lumière d'un phare à travers la brume. Et tout à coup Ariane vit clair : une heure plus tard, elle sautait dans un avion allant à Southampton et se joignit à la foule enthousiaste qui s'apprêtait à accueillir les triomphateurs dans le grand port anglais. Comment Jean-Marc allait-il la recevoir ?

Lorsqu'elle le vit, le visage buriné par la fatigue et par le vent du large, elle courut vers lui. Ecartant les admirateurs, elle se jeta dans ses bras.

— Oh, mon amour, j'ai eu si peur pour toi !

— Et moi donc ! dit-il en riant. (Puis, l'étreignant de toutes les

forces qui lui restaient, il lui confia :) J'ai surtout eu peur que tu ne me reviennes jamais ! Alors, ce conservateur ?

— Je l'ai jeté à la mer !

Trois semaines plus tard, ils se mariaient. La maman d'Ariane osait à peine regarder les invités qui avaient été décommandés une première fois, puis une seconde, et réinvités une troisième ! Ils furent un peu surpris, ces invités, de constater que le marié n'était pas celui dont le nom figurait sur le troisième faire-part, mais celui du premier. Ce qui donna lieu à quelques gaffes de la part de certaines personnes un peu vieux jeu qui avaient le grand tort de penser que l'on épouse nécessairement celui dont le nom est imprimé sur un faire-part : c'est méconnaître le côté imprévisible des nouvelles générations.

Quand Ariane descendit, au bras de son époux, les marches de l'église de la Madeleine dans sa robe blanche, tout auréolée de son voile de tulle gonflé par le vent, Jean-Marc lui dit :

— Ma chéri, tu es aussi belle qu'un voilier voguant vers une Terre d'Amour !

Ils furent heureux. Comment ? Pendant onze mois, ils ne se quittaient pas, mais le douzième, celui des vacances, Jean-Marc partait en mer sur son *Mousquetaire* tandis qu'Ariane restait à terre pour visiter ses chers musées. Quand ils se retrouvaient après quatre semaines de séparation, ils s'aimaient encore plus follement... N'avaient-ils pas découvert, grâce à leur incompatibilité de goûts, le grand secret d'un mariage réussi : les vacances extra-conjugales ?

Et puis, parfois, il leur arrivait de faire chacun la moitié du chemin. Où allaient-ils alors main dans la main ? Mais au musée de la Marine, cela va de soi !

Un après-midi, cependant, ils firent exception à cette règle. Jean-Marc avait accepté d'accompagner sa femme au musée du Louvre et là, pendant qu'ils déambulaient dans l'une des grandes salles, ils rencontrèrent le conservateur adjoint qui dit à Ariane :

— Dites-moi, mon petit, vous voyez ce tableau ?

— Il serait difficile de ne pas le voir avec les dimensions qu'il a ! *Le Radeau de la Méduse...*

— Regardez comme il se dégrade... Peut-être est-ce l'effet de la tempête ? De toute façon, il va falloir que vous me le restauriez bientôt.

— Monsieur le conservateur, je vous en supplie ! Je suis prête à restaurer n'importe lequel de vos tableaux, mais pas celui-ci !

— Pourquoi ? Vous ne l'aimez donc pas ?

— Je le déteste ! Il me rappelle de trop mauvais souvenirs.



Souriant toujours, le mage dit à sa visiteuse :

— La deuxième partie de ce Grand Jeu confirme ce qu’annonçait la première. Votre fille se mariera, sans aucun doute possible. Mais ce ne sera pas tout de suite, et elle fera preuve en cela de sagesse. Avant ce grand jour, elle commencera par voguer vers l’Amour... Ce qui lui permettra de connaître des amours mouvementées, orageuses et même tempétueuses qui lui feront changer de cap ! Pendant quelque temps, elle ira à la dérive parce qu’elle aura perdu le nord... Mais tout finira sur une mer d’huile.

— Oh, merci, monsieur Arnold ! Grâce à vous, je pars rassurée.

— Chère madame, n’est-ce pas notre rôle à nous, qui avons la possibilité de voir les choses avec une certaine objectivité, de rassurer les mamans inquiètes ? Quand vous reverrez Ariane, dites-lui simplement : « Ne crains pas les ondées ! Après la pluie revient toujours le beau temps ! »

Ce sourire indulgent, M. Arnold le conserva tandis qu’il rangeait les tarots dans le tiroir de sa table-bureau où ils voisinaient jusqu’au jeudi suivant avec le pendule et la loupe qui permettait d’observer les lignes de la main. Seule, la boule de cristal, protégée par sa housse en peau de chamois, avait droit à un placard spécial.

Il n’y avait plus rien sur la table, plus personne dans le salon d’attente. La journée s’était terminée sur un sourire. Que pouvait demander de plus M. le mage ?

le mage... et la graphologie

C'était vendredi, le cinquième jour de la semaine où le mage travaillait. Contrairement aux quatre journées précédentes, M. Arnold ne recevait aucun visiteur dans son cabinet. Le vendredi était réservé aux consultations par correspondance. Il dépouillait le courrier reçu pendant la semaine mais, chaque cas exposé étant le plus souvent très délicat, il s'était donné pour règle de limiter ses voyances à la lecture de quelques lettres. Pour lui, chacune d'elles équivalait à la présence de son auteur en face de lui. Il n'avait pas besoin – comme cela se passait le lundi avec la boule de cristal, le mardi avec le pendule, le mercredi avec les lignes de la main et le jeudi avec les tarots – de la présence du consultant ou de la consultante. L'analyse méthodique de l'écriture lui suffisait. Quand son diagnostic était établi, il répondait lui-même à son correspondant pour éviter toute indiscretion, et à la main, sans faire de double.

Dès la première lecture d'une lettre, il voyait les grandes lignes du caractère. Ensuite, il fouillait l'écriture pour les détails mais il était assez rare que sa première impression fût sensiblement modifiée. L'écriture n'est-elle pas le miroir de l'âme, le reflet des sentiments, l'aveu des défauts ou la révélation des qualités ? On peut tout trouver et tout lire dans une écriture : la graphologie est une science exacte. Lorsqu'elle est pratiquée par un homme tel que M. Arnold, la précision prend alors une ampleur extraordinaire. Tous les graphologues ne sont pas devins alors que le mage l'est déjà avant d'être graphologue.

Le minutieux travail de recherche, effectué dans la solitude et le silence du cabinet, est presque plus épuisant que lorsque les consultants se trouvent là en chair et en os. Il faut une totale concentration de l'esprit. Comme pour les lignes de la main, il arrive fréquemment que le mage ait recours à sa loupe pour déchiffrer le fouillis d'écritures difficiles. Chose curieuse, ce travail de patience révèle non seulement le caractère de celui qui écrit, mais aussi certains événements qui, ayant influencé ce caractère, sont parvenus à le modifier. La vie, avec ses joies ou ses peines, surgit alors des mots; elle semble s'intercaler entre les lignes, et d'étranges secrets apparaissent qui n'ont pas été étalés sur le papier par crainte de l'indiscrétion ou par pudeur. Mais tous ceux qui écrivent à M. Arnold pour le consulter à distance savent qu'ils ont affaire à un homme de cœur qui ne les trompera pas et qui ne cherche qu'à leur venir en aide.

Dans la première enveloppe qu'il ouvrit ce jour-là, se trouvaient deux lettres : celle du quémendeur dont l'écriture ferme et régulière, aux pleins et déliés naturellement appliqués, faisait supposer que son auteur avait fait des études rigoureuses. L'écriture de l'autre lettre, au contraire, était nettement plus hésitante, révélait même une certaine timidité. C'était une écriture de femme...

Le quémendeur disait :

... Il doit vous paraître surprenant qu'un homme d'Eglise s'adresse

à vous pour savoir s'il doit se rendre à l'invitation formulée dans la lettre ci-jointe. Familiarisé comme je le suis depuis de longues années, dans l'exercice même de mon ministère, avec le sondage des âmes, je devrais être capable de prendre moi-même une décision sans avoir recours à l'avis d'une tierce personne ! Mais j'avoue humblement être perplexe : les événements qui ont précédé cette invite m'ont touché de très près. Souvent, quand on a été mêlé soi-même à des faits, on ne parvient plus à les dominer pour voir clair dans sa propre conscience. On se sent perdu et même submergé... C'est pourquoi je fais appel à votre immense expérience humaine et surtout à cette lucidité dont vous avez su faire preuve pour démêler les situations les plus délicates dans le seul but de venir au secours de votre prochain. Je vous en supplie : aidez-moi ! Je connais aussi votre discrétion. Et j'ai la conviction que l'analyse objective de mon écriture et de celle de ma correspondante vous permettra, ayant découvert nos caractères réciproques, de me donner le judicieux conseil que j'attends. Dans l'espoir que vous voudrez bien me répondre, je vous prie, monsieur Arnold, de croire à l'estime en laquelle je vous tiens.

C'était signé très lisiblement. L'en-tête de la missive portait une adresse et la date.

Sans attendre, le mage lut la deuxième lettre, dont le papier quadrillé – assez quelconque – contraignait les mots à un certain alignement :

Monsieur le curé,

Je viens d'apprendre que vous avez été nommé à la paroisse du Rabion. Je vous demande pardon d'avoir été la cause involontaire de vos malheurs. Après mon départ de Saint-Firmin, je suis retournée dans ma petite maison de Saint-Jean. Ce n'est pas très loin du Rabion. S'il vous arrivait un jour de passer par là, venez me voir : j'ai une grande surprise pour vous...

Votre Magali.

M. Arnold reprit la première lettre, qu'il relut et examina longuement, puis la seconde dont l'écriture plus incertaine nécessita l'emploi de la loupe. Et, peu à peu; le don prodigieux de divination vint au secours de l'étude minutieuse des caractères. Alors, se dessinèrent les grandes lignes d'une étrange aventure...

L'AMOUR ET LES ROSES

M. le curé soignait ses roses.

Aucun homme, caressant le corps d'une femme, n'aurait su le faire avec autant de délicatesse que le curé de Saint-Firmin lorsqu'il s'occupait de ses roses. Elles étaient sa seule passion, sa douce manie et son péché d'orgueil.

N'avait-il pas les plus belles roses de cette région des Basses-Alpes ? Il les cultivait depuis des années avec une science acquise dans des manuels mais surtout par une pratique assidue. Ainsi, il avait pu obtenir des croisements et des métissages d'espèces inconnues dans le pays. L'art délicat de greffer, de tailler, de pincer, de fumer et d'arroser n'avait plus de secrets pour lui.

Le jardin de M. le curé donnait sur la place de l'église, petit joyau roman contre lequel s'appuyaient les murs fatigués d'un vieux presbytère. Entourées par un grillage, seule protection contre l'envie des habitants de Saint-Firmin, les roses offraient aux passants le doux mystère de leurs calices fermés et de leurs corolles épanouies, allant du blanc velouté le plus pur au rouge le plus agressif. Mais les roses préférées de M. le curé étaient celles qu'il avait baptisées ses *belles ténébreuses* : leur couleur cramoisie était si sombre qu'elle en paraissait noire.

Le prêtre leva son regard vers le ciel encore très pâle du petit matin. Les coqs commençaient à chanter, les volets s'ouvraient dans un claquement sec qui faisait aboyer les chiens, le boulanger enfournait au feu de bois : Saint-Firmin allait connaître une belle et chaude journée d'été. Encore une fois, le saint homme rendit grâce au Seigneur qui avait eu la bonté de l'envoyer dans ce pays où il pouvait se consacrer aux âmes et s'adonner à la culture des roses. La chemise ouverte sur son torse musclé, il préparait un bouquet pour l'autel quand une voix de femme l'interpella :

— Pardon, monsieur, où se trouve la cure ?

— Là, devant vous !

Et il montra une maison enfouie sous des roses grimpantes et qu'un mûrier masquait en partie.

— Savez-vous si M. le curé est chez lui ?

— Je suis le curé.

L'étonnement se peignit sur le visage de la femme.

— Oh, excusez-moi...

Le prêtre eut un sourire :

— Quand je m'occupe de mes roses, j'adopte volontiers la tenue de jardinier... de jardinier du Seigneur, cela s'entend ! dit-il en reboutonnant sa chemise. Que puis-je pour vous ?

— Je... Je suis votre nouvelle bonne, Magali. Je suis descendue du train à Villefort où j'ai pris le car. N'avez-vous pas reçu la lettre de l'Association des bonnes de Curé annonçant mon arrivée pour aujourd'hui ?

— Ma foi, non. Soyez quand même la bienvenue ! Entrez dans le jardin.

Elle poussa la grille basse et pénétra dans l'univers odorant du prêtre. Elle tenait une valise à la main qu'elle posa devant le buisson des *belles ténébreuses*. Le prêtre s'approcha pour voir de plus près celle que la Providence lui envoyait pour remplacer la vieille Marthe morte un mois auparavant. Au soleil cru du matin, la femme accusait la quarantaine bien sonnée. De fines rides marquaient le coin des lèvres, le nez était droit, les narines délicates, les lèvres bien formées, la peau mate. Dans la chevelure noire, tirée strictement en arrière, brillaient quelques fils d'argent. Mais c'étaient les yeux qui accusaient le plus : la vie y avait laissé de profondes meurtrissures. Remarquant les cernes bistrés qui donnaient une étrange intensité au regard sombre, le curé ne put s'empêcher de comparer la nouvelle venue à l'une de ses *belles ténébreuses* qui, après avoir vécu sa vie de rose, voit ses pétales se faner avant que ceux-ci se répandent à terre au moindre souffle.

— Je vais aller dire la messe. Si vous désirez y assister, vous n'avez qu'à laisser votre valise dans l'entrée. Je vous montrerai plus tard où vous installer.

Quand, sortant de la sacristie, le curé se dirigea vers l'autel, il vit sa nouvelle bonne mains jointes et tête baissée : elle priait. A l'entrée du prêtre, elle s'était levée en même temps que les autres personnes de l'assistance. C'étaient les fidèles habitués de la messe de 8 heures : Jeanne la boiteuse qui entretenait depuis vingt ans l'église ; Mlle Ricard, l'ancienne infirmière, dont on disait qu'elle connaissait mieux les fesses des habitants de la commune que leurs visages ; Mme Pelletier enfin, la veuve du notaire, qui tenait l'harmonium les dimanches et jours de fête : elle faisait répéter les chants aux jeunes filles, veillait aux ornements du culte, organisait la vente de charité annuelle... Les mauvaises langues chuchotaient que, si elle assistait tous les jours à la messe et se confessait chaque samedi, c'était par dévotion pour la belle prestance du curé.

Alors qu'il marmonnait les paroles qui apportent la paix des consciences : « *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde* », M. le curé devinait que la seule préoccupation de Mme Pelletier était de savoir si la nouvelle venue avait cet âge canonique qui, pour elle, était

la première qualité d'une bonne de curé. Et le prêtre, décidément distrait ce matin-là, se demandait comment l'Eglise, avec son expérience et sa sagesse, pouvait décider qu'une femme n'est plus un instrument de Satan à partir de la quarantaine ? Depuis plus de quinze années qu'il entendait des confessions, il en était arrivé à la conclusion que c'est justement vers cet âge-là que les femmes éprouvent les plus violentes tentations de la chair. Elles aiment alors et veulent être aimées avec l'ardeur désespérée de celles qui savent que, si les feux du couchant sont les plus beaux, ils précèdent inéluctablement la nuit ! Les confessions mêmes de la veuve du notaire n'en étaient-elles pas la preuve ? Elles étaient parfois tellement scabreuses que le curé appréhendait les samedis !

Quand il prononça *Vite missa est*, il vit les yeux de Magali se lever vers lui et il tressaillit en recevant l'impact du regard sombre. Qu'avaient donc ces yeux pour qu'il ressentît un tel trouble ? Il comprit alors que la femme avait des yeux de pécheresse.



La chambre d'hôtel était sordide. Dans un lit, aux draps douteux, il y avait un couple. L'homme dormait. La femme, les yeux grands ouverts sur un gouffre où s'accumulaient les souvenirs d'une vie trop entamée, frissonna de dégoût quand, dans un grincement de ressorts, son compagnon de hasard se retourna et la toucha bestialement sans même se réveiller. Elle se leva rapidement, s'habilla, tira de la veste du client posée sur une chaise le portefeuille qu'elle vida et s'enfuit de la chambre sans même jeter un regard sur l'homme endormi.

Une fois dans les rues de Marseille, elle se hâta vers le modeste logement qu'elle occupait depuis qu'elle avait compris que les quartiers élégants de la grande cité n'étaient plus faits pour elle. Selon un rite immuable, elle prit une douche destinée à effacer les souillures laissées par ceux qui la payaient pour se servir de son corps. Des nausées l'envahissaient en pensant à ce dernier client : une vraie brute dont la peau et les vêtements étaient imprégnés d'une odeur de poisson. « Jamais plus ! se dit-elle. Plutôt crever que de continuer ce métier ! » Elle jeta pêle-mêle dans une valise ce qu'il lui restait de vêtements avant d'extraire d'une cachette ses économies : 5000 francs. C'était peu pour avoir passé vingt années au service du plaisir des autres !

Elle était venue au trottoir de la façon la plus banale. Sa mère était elle aussi une prostituée et Magali avait toujours vécu parmi les filles. Cela lui avait semblé être, pour une femme de sa condition, le seul moyen d'échapper à une vie encore plus sordide. Et pourtant elle n'était pas sotte : très vite elle avait compris que, tant qu'il y aurait des hommes pour exploiter les prostituées, la misère les guettait toutes, une fois la jeunesse passée. Elle avait donc essayé de

« travailler » sans protecteur mais, si cet affranchissement offrait quelques avantages, elle ne fut pas longue à découvrir les revers de la médaille. Elle eut des démêlés avec la police des mœurs et le milieu. C'est alors qu'elle rencontra un soir, dans un bar, le bel Antonin...

Jusqu'à cet instant, Magali s'était toujours moquée de ces filles qui trouvaient une excitation et même un plaisir à « travailler » pour un homme. Qu'elles soient contraintes par les règles du jeu de se mettre sous la protection d'un souteneur pouvait se justifier, mais qu'elles se vautrent dans la soumission lui paraissait intolérable ! C'est pourtant ce qu'elle fit dès qu'Antonin entra dans sa vie... Il vit tout de suite le profit qu'il pourrait tirer d'une beauté aussi brune et aussi racée. Magali ne faisait pas du tout « fille » et pouvait même donner le change à la clientèle. Mais il fallait d'abord la dresser comme cela se passe pour une pouliche de qualité : d'une main légère... Elle eut droit à un traitement de faveur. Il sut la flatter, la cajoler et surtout lui faire l'amour comme cela se pratique avec une femme qu'on aime. Devant ces manœuvres habiles, les défenses de Magali tombèrent les unes après les autres et, de fille lucide et indépendante, elle devint la plus aveugle et la plus soumise des amoureuses.

Antonin n'eut jamais à regretter la mise de fonds qui avait été nécessaire pour la lancer. Pendant des années elle rapporta gros, très gros même... Une chose pourtant la différenciait des autres filles : elle ne voulait pas partager son homme. A chaque instant, des disputes éclataient entre elle et les autres « protégées » d'Antonin qui était contraint d'intervenir. Finalement, pour avoir la paix, il céda : Magali serait seule à travailler pour lui... Et ça l'arrangeait : faire l'amour quand on n'en a pas tellement envie est le pire des supplices ! Et pourquoi se donner le mal de satisfaire plusieurs gagneuses quand une seule pouvait lui assurer la belle vie ? Magali n'était-elle pas d'un rendement exceptionnel ? Ne travaillait-elle pas pour trois alors que lui se reposait pour quatre ? Et elle avait pleine confiance en lui quand il lui expliquait qu'il faisait d'excellents placements en vue d'assurer leur avenir.

Puis, un jour, Antonin fut tué dans une rixe et Magali comprit alors qu'il l'avait dupée : il n'y avait pas d'économies. Si, du vivant de son protecteur dont elle était éperdument amoureuse, elle avait su conserver sa beauté malgré l'approche de la quarantaine, elle ne fit plus le moindre effort pour éviter la dégringolade. De la clientèle dorée elle passa vite à celle des hôtels de passe pour désargentés.

Une jeune prostituée s'était prise d'amitié pour cette aînée qui avait joué les cigales. Elle l'entraîna un jour avec un groupe de filles qui avaient décidé d'occuper une église pour attirer l'attention sur leurs revendications. Magali, qui n'avait jamais mis les pieds dans une église, en aima tout de suite la pénombre et le silence. Pendant les

deux journées d'occupation, elle fut fascinée par la contemplation d'un grand Christ cloué sur la croix. Qu'avait donc fait cet homme pour être supplicié ainsi ? Était-ce lui dont on disait qu'il était mort pour racheter les péchés du monde ? Magali commença à se demander si c'était vraiment un péché d'avoir vendu son corps par amour d'un homme. Fut-elle touchée par la foi ou portait-elle déjà dans son cœur les germes d'une autre personnalité ? A dater de ce jour, Magali commença à comprendre ce que signifiait la dignité de la personne humaine.

Cet homme ivre et endormi auquel elle venait de voler de l'argent avait été son dernier client. Jamais plus – elle s'en faisait le serment – elle ne profanerait son corps que le Créateur avait fait à son image.



— Comment aimez-vous vos œufs coque, monsieur le curé ?

— Exactement tels que vous les avez cuits.

Voilà une semaine que la nouvelle bonne était installée. Depuis la mort de la vieille Marthe, le désordre s'était répandu dans le presbytère. En deux jours, Magali avait réussi à remettre tout en place et cela en silence, ce que le prêtre appréciait autant que la rosée matinale sur son jardin. Quelle aubaine, une femme qui n'était pas bavarde ! C'était presque trop beau...

— Prendrez-vous du café, monsieur le curé ?

Magali venait de lever les yeux qu'elle tenait généralement baissés comme si elle craignait d'en révéler l'étrange éclat.

— Volontiers. Vous le faites très bien.

Un peu de couleur monta aux joues de la femme et le curé se dit qu'elle aurait pu être presque belle si elle s'en était donné la peine... Dommage que le visage restât figé dans une expression aussi sévère et que l'informe robe noire masquât à ce point le corps, sans pouvoir cependant dissimuler que Magali était grande et élancée.

— Dites-moi, vous avez bien été placée chez le curé de Saint-Jean, près de Brignoles ?

— J'y suis restée environ un an. Il est mort voici deux mois.

— Et avant ?

— Je vivais chez ma tante à Saint-Jean...

Elle ne mentait qu'à moitié. Une fois décidée à changer de vie, elle s'était souvenue de son unique parente, la sœur de sa mère chez qui elle passait les vacances étant enfant. Cette brave femme avait suivi un chemin très différent de celui choisi par la mère de Magali. Elle n'avait jamais quitté son village et sa vie s'était déroulée au service des curés de Saint-Jean. Elle avait toujours ignoré l'existence que menait sa sœur à Marseille comme elle ignore par la suite celle de sa nièce.

Quand elle revint auprès d'elle, Magali la trouva bien vieillie mais

la maison et le grand jardin avaient conservé leur charme. La vieille femme s'occupait encore de la cure mais ses forces déclinaient; aussi proposa-t-elle à cette nièce, qui semblait n'avoir aucune attache, de prendre la relève. Magali objecta qu'elle n'avait jamais exercé le métier de bonne de curé, mais sa tante s'écria : « Etre bonne de curé n'est pas un métier ! C'est un apostolat ! Servir l'Eglise c'est servir Dieu et j'ai l'impression, depuis que tu es ici, que tu cherches à te rapprocher de lui. »

La vieille tante avait entrepris alors de former sa nièce qui vit là un moyen de mieux connaître ce Dieu qui l'attirait. Trois mois plus tard, la tante mourait, laissant à Magali sa maison, son jardin et sa place auprès du curé de Saint-Jean. Ainsi l'ancienne prostituée de Marseille s'était-elle retrouvée bonne de curé un an après avoir quitté le trottoir de Marseille. Elle venait d'avoir quarante-deux ans.

Les jours passaient paisiblement pour le curé de Saint-Firmin et sa nouvelle bonne. Magali ne faisait pas seulement les travaux domestiques, mais elle secondait le prêtre de bien d'autres façons. Quand les gens du pays la virent dans le jardin occupée à soigner les roses – tâche que le prêtre n'avait jamais confiée à personne – ils commencèrent à jaser : ce dont les deux intéressés ne se soucièrent guère. Dans cette vieille cure envahie par les roses et auprès d'un homme qui n'était que bonté et pureté, Magali commençait à savourer une joie qu'elle n'avait jamais connue. Quand au prêtre, c'était bien la première fois qu'une présence féminine ne lui pesait pas ! Magali sentait d'instinct quand le curé désirait être seul et devinait aussi quand il souhaitait sa présence. Le soir, il leur arrivait d'écouter des disques de musique classique. Magali n'avait aucune connaissance musicale, mais, en découvrant Bach et Mozart, elle trouva une nouvelle source d'apaisement. Le curé lui racontait parfois des histoires du pays, celle par exemple du facteur et d'un paysan qui habitait la ferme la plus haute de la montagne. Les deux hommes s'étaient querellés à propos de politique. Pour se venger, le paysan s'était abonné à un quotidien, obligeant ainsi le facteur à gravir tous les jours la pente raide qui menait chez lui ! Il avait fallu l'intervention du curé et du maire pour faire cesser le supplice du facteur. Ce récit avait bien fait rire la servante et, quand Magali riait, elle devenait une autre femme.

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis son arrivée quand, une nuit, un violent orage éclata. La foudre tomba sur le clocher, faisant trembler les vieux murs tandis qu'une pluie de tuiles s'abattait dans le jardin. Le curé sortit de sa chambre au moment même où Magali quittait la sienne. Si l'apparition du prêtre, qui avait pris le temps de

s'habiller, n'avait rien d'insolite, celle de Magali seulement vêtue d'un peignoir de soie rose – dernier vestige de sa vie passée – et les cheveux flottant sur ses épaules, stupéfia le prêtre.

— J'ai cru que la maison s'effondrait ! dit-elle d'une voix tremblante.

Le curé s'était ressaisi :

— Rassurez-vous; ce ne sont que quelques tuiles que le vent a détachées. La foudre est tombée sur le paratonnerre. Mais le tocsin sonne, la foudre a dû mettre le feu dans le pays ! Je vais y aller.

— Oh non, n'y allez pas ! C'est dangereux ! dit-elle en agrippant la main du prêtre.

La main de Magali fit comme une brûlure sur sa peau, mais il sut répondre avec gravité :

— Tous les hommes valides doivent donner l'exemple.

L'orage était passé, laissant des séquelles non seulement dans le jardin de roses mais aussi chez le prêtre. Jamais jusqu'alors il n'avait été troublé par une femme. Aîné d'une famille de huit enfants, il n'avait retenu de l'existence à deux que le côté devoir et sacrifice, le plaisir semblant absent de la vie de ses parents. Très jeune, François Dumaine avait entendu l'appel de Dieu et sa vie de prêtre s'était écoulée sans problème entre son sacerdoce et ses roses. Et voilà qu'à quarante-six ans sa paix intérieure était menacée à cause d'une femme et cette femme était sa bonne ! Ah, le Malin portait bien son nom ! Il se manifestait quand on ne l'attendait plus...

Magali s'était rendu compte de l'impression qu'elle avait produite sur le prêtre. Elle accentua davantage encore la sévérité de sa mise et de son comportement. Oubliant peu à peu la troublante apparition, le curé finit par croire qu'il avait rêvé.

Un vendredi matin, il la vit revenir, bouleversée, de Villefort. Il n'en demanda pas la raison mais, lorsqu'elle servit le poisson du déjeuner, il remarqua que ses mains tremblaient. Quand il lui dit, le vendredi suivant, qu'elle devait retourner au marché de Villefort et qu'il vit son visage s'angoisser, il se hâta d'ajouter :

— Si cela vous dérange, nous nous passerons du poisson de la Méditerranée et nous mangerons du poisson d'eau douce.

— Non, non ! Je vais y aller ! répondit vivement Magali.

Mais, lorsqu'elle fut de retour, le prêtre constata qu'elle avait les traits décomposés.

Depuis quelques semaines, une camionnette partait de Marseille au petit jour pour arriver à Villefort à temps pour le marché du vendredi. A son arrivée, le poissonnier n'avait qu'à rabattre l'arrière de sa camionnette pour exposer et débiter son poisson. La première fois où Magali s'était trouvée devant le marchand, elle était restée pétrifiée !

Malgré les deux années écoulées, elle avait immédiatement reconnu son dernier client de l'hôtel de passes de Marseille, celui à qui elle avait volé de l'argent ! Devant son trouble, l'homme fut intrigué. Cette femme lui rappelait quelque chose, mais quoi ? Sans doute n'était-ce qu'une ressemblance, mais pourquoi avait-elle eu un regard aussi angoissé en le voyant ?

Toute la journée il essaya, sans succès, de situer la femme. Allant boire un verre au café, il eut l'idée de se renseigner auprès de la patronne à qui il décrivit Magali. Après avoir réfléchi, la patronne répondit :

— Peut-être s'agit-il de la nouvelle bonne du curé de Saint-Firmin. Elle a remplacé la vieille Marthe. Je l'ai déjà vue plusieurs fois quand elle vient faire ses courses. On dit qu'elle est de Marseille.

De Marseille, tiens, tiens ! C'est là sans doute qu'il l'avait vue... Pourtant elle n'était guère son genre : il n'aimait que les filles ! Tout à coup, il se frappa le front : « Ça y est, j'y suis ! Elle ressemble à cette putain qui m'a volé mon argent ! » Et il revit en mémoire la fille aux longs cheveux noirs et aux yeux brûlants dans l'hôtel de passe crasseux. Il se mit quand même à rire; voilà qu'il mélangeait les putains et les bonnes de curé ! Mais... si cette femme dénouait ses cheveux, se maquillait et s'habillait différemment, elle serait tout autre ! Oui, mais de là à être une ancienne prostituée !

Il n'en dormait plus. Il fallait absolument qu'il sût. Le vendredi suivant, il risqua le tout pour le tout. Tandis qu'il rendait la monnaie à Magali, il lui dit à voix basse :

— Alors, comme ça, on s'est recyclée en bonne de curé ? Pas bête pour se cacher ! Chapeau, il fallait y penser !

A l'expression de la femme, il comprit qu'il avait visé juste.

Magali rentra désespérée. Celui qui l'avait reconnue ne tarderait pas à la démasquer. Que faire ? Tout avouer au prêtre ? Non ! Elle ne voulait pas perdre son estime ! Disparaître, quitter ce merveilleux refuge où elle vivait sereine en servant ce Dieu qui lui avait promis le pardon et la vie éternelle ?

Une lettre adressée à *Mlle la Bonne de M. le Curé de Saint-Firmin* mit fin à son cas de conscience :

Putain ! Voleuse ! Je t'ai reconnue malgré ton accoutrement de bigote ! Je pourrais te dénoncer, mais je vais te donner une chance à condition que tu te montres très gentille avec moi... Je t'attendrai vendredi prochain après le marché à 16 heures à l'intersection de la départementale 21 et du chemin vicinal qui mène au torrent du Maupas. Pour trouver tu n'auras qu'à te renseigner ou à lire une carte. Mais je te garantis que, si tu ne viens pas, tu ne resteras pas longtemps là où tu vis en ce moment...

Le vendredi, prétextant une course à faire, Magali prit sa bicyclette et se rendit au rendez-vous.

Depuis l'arrivée de la nouvelle bonne du curé, la veuve du notaire était dévorée de jalousie : cette Magali qui partageait la vie du prêtre avait jeté le trouble dans l'esprit et le corps de Mme Pelletier. Tous les jours, elle la voyait s'occuper de lui et même soigner ses roses, ce qu'il lui avait toujours refusé à elle, Angèle Pelletier ! Quels pouvaient être les rapports entre l'abbé Dumaine et sa bonne dans l'intimité de la cure ? On disait que le curé était un homme vertueux, mais l'était-il vraiment ? Un homme qui chérit les roses comme d'autres aiment les femmes était sûrement accessible aux plaisirs de la chair !

Plus elle y pensait et plus la veuve était persuadée qu'il y avait quelque chose de pas très orthodoxe chez cette Magali ! Sa démarche, par exemple, trop souple et un peu déhanchée, n'était pas en rapport avec sa tenue austère. Et ses yeux ! Elle avait beau les baisser, elle n'arrivait pas à en cacher l'état inquiétant ! Sous une apparence modeste, Magali devait dissimuler une autre personnalité ! Et Mme Pelletier était bien décidée à savoir laquelle !

Un jour où le curé était parti célébrer la messe dans un village voisin, la veuve s'était présentée au presbytère sous prétexte d'offrir au prêtre un disque de Bach. Sans hésiter, elle poussa la porte entrouverte et pénétra dans la pauvre pièce qui servait de salon et de parloir. Magali, qui avait profité de ce moment de liberté pour se laver les cheveux, sortit de sa chambre en entendant du bruit. Devant le spectacle de la bonne du curé en peignoir de soie rose et laissant sécher son opulente chevelure, la veuve crut suffoquer. Elle déposa son disque et s'enfuit comme si elle avait vu le diable ! Pour elle, plus de doute possible : d'étranges choses se passaient au presbytère... L'abbé y avait introduit une créature déguisée en bonne de curé ! Ah, elle comprenait maintenant pourquoi, lors de sa dernière confession, le curé lui avait conseillé de prendre un amant plutôt que de se livrer à des plaisirs solitaires ; au moins, elle ferait acte de charité en partageant son plaisir avec autrui ! Voilà ce qu'il faisait, lui, le curé : acte de charité envers sa bonne ! Et il avait su cacher son jeu derrière son bréviaire aussi bien que cette Magali qui dissimulait ses seins ronds et ses hanches provocantes sous sa robe informe ! Pourquoi donc le curé avait-il refusé son aide quand elle s'était offerte pour lui trouver une nouvelle bonne ? Parce que ce n'était pas dans une organisation de bonnes de curé qu'il avait trouvé la sienne !

Mme Pelletier se félicitait d'avoir découvert le pot aux roses. Heureusement qu'elle était là pour ouvrir les yeux aux paroissiens trop confiants.

La calomnie a l'imagination mauvaise. Elle est comme la grippe qui se propage à toute vitesse. Passant de bouche en bouche, elle s'amplifia. Bientôt on chuchota que la veuve du notaire avait trouvé le

curé couché avec sa bonne ! Ce dimanche-là, très peu de monde vint à la messe et les gens détournaient la tête lorsqu'ils croisaient le curé. Quand celui-ci fit part à Magali de l'étonnant comportement de ses ouailles, les yeux de la femme se remplirent de tristesse.

D'avoir sali le représentant de Dieu n'était pas suffisant pour Angèle Pelletier. Elle voulait faire chasser Magali, et, pour cela, un seul moyen : la perdre aux yeux du prêtre... Il y avait certainement une faille dans la vie de Magali. En l'espionnant, la veuve finirait bien par la trouver !

Son acharnement fut récompensé : le vendredi suivant, elle vit partir Magali à bicyclette. Aussitôt Angèle Pelletier enfourcha la sienne et se mit à la suivre de loin. Qu'allait donc faire la bonne du curé sur cette route qui conduisait à la forêt ? Ah ? Elle venait de tourner dans le chemin menant au torrent de Maupas...

Mme Pelletier mit pied à terre. Mais, craignant de se faire remarquer, elle resta près de la route et se cacha derrière un gros arbre. Là, elle attendit, faisant le guet. Au bout d'une vingtaine de minutes, elle vit ressortir de la forêt, pédalant à toute vitesse, Magali, les cheveux défaits, le visage en feu ! Quand elle aborda la grand-route, elle s'arrêta, regarda attentivement dans toutes les directions, puis, d'un seul coup, s'élança dans la direction de Saint-Firmin.

La veuve revint au village en jubilant. Magali avait un secret, Magali s'était rendue à un rendez-vous caché, Magali n'était qu'imposture ! Maintenant qu'elle tenait sa vengeance, il ne restait plus à Angèle Pelletier qu'à échafauder un plan pour qu'elle pût en savourer le déroulement...

Mais elle n'en eut pas le temps. Une nouvelle éclata dans le pays : le marchand de poissons avait été assassiné ! Un bûcheron avait trouvé son corps à côté de sa camionnette, près du torrent de Maupas ; il avait été tué d'un coup de couteau dans le dos !

Toute la contrée fut sens dessus dessous. Crime crapuleux ? Peu probable une assez forte somme que l'homme portait sur lui n'avait pas été dérobée et le couteau qui avait été l'instrument du meurtre était celui dont il se servait pour débiter son poisson. Crime passionnel ? Le marchand de poissons n'avait rien qui pût inspirer une passion ! Crime d'un fou ? Vengeance ?

La gendarmerie piétinait quand le brigadier reçut une lettre anonyme : *Allez donc demander à la bonne du curé de Saint-Firmin ce qu'elle faisait sur le chemin du torrent du Maupas le jour et à l'heure du crime.*

Le brigadier haussa les épaules : le marchand de poissons et la bonne du curé ! Grotesque ! Il y avait vraiment des gens qui se moquaient des représentants de l'ordre ! Mais, comme les jours

passaient sans apporter le moindre éclaircissement, le brigadier décida, par conscience professionnelle, d'aller parler au curé.

Quand il eut expliqué l'objet de sa visite en affirmant que ce n'était là qu'une simple formalité, le curé eut du mal à cacher son émotion. Il revoyait le visage bouleversé de Magali le vendredi quand elle rentrait de Villefort ! Pouvait-il y avoir un rapport entre le désarroi visible de la femme et le fait d'aller acheter du poisson ? Le poisson, non, mais le poissonnier ? Celui-là même qui venait d'être assassiné ! Et cette lettre anonyme qui insinuait que Magali avait eu un rendez-vous avec le marchand de poissons le jour du crime ! De là à l'accuser d'avoir tué, il n'y avait qu'un pas ! De tels soupçons étaient monstrueux et ne pouvaient sortir que d'un cerveau malade ! Le prêtre fit venir Magali.

Quand le brigadier vit arriver la bonne du curé dans sa robe de cotonnade noire, les cheveux tirés en arrière dans un filet, les yeux pudiquement baissés, il fut assez gêné. L'interrogatoire tourna court. Magali répondit calmement qu'elle connaissait le marchand comme tout le monde pour avoir été lui acheter du poisson à Villefort, mais qu'elle ne l'avait jamais vu en dehors de ces occasions. Le brigadier n'insista pas et il s'en alla furieux contre les plaisantins qui lui avaient fait perdre son temps.

Ce soir-là, après qu'ils eurent soigné les roses, Magali dit au prêtre :

— Monsieur le curé, je vais vous quitter.

— Pourquoi ? Vous n'êtes donc pas bien ici ?

— C'est justement parce que je suis trop bien que je ne veux pas vous faire de tort. Les gens d'ici...

— Ne vous occupez pas des mauvaises langues, il y en a partout ! Quand on a sa conscience pour soi...

Les yeux de Magali se remplirent de larmes. Elle fut sur le point de parler puis se ravisa.

— Désirez-vous vous confesser, ma fille ?

— Cela ne servirait à rien; je n'ai ni regrets ni remords et vous ne pourriez me donner l'absolution.

Pendant un long moment, le curé scruta le visage de la femme avant de dire :

— Dans ce cas, partez, Magali ! Emportez votre secret.

Le même soir, le curé reçut un appel téléphonique lui demandant de venir donner les derniers sacrements à un bûcheron qui s'était mortellement blessé et qu'on avait transporté dans une ferme isolée dans la montagne. Le prêtre partit aussitôt sur sa moto.

Au petit matin on le ramena à la cure : il avait fait une chute. S'il n'était pas grièvement blessé, son visage était meurtri et ses mains lacérées. Il paraissait surtout très choqué, ne pouvant expliquer au gendarme ce qui lui était arrivé. Il se souvenait seulement avoir été

projeté à terre. Le gendarme, lui, avait compris lorsqu'il avait trouvé les restes d'une corde qui avait été tendue entre deux arbres pour barrer le chemin. Le prêtre avait été victime de la malignité publique.

— Soyez calme, dit Magali en posant sa main sur le front brûlant du prêtre, je vais rester pour vous soigner.

— Merci, murmura le curé.

Pendant deux jours et deux nuits, elle le veilla constamment. Quand il entrouvrait les yeux, il voyait la femme à son chevet, la tête baissée, le visage douloureux. Lorsque, le troisième jour, la fièvre tomba et que le prêtre l'appela doucement, une extrême joie emplit le cœur de Magali. Elle prit la main du prêtre et la baisa. Ne venait-elle pas de découvrir qu'on pouvait aimer d'un amour fou dans la pureté ?

Dès qu'il fut rétabli, Magali se dit qu'il était préférable de partir avant que le sentiment très pur qui venait de naître entre eux ne se transformât et ne les menât à leur perte. L'homme de Dieu ne fit rien pour la retenir, mais, après son départ, il commença à mesurer combien pouvait peser une absence. Il lui semblait que l'ombre de Magali était encore partout : dans la cure et surtout dans le jardin de roses qu'il commença à négliger. Il avait beau se dire que cette femme était peut-être une meurtrière, rien ne pouvait le guérir de son souvenir. Il ne pouvait surtout plus vivre parmi ces gens qui, par leur médisance et leur cruauté, l'avaient chassée. Fuir ce pays hostile devint pour lui une hantise et il finit par demander à son évêque d'être changé de paroisse et envoyé dans la région la plus rude et la plus isolée du département.

Il n'eut même pas à dire adieu à ses roses. Une main vengeresse s'était chargée, pendant une nuit, de les arracher et de piétiner leurs délicates corolles de velours et de soie.



Sa nouvelle paroisse était un petit village de haute montagne à la terre pauvre et aux habitants aussi frustes que méfiants. Sa seule consolation était un jardinet où poussaient quelques légumes : souvent il lui arrivait, en se penchant vers la terre, de penser à ses roses et à cette *belle ténébreuse* qui s'appelait Magali. Femme et fleurs étaient confondues dans le même regret. Ne lui fallait-il pas expier de les avoir trop aimées ? Mais le temps, qui cicatrise les blessures, fit qu'il cessa de se souvenir avec passion de ses roses et de la femme. Il ne se posait plus qu'une question : qu'était-elle donc devenue, cette créature qui était entrée un matin dans sa vie avec des yeux de pécheresse et qui en était ressortie quelques mois plus tard avec un regard d'ange ? Il le sut par cette lettre jointe à celle qu'il venait d'adresser à M. Arnold. Ce dernier lui répondit par retour du courrier :

La lettre que vous avez reçue ne peut qu'avoir eu l'effet d'une ondée bienfaisante sur votre cœur. Même si Dieu a pu vous donner l'impression de vous avoir oublié, vous qui êtes resté son plus fidèle serviteur, il s'est servi de cette femme pour vous montrer que quelqu'un pensait à vous... Vous ne devez pas hésiter à vous rendre à l'invitation.



Quand le saint homme arriva à Saint-Jean, il s'arrêta, bouleversé, devant la modeste maison de Magali : un jardin rempli de roses s'offrait à ses yeux émerveillés.

— Mes roses ! s'écria-t-il en joignant les mains comme pour prier. Vous avez réussi à les faire revivre... Mais comment avez-vous pu ?

— A mon départ de Saint-Firmin, répondit Magali, j'avais emporté en cachette plusieurs boutures... Mais, malgré tous mes soins, j'ai compris que ces fleurs avaient besoin de vous. Elles ne sont pas aussi belles que celles que vous aviez à Saint-Firmin : il leur manque votre tendresse... C'est pourquoi je vous ai écrit.

— Et un Sage m'a conseillé d'aller vous rendre visite ! Je ne sais comment vous remercier.

— En me promettant de venir de temps en temps m'aider à les soigner.

— Je viendrai, Magali...

L'homme de Dieu avait prononcé ces derniers mots avec le calme de celui qui a su surmonter une passion. Il se sentait guéri. Il était sauvé. Lorsqu'il sortit du jardin de la pécheresse, il se dit que le conseil du mage avait été judicieux : les voies du Seigneur ne sont-elles pas parfois étranges et le cœur des hommes n'est-il pas aussi mystérieux que les calices des roses ?

L'AMOUR EN CATACLYSME

C'était écrit en italien et l'écriture était assez rudimentaire : celle d'un enfant qui ne se serait pas tellement appliqué ou bien celle d'un adulte qui n'aurait guère cherché à progresser dans l'art épistolaire depuis le temps de l'école. Mais c'était quand même lisible pour M. Arnold qui connaissait et pratiquait les principales langues. La lettre disait :

Je suis désespéré et je ne sais à qui m'adresser autour de moi, n'ayant plus confiance en personne. Ayant entendu parler de vous par l'une de mes parentes qui est venue vous consulter il y a quelques années déjà, je m'adresse à vous en dernier recours. Peut-être l'étude de mon écriture, qui n'est pas bien belle, je le sais, vous permettra-t-elle de découvrir mon caractère et tout ce qui se passe actuellement en moi. Je me fais l'effet d'être un assassin. Pour vous aider à déceler si je le suis ou non, je joins à ma lettre une coupure de journal dans laquelle est relaté le terrible cataclysme qui a frappé récemment ma ville natale et dont les journaux français ont sans doute parlé.

Depuis ce drame je me sens un homme perdu au milieu de ruines que l'on relève lentement. Dois-je me livrer à la police ? Mais cela apaisera-t-il ma conscience ? J'ai également envie de me tuer pour me faire justice moi-même. Ne serait-ce pas le meilleur moyen pour trouver enfin la paix de mon âme ? Je vous en supplie : répondez-moi vite !

C'était signé Marco Genna et suivi d'une adresse dans une petite ville de l'Italie du Nord. Après avoir lu l'article du journal, également en italien, le mage revint à la lettre dont les caractères révélaient une nature inquiète, tourmentée, jalouse. Cet homme s'était trouvé au centre du drame décrit par le journal, qui avait endeuillé toute une ville. Une fois de plus, le fabuleux mécanisme divinatoire de M. Arnold se mit en mouvement et il vit peu à peu se dessiner les événements qui avaient incité son correspondant à lui adresser une demande aussi angoissée.



En cette fin de journée, la chaleur était oppressante. Les vieux du pays, qui connaissaient bien le temps, avaient prédit, malgré la sérénité du ciel, qu'il se préparait un orage derrière les montagnes,

San Giovanni, agglomération de sept mille âmes, venait de terminer le repas du soir. Les tout-petits étaient déjà couchés et les plus grands faisaient leurs devoirs. Les hommes regardaient la télévision, bavardaient sur la place ou jouaient aux cartes dans les

cafés. L'horloge de l'église romano-gothique sonna 9 heures : c'était le moment où il faisait bon vivre à San Giovanni, petit centre agricole et commercial, situé à égale distance de la mer et de la montagne, où une usine de textile construite récemment employait une centaine de personnes.

Renata Santini, qui habitait une maison vétuste dans le quartier de l'église, prenait le frais sur son balcon en compagnie de son chien :

— Tais-toi, Cesare ! J'en ai assez de t'entendre gémir ainsi... Qu'est-ce que tu as ?

Comme la bête continuait à gémir, la vieille la regarda attentivement : le poil de Cesare était hérissé et ses oreilles rabattues. Brusquement, il leva le museau et commença à hurler à la mort.

— Assez, assez ! Cesare !

Mais le chien n'arrêtait pas son chant lugubre. Impressionnée, Renata se leva et courut dans sa chambre où elle s'empara d'un jeu de cartes qu'elle étala sur une petite table. Ses mains noueuses battirent, coupèrent puis étalèrent les cartes. Mais, au fur et à mesure qu'elle les retournait, son visage sillonné de rides prenait une teinte de plus en plus terreuse. Brusquement, elle se leva, saisit son châle et courut vers la porte. Cesare y était déjà, grattant furieusement le battant de bois. Dès que sa maîtresse eut ouvert, il s'échappa dans la rue.

Elle marchait aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient en direction de l'église dont elle poussa le portail :

— Padre Michele ! s'écria-t-elle en se dirigeant vers le curé qui lisait son bréviaire. Il va y avoir un grand malheur ! Je viens de le lire dans les cartes et Cesare a hurlé à la mort !

— Ne criez pas dans la maison de Dieu...

— Mais je vous dis que le malheur est sur San Giovanni ! Les cartes me l'ont prédit ! Et c'est pour bientôt !

— Calmez-vous ! L'avenir est dans les mains de Dieu et non pas dans les cartes ! Rentrez chez vous, ça vaudra mieux ! Qui parle de malheur l'attire !

La vieille s'en alla en marmonnant. Arrivée devant sa maison, Cesare refusa d'y entrer et se dirigea vers le jardin. Renata le suivit. Le chien se coucha et se mit à trembler : visiblement il avait peur. Renata se dit qu'elle resterait dans le jardin aussi longtemps que Cesare y serait, même si elle devait y passer la nuit.

Les bêtes n'ont-elles pas un sixième sens ?

Padre Michele allait fermer son église, quand une jeune fille arriva en courant : c'était Adriana Montessi, la fille du receveur des postes.

— Mon Père, s'écria-t-elle, il faut l'empêcher d'agir ! Je vous en prie, sauvez-le ! Vous seul le pouvez !

— Sauver qui et de quoi ?

— Marco... Marco Genna, le contremaître de l'usine !

— Le sauver ? Mais qu'a-t-il fait ?

— Rien ! C'est moi qui l'ai perdu ! Je ne savais plus ce que je faisais ! J'ai déguisé ma voix et je l'ai appelé à l'usine pour lui dire que sa femme le trompait !

— Comment ? Sa femme le trompe ?

— Oui, elle a un amant, Luigi, le gérant du bar ! Chaque fois que Marco est d'équipe de nuit, elle le fait venir chez elle ! Il viendra sûrement cette nuit ! Marco va les surprendre et il les tuera ! Je ne veux pas que Marco devienne un meurtrier !

— Petite malheureuse, comment as-tu pu faire ça ?

— Parce que je l'aime ! Depuis sept ans ! Je croyais que nous allions nous marier, et puis il a ramené, cette femme de Trieste, une putain ! Je la guette depuis des semaines ! J'ai vu Luigi se glisser chez elle et en ressortir à l'aube ! Padre, je ne voulais pas faire ça, je vous le jure ! C'est la jalousie qui m'a poussée ! Je donnerais n'importe quoi maintenant pour ne pas l'avoir prévenu ! Vous seul pouvez éviter un malheur !

— Tu aurais dû penser aux conséquences de ton acte avant ! Maintenant tu n'as plus qu'à prier pour que je n'arrive pas trop tard ! Car, c'est sûr, Marco n'est pas homme à se laisser déshonorer sans réagir !

Une vingtaine de personnes étaient réunies dans l'arrière-salle d'un café de la via Cavour pour fêter les noces d'or des Guidoni, les propriétaires. Ceux-ci contemplaient avec une satisfaction évidente leur descendance : trois fils, deux filles et dix petits-enfants. Les femmes s'affairaient à remplir les assiettes de cannellonis et les hommes à servir à boire. Les enfants, excités, se poursuivaient autour de la table.

— A vos cinquante ans de bonheur ! dit le fils aîné en levant son verre.

— A vous tous, mes enfants ! répondit Mamma Guidoni, les yeux pleins de larmes.

Son époux releva fièrement la tête. Ils avaient bien mérité, sa femme et lui ! Quand l'heure de la mort sonnerait, ils laisseraient derrière eux une nombreuse descendance.

Le silence revint quand la famille s'attaqua aux cannellonis. On put alors entendre les pleurs d'un nouveau-né. La jeune mère se précipita en disant :

— Je ne sais pas ce qu'il a, ce petit... Il n'a pas voulu dormir de toute la journée !

— Chez moi, dit l'un des fils, ce sont les bêtes. Les vaches n'ont pas arrêté de meugler, elles battaient tellement de la queue que j'ai eu

beaucoup de mal à les traire. Quant au cheval, il a cassé son licol et s'est échappé dans les prés. Je l'ai rattrapé après une de ces courses !

Le visage de la vieille Mamma s'assombrit. Elle pensait à certaines histoires qu'elle avait entendu raconter jadis par sa grand-mère. Elle frissonna puis, enveloppant d'un regard protecteur tous les siens, elle se signa.

Aldo Montessi, le receveur des postes, regardait la télévision. Sa femme, qui rangeait la vaisselle, semblait inquiète.

— Tu ne trouves pas Adriana bizarre ces temps-ci ? Elle n'a rien voulu manger ce soir... Je croyais qu'elle était montée dans sa chambre, mais elle n'y est pas.

— Elle est peut-être amoureuse, répondit le receveur qui n'aimait pas être dérangé pendant son feuilleton.

— J'en ai bien peur.

— Pourquoi ? C'est naturel à son âge. Je dirai même qu'elle y a mis du temps.

Sa femme secoua la tête et ôta son tablier. C'était sans doute naturel qu'Adriana soit amoureuse mais ce qui inquiétait sa mère était qu'elle le fût d'un homme marié ! Et, lorsqu'elle regarda par la fenêtre, son front se barra de deux rides : là, au bout de la rue, vivait Marco Genna, le contremaître de la petite usine de textile, avec sa femme... Et pourtant, sept années plus tôt, Marco et Adriana s'étaient fréquentés.

A cette époque, Marco exploitait la ferme de ses parents et Adriana apprenait la sténodactylographie. Une fille intelligente, Adriana, mais pas très jolie... Son visage anguleux et son corps sans grâce n'attiraient pas les hommes. Parce qu'elle avait peur de ne jamais trouver un mari, elle s'était désespérément attachée à Marco après qu'il l'eut invitée plusieurs fois à danser. Marco était bien de sa personne, sympathique et sérieux. « Le mari idéal ! » s'était dit Adriana qui devint follement amoureuse de lui. Mais les terres de San Giovanni ne sont pas riches. Un jour, Marco en eut assez de travailler durement pour un rendement médiocre.

Ne voulant pas s'expatrier comme tant d'autres avant lui, il chercha une solution intermédiaire. Trieste, à une centaine de kilomètres de San Giovanni, offrait de nombreux débouchés. Marco partit donc un beau matin, abandonnant une Adriana désespérée qui ne laissa cependant rien voir de son chagrin : elle conservait le secret espoir qu'il lui reviendrait un jour.

Cinq années avaient passé pendant lesquelles la petite usine de textile s'était construite. Dès que Marco apprit qu'elle était en état de marche, il revint au pays pour s'y faire embaucher comme contremaître. Mais il ne revint pas seul. Une jolie blonde

l'accompagnait; Gabriella, qu'il avait épousée à Trieste.

Dès lors, le chagrin d'amour d'Adriana s'était transformé en une rancœur qui n'avait fait que grandir devant le spectacle de Marco et de Gabriella en plein bonheur depuis deux années. L'indéniable beauté de la femme de Marco et sa joie de vivre étaient une double torture pour la fille du receveur. Elle avait tout, cette Gabriella, alors qu'elle, Adriana, n'avait que sa jalousie obsédante qui empoisonnait ses jours et ses nuits. Pour pouvoir apercevoir Marco et lui parler de temps en temps, elle s'était même fait embaucher à l'usine en qualité de secrétaire. Mais le contremaître était loin de se douter des ravages que la passion déçue avait provoqués dans le cœur d'Adriana. Celle-ci, en effet, dissimulait ses sentiments et attendait son heure : avec cet instinct de ceux qui se repaissent de la passion des autres, elle sentait bien que la femme de Marco était trop belle, et trop provocante pour ne pas se laisser tenter par le diable. Et elle avait raison puisque le diable prit les traits du beau Luigi, le gérant du bar. Le soir où elle le vit se glisser furtivement dans la maison de Marco où l'attendait la blonde rivale, Adriana se jura que celle qui lui avait volé son amour ne triompherait plus longtemps ! Dès lors, elle ne cessa plus d'épier les amants et constata que, chaque fois que Marco était de l'équipe de nuit, Luigi allait rejoindre Gabriella.

De cette découverte au coup de téléphone anonyme il n'y avait qu'un pas. Mais, son forfait accompli, la délaissée en mesura les conséquences : elle risquait de perdre Marco en même temps que Gabriella. Sa mère, voyant sa fille de plus en plus instable et renfermée, avait compris qu'il se passait un drame dans sa vie et ne fut pas longue à en deviner la cause. La nuit était tombée. Où pouvait bien être Adriana ? Et que faisait-elle ?

Deux corps abîmés dans la passion se livraient un combat où l'homme vaincrait bientôt la résistance feinte de la femme. Car, malgré son délire amoureux, Gabriella restait en état d'alerte : si pour une raison quelconque son mari revenait à la maison et la surprenait en train de s'abandonner à Luigi ? Marco était un homme trop fier et trop entier pour pardonner ! Comment pourrait-il comprendre que sa femme était nymphomane et qu'un seul homme ne pouvait pas la satisfaire ?... C'est ainsi qu'elle perçut le craquement des marches de l'escalier menant du rez-de-chaussée à la chambre à coucher. « Chut ! dit-elle, quelqu'un monte... C'est lui ! Vite, sauve-toi ! Le balcon, le jardin ! Sauve-toi ! »

A l'instant où les amants s'arrachaient l'un à l'autre, la porte s'ouvrit sous une poussée brutale et Marco apparut, son fusil de chasse à la main. Gabriella se jeta en avant et cria : « Non ! » La balle qui la frappa la fit s'écrouler aux pieds de son mari. Pendant quelques

instants, les deux hommes restèrent hébétés, regardant le corps de Gabriella, puis Marco leva une seconde fois son arme sur l'homme nu devant lui. Au même moment, monta un grondement qui semblait venir des entrailles de la terre. Il s'amplifia, envahit la maison qui se mit à vibrer. C'était la première secousse d'un tremblement de terre.

Revenant de sa stupeur, l'amant attrapa ses vêtements et se rua hors de la chambre, puis dans l'escalier. Marco se lança à sa poursuite mais, dans un second grondement plus terrifiant encore que le premier, toute la maison vacilla, les murs craquèrent, le plancher se souleva, la lumière s'éteignit. Marco fut précipité dans l'escalier qui s'effondra. Un silence suivit le brusque déchaînement des forces de la nature. A demi conscient, aveuglé par la poussière et l'obscurité, Marco parvint à se dégager des gravats et, au sein des ténèbres qui l'entouraient, aperçut une trouée claire : c'était un morceau de ciel où brillaient les étoiles. Guidé par cette lumière, il rampa et se retrouva dans la rue où il s'écroula sans connaissance.

Quand la première secousse avait ébranlé San Giovanni, Padre Michele arrivait à proximité de la maison de Marco. Lui aussi avait entendu le grondement infernal avant que la terre, prise de convulsions, ne se dérobat sous lui. Il tomba. Tout autour, les maisons croulaient, vomissant leurs entrailles à travers des déchirures béantes. Dans le noir et la poussière s'élevèrent alors des hurlements de terreur et des cris de souffrance. Padre Michele regarda son église dont le merveilleux campanile venait d'être décapité et dont la cloche vibrait à chaque secousse comme si elle sonnait le tocsin. « Mon Dieu ! s'écria le prêtre, ayez pitié de nous ! » Puis il se releva pour courir au secours des survivants. Il prierait plus tard pour les morts.

Des gens, portant d'atroces blessures, sortaient des maisons à moitié détruites, des femmes hagardes tenaient leurs enfants dans les bras, quelques hommes tentaient d'arracher ceux qui, prisonniers des décombres, appelaient au secours. Mais Adriana était à peine consciente de toutes ces horreurs. Une seule chose comptait pour elle : rejoindre Marco... Enfin elle se trouva devant ce qui avait été la maison du contremaître et où seul un pan de mur restait debout. Marco avait dû être enterré vivant sous l'amas de pierres. S'il était resté à l'usine construite en béton, il serait certainement encore en vie ! « Marco, Marco ! sanglotait-elle. Pardonne-moi ! Tu sais bien que j'aurais donné ma vie pour toi ! » Mais une pensée lui traversa l'esprit : peut-être n'était-il pas mort ? Et elle commença à creuser de ses mains nues, répétant sans cesse son nom.

— Je vais t'aider ! fit une voix à côté d'elle.

— Oh, Padre ! C'est à cause de moi qu'il est mort.

— Dieu seul choisit l'heure de notre mort.

Au bout d'une heure pendant laquelle ils creusèrent sans relâche, le prêtre vit briller entre deux pierres comme un filon d'or : c'étaient les cheveux de Gabriella, la femme infidèle. De toutes ses forces restantes, il dégagea le corps. Il ne restait plus rien de la beauté de Gabriella : le visage était écrasé et le corps nu disloqué. Entre les seins maculés de terre et de sang, on voyait la blessure laissée par la balle.

Quand Marco revint à lui, il s'aperçut qu'il tenait son fusil à la main. Pourquoi son fusil ? Et, tout à coup, il se souvint... Il avait tué ! Mais il n'avait tué qu'une personne alors qu'il était parti pour en supprimer deux ! Sa tâche n'était pas finie ! Il se releva en hurlant : « Où es-tu, fils de p... ? Je vais te faire la peau ! Je sais que tu es vivant ! Les salauds, ça ne meurt jamais, il faut les abattre ! »

Les murs continuaient à s'écrouler et les gens à hurler et à pleurer. Marco avançait toujours, enjambant les pierres, les poutres, les cadavres, contournant les rues obstruées. Il passa devant ce qui avait été le café où, quelques minutes plus tôt, on fêtait joyeusement les noces d'or des Guidoni. La maison avait été coupée en deux. Des pleurs d'enfant lui firent lever la tête; ils provenaient d'un berceau resté miraculeusement posé sur le plancher du premier étage qui avait résisté mais qui s'ouvrait sur le vide de la rue. « Peut-être, pensa-t-il, est-ce le seul survivant de la dynastie des Guidoni ? » et il poursuivit son chemin. Rien n'aurait pu arrêter sa soif de vengeance, même la fin du monde !

Enfin il aperçut, avançant lentement devant lui en traînant la jambe, son pantalon et sa chemise en loques, le beau Luigi... Le tombeur, la coqueluche de San Giovanni était pitoyable.

— Je vais te tuer ! cria Marco.

L'homme se retourna et, reconnaissant le contremaître, il se mit à fuir. Il s'engouffra dans une ruelle où le séisme avait frappé à mort : les maisons éventrées rejetaient des corps, des lits, des baignoires, des tuyaux crevés d'où s'échappait de l'eau en cascades. Le fuyard tentait d'escalader les décombres, mais un mur s'écroula, l'empêchant d'avancer.

— Tu es fait comme un rat ! hurla Marco en levant son arme.

Lui faisant face, Luigi tendit les mains en avant comme pour conjurer la mort. Mais, au moment où Marco allait appuyer sur la détente, il entendit brusquement le chant d'un oiseau : un canari, dans une cage accrochée à la fenêtre d'une maison dont il ne restait que la façade, venait de saluer l'aurore. A côté de la cage il y avait un géranium rouge. La vie continuait-elle donc dans ce décor d'apocalypse ? La vie, que Dieu seul avait le droit de donner ou de prendre comme le disait Padre Michele, était là sous la forme de cet

oiseau et de cette fleur et lui, un homme, était sur le point d'en supprimer une ! De quel droit ? Parce que lui, Marco, avait été trahi en amour, ce sentiment qui dégrade plus souvent qu'il n'élève... Il jeta son fusil avec horreur. Puisque le tremblement de terre l'avait épargné, lui, un meurtrier, il n'avait plus qu'à expier son crime devant les hommes : ce ne serait que justice.

La caserne des carabinieri tenait encore debout malgré de larges fissures dans les murs. Il y régnait une confusion totale. Avec le lever du jour, on pouvait mesurer l'étendue du désastre. Le téléphone ayant été coupé, des hommes avaient été dépêchés un peu partout dans les villes voisines avec l'espoir que le contact pourrait être rétabli avec le reste du pays. L'Italie et même le monde entier devaient savoir que toute une région venait d'être rayée de la carte et que les secours étaient désespérément attendus.

Marco alla vers le capitaine qui était en train de donner des ordres à ses hommes.

— Ma femme n'est plus, dit-il simplement.

L'officier tourna vers lui un visage harassé :

— Croyez bien que je suis désolé.

— Vous ne comprenez donc pas ? Ce n'est pas le tremblement de terre qui l'a tuée, c'est moi, Marco !

— Je comprends, je comprends... Vous devriez aller au dispensaire où je crois qu'il reste encore quelques médicaments.

Puis il sortit rapidement avec une équipe de secours. Marco demeura figé sur place, comme cloué par l'incompréhension des autres : « Il pense que je suis devenu fou... Il est vrai qu'il doit être difficile de croire qu'un homme sain d'esprit ait pu tuer pendant que la nature était en train de le faire sur une si grande échelle ! Il ne peut pas comprendre, le capitaine, que j'ai brûlé la politesse à Dieu ! Ni lui ni personne... »

Et il reprit, hébété, sa marche dans la rue désolée, se dirigeant vers l'amas de ruines qui avait été sa maison.

— Marco ! cria une voix. Tu es vivant, mon amour !

C'était Adriana. Sans attendre elle lui dit :

— Elle est morte...

Mais elle n'osa pas ajouter : « Enfin nous allons pouvoir être heureux... » Marco avait du mal à reconnaître Adriana dans cette hystérique aux traits convulsés qui s'accrochait à lui. Et qu'est-ce qu'elle racontait ? Que Gabriella était morte ? Ce n'était pas vrai ! Ce n'était pas possible... Gabriella était beaucoup trop belle pour mourir aussi stupidement... Dans quelques instants il reverrait son beau corps d'amoureuse, il baiserait ses lèvres, il caresserait ses cheveux d'or... Mais quelle était cette forme allongée, cette mèche blonde maculée de

terre et de sang ?

Repoussant brutalement Adriana, il s'agenouilla devant le corps disloqué qui n'avait plus de visage avant de s'abattre en sanglotant sur celle qu'il avait tuée par amour.

Un cri de rage et de haine répondit à sa douleur : il venait d'Adriana qui s'enfuit, telle une démente, dans la ville de cauchemar.

— Venez, mon fils, dit alors une voix très douce. Il faut donner rapidement une sépulture à votre femme.

— Padre Michele, c'est moi qui l'ai tuée...

— Je le sais... Mais je sais aussi que l'heure de la mort, fixée par Dieu, avait sonné pour elle. Peut-être ton geste criminel lui a-t-il épargné une mort encore plus atroce.

Marco regardait le prêtre avec stupeur :

— Comment avez-vous pu savoir ?

— Je ne peux pas répondre...

— Mais je dois expier mon crime ! Je continue à vivre, moi, alors que des centaines d'innocents sont morts !

— Sois tranquille, Marco : tu expieras... Ne sais-tu donc pas que vivre c'est souffrir ?



Quel conseil M. Arnold pouvait-il donner dans sa réponse à la lettre de Marco ? De se supprimer lui-même pour se faire justice et mettre fin au remords qui ne cesserait plus de l'obséder ? Un mage n'a pas le droit, même s'il pense que c'est une solution, de conseiller le suicide. D'ailleurs il ne le décelait pas dans l'écriture du contremaître. Il lui écrivit simplement : *Quittez sans plus attendre San Giovanni où vous continuerez à ne rencontrer que le malheur. Et essayez de refaire votre vie loin, très loin de là...*

L'AMOUR EN EXIL

La troisième enveloppe que M. Arnold ouvrit contenait une coupure de journal et deux lettres. L'une, écrite en français, lui était adressée personnellement et l'autre – plutôt un brouillon de lettre qui avait dû être chiffonné et sans doute même jeté avant d'être récupéré – était rédigée dans une langue slave. L'écriture très régulière de la première était, sans aucun doute, celle d'un homme : reflétant un caractère pondéré, elle disait :

Sans doute va-t-il vous paraître assez étrange qu'un homme ayant exercé mon activité s'adresse à vous pour savoir s'il a bien ou mal agi, il y a déjà longtemps, en prenant de lui-même une décision grave d'où dépendait la liberté ou le châtiment d'un homme encore très jeune. Depuis, il ne s'est pas écoulé un jour sans que je me sois demandé si, oui ou non, j'avais accompli mon devoir dans ce cas très particulier. Et je ne sais à quel confident sûr m'adresser si ce n'est à vous dont la réputation de clairvoyance et de probité m'est parvenue jusqu'au fond de ma retraite. Car je suis loin d'être jeune !

J'ai quitté la police, où j'avais un emploi sinon important, du moins intéressant, depuis plus de vingt années et c'est volontairement que je n'ai plus voulu avoir le moindre contact avec mes anciens collègues. J'ai préféré vivre seul avec mes souvenirs. Mais celui-là m'obsède à un tel point que je ne voudrais pas disparaître à mon tour; quand le moment sera venu, sans avoir reçu un avis aussi éclairé que le vôtre sur ce qu'a été mon comportement dans ce cas assez particulier.

Je réalise très bien que ces quelques lignes manuscrites vous permettront de connaître mon caractère et de le juger, mais je sais aussi que votre exceptionnel don de voyance vous permet de découvrir la vérité qui se dissimule souvent sous une écriture. C'est pourquoi je ne vous donnerai aucune précision qui pourrait gêner votre travail. Et le fait même d'avoir appartenu à la police, qui est assermentée, me l'interdit. Par contre, il m'a semblé utile de joindre à ma propre lettre l'ébauche d'une autre dont je ne suis pas l'auteur et qui, de toute évidence, était destinée au jeune homme dont je viens de vous parler. Je l'ai trouvée au moment de mon enquête, et conservée, à tort ou à raison, pour moi seul. Ne connaissant pas la langue dans laquelle elle était écrite, je l'ai fait traduire et je me suis rendu compte que n'ayant pas été terminée et ayant été jetée avant d'être expédiée, elle n'offrait pas grand intérêt pour le déroulement de l'affaire.

Je suis convaincu que vous serez du même avis. Peut-être ignorez-vous comme moi la langue utilisée ? Mais cela me surprendrait de l'homme que

vous êtes. Pour vous, bien peu de langues doivent conserver leur secret ! De toute façon, je pense que la forme et les caractéristiques d'une écriture vous intéressent d'avantage qu'un contexte qui m'a semblé être assez anodin. C'est pourquoi je vous adresse l'original en sachant que vous aurez la courtoisie de le détruire après y avoir puisé les éléments qui pourraient vous être utiles. En agissant ainsi, je ne pense pas déroger à la loi d'honneur très rigoureuse de mon ancienne profession : la pièce en elle-même n'a aucune valeur juridique puisqu'elle n'est pas signée et, depuis le temps, la prescription a joué. L'auteur de cette lettre n'est plus et n'avait aucun héritier. Ce fut à la suite de mon rapport que le dossier a été classé. Ce qui ne veut pas dire que ma propre conscience soit tout à fait en repos : c'est pourquoi j'ai besoin d'une réponse de votre part qui m'apportera, j'en suis sûr, l'apaisement définitif si elle me dit que j'ai bien agi. Si, par malheur, elle m'annonçait le contraire, je ne vois pas trop ce que je pourrais faire après tant d'années !

La seule chose dont je sois certain, c'est que vous me répondrez. Et de cela je vous remercie tout en vous demandant de pardonner la longueur de cette lettre que j'ai crue nécessaire.

La langue utilisée dans le brouillon de lettre était le hongrois, que parlait couramment M. Arnold. L'écriture, féminine, était des plus curieuses. Pointue, hachée, couchée de gauche à droite, avec des lettres qui étaient toutes rigoureusement de la même dimension, elle ne pouvait qu'être celle d'une femme au caractère exalté; mais cette nature passionnée devait, alors qu'on ne s'y attendait pas, retrouver brusquement une froide détermination. Les mots alignés s'étalaient, immenses; quelques lignes suffisaient à remplir toute une page et c'était peut-être l'indice d'une certaine forme d'égoïsme ou même de mégalomanie. Que disaient ces mots griffonnés dans la fièvre ?

M'aime-t-il vraiment plus que je l'aime ou n'est-ce chez lui qu'un calcul ? Et à moi, me plaît-il ? Je n'en sais rien... Il est beau mais ça ne me suffit pas... Il est retors aussi, bien de sa race, n'ayant pas plus confiance en moi que je n'en ai en lui... Je devrais m'en débarrasser... Ce ne sera pas facile ! Et je me retrouverai seule, une fois de plus...

Cela s'arrêtait là, sur la page froissée.

La coupure de journal relatait un fait divers : on avait trouvé un matin, dans un appartement du XVII^e arrondissement de Paris, le corps d'une femme assassinée. La seule chose qui parut intéressante à M. Arnold fut la date de parution de cette information, date ajoutée à la main, en haut de la coupure, sans doute par celui qui lui avait écrit. Elle indiquait que ce crime avait eu lieu vingt-deux années plus tôt.

Le mage n'eut nul besoin d'avoir recours à la loupe pour relire les deux lettres dont les écritures, très différentes, étaient parfaitement lisibles. En revanche, le mécanisme presque infallible de son cerveau fut assez long avant de se mettre en marche. Enfin, peu à peu, les

contours de la première vision se dessinèrent. C'était celle d'un salon qui avait été converti en atelier et dont la teinte dominante était le rouge... Un rouge dont l'uniformité et la violence avaient quelque chose de choquant. Il y en avait trop. Le divan était rouge devant la cheminée de briques rouges, rouge aussi la table chinoise laquée qui portait une lampe de porphyre, rouge l'abat-jour de soie, rouge la moquette, rouge enfin la robe de la femme dont le corps était allongé devant la fenêtre aux rideaux de velours rouge...



Tandis qu'il regardait autour de lui, l'étonnement se peignait sur le visage de l'inspecteur pourtant familiarisé avec les spectacles les plus impressionnants depuis tant d'années qu'il appartenait à la Criminelle.

La morte était encore très belle bien qu'ayant certainement dépassé la quarantaine. L'arme du crime ? Une bouteille de whisky qui gisait à côté d'elle en tessons maculés de peau et de sang. L'officier de police se pencha pour examiner la plaie profonde qui allait du sommet du crâne à l'arcade sourcilière gauche éclatée. Si la femme avait été soignée à temps, peut-être aurait-elle survécu à l'horrible blessure, mais, d'après le médecin légiste, elle avait été tuée le dimanche matin et on était déjà lundi.

Crime passionnel ou crime crapuleux ? A ce stade de l'enquête, impossible de le préciser. Un meuble ancien fracturé et hâtivement vidé – un billet de 100 francs traînait sur le tapis – aurait pu laisser supposer que le vol avait été le motif du crime, mais, au bras de la victime, il y avait un bracelet en diamant, à son doigt une émeraude, à son cou une chaîne en or. Et puis, pourquoi les photos qui ornaient le mur avaient-elles été lacérées ? Toutes étaient d'immenses agrandissements d'hommes nus dont les corps étaient beaux. Malheureusement, les visages n'étaient plus identifiables.

Un meuble-bar laissait voir un assortiment impressionnant de bouteilles à moitié vides et de verres qui avaient servi. Le divan gardait l'empreinte de deux corps, mais le désordre et les meubles renversés permettaient de supposer que l'accouplement avait dégénéré en une lutte sauvage qui s'était terminée par la mort de la femme. Qui était-elle ? D'après son passeport trouvé dans un secrétaire, elle était d'origine hongroise, mais française par son mariage. Son nom était Elisabeth Dévreux, née Malèv.

L'affaire promettait d'être compliquée. Si, au début de sa longue carrière, le policier avait fait son métier avec passion, pourchassant sans répit ceux qui violaient la loi, avec les années sa fougue s'était atténuée, non pas par manque de conscience professionnelle mais parce qu'il s'était rendu compte que l'homme, tout en gardant son libre arbitre, était le plus souvent prisonnier des circonstances, de son destin chanceux ou malchanceux, de hasards favorables ou

défavorables. Peut-être l'inspecteur était-il devenu plus indulgent en prenant de l'âge ?

Son adjoint revint dans l'appartement :

— Je viens d'interroger la concierge. Le dimanche, comme la plupart de ses consœurs, elle n'est là pour personne ! Elle se plante devant sa télé, le dos à la porte. Même si un régiment passait sous la voûte, elle ne s'en apercevrait pas ! Tout ce qu'elle sait, c'est que la victime habite l'immeuble depuis dix ans, qu'elle est veuve et qu'elle vit seule. Ah ! oui... Il paraît qu'elle faisait de la photo. C'est elle qui a pris toutes celles-ci.

— Et les voisins ? Ont-ils entendu quelque chose ?

— Il n'y a que deux autres locataires dans l'immeuble. Ils étaient absents pour le week-end. Celui du premier était à la chasse en Sologne, l'autre à un enterrement en province. Tout ça est facile à vérifier.

— Savent-ils au moins quelque chose de la vie privée de la morte ? Elle devait bien en avoir une, à en juger par tous ces hommes nus qui figurent sur ces photos... Elle devait même être un peu obsédée !

— D'après ce que j'ai pu comprendre, cette Elisabeth Dévreux était une femme assez distante. Les rares fois où les voisins la croisaient, elle les saluait à peine et ne semblait pas souhaiter frayer avec les autres locataires.

— La femme de ménage est-elle en état d'être interrogée ?

— Je crois que oui.

— Pouvez-vous me dire ce que vous savez sur cette affaire ?

Assise dans la cuisine, la femme de ménage, un verre de cognac devant elle, était visiblement dans un état de choc. C'est elle qui avait fait la macabre découverte le matin même en venant travailler.

— Je... Je ne sais rien ! gémit-elle. Comme tous les matins je suis arrivée à 9 heures ! J'ai une clé, j'ai ouvert la porte, je suis d'abord allée dans la cuisine puis dans l'atelier pour vider les cendriers... Alors j'ai vu ! C'était horrible ! Je vais sûrement être malade !

— Vous n'avez touché à rien ?

— Oh, non ! J'ai eu trop peur ! Je me suis réfugiée chez la concierge : c'est elle qui a appelé la police.

— Depuis combien de temps travaillez-vous chez Mme Dévreux ?

— Six mois.

— Votre patronne vivait-elle avec quelqu'un ?

— Je ne crois pas.

— Elle n'avait pas un ami ?

— Je ne peux pas dire... Je venais seulement le matin : je ne sais pas ce qu'elle faisait l'après-midi ou le soir.

— Mais toutes ces photos ? Vous n'avez jamais vu aucun de ces hommes qui lui servaient de modèles ?

— Non. Elle travaillait l'après-midi. Le matin, elle se levait tard. La pauvre dame... C'est quand même épouvantable de finir comme ça, la tête fracassée !

— C'est tout ce que vous savez ?

La bonne femme réfléchit :

— Madame m'a dit un jour qu'elle n'avait plus de famille... Qu'ils avaient tous été tués !

— Plus de famille, pas d'amant, du moins en apparence... Mais elle recevait bien quelquefois ?

— Oh, oui ! Souvent, le matin, je trouvais des verres sales et des bouteilles vides. Elle buvait sec !

— Vraiment ?

— Ah, ça ! Le whisky et la vodka ne faisaient pas long feu, ici ! Toutes les semaines, elle en faisait livrer !

— Mais elle ne buvait pas seule ! Il devait donc bien y avoir un homme ou « des » hommes dans sa vie !

— Je n'en ai jamais vu mais je sais qu'il en venait...

— Comment le saviez-vous ?

— Ben, ça se voit, non ? Le divan était tout chamboulé, ou alors c'était dans le lit que ça se passait !

— Vous voulez dire qu'elle avait des rapports intimes avec des hommes ?

— Si vous appelez ça ainsi, moi je veux bien... Disons simplement qu'elle baisait et, après tout, elle avait bien raison si ça lui plaisait !

L'autopsie devait révéler qu'Elisabeth Dévreux avait absorbé de l'alcool avant d'être tuée et qu'effectivement elle avait eu des rapports intimes. De son plein gré ou violentée ? L'inspecteur opta pour la première hypothèse. Après avoir écouté la femme de ménage, il s'était fait une première opinion sur la personnalité de la victime. Les traces de lutte, la robe déchirée et les ecchymoses sur le corps prouvaient seulement que la femme s'était défendue contre la mort. La victime devait connaître son agresseur, familial ou amant de passage, avec qui elle avait passé la nuit à boire et à faire l'amour. Pourquoi le tête-à-tête avait-il fini d'une manière aussi tragique ? Décidément cette Elisabeth Dévreux, née Malèv, avait trouvé une mort aussi brutale que sordide bien peu en rapport avec son apparence distinguée et le cadre luxueux dans lequel elle vivait...



Du haut de la Citadelle, une femme regardait le spectacle merveilleux du Danube coulant à travers la ville de Budapest. Sur la rive occidentale, Buda s'étagait sur des collines boisées et encadrées

de montagnes. Sur l'autre rive et dans la plaine s'étalait l'est, avec sa cité, cœur de l'ancienne ville médiévale, ses grandes artères, ses places ombragées, ses édifices publics et son quartier d'affaires.

Le jour tombait, la ville se fondait dans la lumière mauve de l'été. Bientôt Budapest brillerait de tous ses feux nocturnes.

Quand la ville s'illumina, des larmes vinrent aux yeux de la femme tandis que son regard errait du pont, qui portait le même prénom qu'elle et dont les contours étaient dessinés par des myriades de lumières, au château perché sur la colline, puis il revint à l'église Mathias reconstruite après les batailles sanglantes qui opposèrent pendant six semaines les forces soviétiques aux forces d'occupation allemandes. Son regard redescendit doucement vers le Danube et cette île Marguerite qui était sa promenade favorite lorsqu'elle était enfant. Comment aurait-elle pu oublier les arbres séculaires, tilleuls ou chênes, et la roseraie du Grand Hôtel où les plus belles femmes du monde allaient prendre le thé aux accents mélancoliques et fiévreux d'orchestres tziganes ? Elle chercha des yeux les luxueux palaces alignés le long du Danube et que fréquentaient les étrangers avant la guerre : la guerre les avait tous détruits et l'après-guerre n'en avait reconstruit aucun.

Elisabeth avait dix-huit ans la dernière fois où elle avait pu contempler sa ville natale. Depuis, trente années s'étaient écoulées. Elle n'était plus devant le Budapest de son enfance ni même celui de 1947 saignant une nouvelle fois de toutes ses plaies et qu'elle avait fui. Ce n'était plus qu'une ville appartenant au bloc des démocraties populaires où une Malèv, issue d'une vieille famille magyar, n'avait plus sa place. Les générations successives de Malèv avaient donné au pays des hommes politiques, des banquiers, des médecins. Par tradition, tous avaient été farouchement attachés à leur pays et à leur façon de vivre. Dernière survivante de la lignée, Elisabeth vivait depuis trente ans en France, terre d'adoption rêvée pour les déracinés et néanmoins terre d'exil.

« La Liberté ! » se dit-elle amèrement en regardant la statue colossale qui la symbolisait et dont le monument dominait toute la ville. Liberté, libération ! Pour certains peut-être mais pas pour elle ni pour les siens qui n'avaient pas accepté le nouvel ordre social qui avait dressé entre eux et les pays d'Occident un mur infranchissable.

La femme chercha des yeux le grand boulevard menant à la place où jadis s'élevait la demeure des Malèv. Aurait-elle même le courage d'aller revoir la longue façade baroque et la cour intérieure où donnaient les appartements des différents membres de la famille ? Elle préférait garder intact le souvenir de la vie heureuse qui avait été celle de ses parents : le rire de sa mère, les jeux bruyants de son jeune frère, les pas solennels de son père, les accents du piano dont la tante

Charlotte jouait avec virtuosité, la flûte de l'oncle Laslo, le tintement de la cloche du dîner tirée par le vieux maître d'hôtel qui l'avait vue naître, les plats savoureux préparés par son épouse la cuisinière : goulasch au paprika, poulet au paprika, paprika farci, paprika partout, paprika qui chauffe le sang, paprika national !

Tout cela était bien fini. La guerre et ses conséquences avaient détruit un certain ordre des choses. Le sourire désabusé, Elisabeth se dit que seuls restaient le paprika et les orchestres tziganes qui faisaient de leur mieux pour recréer cette douce ambiance qui avait fait comparer, avant la Seconde Guerre mondiale, Budapest à Paris.

Et les Malèv ? Disparus, décimés, morts ! En 1947, la Hongrie commençait à sortir de ses ruines mais non de ses épreuves. La père d'Elisabeth, chirurgien de réputation mondiale, avait vite compris ce que serait désormais l'existence des siens dans une république populaire. Quand il fut invité à prendre part à un congrès médical à Paris et qu'il obtint la permission de s'y rendre, il décida de faire sortir de Hongrie l'aînée de ses enfants. Prenant le prétexte qu'il s'était cassé le bras et ne pouvait voyager seul, il demanda la permission de se faire accompagner par elle. C'est ainsi qu'Elisabeth quitta la Hongrie.

Mais si, en abandonnant son pays, elle avait retrouvé un mode de vie conforme à ses idées, elle avait fait connaissance avec une existence d'exilée : maigres ressources, dépaysement et surtout solitude, malgré quelques adresses de sympathisants. Il lui restait cependant trois atouts : sa jeunesse, sa beauté de Hongroise et sa connaissance des langues étrangères. A cela s'ajoutait sa volonté de réussir dans un pays qui l'avait si bien accueillie et où elle espérait qu'un jour les siens pourraient venir la rejoindre. Mais, dans un Paris qui se remettait de cinq années d'occupation, il était difficile de trouver des débouchés pour une étrangère. Pour gagner sa vie, la jeune fille fit un peu de tout, donnant des leçons, gardant des enfants, faisant du porte à porte pour vendre les objets les plus hétéroclites. Parfois, terrassée par la nostalgie et par les difficultés, elle perdait tout courage et aurait donné n'importe quoi pour retourner parmi les siens. La liberté n'est-elle pas illusoire si le cœur reste prisonnier de souvenirs et de regrets ?

Après cinq années, l'exilée végétait toujours et, malgré plusieurs tentatives, son jeune frère n'était pas parvenu à quitter la Hongrie. Un jour enfin, elle rencontra un Français riche, de trente ans son aîné, qui lui proposa de l'épouser. Elle accepta. Avec un passeport français, elle pourrait retourner de temps en temps dans son pays et accueillir aussi les siens à Paris. Mais, au moment même où ils s'apprêtaient à partir, il se produisit la révolte qui devait à nouveau ensanglanter Budapest. Avec la déstalinisation, s'était levé en Hongrie, ainsi que dans les autres pays du bloc socialiste, un vent d'espoir qui, hélas, ne souffla

pas longtemps ! L'Occident suivit d'un regard bouleversé la lutte d'un peuple qui cherchait à retrouver son autonomie mais cette émotion ne se transforma guère en aide concrète. Ce qui ne fut pour certains qu'une émeute « fasciste » et pour d'autres une révolution menée par tout un peuple fut écrasé impitoyablement. Parmi les morts qui avaient affronté les chars russes se trouvait le frère d'Elisabeth : ce cadet qu'elle avait quitté enfant et qui n'avait que vingt ans. Peu de temps après ce drame, les parents d'Elisabeth moururent à leur tour.

Elisabeth fut profondément marquée par la fin des siens et par la défaite de ceux qui s'étaient révoltés contre une idéologie qu'elle ne comprenait pas. A dater de ce jour, elle commença à vouer une haine implacable à tous ceux qui se réclamaient d'elle...



Revenu dans l'appartement de la femme assassinée, l'inspecteur remarqua :

— Celui qui a lacéré ces photographies devait être surexcité ! Mais, s'il ne l'a fait que pour cacher son identité, il n'y a aucune raison pour qu'il ait effacé également les visages des autres modèles... L'homme qui a détérioré ces photos a agi dans un accès de fureur par réaction contre celle qui les a prises, c'est-à-dire contre Elisabeth Malèv...

L'adjoint renifla :

— Vous ne trouvez pas que ça sent la marijuana ici ?

— Vaguement. Il y en a peut-être de cachée quelque part... Marijuana, haschisch; ça expliquerait bien des choses... Tiens, regarde sur le secrétaire : un rouleau de photos au négatif ! Cours le faire développer ! A défaut des agrandissements, peut-être pourrions-nous découvrir le visage de l'assassin sur l'une de celles-ci !

Resté seul, l'inspecteur fouilla un peu partout, sachant par expérience que – quelle que soit la minutie des investigations faites par une équipe spécialisée – on risque toujours de laisser un détail et même un objet quelconque qui peut avoir son importance dans une enquête. Ainsi trouva-t-il, au fond d'un panier placé sous la coiffeuse de la chambre, la feuille froissée de la lettre commencée dans une langue inconnue de lui et inachevée. A tout hasard il l'enfouit dans sa poche, bien décidé à la faire traduire rapidement. Traduction qui ne lui avait rien appris mais qu'il avait, poussé par un étrange instinct, toujours conservée chez lui : malgré leur incohérence apparente, c'était peut-être dans ces quelques mots que se trouvait l'une des clefs de l'énigme ? Depuis, il avait pris sa retraite et les années avaient passé... Il ne retrouva la lettre que longtemps après, rangée chez lui parmi d'innombrables papiers, à un moment où, une fois de plus, la décision finale qu'il avait prise de son propre chef dans l'affaire Malèv l'obsédait. Pourquoi ne pas joindre ce carré de papier à la missive qu'il avait décidé d'adresser à M. Arnold avec la coupure du journal

relatant le crime et sa date ? Peut-être se révélerait-elle un précieux élément pour celui qui finissait toujours par tout deviner ?



— Ne reste pas figé ainsi ! Tu ressembles à un mannequin... Sois naturel ! C'est bien...

Celle qui venait de parler était la même qui, quelques jours plus tôt, avait évoqué le passé dans sa mémoire en regardant le Danube couler majestueusement entre Buda et Pest. Celui qui avait posé était jeune, très jeune : vingt-deux ans tout au plus... Sa tenue de bain livrait un corps aux proportions parfaites, le visage avait du caractère, le regard sombre enfin fixait gravement la femme.

— Encore une photo, reprit-elle. La dernière. Celle-là sera parfaite avec, en fond de décor, l'autre rive du lac et le bateau au bout de la jetée... Cela suffit. Maintenant allons prendre un verre au bar avant de dîner à la *Puzsta*. J'ai bien l'intention, ce soir, de me noyer dans le Tokay... Et toi ?

Il la suivit docilement. Depuis quatre jours qu'il avait rencontré cette étrangère au bord du lac Balaton, la vie lui paraissait tout autre. Elle l'avait abordé alors qu'il regagnait sa tente après son bain matinal. Ils avaient échangé quelques mots, puis elle l'avait invité à prendre un verre à son hôtel. Il avait hésité : l'hôtel était le plus élégant du lac et fréquenté seulement par les touristes qui pouvaient s'offrir de lointaines vacances.

Nicolas savait très bien que son pays avait le plus grand besoin de devises fortes mais la présence de ces étrangers, dont beaucoup venaient de pays capitalistes, lui déplaisait. Il leur était franchement hostile. Pourtant cette femme qui parlait le hongrois avec quelques rares consonances étrangères l'avait attiré et puis ne venait-elle pas d'un pays qui avait inventé ces trois mots magiques : Liberté – Egalité – Fraternité ? Certes, elle était de beaucoup son aînée, mais son intelligence et son charme compensaient largement la différence d'âge.

Dès le premier soir de leur rencontre, ils avaient fait l'amour. Le garçon, qui n'avait encore jamais connu de femme aussi sensuelle et aussi experte, avait été immédiatement conquis par cette Elisabeth qui se disait française et photographe.

— Mais où as-tu donc appris à parler aussi bien le hongrois ? questionna-t-il.

— Il faut croire que j'ai le don des langues; je parle aussi l'allemand et l'anglais.

— Pourquoi es-tu venue passer des vacances dans un pays de l'Est ?

— Par curiosité et aussi par sympathie. Je m'intéresse beaucoup au socialisme. J'aimerais que tu m'en parles car toi, je suppose, tu es

communiste ?

— Et j'en suis fier ! Je suis inscrit au Parti !

Heureux de découvrir que cette étrangère, qu'il avait crue hostile aux idées auxquelles il tenait de toutes ses forces, était presque prête à se laisser convertir, il parla... Il parla pendant des heures avec cette flamme et cette conviction qui sont le propre de la jeunesse. En parfaite bonne foi, il décrivit un monde où le prolétariat était défendu, protégé, considéré, contrairement aux régimes capitalistes où, selon lui, il n'était qu'exploité et méprisé. Elle l'écouta avec une grande attention et pâlit un peu lorsqu'il raconta l'insurrection de Budapest qu'il qualifia de complot fasciste fomenté pour pousser une minorité à se révolter contre le seul régime qui convenait à la Hongrie d'aujourd'hui.

— Tu n'es sans doute jamais allé à l'étranger ?

Il se troubla :

— Tu sais très bien que ce n'est pas facile pour nous de quitter notre pays... Et, de toute façon, je n'ai pas les moyens de voyager. Mes études ne sont pas terminées : je me destine à l'enseignement.

— Vraiment ?... Ça ne te plairait pas de venir passer quelques jours à Paris ?

— A Paris ? Mais...

— Naturellement tu serais mon invité.

Nicolas scruta le visage de la femme :

— C'est sérieux ?

— On ne peut plus ! As-tu encore des vacances à prendre ?

— Oui, trois semaines.

— Alors, viens les passer à Paris avec moi ! J'y rentre après-demain. Ecris-moi dès que tu pourras partir. Je suis certaine que ça t'intéressera beaucoup de voir ce qui se passe de l'autre côté...

— Ce qui m'intéressera le plus, ce sera de te revoir.



— Tiens, tiens ! fit l'inspecteur en regardant les photos développées que son collègue venait de rapporter. Encore des beaux garçons ! Rien que des garçons... Un blond, un brun... Peut-être sont-ce ceux qui figurent sur les agrandissements abîmés ? Les photos du blond ont dû être prises sur la Côte d'Azur : ça m'a tout l'air de Saint-Tropez... L'autre ? On dirait un lac... Les eaux sont calmes, il y a des roseaux au premier plan et dans le fond on distingue une rive. Et puis, ce bateau à aubes amarré au bout de la jetée doit en faire le tour... Puisque le passeport de la morte indique qu'elle est née à Budapest, va donc voir à l'office du tourisme hongrois s'il n'y a pas dans ce pays un lac qui ressemble à celui-ci. D'après les visas du passeport, la femme y est allée l'année dernière au mois de juin, c'est-à-dire il y a un an.

— Pourquoi aurait-elle attendu aussi longtemps pour faire

développer ces photos ?

L'inspecteur réfléchit un moment avant de répondre :

— Si elle avait l'original sous la main, elle n'était sans doute pas tellement pressée d'en avoir une copie...

Une demi-heure plus tard, il avait le renseignement demandé. Il s'agissait du lac Balaton, surnommé « la mer intérieure » de la Hongrie, le plus grand de tous les lacs d'Europe centrale.

— Va voir avec ces photos s'il y a quelque chose au fichier... Une affaire de drogue peut-être ?

« Le vieux a du flair ! » se dit l'adjoint quand il lui rapporta une fiche sur laquelle se trouvait le garçon blond de l'une des photos. Ce n'était pas pour usage de stupéfiants que ce Joël, âgé de vingt et un ans, avait été arrêté mais en tant qu'agitateur au cours d'une manifestation qui s'était déroulée devant l'ambassade du Chili.

— Amène-le-moi... Ce n'est peut-être pas lui qui a fait le coup mais il peut nous mettre sur une piste ! En tout cas, il nous donnera sûrement quelques renseignements sur cette Elisabeth Dévreux, née Malèv !

— Ce n'est pas moi ! Je n'y suis pour rien ! s'écria Joël dès qu'il se trouva devant l'inspecteur. Je n'ai pas vu cette femme depuis un an !

— Où et quand l'as-tu connue ?

— Il y a deux ans, au cours d'une manif... Elle m'a fait croire qu'elle était gauchiste, mais ce n'était pas vrai ! Je l'ai compris après... C'était au contraire une fasciste qui haïssait tout ce qui était de gauche ! Le soir où l'on s'est connu, elle m'a emmené chez elle. On a couché. Ensuite elle m'a dit qu'elle me paierait si je voulais poser pour elle. Comme elle ne payait pas trop mal, je suis revenu plusieurs fois. Elle m'a appris à boire et à fumer de l'herbe... Mais elle a commencé à devenir exigeante, voulant que je ne voie plus mes copains et que je sois toujours à sa disposition ! Et puis, un jour, elle a commencé à s'en prendre au communisme, au marxisme, aux gauchistes, aux anarchistes ! Une vraie furie ! Dès qu'elle avait bu, elle se déchaînait et parlait dans une langue que je ne comprenais pas. Ce n'est qu'en voyant sa photo dans les journaux et en lisant le récit du crime que j'ai su que c'était du hongrois...

— A-t-elle essayé de t'endoctriner ?

— Elle voulait à toute force me convaincre que mes idées étaient fausses ! Moi, pour avoir la paix, j'ai fini par lui laisser croire qu'elle avait gagné la partie.

— Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

— En juillet de l'année dernière. Elle revenait d'un voyage à l'étranger mais elle ne m'a pas dit de quel pays. C'est là qu'elle m'a

annoncé que tout était fini entre nous, qu'elle en avait assez de moi et qu'elle en avait trouvé un autre beaucoup mieux... Un qu'elle attendait depuis des années... Elle a même ajouté qu'il allait venir la rejoindre à Paris. Je ne sais rien de plus. D'ailleurs, pour le matin du crime j'ai un alibi : au cours de la nuit j'ai été pris dans une rafle ! Vous n'avez qu'à vérifier... Ce que je peux vous affirmer, c'est qu'avant de la connaître, jamais je n'avais touché à la marijuana ! C'était une vraie tordue, une détraquée ! Je crois que ça l'excitait l'idée que je devienne un pauvre type...

Ce Joël ne mentait pas : il ne pouvait être le meurtrier. Ce n'était qu'un petit agitateur qui se contentait de briser des vitrines, de dépaver les rues ou de retourner des voitures. Tuer pour une idéologie n'était pas son genre. L'inspecteur commençait à acquérir une conviction : cette femme pouvait avoir été tuée par un homme qu'elle cherchait à détruire physiquement et moralement.



Pendant qu'Elisabeth regardait dormir le garçon allongé à côté d'elle, un étrange sourire se dessina sur ses lèvres : comme il avait changé, ce jeune Nicolas, depuis son arrivée à Paris ! Une certaine mollesse avait remplacé la fermeté de ses traits, un gonflement des paupières et une barbe négligée témoignaient d'un laisser-aller physique. A 11 heures du matin il dormait encore, à moitié déshabillé, sur le divan ! Tout autour, c'était le désordre ; bouteilles vides ou entamées, verres à demi pleins, odeur douceâtre de marijuana, cendriers débordants de mégots...

Quand elle se leva pour ouvrir les doubles rideaux, la lumière du jour frappa le visage du garçon.

— Oh, ferme ! gémit-il. Ça me fait mal aux yeux !

La femme eut un rire bref : elle se moquait éperdument des plaintes des autres. La bouche pâteuse d'avoir trop bu, la tête lourde d'avoir trop fumé, Nicolas regardait autour de lui avec dégoût. Et il aperçut, reflété dans une glace, le visage d'Elisabeth tandis qu'elle allumait déjà une cigarette. Il eût un choc. Ce visage, il l'avait cru beau et bon... Quelle illusion ! Il n'était, au contraire, que dureté marquée par l'amertume. Mais les yeux de la femme se déroberent dès qu'elle se sentit observée.

Le jeune homme dut faire un gros effort pour se lever et se diriger en titubant vers la salle de bains où il vit son propre reflet qui lui fit horreur. Comment avait-il pu en arriver là ? Il entendit alors la voix moqueuse d'Elisabeth : « Tu n'as qu'à prendre une vodka : rien de tel pour faire passer la gueule de bois ! »

Nicolas eut comme un éblouissement... Cette femme monstrueuse était l'unique responsable de sa déchéance ! Elle seule, avec sa nymphomanie, son penchant pour l'alcool et son goût pour l'herbe qui

endort la volonté... Elle qui le faisait poser nu comme un esclave pour photographier son corps, elle qui lui avait fait découvrir la vie facile et l'oisiveté, elle qui maintenant se moquait de lui quand – dans un sursaut de volonté – il essayait de défendre ses idées, elle enfin qui le regardait avec mépris lorsqu'il souffrait de les avoir trahies...

— Bois ! dit-elle en lui tendant un verre plein de vodka. Et ne te pose donc pas tant de questions ! Laisse-toi vivre ! N'es-tu pas bien avec moi ? N'as-tu pas tout ce qu'il te faut pour être heureux ? L'amour, le confort et Paris ! De quoi as-tu besoin de plus à ton âge ?

Ce qu'il lui fallait ? Mais c'était retrouver la liberté de penser et d'agir et surtout sa propre estime... C'était ne plus se sentir influencé ou brimé, ne plus subir l'autoritarisme d'une femme ! Au début, il avait pourtant cru à l'étrangère rencontrée au bord du lac Balaton ! Que s'était-il donc passé pour que, loin de l'amener à ses idées, il se fût mis à douter de lui-même et des principes qu'on lui avait inculqués ?

Ce qui s'était passé ? Il venait de le comprendre en une seconde dans ce moment de lucidité : Elisabeth Malèv n'avait fait que lui mentir dès le commencement. Elle ne pouvait que haïr les idées qu'elle avait mis un tel acharnement à lui faire trahir ! Et cette comédie qu'elle avait jouée quand il avait été sur le point de retourner en Hongrie, une fois ses vacances finies ! Jusqu'à menacer de se tuer s'il la quittait ! Il avait perdu la tête devant ses larmes et il avait cédé, se rendant à peine compte qu'en restant à Paris il risquait de devenir aux yeux de son gouvernement un renégat. Etranger sans ressources, il ne dépendait plus que d'Elisabeth qui lui promettait une merveilleuse vie à ses côtés. Trop habile pour éveiller ses soupçons, elle avait entrepris un lent travail de sape pour se l'annexer : alcool, plaisirs, sexe, drogue, jusqu'à la reddition totale. Il n'était plus maintenant qu'un pantin dont elle tirait les ficelles.

— Mais qui es-tu ? hurla-t-il, encore hébété.

— Tu veux vraiment le savoir ? répondit-elle, très calme. Eh bien, je suis Elisabeth Malèv, née à Budapest, hongroise comme toi ! Les Malèv, ça ne te dit rien ?

— Pourquoi m'avoir menti ?

— As-tu jamais songé à tout ce qui a été sacrifié avant que tu sois né pour instaurer dans notre pays ce régime que tu admires tant ? Tout ce que j'aimais a été anéanti ! Moi aussi, j'ai connu la vie de transfuge, mais pas dans les mêmes conditions dorées que toi ! J'ai eu faim et froid, j'ai pleuré sur ma solitude désespérée, j'ai même livré ma jeunesse à un homme que je n'aimais pas, uniquement pour devenir française : ce qui me permettrait d'aller revoir les miens et surtout de les accueillir ici ! Mais c'était trop tard. Ils sont morts en luttant pour que la Hongrie redevienne ce qu'elle était...

— Tu veux dire que tout ce que nous avons vécu ensemble n’a été qu’une comédie et que tu ne m’as jamais aimé ?

— C’est exact. Je n’ai cherché qu’à venger la mort de mon frère. Il avait ton âge et lui aussi avait la foi mais pas la même que toi.

— Et si je te tuais ?



— Que faisons-nous ? demanda l’inspecteur adjoint.

— Si c’est le brun qui a fait le coup et s’il est hongrois comme je le pense, il va sûrement tenter de regagner son pays. Tu as donné son signalement aux polices des gares et des aéroports ?

— C’est fait.

— Nous n’avons plus qu’à attendre qu’il se fasse prendre, répondit son chef comme à regret.

Il pensait à ce garçon à peine sorti de l’adolescence qui devait errer dans Paris. Il en avait presque pitié. N’était-ce pas lamentable pour la jeunesse de se laisser prendre aussi bien aux pièges de l’amour qu’à ceux d’idéologies politiques ?...

— La police d’Orly vient d’appeler. Un jeune Hongrois s’est présenté au contrôle des passeports : ce pourrait bien être celui qui nous intéresse. Il est maintenant dans la salle de transit, attendant le départ du Tupolev qui s’envole pour Budapest dans deux heures.

— Dis-leur que j’arrive.

Quand l’inspecteur se trouva devant Nicolas, il comprit que c’était l’homme qu’il recherchait, non pas tellement à cause de sa ressemblance avec le personnage de la photo – car il paraissait plus âgé – mais à son regard désespéré.

— Vous êtes venu en France comme touriste ?

— Oui...

L’inspecteur examinait le passeport : vingt et un ans ! A peine un homme et pourtant... Ils se regardaient tous deux en silence. Le visage du jeune homme était ravagé mais empreint d’une réelle noblesse; une flamme très pure brillait dans ses yeux. Il ne serait certainement pas devenu un meurtrier en d’autres circonstances... N’était-il pas également la victime d’événements qui s’étaient passés avant sa naissance ? L’inspecteur pensait à son propre fils qui avait dix-neuf ans... S’il s’était trouvé dans le même cas que ce garçon, n’aurait-il pas tué lui aussi ?

Brutalement, l’officier de police se sentit très vieux. Il savait que tout dépendait de lui : la prison ou la liberté pour ce garçon... Et qui retirerait un avantage de son arrestation ? Personne ! Elisabeth Malèv était seule au monde.

— Vous avez des parents ?

Les yeux du garçon se voilèrent :

— Oui, ma mère et deux jeunes sœurs. Je suis étudiant : je me destine au professorat.

— Vous pouvez me certifier sur l'honneur que vous n'êtes pas venu ici pour faire de l'espionnage ?

Le garçon eut l'air stupéfait :

— Je le jure !

— C'est tout ce que je voulais savoir. Le reste ne m'intéresse pas... Voici votre passeport : vous avez juste le temps de prendre votre avion... Et bonne chance !

— Merci, dit simplement Nicolas.

De retour quai des Orfèvres, l'inspecteur y retrouva son adjoint.

— C'était lui ?

— Non, une ressemblance, c'est tout. Le meurtrier d'Elisabeth Malèv a dû filer le jour même où il l'a tuée.

— Dommage ! J'ai bien cru que nous le tenions.

— Et après ? A quoi cela aurait-il servi ? La femme est morte et celui qui l'a tuée a sûrement vu mourir en lui le meilleur de lui-même.

L'adjoint jeta un coup d'œil étonné sur son chef en pensant :
« Deviendrait-il indulgent ? Ce serait signe qu'il vieillit. »



M. Arnold qui, étant aussi vieux que le monde, ne pouvait plus vieillir, répondit à son correspondant par ces quelques mots : *La décision que vous avez prise a été celle d'un homme de cœur. Vous n'avez donc pas à la regretter. Il ne m'appartient pas de vous révéler ce qu'est devenu celui qui en a bénéficié mais je crois pouvoir vous assurer que le poids de son remords ne sera, sa vie durant, que la juste contrepartie de la sérénité à laquelle a droit votre conscience...*

L'AMOUR QUI S'EFFRITE

Il y avait quatre lettres. Les deux premières, enfermées dans la même enveloppe, avaient été reçues par M. Arnold un mois plus tôt et postées par une femme dont l'écriture appliquée révélait un tempérament assez ordonné. Les termes en étaient simples, rappelant ceux de dizaines d'autres missives déjà reçues par le mage au cours de sa longue carrière. Ils se résumaient à la question banale : *J'aimerais être fixée sur l'essentiel des qualités et des défauts de celui qui vient de m'adresser l'offre écrite ci-jointe. Seule l'expérience d'un graphologue confirmé pourra me dire quel est le véritable caractère de son auteur. Lorsque j'aurai pris connaissance de votre diagnostic, dont la réputation d'infaillibilité est universelle, alors seulement je prendrai la décision qui risque peut-être de modifier le cours de mon existence. Je vous en supplie, répondez-moi vite !*

Dans l'autre lettre, écrite par une main d'homme, la précision des mots s'alliait à une certaine sécheresse de pensée. Mais M. Arnold comprit, dès la première lecture, qu'on peut s'exprimer avec concision tout en étant un agréable compagnon de route. Et les termes utilisés étaient ceux de quelqu'un de bien élevé :

Chère madame,

Comme suite aux annonces que nous avons fait réciproquement paraître dans « Le Chasseur de Bons Sentiments » et qui nous ont paru, aussi bien à vous qu'à moi, répondre aux qualités que nous recherchons mutuellement chez un éventuel compagnon de voyage, je vous confirme avoir réservé mon passage dans le Jet Tour à destination des villes impériales du Maroc qui durera du 8 au 15 avril prochain. Je serai enchanté de découvrir ces lieux enchanteurs en une aussi charmante compagnie que la vôtre. La photographie que vous m'avez adressée m'a séduit et je ne doute pas que vous soyez exactement celle dont l'aimable présence me permettra de m'évader d'un labeur fastidieux pendant ces huit jours de voyage organisé. Je me permets de joindre à ce mot le numéro de ma place pour que vous puissiez prendre vos propres dispositions. Si nous avons la chance d'être assis côte à côte dès le départ d'Orly, ce serait l'idéal pour faire tout de suite connaissance. Comme je vous ai également envoyé ma photographie dans ma lettre précédente, je suis persuadé que nous n'aurons aucun mal à nous reconnaître à l'aéroport avant le départ. Dans l'attente de ce moment qui ne manquera pas de saveur, je vous prie d'accepter dès maintenant l'hommage de mes sentiments les plus amicaux.

Le mois avait passé et une troisième lettre, écrite par la même

main féminine que la première, venait de parvenir au mage. Elle était faite d'un flot de remerciements :

Vous ne pouvez savoir, cher monsieur Arnold, à quel point je vous suis reconnaissante de m'avoir conseillé, en réponse à la demande que je vous avais adressée il y a déjà quelques semaines, d'entreprendre sans hésitation le Jet Tour marocain en compagnie de celui dont j'avais pris la liberté de joindre la dernière lettre à la mienne dans le seul but de vous permettre d'analyser son caractère à travers son écriture.

Vous ne vous êtes pas trompé ! Il possède toutes les qualités que je recherchais depuis si longtemps chez un homme... Sans être vraiment beau, il n'est pas laid. Mais – et n'est-ce pas ce qui importe le plus ? – il possède d'exceptionnelles qualités de cœur : gentillesse, générosité, bonne humeur et une furieuse envie de vivre... Je m'estime comblée ! Je ne pourrai pas trouver mieux... Et c'est à vous et à votre étonnant don de voyance dans l'écriture que je dois ce bonheur ! Merci ! Depuis mon retour, je n'ai fait que parler de vous à toutes mes amies et croyez bien qu'elles sont nombreuses dans le service des Contributions directes où je travaille. Je suis sûre que toutes vont vous écrire : quelle est la femme ou la jeune fille qui n'a pas « son » problème sentimental ? Ce que je vais dire va sans doute vous paraître très bête mais tant pis, je le lâche : « mon » mage – vous me permettez de vous appeler ainsi ? – sans vous connaître autrement que par correspondance, je vous aime avec admiration.

M. Arnold ne put s'empêcher de sourire devant une telle déclaration mais il eut aussi un frémissement d'inquiétude : si toutes ces dames ou demoiselles d'une recette-perception se mettaient à lui écrire, il serait submergé !

Tandis qu'il tenait la missive dans sa main, il vit, posée sur le dessus du paquet de lettres qui se trouvaient sur son bureau et qu'il n'avait pas encore ouvertes, une enveloppe dont la suscription l'intrigua. Il y avait seulement écrit : *Le Mage, Paris*, sans adresse. Et la lettre lui était quand même parvenue ! C'était d'autant plus surprenant que les mages étaient légion dans la capitale. Pourquoi cette lettre lui avait-elle été adressée, plutôt qu'à un confrère ?

Prenant l'enveloppe, il la palpa et, avant même de l'ouvrir, il comprit qu'elle lui était bien destinée. Phénomène encore plus étrange, il sentait que, si elle se trouvait sur la pile immédiatement après celle qu'il venait de lire, il y avait une raison... C'était comme s'il existait une corrélation entre les deux lettres : on ne pouvait pas en lire une sans prendre connaissance de l'autre... Pour M. Arnold, cela aurait pu s'expliquer si l'enveloppe de la deuxième lettre avait été de la même écriture que celle du compagnon de voyage de la dame très satisfaite. Celle-ci en effet, aurait pu lui communiquer l'adresse du mage et il aurait pu écrire, lui aussi, pour remercier celui qui lui avait apporté le bonheur. Mais ce n'était pas le cas. D'abord il n'y avait ni

nom de destinataire ni adresse et l'écriture était féminine. Peut-être celle d'une rivale, jalouse de l'idylle naissante ? De toute façon, une telle coïncidence était pour le moins curieuse.

Il ne restait plus qu'à ouvrir l'enveloppe. M. Arnold lut avec étonnement :

Qui que tu sois, toi qui recevras cette lettre – homme ou femme puisqu'il y a autant de mages que de pythonisses et de graphologues des deux sexes –, réponds-moi pour m'expliquer la véritable raison qui vient de me faire perdre le seul homme que j'ai vraiment aimé ! J'ai pourtant cru que, de la façon rationnelle dont il était organisé, notre amour pourrait durer autant que nous-mêmes... Je me suis trompée et je suis affreusement malheureuse ! Ne penses-tu pas qu'un jour mon amant me reviendra ? Vois dans mon écriture quelle sera ma destinée. Je ne veux pas te donner mon adresse parce que je ne te connais pas et n'ai aucune raison de te rencontrer. Ci-joint le numéro de boîte postale auquel tu pourras me répondre. J'attends.

L'écriture était irrégulière et heurtée. Elle indiquait un caractère assez compliqué pouvant passer sans transition de la détermination à l'angoisse. M. Arnold revint à l'autre lettre, la relut... Et brusquement il comprit qu'il s'agissait de deux intrigues amoureuses qui avaient été vécues simultanément dans les mêmes lieux sans qu'il y ait un réel lien affectif entre elles. Voilà pourquoi le destin, qui régente toutes choses à l'insu des hommes, avait voulu que les deux lettres, tellement différentes de ton et d'écriture, se superposent sur la table de travail. Et le don de divination commença à courir, allant de l'une à l'autre des aventures. La première vision qui se présenta fut celle d'un hôtel à Marrakech...



Dans un ciel bleu nuit que l'aurore venait de toucher d'un doigt léger, un chant s'éleva, vibrant comme un faisceau de lumière, profond comme la houle de l'océan, poignant comme la plainte d'un mourant. C'était une mélodie venue du fond des âges; le chant de l'aube du muezzin qui appelait les fidèles à la prière du haut de la Koutoubia.

Dans une chambre d'hôtel, d'où l'on apercevait la fameuse mosquée, une femme avait quitté son lit pour aller à la fenêtre. Son visage douloureux s'était tourné vers la mosquée dont la silhouette élancée commençait à sortir de la nuit, crevant le ciel d'ombre du rose et du roux de ses pierres. Tendue vers la voix qui s'élançait du minaret, dont les délicates sculptures en arcs croisés se détachaient plus distinctement à mesure que l'astre de feu se levait à l'horizon, elle communiait de toutes ses forces avec l'appel à Allah.

Pendant toute la durée de la prière, elle demeura immobile puis, quand les dernières modulations se furent éteintes dans l'air limpide,

elle porta les mains à sa gorge pour étouffer un sanglot. Son regard se mit à errer au loin vers les cimes neigeuses du Haut Atlas, vers la palmeraie ondulant doucement sous la brise venue du désert, vers les jardins tachés par les fleurs sanglantes des grenadiers et la piscine où miroitait l'eau bienfaisante que les hommes avaient fait venir dans ces terres arides et annonciatrices du désert. Ah ! songeait la femme, pouvoir s'enfoncer dans l'infini de sable, de silence, de solitude ! Pouvoir se confondre avec le vide jusqu'à l'anéantissement, pouvoir arracher du plus profond de soi-même cette fleur empoisonnée qu'elle appelait encore par dérision « son grand amour », pouvoir se laver des souillures du mensonge, de l'amertume, de la jalousie, pouvoir enfin ne plus aimer ce corps d'homme endormi si profondément que ni l'appel du muezzin ni les ondes de souffrance qui l'entouraient ne parvenaient à éveiller !

Elle le regarda. Il reposait, la tête sur son bras gauche, comme elle l'avait souvent vu faire depuis cinq ans qu'ils étaient amants.

C'était la première fois qu'ils dormaient dans des lits séparés. Généralement, quand au cours d'un voyage l'hôtel ne disposait que de lits jumeaux, leur premier ouvrage était de les réunir en un seul. C'était un rite qu'ils accomplissaient en riant, même quand l'opération se montrait difficile. Ils aimaient que, dans le sommeil, leurs corps à demi conscients puissent se chercher, se frôler, se confondre. Mais pourquoi les auraient-ils réunis ce soir puisque leurs cœurs étaient désunis ? Pourtant, quelques jours plus tôt, la femme avait encore la conviction que nulle force au monde ne pourrait lui prendre son amant. C'était ne pas connaître l'instinct qui est le plus puissant chez l'homme après celui de la conservation.

Il sortit lentement du sommeil, comme attiré par le regard aimanté de la femme. En voyant les yeux cernés d'insomnie, les siens vacillèrent. Dans un geste banal qui était son refuge contre sa mauvaise conscience et son trouble, il tendit aussitôt la main vers un paquet de cigarettes.

Elle se dirigea alors vers la penderie d'où elle sortit ses vêtements pour les mettre dans une valise qu'elle referma doucement. Puis, se tournant vers l'homme qui fumait toujours, elle dit d'une voix éteinte :

— Tu devrais te lever. Ta valise n'est pas faite et l'avion part dans deux heures...

Dans la chambre voisine de celle occupée par le couple qui vivait la fin d'un amour, un autre couple savourait l'aurore du sien. Eux aussi faisaient partie de ce voyage organisé par Jet Tour pour la visite des villes impériales du Maroc. Ce n'était pas le hasard qui les avait fait se rencontrer, mais les petites annonces.

« Cél. 40 ans, sit. con. phys. agré. car. sér. sent, désire ren. vue voyage

J.F. 35 ans, bru. Ten. enj. préf. potelée. » Ce qui signifiait en clair : « Célibataire quarante ans situation confortable, physique agréable, caractère sérieux, sentimental, désire rencontrer en vue voyage jeune femme trente-cinq ans, brune, tendre, enjouée, de préférence potelée. »

Quand Germaine Piloux avait lu cette annonce dans un hebdomadaire spécialisé, la chose qu'elle avait surtout retenue était : *en vue voyage*. Mot magique pour elle qui passait sa vie dans une recette-perception, entourée de collègues avec lesquelles elle n'avait pas grande affinité. Pourquoi *voyage* plutôt que *mariage* ? Germaine Piloux, qui n'avait absolument rien d'une pin-up, avait connu entre vingt et trente ans ce qu'elle croyait ou imaginait avoir été quelques expériences passionnées. Et cela avait suffi pour qu'elle soit persuadée d'avoir vécu pleinement sa vie de femme.

Maintenant elle se contentait de meubler sa solitude avec les souvenirs du passé et des voyages organisés. Mais elle se piquait quand même d'être très différente de ses collègues qui vivaient une vie médiocre d'où l'art, la littérature et les voyages étaient exclus. Après avoir dévoré tout ce que la bibliothèque de son quartier mettait à sa disposition, elle s'offrait chaque année un voyage sur ses économies, seule façon pour elle d'échapper à une existence d'une monotonie désespérante.

Germaine avait relu la petite annonce... Elle avait trente-neuf ans au lieu de trente-cinq, mais une femme qui ne triche pas un peu n'en est pas une... Gaie ? Elle l'était quand elle ne travaillait pas. Brune ? Non, mais les perruques n'étaient pas faites pour les chiens ! Potelée ? Elle ne l'était pas trop, mais pour ceux qui appréciaient une croupe bien rebondie, elle ne pouvait être qu'une excellente affaire ! Evidemment ses yeux se cachaient derrière d'épaisses lunettes de soleil. Quant à son teint brouillé, elle empruntait au maquillage une peau couleur de sable chaud, des pommettes abricot et des lèvres cerise. Ainsi parée, elle répondit à la petite annonce.

C'était d'ailleurs la première fois de sa vie qu'elle souhaitait trouver un compagnon de voyage... Elle en avait eu brusquement assez de contempler en solitaire les pigeons de la place Saint-Marc à Venise ou les cygnes du lac Léman ! Un plaisir qu'on ne partage pas perd de sa saveur et, comme la plupart des gens qui voyagent en groupe sont des couples, une femme seule qui essaie de s'introduire dans leur intimité est vue d'un assez mauvais œil. Quand, à force d'amabilité et de persévérance, elle réussissait à se faire accepter, c'était la fin du voyage. Avec un compagnon, elle ne serait plus l'intruse ou la paria qu'est la femme sans homme.

La première rencontre entre le célibataire de l'annonce et la demoiselle des Contributions avait été un peu décevante... Il avait quelques années de plus que les quarante avouées et le cheveu rare.

Ses yeux se dissimulaient derrière des verres aussi épais que ceux de Germaine. Son menton fuyant dénotait de la faiblesse plutôt que de la sentimentalité. Il était d'une bonne taille, ce qui aurait pu être en sa faveur s'il n'avait été quelque peu dégingandé. Mais, tel qu'il était, l'ensemble ne déplut pas à Germaine qui lui trouva un vague air d'intellectuel. Si Germaine ne provoqua pas chez Alfred Dubois – c'était son nom « bien de chez nous » – une convoitise délirante, ses manières agréables et ses remarques pertinentes lui firent oublier le long nez, les dents proéminentes et les yeux à fleur de tête. Et puis cet arrière-train...

Pourtant, avant de s'engager complètement, Germaine avait envoyé à un mage, spécialiste en graphologie, la lettre que lui avait écrite Alfred pour lui donner rendez-vous. Verrait-il dans l'écriture de l'inconnu toutes les qualités promises dans la petite annonce ? Il faut croire que oui puisque Germaine s'était retrouvée avec lui à Orly en partance pour le Maroc. Pour eux l'aventure commençait...

Tandis que l'avion survolait l'Andalousie, ils échangèrent leurs premières confidences avec des mines de complices. Malgré son nouvel état de femme pourvue d'homme, Germaine remarqua, assis non loin d'elle, un couple qui ne pouvait passer inaperçu. « Elle » était de celles qui provoquent immédiatement le désir chez les hommes et la jalousie chez les femmes. Grande, le corps harmonieux, le visage d'une beauté sophistiquée, elle était habillée avec une rare élégance. Regardant par la fenêtre de l'avion, elle paraissait ne rien voir du paysage pourtant grandiose, alors que « lui » donnait l'impression de dormir. En réalité, s'il fermait les yeux, c'était peut-être pour échapper à ce qui l'entourait. Les cheveux étaient noirs, épais, de même que les sourcils, qui donnaient un air de dureté à son visage. Son teint chaud de brun était hâlé comme celui d'un homme habitué à vivre au grand air. Physiquement, il offrait avec la femme assise à côté de lui un contraste saisissant, mais ils avaient en commun la classe et la beauté. Germaine Piloux, qui avait passé sa vie à envier les couples, les surnomma sur-le-champ « les amants ». En réalité, la femme s'appelait Christine et l'homme Jean-Luc.

Arrivé à Rabat, le groupe se rendit à l'hôtel. Une fois installés, tous allèrent à la salle à manger pour déjeuner. C'était le premier contact entre ces touristes destinés à vivre huit jours ensemble dans le même autocar, les mêmes hôtels, les mêmes restaurants... Ils étaient une quarantaine à se jeter des regards en dessous tandis qu'ils prenaient place autour de plusieurs grandes tables. Il faudrait du temps avant que la glace ne soit rompue ! Le Français se lie difficilement, la méfiance faisant partie de son caractère.

La visite de la capitale du Maroc commença l'après-midi même par la vision grandiose du Palais Royal tout blanc avec ses portes jaunes monumentales, ses toits recouverts de tuiles vernissées vertes et ses gardes se détachant en rouge vif sur la blancheur des murs. Puis ce fut le mausolée de Mohammed V dont la coupole en acajou, décorée de feuilles d'or, suscita l'admiration de tous. « L'amant » lui-même sortit de son humeur sombre pour prendre des photos.

Ce premier soir, le couple des petites annonces fit chambre à part : il lui faudrait un peu de temps pour franchir les étapes amoureuses. « Les amants », eux, avaient réussi à obtenir une petite table pour dîner en tête à tête et cela ne parut anormal à personne. N'étaient-ils pas faits pour l'amour tandis que presque tous les autres couples étaient déjà entrés dans le havre de la retraite physique et passionnelle ? Leur plus grande préoccupation était de se maintenir en bonne santé, à en juger par les médicaments de toutes sortes qu'ils posaient devant leurs assiettes respectives pour les absorber avant ou après les repas.

De temps en temps, « l'amante » souriait à son compagnon pour conjurer la peur assez imprécise qui commençait à l'envahir sous la forme d'une insupportable angoisse. Ils s'étaient connus cinq années plus tôt à Paris, au cours d'une réception où elle était très entourée... Mariée à vingt ans, divorcée à vingt-quatre, Christine était libre de vivre à sa guise. Antiquaire plus par goût que par nécessité, elle aimait avoir une activité. Quand ses yeux se posèrent sur Jean-Luc qui venait d'entrer, elle fut intriguée. Qui était-il ? La maîtresse de maison s'était précipitée au-devant du bel inconnu qui regardait autour de lui d'un air indifférent. « En voilà un qui ne doit guère apprécier les mondanités ! » se dit Christine. Il l'intéressa aussitôt et, dès qu'elle le vit seul dans un coin, s'ennuyant visiblement, elle alla vers lui :

— Je m'appelle Christine et vous ?

Avec une certaine froideur il regarda cette femme qui l'abordait.

— Moi, c'est Jean-Luc, dit-il.

— Je ne vous ai jamais vu chez nos hôtes ?

— J'habite la campagne et viens rarement à Paris. Vous aimez les cocktails ?

— Parfois ça m'amuse... J'adore découvrir de nouvelles têtes comme j'aime dénicher des antiquités ! Car je suis antiquaire.

— Alors, peut-être seriez-vous intéressée par la vieille demeure que j'habite en Normandie. J'ai eu la chance que ma famille n'ait pas été assez riche au XIX^e siècle pour liquider le passé et sacrifier au goût du jour !

— Vous devez avoir des merveilles ! J'aimerais les voir...

— Tout de suite, si vous le désirez.

De cette rencontre était né leur amour : un amour à facettes. Leurs affinités et leurs divergences miroitaient tour à tour au gré de leurs désirs. Pour elle, qui avait vécu mille aventures, ce Jean-Luc parut aussi rafraîchissant qu'une eau de source. Pour lui, fixer une femme aussi instable chez qui l'amour, après une expérience malheureuse, n'avait plus été qu'un jeu, devenait une gageure. Mais Christine, la très fine Christine, avait compris dès le début que le match entre Jean-Luc et elle risquait de finir à égalité ou même à son désavantage. Aussi resta-t-elle sur ses gardes, ne se laissant pas envahir par la passion naissante et n'abandonnant rien de sa personnalité ni de sa façon de vivre. Ils ne se voyaient que pendant les week-ends mais se téléphonaient chaque jour pour laisser l'imagination galoper le long du fil. Pas question de vie en commun et encore moins de mariage !

Jean-Luc avait accepté ces conditions sans la moindre hésitation. L'exploitation de son domaine l'occupait du matin au soir et il se sentait assez fort pour attendre. Un week-end sur deux, elle allait le rejoindre à la campagne où il lui faisait découvrir la noblesse de la terre, puis c'était au tour de Jean-Luc de venir à Paris où elle lui enseignait un certain art de bien vivre. A l'époque des vacances, ils faisaient un voyage pendant lequel ils s'offraient la joie de ne pas se quitter jour et nuit. Une fois de retour, chacun reprenait sa vie.

Les saisons passèrent puis les années. Au printemps, ils s'aimaient dans les sous-bois; l'automne, ils faisaient griller les châtaignes dans les grandes cheminées de la gentilhommière; l'hiver, ils se blottissaient l'un contre l'autre dans le lit à baldaquin. Mais, telle une Cendrillon, Christine quittait son amant le dimanche soir afin d'être rentrée à Paris avant minuit pour reprendre son travail le lundi.

Elle n'avait pas tout à fait tort de croire que, pour conserver un amour, il faut savoir le distiller comme on distille les fruits pour obtenir un alcool chaleureux. Pendant les trois premières années, cette méthode se révéla être la bonne puisqu'ils n'eurent jamais l'impression que le temps émoussait leur désir. Mais, au cours de la quatrième année, il sembla à Christine que son amant quelquefois était triste. Lassitude ? Non, il se montrait toujours aussi amoureux. Des ennuis ? Il n'en avait pas. Quoi alors ?

Elle l'apprit le jour où, arrivant chez lui, elle le trouva jouant avec le fils de son fermier qui avait deux ans. Il faisait sauter l'enfant en l'air puis le rattrapait dans ses bras. Il était très difficile de savoir lequel était le plus heureux, de l'homme ou de l'enfant. Jamais Christine n'avait vu son amant rire ainsi, jamais non plus elle n'avait connu pareille expression sur son visage. C'était l'amour sublimé. De découvrir à l'improviste un aspect de Jean-Luc qu'elle ignorait lui fit l'effet d'une trahison. Pour la première fois, il la faisait souffrir... Il eût été plus sage de ne rien dire, mais elle n'était pas femme à garder

quelque chose sur le cœur. Il fallait coûte que coûte dissiper ce malaise.

Un soir qu'ils se promenaient dans le jardin, elle lui demanda :

— Tu aimes beaucoup les enfants, n'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup.

Voyant le visage bouleversé de sa maîtresse, il oublia leur accord, et s'écria dans un élan :

— Christine, si tu me donnais un enfant, je serais le plus comblé des hommes !

— Parce que tu ne l'es plus ?

— Comprends-moi, chérie... Il arrive un moment où l'amour doit cesser d'être stérile ! Ne ressens-tu pas le besoin de porter un enfant de moi ? Ne serait-ce pas magnifique ? Sois ma femme, Christine, et donne-moi cet enfant dont j'ai envie depuis si longtemps !

— Tu te trompes complètement ! Un enfant ne rapproche pas ! Il sépare... C'est un intrus qui s'insinue dans l'intimité d'un couple pour le diviser ! Il transforme l'amour et l'emprisonne. Quand l'enfant arrive, c'en est fini du don de soi librement consenti. C'est faux de dire qu'un cœur peut contenir plusieurs amours. Moi, je ne comprends que l'amour total et exclusif ! Avoir un enfant, c'est partager, et je ne partagerai pas !

Il la regardait, ne la reconnaissant plus. Ses beaux traits réguliers étaient déformés par la violence de ses propos. Pour la première fois elle montrait sa vraie nature : tout prendre et ne rien donner.

— Tu es un monstre d'égoïsme ! dit-il d'une voix dure.

— Je ne suis qu'une femme qui veut garder son amour...

Sa détresse était si poignante qu'il n'insista pas. Il ne reparla plus jamais de mariage ni d'enfant mais, à partir de ce jour, il y eut une faille dans leur amour. Malgré les efforts qu'elle faisait pour qu'ils puissent retrouver leur sérénité, elle sentait à des signes imperceptibles que leur passion commençait à s'essouffler et que bientôt l'ennui s'y installerait. Elle essaya de renouveler leurs habitudes, le cadre de leurs rencontres, leurs distractions et elle-même. Elle était prête à jouer tous les rôles, de l'amante soumise à la dominatrice, de la femme chaste à la licencieuse. Pour retenir Jean-Luc, elle devenait toutes les femmes sauf celle qui accepte d'être mère.

Le temps passa... L'amour, qui demeurait pourtant leur compagnon, perdit de sa fougue chez Jean-Luc. C'est elle qui recherchait son regard, elle qui téléphonait la première, elle qui laissait percer sa jalousie...

Ce qui la troublait le plus était le calme apparent de Jean-Luc qui ne lui faisait aucun reproche, aucune scène. Il supportait même ses humeurs changeantes sans protester mais, devant son visage fermé, elle sentait bien qu'il cachait de la rancœur et qu'elle l'avait déçu. Elle

eut alors l'idée du voyage au Maroc. Jean-Luc s'étant étonné qu'elle voulût voyager en groupe, elle répondit que c'était la seule façon de n'avoir aucun problème. En réalité, elle craignait que ces huit jours de solitude à deux ne leur fissent comprendre à quel point de non-retour était arrivé leur amour.

Meknès fut la seconde étape du voyage : ils pénétraient profondément en Islam. Meknès, avec ses magnifiques portes décorées de faïences vertes, couleur du Prophète, ses souks, sa population grouillante, ses minarets et ses monuments religieux, s'offrait à la curiosité des voyageurs.

L'hôtel où logeait le groupe était situé en dehors de la ville. C'était un cadre idéal pour l'amour mais Germaine et Alfred éprouvaient une véritable délectation à en prolonger les préliminaires. Le décor dans lequel ils se promenaient leur donnait l'impression d'être devenus eux-mêmes des héros sortis des Mille et Une Nuits... Ils terminèrent leur soirée au bar où « les amants » se trouvaient déjà, cherchant dans l'alcool un réconfort contre le malaise qui grandissait entre eux.

— Sais-tu que tu es très belle, ce soir ? murmura Jean-Luc.

Des larmes de reconnaissance firent briller les yeux de Christine.

— Merci, dit-elle en pensant que leur liaison venait de gagner un jour de plus pendant lequel il n'avait pas encore eu le courage de parler. Demain ou après-demain, il n'aurait plus la force de se taire et il avouerait une chose qui lui ferait très mal, elle le sentait...

La troisième étape fut Fès, la Ville Sainte, la mystérieuse, la plus traditionaliste aussi, avec son immense médina abritant 250000 âmes dans des souks tortueux où l'étranger ne saurait s'aventurer sans courir le risque de se perdre à jamais parmi les milliers de venelles étroites et voûtées. Le groupe, encadré par trois guides, se frayait difficilement un chemin à travers la foule, les bourricots, les mulets et les chevaux lourdement chargés, et cela dans un brouhaha assourdissant. Dans de minuscules échoppes, les artisans travaillaient patiemment le cuivre, l'argent, le cuir, la céramique comme leurs ancêtres l'avaient fait depuis des siècles. La vie moderne ne touchera peut-être jamais la médina et continuera à s'arrêter à ses pieds comme impressionnée par cette cité millénaire où les traditions resteront immuables.

Les touristes étaient restés bouche bée d'admiration devant les souks où les artisans étalaient l'art raffiné de leurs travaux mais ce qui les frappa de stupeur fut le quartier des teinturiers et des tanneurs. Les teinturiers travaillaient à moitié nus, plongeant dans des bains bouillants, de toutes les couleurs, de lourds écheveaux de laine qu'ils retiraient une fois teints, puis essoraient avant de les mettre à sécher.

L'effort se lisait sur leurs visages tuméfiés par la vapeur et sur leurs bras à la peau cuite. Ils acceptaient leur sort avec fatalisme, sachant qu'il y avait pire : la vie des tanneurs.

Avant de pénétrer dans ce quartier, les guides avaient distribué des feuilles de menthe. D'abord étonnés par une aussi délicate attention, les touristes en comprirent vite la nécessité quand ils approchèrent de la place où les hommes aux cuisses nues et coiffés d'un bonnet pataugeaient dans des cuves de brique remplies d'un liquide rougeâtre et visqueux où trempaient des peaux de bêtes. La puanteur se dégageant de ce tableau que n'aurait pas renié l'Enfer du Dante était insupportable. La nausée prit Christine à la gorge; elle mâcha aussitôt une feuille de menthe fraîche en se demandant comment les hommes pouvaient vivre toute leur vie imprégnés d'une odeur pestilentielle ! Et elle eut honte de ne pas connaître d'autres tourments que ceux d'une passion contrariée.

Offrant un contraste saisissant, le luxueux hôtel où ils allaient passer deux jours était un ancien palais construit sur une colline faisant face à la médina.

« Les amants » et le couple des petites annonces s'y retrouvèrent, dînant à des tables voisines. Germaine regardait Alfred avec des yeux langoureux qui faisaient monter en lui un flux capable de réchauffer le cœur le plus blasé. Conquête méthodique et silencieuse de la demoiselle des Contributions qui fut troublée par un « Non ! Non, pas ça ! » dit d'une voix étouffée. Cela venait de la table voisine. Intriguée, elle jeta un regard vers l'amante qui baissait la tête. « Cet homme vient de porter à cette femme un coup terrible ! pensa Germaine. Qu'est-ce qu'il a bien pu lui dire ? »

L'aveu de Jean-Luc venait en effet de frapper Christine comme la foudre :

— J'ai fait un enfant à une jeune fille, je dois l'épouser... Je te demande pardon.

Cette même soirée marqua la première nuit d'amour du couple des petites annonces.

Les protagonistes étaient un peu gênés. Germaine ôta sa perruque d'un beau noir, pour laisser apparaître sa chevelure d'un châtain terne. Ses épaisses lunettes enlevées, elle se révéla très myope et ses seins libérés du soutien-gorge amplificateur pendirent tristement en forme de poires mûres. Le seul qui tint ses promesses fut le postérieur. Alfred, lui, sans sa veste aux épaules rembourrées, ne put dissimuler une carrure assez déficiente. Ses bras sans muscles, son thorax creux et ses jambes quelque peu cagneuses n'offraient aucune comparaison possible avec les mensurations idéales d'un Apollon ! Mais, quand ces deux disgraciés de la nature se retrouvèrent dans le lit, il se passa

quand même ce quelque chose qui reste aussi mystérieux que les origines de l'homme lui-même.

Dans la chambre des « amants », Christine était allongée tout habillée sur le lit. Jean-Luc se tenait sur le balcon d'où l'on apercevait Fès la Mystérieuse. Il fumait nerveusement mais son visage restait implacable. Brusquement la voix de Christine s'éleva comme le vent de sable qui, dans le désert, obscurcit rapidement le ciel, transformant le jour en nuit. Chaque rafale de reproches atteignait Jean-Luc au plus profond de lui-même.

— Arrête ! cria-t-il en revenant dans la chambre. Je suis coupable, oui ! Mais tu l'es plus que moi ! Je t'ai dit un jour que je voulais avoir un enfant de toi ! Tu m'as refusé la seule chose que je t'ai demandée. Je t'aime et t'aimerai toujours... Je ne te quitte pas pour une femme mais pour un enfant ! Seul ton égoïsme a tout détruit.

— Mon égoïsme ? Mais je ne vivais que pour toi !

— Tu ne sacrifiais rien en vivant pour moi puisque tu m'aimais ! Moi, je sacrifiais la chose à laquelle un homme a droit dans la vie ! Maintenant il est trop tard.

Marrakech, tapie dans sa palmeraie, oasis de beauté et porte du Sahara, était la dernière halte du voyage et, pour « les amants », la dernière étape de leur amour.

Le jour, ils suivaient le guide qui leur faisait découvrir ce qui a fait la renommée de la capitale du Sud : la mosquée de la Koutoubia, les tombeaux saadiens où repose dans la magnificence de l'art hispano-mauresque toute une dynastie, la place Jemaa El Fna, rendez-vous des marchands ambulants, des acrobates, des charmeurs de serpents, des danseurs, des arracheurs de dents, des musiciens et des conteurs qui se produisent devant une foule bigarrée et cosmopolite. Mais Christine voyait tout cela à travers le brouillard de son chagrin et Jean-Luc comptait les heures qu'il leur restait à souffrir ensemble. Chaque soir, ils faisaient l'amour mais leur étreinte ressemblait plus à une habitude dont on a du mal à se défaire qu'à un acte spontané. La dernière nuit, leurs corps se séparèrent sur cette terre d'Islam d'où ils ne rapporteraient qu'un souvenir douloureux. Pour eux le voyage de retour se fit en silence.

A Orly, les voyageurs du *Jet Tour, Villes Impériales, Maroc* se quittèrent avec des promesses de se revoir. C'est en se tenant par la main que Germaine et Alfred foulèrent à nouveau le sol de France. Ils s'étaient trouvés, ils ne se quitteraient plus. Germaine regarda une dernière fois « les amants ». « Pour eux, tout est fini ! » se dit-elle tristement.

Christine et Jean-Luc se séparèrent sous le Point de Rencontre.

Quand elle vit s'éloigner celui qui avait renié son amour pour un

enfant, elle faillit courir après lui et lui crier la vérité; mais l'orgueil la retint. Pourquoi lui avouer que malgré les dons, les grâces, les attraits qu'elle avait reçus, elle cachait au plus profond d'elle-même une tare : elle était stérile. En regardant l'amant trop aimé disparaître, il lui vint aux lèvres les paroles fatalistes des musulmans : « Inch Allah ! »



Le mage n'avait rien à ajouter à la lettre de Germaine qui le remerciait pour le bonheur que lui avait apporté le judicieux conseil donné quelques semaines plus tôt. Et c'était très délicat de répondre à l'appel angoissé de Christine qui avait tué elle-même son grand amour en n'ayant pas la franchise d'avouer à Jean-Luc, le jour où celui-ci lui avait confié son ardent désir d'avoir un enfant, qu'elle était stérile. Un tel aveu aurait peut-être modifié les sentiments de l'homme. Peut-être se serait-il résigné à oublier son désir de paternité au profit de l'amour exclusif de sa compagne ? Et pourquoi n'avoir pas recours ensuite à l'adoption si elle sentait Jean-Luc trop malheureux ?

Mais, comme M. Arnold était la courtoisie même et savait qu'une réponse, même si elle n'est pas très encourageante, peut faire l'effet d'un baume sur un cœur désespéré, il n'hésita pas à prendre sa plume :

Le seul conseil que je puisse vous donner est de renoncer à tout espoir de renouer avec un homme qui n'a pas hésité – devant votre refus, incompréhensible pour lui, d'accepter d'être mère – à procréer avec une autre. Cet homme est définitivement perdu pour vous et cela uniquement par votre faute.

Il serait; me semble-t-il, plus sage pour vous, qui avez la chance d'être encore belle et désirable, de regarder ailleurs... Il peut s'y trouver un autre homme répondant à vos aspirations et auquel vous ne serez pas indifférente... Si cela advenait, n'hésitez pas ! Dès que vous serez sûre de ses sentiments, dites-lui la vérité. Il existe aussi beaucoup d'hommes qui ne souhaitent pas tellement avoir un enfant ! Si celui qui vous plaît appartient à cette dernière catégorie, ce sera pour vous l'idéal : vous cesserez l'un et l'autre d'être des égoïstes puisque vous vous aimerez réciproquement.

Réponse qui serait postée le soir même à destination du numéro de boîte postale indiqué et que Christine lirait sans savoir quel était le mage de Paris qui avait bien voulu s'intéresser à sa détresse...

L'AMOUR A MI-TEMPS

L'écriture – celle d'un homme – était quelconque; elle ne reflétait pas une grande personnalité. Mais elle posait une question assez insolite :

Monsieur Arnold, j'aimerais que vous me disiez, en graphologue averti que vous êtes, si, oui ou non, les deux billets joints à cette lettre et reçus par moi à des dates différentes ont bien été écrits par la même personne. Pour des raisons qui seraient trop longues à vous expliquer j'ai quelques doutes. Merci d'avance.

Les billets – dont l'un était griffonné sur une page arrachée à un petit carnet à la date du 15 octobre et l'autre rédigé au dos d'un prospectus resté vierge d'impression et vantant sur son autre face les mérites d'un produit d'entretien miraculeux – ne pouvaient avoir pour auteur qu'une femme. L'écriture était racée, témoignant d'un certain esprit de finesse. Le texte, en revanche, était celui de n'importe quelle femme fixant des rendez-vous sur des billets glissés en hâte dans la main d'un soupirant. Le premier précisait :

C'est d'accord pour lundi prochain même heure et le deuxième : Inutile d'écrire pour te répéter que tu me plais. Aucun d'eux n'était signé.

La réponse du mage fut aussi courte qu'immédiate :

Il n'y a aucun doute à avoir : c'est bien la même personne qui a écrit les deux billets.

Et, au moment où il allait ouvrir une autre enveloppe pour se pencher sur une demande qui serait certainement plus intéressante, il se ravisa... Pourquoi l'homme lui avait-il posé une pareille question ?

Son cerveau de devin, curieux de tout, commença à chercher et, passant alternativement de l'étude graphologique de la lettre à celle des deux billets, il commença à voir se dessiner une aventure qui ne manquait pas d'une certaine cocasserie...



Elle commençait dans la brasserie Lipp, dont la réputation n'est plus à faire et où un maître d'hôtel venait d'inscrire sur une fiche de commande : *Quatre harengs de la Baltique, quatre choucroutes, quatre demis* avant de la tendre au garçon qui avait la charge d'une rangée de tables placées au bord de la grande salle.

— Pressez un peu ! dit-il. Ça traîne aujourd'hui... La table 6 attend depuis vingt minutes.

C'était un dimanche, jour où des familles entières vont au restaurant, estimant qu'elles aussi ont droit à un peu de repos le jour

du Seigneur.

Le maître d'hôtel faisait partie, depuis dix années déjà, de la brillante cohorte appartenant à cet établissement qui pouvait se flatter avec raison d'avoir une clientèle aussi choisie que fidèle. Il y était très apprécié. N'incarnait-il pas le type même du maître d'hôtel de classe grâce à une alerte quarantaine, à une taille bien prise dans le strict veston noir, à un profil de médaille sous une chevelure romantique, à un coup d'œil olympien qui ne laissait rien passer, à une amabilité de circonstance pour tous les clients et à une souveraine autorité sur le personnel placé sous ses ordres ? Ernest Bonnard possédait toutes ces qualités qui permettent la réussite dans une profession où les vedettes se font de plus en plus rares.

Il avait su très bien mener sa barque. Pendant dix mois de l'année elle voguait sur les eaux de la gastronomie auvergnate : bœuf gros sel, cassoulet, escargots, rosette, petit salé aux lentilles, roquefort au beurre, cantal à la croûte dure et beaucoup d'autres merveilles passaient devant ses yeux blasés et son palais devenu indifférent. Rien de tel que de voir défiler à longueur de journée « la bouffe » destinée aux autres, pour avoir l'appétit coupé ! Ce qui avait permis aussi au maître d'hôtel de conserver une ligne impeccable sans la moindre apparition de « brioche » qui accompagne souvent la maturité chez les gens de bouche.

Mais, pendant les deux mois de congé répartis entre les fêtes de Noël, les vacances d'hiver de février et le mois de juillet – époques judicieusement choisies où la brasserie faisait de moins bonnes affaires pour l'unique raison que sa clientèle habituelle désertait la Ville lumière – les choses se passaient d'une autre façon pour Ernest Bonnard...

Il venait de sursauter, ce qui était inhabituel chez lui. Le sang lui était même monté au visage pendant que ses yeux s'arrondissaient de stupéfaction. A un client qui lui demandait si le steak au gratin dauphinois était supérieur à la poularde au riz, il répondit par quelques onomatopées inintelligibles et s'enfuit vers les cuisines. Son arrivée en trombe dans « le sanctuaire » étonna le personnel qui fut encore plus surpris de le voir se verser un verre de cognac et en avaler le contenu d'un trait.

— Ça ne va pas ? lui demanda l'un de ses collègues. Tu fais une drôle de tête !

— Ce n'est rien. Je sens que je couve la grippe.

Qu'est-ce qui avait bien pu perturber à ce point Ernest Bonnard ? Mais simplement l'arrivée d'un couple accompagné de trois enfants. Le fait, qui n'avait pourtant rien d'extraordinaire en soi, mit Ernest en état de choc... Ne venait-il pas de reconnaître dans la femme celle qui,

depuis le début août dernier, c'est-à-dire depuis quatre mois, venait régulièrement chez lui tous les quinze jours pour un cinq à sept des plus fougueux ?

Brigitte épouse et mère ! Et d'une famille nombreuse par surcroît ! Trois garçons ! Insensé ! Ne lui avait-elle pas affirmé qu'elle était veuve et sans enfants ? Elle lui avait même raconté les circonstances dramatiques de la mort de son mari noyé au cours d'une partie de pêche ! A moins qu'elle ne fût la tante ou une parente quelconque de ces charmants bambins dont l'un avait déjà renversé la carafe d'eau, tandis que le troisième envoyait une boulette de pain dans l'assiette d'un voisin !

Le maître d'hôtel se demandait comment faire pour que Brigitte ne le découvre pas dans ses fonctions. S'abritant tantôt derrière une colonne, tantôt derrière la carte des vins, il tournait obstinément le dos à la partie du restaurant où elle se trouvait, ce qui fit dire à l'un de ses confrères :

— Bonnard doit avoir un torticolis, on dirait qu'il ne peut pas tourner la tête à gauche !

Mais pourquoi Ernest Bonnard avait-il si peur d'être reconnu ?

C'était là tout son secret.

Pendant les deux mois de congé, un véritable dédoublement de personnalité s'opérait en lui : il devenait libertin... Une sorte de nouveau Casanova qui pourchassait les femmes et qui, surtout, était pourchassé par elles ! Ce chassé-croisé se passait au Club de l'Amitié, l'une de ces officines de détente organisée qui s'éparpillent de par le monde pour la plus grande joie de ceux qui n'aiment prendre leurs vacances qu'en groupe. Ernest Bonnard avait rencontré là Brigitte, qui y jouait les veuves joyeuses. Et si elle l'était, après tout ? Ernest devait tirer immédiatement cette histoire au clair. Il appela l'un de ses garçons :

— Passe devant la table 15 et dis-moi comment les enfants appellent la femme qui les accompagne.

Quelques instants plus tard, le garçon revenait :

— Le plus petit vient de dire : maman !

Plus de doute possible, Brigitte était bien la mère de ces affreux jojos et la femme de ce monsieur bedonnant ! Elle lui parut aussitôt différente. Lorsqu'elle venait chez lui, elle était habillée très décontractée, ses cheveux étaient flous et ses yeux brillaient dans l'expectative des plaisirs de l'alcôve tandis qu'aujourd'hui, dans son tailleur style Chanel, elle faisait dame très comme-il-faut. L'ennui suintait de sa personne.

Ernest était bouleversé de la découvrir sous ce nouvel aspect et ce fut pour lui un véritable soulagement de voir le couple et ses rejetons

quitter le restaurant. Non pas qu'il eût honte d'exercer son métier, mais il jugeait cette profession incompatible avec le personnage « vacances » qu'il s'était créé : un célibataire impénitent, un dévoreur de femmes, un amant insatiable et un brillant homme d'affaires.

Grâce au Club de l'Amitié il pouvait non seulement exercer ses talents de séducteur pendant ses congés, mais aussi assurer la continuité de sa vie sentimentale pendant les autres mois. Là résidait même, pour lui, la seule utilité du Club. Était-ce par tempérament ou bien à cause de son métier qui lui faisait côtoyer des clientes élégantes et le plus souvent jolies ? Ernest ne se sentait pas fait pour la vie conjugale mais pour toutes les femmes. Souvent, tandis qu'il vantait les mérites d'un melon ou d'un foie gras truffé, il avait constaté que les belles clientes lui adressaient un coup d'œil complice.

Sa garçonne avait un petit cachet exotique et offrait le dépaysement souhaitable grâce aux innombrables séjours au Club de l'Amitié. Tout en méditant devant les cornes d'un petit taureau andalou, souvenir des vacances de fin d'année, il fit la grimace. Cocu ! Il l'était et, comble des combles, par les soins du mari ! Quand l'une de ses conquêtes lui confiait qu'elle avait un mari, peu lui importait, mais il n'admettait pas d'être dupé et de porter des cornes à son tour. Pour un séducteur de son envergure, c'était inadmissible. Désireux de toujours conserver le beau rôle, il n'avait jamais moins de deux intrigues à la fois ; il lui arrivait même d'en mener gaillardement trois ou quatre de front. Evidemment, cela demandait de l'habileté, un grand talent de comédien, une disposition très nette pour le mensonge et une résistance physique peu commune. Mais son esprit méthodique savait mener ses maîtresses avec la même sûreté que son équipe du restaurant : les bavures étaient rares.

Devant les cornes du taureau modèle réduit, il revoyait son idylle avec Brigitte : l'Andalousie, son soleil brûlant et ses montagnes arides. Un pays où il y avait du feu partout : dans les prunelles des hommes et des femmes, dans leurs danses, dans leurs chants et jusque dans l'air. Ah, comme ils s'étaient fougueusement aimés pendant des nuits entières après avoir bu de la sangria au son du flamenco ! Sacrée Brigitte ! Avoir enterré son mari alors qu'il était là, et même bien là ! Quel manque de pudeur !

Le jour qui suivit sa découverte était celui du congé hebdomadaire : le lundi, qu'Ernest consacrait selon un rite immuable à ses amours. Il attendait Sophie... Quelle allure, Sophie ! Mariée mais, malgré cela, assez libre. Son mari, voyageur de commerce que sa profession contraignait à se déplacer constamment, ne concevait les vacances qu'au fond de son jardin de banlieue. Mais il admettait très bien – d'après ce que disait Sophie – que sa femme adorée eût envie

de changer de décor... D'où la présence de Sophie au Club de l'Amitié.

Ernest était très occupé avec Brigitte lorsqu'il avait rencontré Sophie, ce qui ne l'avait nullement empêché de la draguer et d'enlever l'affaire tambour battant ! Depuis son retour de vacances, il avait consacré à Sophie un jour de congé sur deux, l'autre étant réservé à Brigitte. Tout allait donc pour le mieux, sauf quand ce planning amoureux était brusquement perturbé par l'arrivée inopinée à Paris de l'une de ses conquêtes étrangères faites au cours des années précédentes.

Par exemple, quand Lotte, une Allemande de Hambourg, venait à Paris, elle ne manquait jamais de rendre visite à Ernest. Il l'avait rencontrée au Club de l'Amitié en Italie du Sud. Ah ! les longues plages calabraises et les oliveraies sombres sous un ciel diamanté ! Au Club, Lotte ne faisait pas seulement honneur à l'amour, mais aussi aux buffets en plein air. Ernest était fasciné lorsqu'il la voyait engloutir le matin, pour son petit déjeuner, des mètres de saucisses arrosées de bière. Les nuits d'amour, ça donne faim.

L'année de ses vacances en Grèce, il avait connu aussi une Ingrid qui, pour une fille qui venait du froid, avait su très bien se réchauffer au soleil hellénique ! Ah ! les croisières entre les îles Mykonos, Delos et la Crète. Le ski nautique, les danses folkloriques ! Pour rester fidèle à son personnage, Ernest s'était minutieusement documenté avant de partir sur tout ce qui touchait à l'Antiquité et à la mythologie. Ce qui l'avait fait passer aux yeux d'Ingrid pour un homme d'une très grande culture.

Dans sa longue méditation il se revoyait tel qu'il était – non pas en Ernest Bonnard, mais en Charles-Louis Bonnard, ce double prénom lui paraissant beaucoup plus excitant pour les dames – lorsqu'il faisait des ravages au Club de l'Amitié avec l'aide du bronzage, de ses chemises chamarrées qui moulaient son corps musclé et surtout du mini-slip de bain qui soulignait les sérieux avantages dont la nature l'avait comblé. Il aimait cette image de lui-même, tellement plus flatteuse que celle qu'il était obligé d'arborer durant ses heures de service au restaurant. Oui, cette année-là, il avait été dans une forme splendide. Était-ce l'air ou la nourriture épicée ? A Ingrid la blonde il avait adjoint une Mireille, ravissante petite brune qui se disait secrétaire de direction. Après les vacances, Ingrid était sortie de sa vie, mais Mireille y était revenue de temps en temps...

Il fut arraché à sa délicieuse rêverie par un coup de sonnette : c'était Sophie, la troublante Sophie... Vraiment, elle aurait pu mieux faire que d'épouser un voyageur de commerce ! Ernest-le-tombeur l'accueillit vêtu d'une robe de chambre en velours grenat imprégnée d'*Eau Sauvage*. Une mèche de cheveux bouclés tombait sur son front pour l'adoucir et ses dents éclatantes se découvrirent dans un sourire

enjôleur maintes fois étudié devant le miroir.

— Enfin toi ! s'écria-t-il en étreignant sa visiteuse. J'ai une de ces fringales d'amour !

Sophie avait faim, elle aussi, mais elle en parlait moins. C'était une créature silencieuse. Quand leurs ébats passionnés arrivèrent à saturation, il la regarda allongée à côté de lui en se demandant encore une fois qui elle était vraiment. Cela se passait à chacune de leurs rencontres : dès qu'ils avaient atteint les sommets vertigineux de la volupté, elle redevenait, sans la moindre transition, distante et secrète. Ernest avait essayé plusieurs fois de découvrir son secret, mais sans résultat. Il n'avait plus insisté. Lorsqu'une femme veut garder son mystère, ne risque-t-on pas de la perdre en la poussant dans ses derniers retranchements ?

— Je ne pourrai pas venir aujourd'hui en quinze, dit-elle. Je dois m'absenter. Par contre, je peux vous voir le lendemain mardi, si cela vous convient.

— Je m'arrangerai... Moi-même je dois aller à Londres pour affaires, mais je serai rentré à temps.

— Ah, ces hommes d'affaires !

— Aucune affaire au monde, ma chérie, ne pourrait me faire manquer notre rendez-vous...

Si Ernest connaissait un tel succès avec les femmes, c'était parce qu'il était vraiment devenu un « maître » en amour. Sa technique était irrésistible : dosant ses effets, passant des caresses les plus subtiles à la possession brutale, il amenait avec un art consommé ses partenaires au bord de l'extase pour ensuite les faire languir afin d'exacerber leur désir. Une femme qui passait dans les bras d'Ernest n'avait plus qu'une idée : y revenir ! Enfin il n'était pas seulement l'Amant, mais un homme accompli. Grâce à ses séjours au Club, il était devenu habile dans tous les sports et dans les jeux de société : la natation, le tennis, l'équitation, le bridge et la danse n'avaient plus de secrets pour lui.

Le lundi suivant fut consacré à Brigitte la menteuse. Il commença à la mettre dans un état de grande réceptivité, puis, s'arrêtant soudain, lui déclara gravement qu'après mûre réflexion il en était arrivé à la conclusion qu'elle était la femme de sa vie et qu'il désirait l'épouser. Brigitte ouvrit de grands yeux en balbutiant :

— Mais, trésor, il n'a jamais été question de ça entre nous !

— Je sais et j'en ai les plus vifs remords ! Tu dois me prendre pour un cynique ou un égoïste qui ne pense qu'à son plaisir. Eh bien, tu te trompes... Je suis un homme sérieux qui veut réparer. Sois ma femme, Brigitte ! Je te jure que je ne te toucherai plus avant de te passer la bague au doigt... Pars vite, ma chérie, pour que je ne sois pas tenté !

Tandis qu'elle se rhabillait, Brigitte se mordait les lèvres de dépit.

Que lui prenait-il tout à coup ? Et comment lui avouer maintenant qu'elle était mariée et mère de famille ? Il la mépriserait puisqu'il se révélait être un homme de principes. Elle le perdrait sûrement ! Et se contenter de son mari bedonnant, qui faisait de l'amour un devoir conjugal et non un plaisir, lui parut insupportable.

Pensant à la mine déconfite qu'elle avait eue quand elle s'était en allée, frustrée et perplexe, Ernest en riait encore. Ça lui apprendrait à abuser de sa crédulité, à se faire passer pour une femme affranchie alors qu'elle n'était qu'une bourgeoise. Mais, deux jours plus tard, il regretta sa petite vengeance quand elle lui téléphona. Après avoir avoué qu'elle était mariée et mère de famille, elle s'affirma prête à tout quitter pour l'épouser puisque tel était son désir. Elle avertirait son mari le soir même... Affolé par ce dénouement imprévu, Ernest tira de son répertoire la grande scène de l'amant trahi : Quoi ? Elle avait un mari, elle l'avait trompé dès le premier jour, lui qui la croyait sincère, lui qui lui était fidèle depuis six mois ! Ah, jamais il ne lui pardonnerait de s'être moquée de ses sentiments ! Quelle sorte de sa vie et qu'elle le laisse seul avec son chagrin !

Brigitte eut beau téléphoner et supplier, le bel Ernest resta inflexible. Il n'avait plus du tout envie d'une Brigitte conjugale ! C'est fou ce qu'un état civil peut influencer les sentiments...

Parfois il arrivait à Ernest de travailler pour un traiteur : il appelait cela « faire des extras » pour arrondir ses fins de mois. Et il profita du lundi où Sophie lui avait dit qu'elle ne pourrait pas venir pour servir dans une réception donnée par un banquier. Lorsque la porte du somptueux appartement s'ouvrit devant lui, il connut un nouveau choc... Mireille ! En chair et en os, plutôt en chair... Mireille, la secrétaire de direction, qui arborait un charmant petit tablier en dentelle sur une robe noire de femme de chambre. Il y eut deux exclamations simultanées :

— Comment, toi ici ?

— Et toi, qu'est-ce que tu fais dans cette tenue de maître d'hôtel ?

— Je... je

Une voix se fit entendre derrière Mireille, une voix qui éclata aux oreilles d'Ernest comme un coup de canon :

— Mireille, si c'est le maître d'hôtel, dites-lui que je l'attends dans le petit salon.

— Bien, madame.

Sophie ! c'était la voix de Sophie !

— Madame vous attend dans le petit salon, lança Mireille en laissant passer Ernest.

— Entrez !

Ernest, transformé en statue de pierre, restait sur le seuil de la

porte. C'était bien Sophie, il ne s'était pas trompé !

— Mais entrez donc ! Qu'y a-t-il ?

Ce qu'il y avait ! Elle lui demandait ce qu'il y avait ? Ah, elle était forte celle-là ! Toutes les femmes du Club étaient-elles donc des menteuses ? D'abord Brigitte, puis Mireille et maintenant Sophie, la femme d'un banquier et non pas d'un voyageur de commerce ! C'était d'autant plus stupéfiant qu'en voyant Ernest en maître d'hôtel, elle, n'avait pas bronché... Pas la moindre réaction ! Mais peut-être ne l'avait-elle pas reconnu dans sa tenue ? Comment aurait-elle pu se douter que l'industriel Charles-Louis Bonnard et Ernest Bonnard, maître d'hôtel, étaient le même homme ?

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle en serrant sa robe d'intérieur autour de son corps que le maître d'hôtel semblait déshabiller du regard.

— Euh... mais Charles-Louis, je veux dire Ernest...

— Mireille, la femme de chambre, va vous donner toutes les indications concernant l'argenterie, la verrerie, etc. Mais, qu'est-ce que vous avez, Ernest ?

A l'énoncé du nom de Mireille, Ernest avait sursauté. Il l'avait oubliée, celle-là, dans sa stupeur de découvrir Sophie.

— Bien, madame...

Devant le regard insistant d'Ernest, la femme se troubla et perdit le fil de ses idées.

— Bonsoir, chérie, fit une voix masculine derrière Ernest.

C'était le banquier, homme dans la cinquantaine, distingué et au visage glacial.

— Ah ! Maître d'hôtel, surtout servez le champagne bien frappé !

— Je connais mon métier, monsieur.

Après la sortie du mari, il y eut un moment de silence. Ernest vit Sophie l'examiner d'un air rêveur. Bon, il avait compris : elle avait fait semblant de ne pas le connaître à cause du mari, mais maintenant elle pourrait avoir une petite réaction et lui demander par exemple ce qu'il faisait chez elle dans cette tenue ! A moins que son snobisme lui fit oublier qu'elle couchait avec un maître d'hôtel ? En tout cas, elle avait raté sa vocation. Quelle merveilleuse comédienne ! Eh bien, il allait se charger de la faire descendre rapidement de son piédestal de femme du monde.

— Madame n'a pas d'autres ordres à me donner ? demanda-t-il sur un ton professionnel.

— Non, vous pouvez disposer.

Il alla vers la porte puis, virevoltant, fit un clin d'œil en disant à voix basse :

— Alors à demain, 17 heures, 14, rue de Paradis, deuxième étage !

Il s'esquiva sans même prendre le temps de remarquer l'expression

de profonde stupeur qui avait envahi le visage de la femme.

La réception battait son plein quand on entendit un fracas épouvantable du côté du buffet : Ernest venait de laisser tomber une bouteille de champagne sur un plateau garni de verres. Tous les yeux se tournèrent. L'épouse du banquier se hâta vers le buffet :

— Oh, ma pauvre chérie ! s'exclama-t-elle, ta robe est toute tachée ! Va vite prendre une des miennes, tu ne peux pas rester comme ça !

Puis, s'adressant au maître d'hôtel, elle ajouta avec un sourire ambigu :

— Ne vous tracassez pas pour la casse. Ce sont des choses qui arrivent. Dites à Mireille de vous apporter d'autres verres.

La femme à la robe tachée fixait avec ahurissement un Ernest qui semblait être en état de transe ! Devenait-il fou ou avait-il des hallucinations ?... Deux Sophies ! Deux Sophies devant lui et absolument identiques ! La maîtresse de maison et l'invitée qui avait poussé un tel « Oh ! » en le voyant qu'il en avait laissé tomber la bouteille de champagne qu'il tenait dans la main droite.

Dès que la maîtresse de maison se fut éloignée du buffet, l'autre Sophie le toisa :

— Pouvez-vous m'expliquer ce déguisement ?

— Ce n'est pas un déguisement, mais ma tenue de travail.

— Vous voulez dire que... ?

— Cela vous ennuerait-il ?

Sophie ouvrit la bouche et la referma, faute de trouver une réponse, puis quitta le buffet où elle fut remplacée par Mireille qui apportait les verres.

— C'est comme ça, dit cette dernière à mi-voix, que l' « extra » Bonnard trouve une femme de chambre indigne de lui ! Il lui faudrait peut-être la patronne ? Mais je ne crois pas que tu sois son type !

Ernest se contenta de sourire.

— Je suppose, continua-t-elle, qu'il est inutile que je me pointe chez toi à l'avenir ?

— Tout à fait inutile.

— Mais pour qui te prends-tu ? On est du même métier, après tout.

— Justement : pendant mes jours de congé, j'aime voir des gens qui n'ont rien à voir avec mon boulot.

— Tu n'es qu'un mufle ! lança la soubrette en retournant à l'office.

Le mardi, Ernest, qui avait pris un congé exceptionnel, fumait, allongé sur son divan d'amour, sachant très bien que Sophie ne viendrait pas. Le hasard lui avait joué un de ces tours en l'envoyant comme extra chez sa sœur ! Des jumelles ! Jamais il n'avait vu deux

femmes aussi identiques ! Il comprenait maintenant pourquoi la femme du banquier n'avait eu aucune réaction en le voyant... au contraire de Sophie qui, elle, avait littéralement suffoqué en se trouvant devant lui... Alors quoi ? se dit Ernest piqué au vif, parce que je suis maître d'hôtel au lieu de P.-D.G. je ne serais plus le même homme ?

La sonnerie de la porte le tira de ses amères réflexions. Serait-ce Sophie, malgré tout ? En ouvrant la porte, il eut un petit sourire de satisfaction; oui, c'était elle, une Sophie qui paraissait très gênée... Pour ne pas lui donner le temps de se reprendre, il l'entraîna sur le divan. Elle poussa bien un petit cri mais il fut vite étouffé sous les baisers. Le reste se passa très bien. Quand ils reprirent leur souffle, il dit, triomphant :

— J'étais sûr que tu viendrais...

— Pourquoi ?

— Ces choses-là, ça se sent ! Tu ne le regrettes pas ?

— Non.

— Alors tu reviendras ?

— J'ai bien peur que oui...

Après son départ, Ernest exultait. Sa technique amoureuse avait eu raison de tous les préjugés et de tous les snobismes. Mais il était rompu ! Pour faire ravalier à Sophie son attitude méprisante au cocktail, il s'était surpassé.

On sonna à nouveau à la porte. C'était encore Sophie.

— Je suis venue pour te prouver que je me moque des conventions et du qu'en-dira-t-on, lança-t-elle aussitôt. La seule chose qui m'intéresse chez un homme, c'est sa virilité et non pas ce qu'il représente dans la société ! Je peux t'avouer maintenant que dans un lit tu vaudrais dix P.-D.G. !

Elle s'était rapprochée de lui :

— Eh bien, prends-moi, Ernest ! Je suis à toi...

— Encore ?

— Comment encore ? Voilà deux semaines que nous n'avons pas fait l'amour... Ça ne t'a donc pas manqué ?

— Deux semaines ? Mais tu sors tout juste de mes bras ! Nous venons même de faire l'amour quatre fois... Ça ne t'a pas suffi ?

— Tu es complètement fou, chéri ! Je viens d'arriver.

Les yeux d'Ernest s'étaient fixés sur la robe de Sophie :

— Et tu as même eu le temps de changer de robe ? Parce que je suis certain que tout à l'heure tu avais une robe noire avec des coquelicots !

— Mais enfin, tu déliras ! je sors de chez mon coiffeur ! J'y suis allée à 14 heures et il en est maintenant 17... Attends... Tu as bien dit une robe noire avec des coquelicots ?

— Oui, de gros coquelicots !

— Ma sœur a une robe comme ça...

— La femme du banquier ?

— Oui, ma jumelle...

— Bon sang de bon sang ! Alors ce serait elle qui...

— Mais comment aurait-elle connu... ?

— Mon adresse ? Je la lui ai donnée !

— Toi ?

— Quand je l'ai vue chez elle, j'ai cru que c'était toi qui faisais semblant de ne pas me reconnaître ! Alors par réaction j'ai dit : « A demain, 17 heures... 14, rue de Paradis, deuxième étage... »

— C'est monstrueux, tu as couché avec ma sœur !

— Si ce n'était pas toi, ce ne pouvait être qu'elle, à moins que vous ne soyez des triplées ?

— Et elle a osé cocufier son mari avec un maître d'hôtel !

— Cela prouve qu'elle est moins snob que toi. Elle l'a d'ailleurs prouvé en faisant l'amour quatre fois de suite.

— Tu n'en as jamais fait autant avec moi, fanfaron !

— De quoi te plains-tu ? C'est avec toi que je l'ai fait puisque je croyais que c'était toi.

— Ce n'est pas moi qui en ai bénéficié... Dois-je aussi en déduire que tu n'es plus très en forme ?

— Mets-toi à ma place... Ta sœur s'est montrée insatiable !

— Je ne te demande pas de détails ! Je t'assure qu'elle va m'entendre ! Tromper son mari avec *mon* amant !

— Elle ne pouvait guère deviner que je l'étais. Réfléchis, un vulgaire maître d'hôtel...

Sophie s'en alla en claquant la porte et Ernest se contenta de hausser les épaules. Ah, les femmes ! Seulement quand on n'en trouvait pas à sa convenance, on était bien ennuyé... En deux semaines il venait déjà d'en perdre deux : Brigitte et Mireille. Il fallait absolument éviter le « jamais deux sans trois » !

Le lundi suivant, en rentrant chez lui, Ernest trouva Sophie qui l'attendait sur le palier devant sa porte. Ce n'était pas son jour mais, comme sa sœur lui avait pris son tour, il était normal qu'elle récupérât. Après des ébats houleux, Ernest remarqua sous le sein gauche un grain de beauté qu'il n'avait jamais vu auparavant... N'ayant plus Brigitte, Ernest pouvait consacrer tous ses lundis à Sophie qui revint huit jours plus tard. Mais, phénomène curieux, le grain de beauté n'était plus là. Il est vrai que la beauté est éphémère : ça va, ça vient, ça passe... Mais tout de même ?

Perplexe, puis intrigué, Ernest – qui ne savait plus du tout où il en était – se demandait si c'était bien toujours avec Sophie qu'il faisait

l'amour, ou bien si parfois la femme du banquier ne se faisait pas passer pour elle. Ce serait très mortifiant que deux femmes se missent d'accord pour se partager Ernest et le transformer en une espèce de « Love-Machine » selon leurs désirs réciproques ! Quand il fit part de ses doutes à Sophie – mais était-ce bien Sophie ? –, celle-ci se contenta de sourire à Ernest qui, lui, ne riait pas : une idée commençait à l'obséder. La première chose qu'il faisait quand arrivait Sophie était de regarder si elle avait le grain de beauté. Mais sur laquelle l'avait-il vu en premier, ce maudit grain qui avait semé le doute en lui ? Comment savoir laquelle était Sophie et laquelle était « l'autre » ?

Il lui vint une idée : il le saurait par l'écriture ! Comme il possédait depuis leur rencontre au Club un billet écrit de la main de Sophie, il lui en ferait écrire un autre et enverrait les deux à M. Arnold pour savoir s'ils étaient de la même main. La réponse affirmative du mage intensifia sa perplexité... Et pourquoi des jumelles ne pousseraient-elles pas la ressemblance jusque dans l'écriture ?

Ernest était tellement troublé de ne pouvoir déterminer s'il faisait l'amour avec une seule femme ou bien avec deux que cela tourna à l'idée fixe. Il devint distrait au point que son service chez Lipp s'en ressentit et le patron, qui ne badinait pas, lui en fit la remarque. Il ne mangeait pas et ne dormait plus. Finalement il sombra dans une telle confusion mentale que cela eut les plus fâcheuses répercussions sur sa triomphante virilité. A tel point qu'il dut consulter un psychanalyste.

Après avoir longuement écouté Ernest lui parler d'un grain de beauté qui apparaissait puis disparaissait sous un sein gauche et de jumelles machiavéliques qui l'avaient transformé en une mécanique à faire l'amour au gré de leur fantaisie, le psychanalyste conseilla un long repos avec changement total d'environnement.

C'est ainsi qu'Ernest Bonnard, maître d'hôtel, en congé de maladie, vient de se retrouver une fois encore sous l'identité de Charles-Louis Bonnard, P.-D.G., au Club de l'Amitié des Antilles.

A peine arrivé, il est déjà la proie de la convoitise des femmes. Grâce à elles toutes, l'image des jumelles diaboliques commence à s'estomper, ses idées fixes disparaissent et un jour glorieux viendra où il se réveillera à nouveau en possession de tous ses moyens ! Mais, comme il a été très touché dans ses forces vives de séducteur, avant de s'engager à fond avec une nouvelle admiratrice, il ne manquera pas de lui demander :

— Etes-vous sûre de ne pas avoir de sœur jumelle ni de petit grain de beauté sous le sein gauche ?



La lettre d'Ernest et les deux billets griffonnés par Sophie avaient favorisé chez M. Arnold ce genre de récréation qu'il s'offrait de temps en temps et dont il pouvait se délecter parce que son imagination

créatrice venait spontanément à l'aide de ses dons divinatoires. Pour revenir à une question plus sérieuse que celle posée par le maître d'hôtel, il suffisait de décacheter l'une des enveloppes restant sur la table. Une fois de plus, le mage se trouva devant un problème stupéfiant...

L'AMOUR EN COULEURS

C'est la première fois que le mage recevait une pareille demande épistolaire. La lettre était courte et la question précise. L'écriture, masculine, était belle – presque noble – tout en faisant preuve de quelques hésitations. Si elle révélait, sans aucun doute possible, une certaine élégance de caractère, celle-ci était malheureusement tempérée par une tendance à l'abdication immédiate devant les problèmes essentiels de l'existence :

Monsieur Arnold,

Vous serait-il possible de me révéler le nom ou, tout du moins, de me mettre sur les traces de celui – ou de celle – qui m'a envoyé la lettre anonyme ci-jointe. C'est là un procédé aussi déloyal qu'abject. Ne croyant absolument pas ce qui est écrit sur ce torchon, j'aimerais cependant en connaître l'auteur pour savoir pourquoi il m'en veut à ce point. Je ne pense pas avoir fait du mal à qui que ce soit et il me paraît indispensable d'agir pour que disparaisse un pareil procédé qui risquerait, s'il s'étendait, d'envenimer tous les rapports de mes concitoyens entre eux. Je compte absolument sur vous.

C'était signé et suivi d'une adresse dans une ville de province de moyenne importance. La lettre anonyme jointe portait une signature volontairement illisible mais, fait assez rare dans ce genre de missive, elle était libellée à la main par quelqu'un qui n'avait même pas cherché à contrefaire son écriture. Ce qui indiquait déjà que l'expéditeur avait la certitude que son identité ne serait pas découverte par le destinataire. L'écriture était féminine et pointue. La première lecture montrait à l'évidence que le trait dominant du caractère était la sournoiserie :

Monsieur, j'ai une telle estime pour votre talent que je me fais un devoir de vous informer que votre épouse et le marchand qui vend vos toiles abusent de votre confiance. Ils vous exploitent aussi d'une façon scandaleuse. Sans que vous vous en doutiez, ils doublent le prix de vente de vos tableaux et se partagent ce bénéfice supplémentaire. J'ajouterai enfin qu'ils ne se contentent pas de vous trahir sur le plan professionnel. Cela est écrit par quelqu'un qui ne vous veut que du bien.

Selon son habitude qui avait toujours été sa façon de travailler en pareil cas, M. Arnold lut et relut attentivement les deux lettres. Mais il savait aussi que – quelles que soient ses facultés de voyance pour déceler les caractères et leur comportement – il ne jouerait pas les dénonciateurs : son rôle était d'aider son prochain et non pas de lui

nuire. Même s'il parvenait à découvrir l'identité de celle qui avait rédigé la lettre anonyme, il ne la révélerait pas. Son intégrité professionnelle le lui interdisait. Voilà pourquoi il se demandait s'il répondrait même à celui qui lui avait écrit. Tout dépendrait de ce que son cerveau allait découvrir dans le silence de son cabinet et qui pouvait aussi bien avoir existé dans le passé que se produire dans l'avenir.



Le premier personnage qui se présenta dans ce nouvel exercice de voyance fut un policier : le commissaire principal Martinet qui donnait l'impression d'être assez soucieux dans son bureau du Quai des Orfèvres. Depuis vingt-quatre heures il ne cessait de revoir en image le corps de la femme qu'un promeneur matinal avait découvert, la veille, dans un taillis du Bois de Boulogne. Une femme qui avait été étranglée... Meurtre qui n'aurait été qu'un fait divers de plus si le corps nu de la victime n'avait présenté un aspect des plus insolites. Il était recouvert de peinture, ou, plus exactement, on s'était servi de la peau de la femme pour y peindre un tableau. Car c'était bien un étrange tableau que l'inspecteur avait contemplé sur la morte ! Il représentait un paysage où les seins figuraient des montagnes enneigées, le ventre une vallée verdoyante, le nombril une source d'où jaillissait un torrent qui s'écoulait vers la sombre forêt du pubis. Jamais, dans sa longue carrière, l'inspecteur ne s'était trouvé devant un spectacle aussi déroutant. Qui avait bien pu peindre de sang-froid un paysage sur le corps d'une morte ? Il était peu vraisemblable qu'une vivante aurait accepté de se voir ainsi transformée en tableau ! Sans être connaisseur, l'inspecteur put cependant estimer qu'il ne se trouvait pas devant un chef d'œuvre, même si l'on avait l'impression que l'étrange paysage était exécuté par un professionnel. La seule chose dont il était à peu près certain était que cette peinture macabre cachait la clef de l'énigme.

Sa longue méditation fut interrompue par l'entrée de Pierre Deforges, journaliste qu'il connaissait depuis trois années. Ils s'étaient rencontrés au cours d'une enquête et avaient tout de suite sympathisé. Depuis ce jour, le policier n'avait pas hésité à donner au reporter quelques « bons tuyaux » chaque fois qu'il l'avait pu, sans nuire au déroulement d'une enquête. En échange, Pierre Deforges avait apporté à Martinet les ressources d'un esprit analytique qui ne manquait pas de bon sens.

— Vous semblez préoccupé ? remarqua le journaliste.

— J'ai sur les bras une drôle d'affaire...

Et il raconta l'étrange découverte du Bois de Boulogne.

Après l'avoir écouté avec attention, Deforges demanda :

— Quel âge a cette femme ?

— Difficile à préciser... Le visage est tuméfié mais, d'après le corps, elle doit se situer aux alentours de la quarantaine... Les cheveux sont blonds, longs et coiffés avec une épaisse frange sur le front.

— Sur le front ?... Serait-il possible pour moi de la voir ?

— Si vous voulez : elle est à la morgue... Je vais donner des instructions pour qu'on vous la présente... Mais, dites-moi, cette histoire vous intéresse à ce point ?

— Elle intéresserait n'importe lequel de mes confrères... Ce n'est pas tous les jours qu'on peut voir la victime d'un assassin qui n'a pas hésité à signer son crime à coups de pinceau !

En ressortant de la morgue, Pierre Deforges était bouleversé. Aucun doute à avoir : c'était elle !... Même dans la mort, les paupières mi-closes laissaient entrevoir la couleur émeraude de ses yeux. Quant au tableau peint sur son corps, le journaliste l'aurait reconnu entre mille ! Mais comment avait-il pu faire une chose aussi monstrueuse ? Et cela, à la veille de connaître la célébrité ! Insensé ! La violence n'était pourtant pas dans sa nature... A moins que ?... La violence était bien entrée dans sa peinture, alors pourquoi pas chez l'homme ? Non ! Tout cela, était absurde : celui dont le monde des arts attendait l'exposition pour le lendemain ne pouvait être un assassin aujourd'hui !

Dans l'une des galeries les plus réputées de la capitale avait lieu le vernissage des œuvres du peintre Legris. Le Tout-Paris était au rendez-vous. Les femmes du monde voisinaient avec celles qui prétendaient faire partie des artistes et que l'on reconnaissait à leurs accoutrements fantaisistes. Les hommes venaient de tous bords : collectionneurs, spéculateurs à l'affût d'un bon placement, critiques d'art en quête d'un papier, jeunes peintres venus voir cet aîné qui se révélait sur le tard d'une manière fulgurante, intellectuels qui se pâmaient devant des toiles nées de forces psychiques libérées, snobs enfin qui ne manquaient jamais un vernissage. Legris était là, pressé par la foule. Un courant fiévreux parcourait les connaisseurs, signe que le vernissage était un succès. Quand Deforges arriva, le peintre, entouré de ses admirateurs, lui fit un grand signe d'amitié. Le journaliste tressaillit : se pouvait-il que cet homme, qu'il avait aidé à gravir les pentes de la célébrité, fût un assassin ? Pierre Deforges ne le quittait pas des yeux tandis qu'il discourait avec les critiques. Quel changement chez l'artiste qu'il avait rencontré neuf années plus tôt ! Tout en lui était différent... Le nom d'abord : à cette époque, il ne s'appelait pas Legris mais Henri Chaput et n'était qu'un petit homme brimé et replié sur lui-même. Maintenant il avait de la prestance et

même de l'autorité... Une moustache et une barbe donnaient du caractère à son visage. Quant à sa peinture, elle s'était transformée encore plus que lui-même. La métamorphose de l'art avait suivi celle de l'homme.

En regardant les toiles de celui qui était en train de conquérir Paris, le journaliste se souvint de leur première rencontre. Elle avait eu lieu à l'occasion d'une exposition dans la galerie d'art d'une ville de province où ils habitaient tous les deux. Pierre Deforges, alors jeune journaliste attaché au quotidien local, « couvrait » l'exposition.

En entrant dans la salle réservée à Henri Chaput, il l'avait vu en train de coller un papillon rouge sur une des toiles – ce qui indiquait qu'elle venait d'être achetée – puis se retourner pour annoncer avec une fierté presque enfantine au directeur de la galerie qui venait vers lui, accompagné d'une femme :

— Encore une de partie !

— Bravo, je vous avais bien dit que ça marcherait ! avait répondu Paul Arnaud, le directeur. Dix toiles vendues le premier jour, c'est très beau !

La femme s'était contentée de demander d'un ton sec :

— Combien la dernière ?

— Euh, mille francs... Je leur ai fait un prix : ce sont de jeunes mariés...

— C'est idiot ! Ils sont riches comme Crésus ! Je t'avais bien dit de ne pas parler argent avec la clientèle ! Les prix, c'est moi que ça regarde ! Contente-toi de peindre : c'est tout ce que tu sais faire.

Et, après un haussement d'épaules, elle s'était éloignée en compagnie du directeur. Deforges avait alors remarqué que le peintre s'était tassé sur lui-même. « Pauvre type, avait-il pensé. En voilà un qui n'est pas prophète chez lui ! Quelle mégère ! Elle n'hésite pas à le rabrouer en public ! Elle devrait pourtant être fière de lui : tous les peintres ne peuvent se targuer d'avoir vendu autant de toiles le jour de leur premier vernissage ! »

Il avait remarqué aussi qu'Henri Chaput s'était assez vite redressé pour aller jeter un coup d'œil dans une salle adjacente où un autre peintre exposait en même temps que lui. Une seule toile y était marquée du papillon rouge. Henri Chaput avait bien dit à ce confrère malchanceux qu'il faisait fausse route en peignant des paysages typiques de la région. Et pourtant ! Un connaisseur aurait frémi d'horreur devant les toiles de cet Henri Chaput... Peinture figurative au dessin mou, exécutée dans des teintes bucoliques et où les sujets étaient soit d'un romantisme outré, soit d'inspiration wagnérienne : montagnes sous la neige, lacs aux eaux endormies qui semblaient attendre l'arrivée de l'hiver pour geler, torrents tumultueux bondissant de roches en roches, cabanes d'où s'échappait une fumée, enfants

semblables à des Petits Poucets perdus dans la forêt... On voyait aussi des paysages exotiques où les palmiers poussaient à profusion devant une mer de carte postale. Et, curieusement, le tout était peint dans une dominante bleue : bleu ciel, bleu Nattier, bleu indigo, bleu canard...

L'artiste ne semblait avoir été inspiré que par une nature qui lui était étrangère et qu'il n'avait sans doute découverte que sur des illustrés. Sa province natale ne figurait nullement dans l'œuvre. D'ailleurs, même s'il s'était montré capable de rendre le charme mélancolique de la région, avec ses ciels ouatés, ses horizons plats et délavés, ses demi-teintes feutrées ou ses arbres dépouillés tendant leurs bras nouveaux vers un ciel se confondant avec la terre, qui en aurait voulu ? Ceux qui vivent dans les pays de grisaille n'ont guère envie, lorsqu'ils rentrent chez eux, de voir accrochés à leurs murs les mêmes paysages maussades. Ils préfèrent le changement.

Le journaliste s'était approché de Chaput :

— Comment êtes-vous venu à la peinture ?

— C'est très difficile à dire. Je crois que c'est surtout par besoin de mettre de la couleur dans ma vie...

Fasciné par tant de médiocrité, Deforges continuait à regarder les toiles... Se pouvait-il qu'il existât vraiment des amateurs pour ce genre de peinture ?

— Ce que vous faites est assez spécial... Depuis combien de temps peignez-vous ?

— Depuis seulement deux années. C'est la première fois que j'expose. Ça marche, je suis content !

— Je vous félicite ! Et cette petite toile ? Elle est très différente des autres.

— Oui, je sais. Un jour, j'ai eu envie de peindre de cette manière... Je ne sais pas ce qui m'a pris ! Elle vous plaît ?

— Beaucoup !

— Je vous la donne. Mais emportez-la vite et que ma femme ne le sache pas !

— Ça me gêne beaucoup, je ne sais comment vous remercier.

— En vous souvenant de moi s'il m'arrivait un jour d'exposer à Paris. On ne sait jamais...

— Vous pouvez compter sur moi.

Pierre Deforges avait pris la toile et n'avait plus du tout eu envie d'éreinter le peintre.

Flairant un personnage hors série, il s'était ensuite renseigné sur cet Henri Chaput. Après avoir parlé à gauche et à droite avec des gens qui le connaissaient bien – Chaput n'avait jamais quitté sa ville –, il put se faire une première idée... Il comprit que, si ce bonhomme effacé, au physique quelconque et à la personnalité négative, qui ne ressemblait ni, de près ni de loin à un artiste, à part ses cheveux rares

qu'il portait longs dans le cou, était venu à la peinture, c'était pour oublier... Oublier qu'il n'était qu'un petit employé qui aurait toujours du mal à joindre les deux bouts, oublier surtout qu'il avait une femme qui, elle, ne le lui laissait jamais oublier ! Henri Chaput avait mis du temps à s'apercevoir que Simone n'était pas une femme pour lui. Sa cadette de dix ans, elle ressemblait à ces filles que l'on étale sur des couvertures de magazines. Avec son épaisse frange blonde et ses yeux froids comme des émeraudes, elle lui avait fait perdre la tête. A l'époque de leur mariage, huit années plus tôt, on l'avait beaucoup envié mais, quelques mois plus tard, on avait commencé à le plaindre.

Un jour où il n'en pouvait plus d'entendre les récriminations de cette épouse, il s'était réfugié dans sa cave... Un local assez vaste où une lumière poussiéreuse filtrait par un soupirail : mais il y régnait le silence, on n'y entendait plus les sempiternelles jérémiades de Simone... Il s'était d'abord assis sur une vieille caisse avant de se saouler de rêves... Très vite les murs noircis s'étaient transformés en parois de montagnes; avec l'altitude imaginaire l'air s'était purifié, un ciel d'azur avait remplacé la voûte sombre et le sol en terre battue avait disparu sous le sable fin d'une plage d'or...

Quand il revint à lui-même et qu'il retrouva l'ambiance assez lugubre de sa cave, Chaput comprit que l'illusion qu'il venait de vivre avait peu de chances de devenir réalité à moins qu'il ne la créât lui-même. Alors, obéissant à une impulsion irrésistible, il s'en alla acheter des toiles vierges, un chevalet, des tubes de couleur et des pinceaux pour essayer de recréer dans sa cave un monde imaginaire. Tel un enfant émerveillé, il avait peu à peu découvert le jeu des formes et des couleurs. Ayant terminé sa première toile, un coucher de soleil sur une forêt de sapins, il la contempla, bouleversé. Il pouvait donc peindre ?

Quand les murs de sa cave furent entièrement recouverts par ses œuvres, le débutant avait pris un tel goût pour la peinture qu'il sut que, désormais, il ne pourrait plus vivre sans elle...

Simone avait fini par s'apercevoir que son mari avait changé. Le plus surprenant était qu'il avait l'air heureux ! Avec la vie qu'elle lui faisait, ce n'était pas normal ! Aurait-il trouvé une autre femme pour se consoler de la froideur de la sienne ? C'était douteux : il n'avait rien d'un séducteur. Alors quoi ? Elle se mit à l'épier. Un jour, au lieu de rentrer tard comme elle en avait pris l'habitude, elle se retrouva chez elle bien avant son heure habituelle. Son mari n'y était pas. Où pouvait-il bien être ? Ah, peut-être à la cave en train de tirer du vin ? Elle y descendit et le spectacle qui s'offrit à ses yeux la suffoqua.

— Comment ! Tu fais de la peinture ?

— Eh oui...

— C'est toi qui as peint tout ça ?

Son regard incrédule allait d'une toile à l'autre.

— C'est moi ! répondit-il fièrement.

— C'est à peine croyable !

Cet abruti, ce minable pouvait donc peindre des montagnes, des torrents, des arbres et même des gens ? Et ce n'était pas mal du tout ! Ça ressemblait un peu à ce qu'on voyait exposé parfois à la galerie d'art de la ville...

Si Henri Chaput s'attendait à un peu d'émotion chez sa femme, il fut déçu.

— Sais-tu que tu pourrais vendre ces machins-là au lieu de les cacher dans ta cave !

— Les vendre ? Mais je ne les ai peints que pour les avoir autour de moi ! .

— C'est ridicule ! Tu peux en faire beaucoup d'autres... Donne-moi cette grande, je vais la faire voir à la galerie d'art.

— Tu crois vraiment que... ? dit Chaput, flatté malgré lui.

— Il faut risquer dans la vie ! C'est parce que tu n'as jamais osé que tu n'as pas réussi. Tu n'es qu'un timoré et un routinier, sans la moindre ambition...

Elle s'en alla, la toile sous le bras. Quand elle revint une heure plus tard, elle montrait un air triomphant. Le directeur de la galerie avait pris la toile en dépôt et promis de l'exposer dans sa vitrine dès le lendemain. En échange, il ne demandait qu'une petite formalité : qu'Henri Chaput lui signât un accord selon lequel il s'engageait à lui réserver l'exclusivité de ses toiles pour une période de cinq années et à lui verser 30 % du produit de ses ventes. Simone avait déjà tiré de son sac le contrat et Chaput, ébloui, n'eut plus qu'à signer. Mais, comme il avait du mal à croire à un tel miracle, il se précipita dès le lendemain à la galerie pour voir de ses propres yeux, au centre de la vitrine, la première toile qu'il avait peinte : un coucher de soleil sur la forêt...

Quand il voulut manifester sa reconnaissance à sa femme, elle lui fit comprendre que la meilleure façon de le faire serait de se remettre au travail sans perdre une seconde. Si sa toile trouvait acquéreur, la galerie en redemanderait d'autres. Il serait stupide de manquer la vente...

Simone avait vu juste. Deux jours plus tard, la toile était vendue et le marchand de tableaux en réclamait d'autres. Quand Simone remit à son mari l'argent de la première vente, le peintre tout ému était loin de se douter que la toile avait été vendue le double et que sa femme et le marchand de tableaux s'étaient partagé la différence.

Devant des débuts aussi prometteurs, Simone poussa son mari à quitter son emploi pour se consacrer à sa nouvelle vocation, aussi tardive que rémunératrice.

Après quelques mois, Henri commença à acquérir une certaine

notoriété dans sa ville. Ses concitoyens aimaient sa peinture qui égayait les mornes intérieurs de leur morne ville. Quant à Simone, elle travaillait maintenant pour la galerie, son propriétaire ayant su reconnaître son sens exceptionnel des affaires. C'est alors que l'on décida d'organiser une exposition des œuvres de Henri Chaput, afin de les faire connaître dans toute la région. Trente toiles y seraient exposées.

Le peintre se mit au travail avec frénésie. Pendant six mois, il mena dans sa cave une vie de cloporte laborieux tandis que Simone déployait ses charmes dans le cadre douillet de la galerie. Un jour, enfin, l'artiste émergea de sa réclusion, amaigri, le teint blafard, les yeux rougis. Il était épuisé mais, en voyant partir ses trente toiles pour l'exposition, il se dit que l'art valait bien tous les sacrifices.

Pierre Deforges revoyait chaque détail de ce premier vernissage : la mine spectrale de Chaput qui flottait dans un costume devenu trop grand, ce qui lui donnait l'apparence d'un épouvantail à moineaux, sa femme qui se pavanait en laissant entendre qu'elle était non seulement l'inspiratrice de son mari, mais son manager et que, sans elle, le peintre qui se cachait en lui n'aurait jamais existé.

Après cette rencontre qui lui avait fait découvrir Henri Chaput, le journaliste avait perdu de vue le couple. Lui-même avait quitté sa ville pour un grand quotidien de Paris. C'est en retournant dans sa famille, à l'occasion des fêtes de fin d'année, qu'il entendit de nouveau parler de Chaput dont la renommée avait grandi dans la région. Tout le monde voulait avoir « son » Henri Chaput accroché à un mur. Pourtant, trois années plus tard, le journaliste apprit que l'artiste avait disparu. Personne ne savait au juste pourquoi il avait quitté la ville...

En réalité, Simone et le marchand de tableaux avaient fait de substantiels bénéfices. Ceux du peintre étaient restés modestes mais cela lui suffisait : l'argent ne l'intéressait guère. Ce qui lui importait était d'être devenu quelqu'un, un tout petit quelqu'un... Et Simone ne se montrait-elle pas un peu plus gentille ? Ce qu'il ne réalisait pas était qu'elle avait compris que trop le mécaniser l'empêcherait de produire d'une manière efficace. Et cela aurait pu durer longtemps si Henri Chaput n'avait reçu, un jour, la lettre à la signature illisible qu'il avait communiquée au mage.

D'abord, il ne voulut pas – comme il le disait dans sa propre demande adressée à M. Arnold – croire aux accusations portées contre sa femme et celui qu'il considérait comme son protecteur. Il continua à peindre mais le doute commença à s'accrocher à ses pinceaux, faisant des taches sombres au milieu des couleurs. Et un jour vint où il posa ses pinceaux pour partir à la recherche de la vérité.

Il la trouva à la galerie d'art en ouvrant brusquement la porte du bureau de Paul Arnaud. Pendant quelques instants, les trois

personnages restèrent figés sur place. La femme se ressaisit la première. Se dégageant des bras de son amant, elle eut un rire bref :

— Eh bien oui, c'est comme ça ! Qu'est-ce que tu croyais, que c'était pour ton talent que Paul avait consenti à exposer tes misérables toiles ? Ce n'est pas la peine de prendre cet air tragique... Tu as tout intérêt à ne pas faire d'histoires : nous faisons des affaires ensemble et nous avons besoin les uns des autres...

Les yeux du peintre allèrent de sa femme au marchand de tableaux.

— Vous peut-être, mais pas moi ! trouva-t-il enfin la force de répondre. Vous m'avez dupé, exploité ! Jamais plus vous n'aurez une seule de mes toiles !

Le cloporte se révoltait, c'était à mourir de rire ! Qu'il retourne sous terre, qu'il nettoie ses pinceaux, qu'il continue à barbouiller des toiles, on ne lui demandait rien d'autre... Surtout pas de jouer les maris outragés !

— Vos toiles ! ricana le marchand. Vous voulez dire vos croûtes ! Des croûtes tout juste bonnes à être accrochées chez les béotiens de cette ville ! Vous, un artiste ?

Chaput haletait : ce misérable osait même dénigrer son talent ! Non content de coucher avec sa femme, il fallait qu'en plus il calomniât sa peinture ! Personne au monde n'avait le droit de s'attaquer à une forme d'expression qui met un homme au-dessus du commun des mortels !

Le père tranquille de la peinture se rua sur le marchand, mais celui-ci, plus fort, lui donna un coup qui le fit tomber à genoux. Et il resta quelques secondes dans la position des vaincus avant de se relever avec difficulté. Alors, sans un mot, sans un regard, il disparut dans la nuit. Personne ne le revit dans la ville.

Le journaliste apprit plusieurs mois plus tard la disparition du peintre. Simone Chaput disait à qui voulait l'entendre que son mari l'avait abandonnée pour une autre femme, mais les gens pensaient qu'au contraire le peintre, dégoûté d'avoir été berné, s'en était allé vivre ailleurs.

Et Pierre Deforges avait oublié toute cette histoire quand un jour, place du Tertre à Paris, il s'arrêta devant un homme qui peignait et qui lui rappelait quelqu'un... L'homme portait moustache et barbe. Tout à coup, le journaliste eut un éclair :

— N'êtes-vous pas Henri Chaput ?

L'homme eut un mouvement de recul :

— Non, vous faites erreur.

— Excusez-moi... Malgré votre barbe, vous avez une ressemblance extraordinaire avec un peintre que j'ai connu et qui a disparu de chez

lui depuis un an ! Ce qui est bien dommage ! C'était un véritable artiste !

La réaction fut celle que Deforges espérait : les yeux du peintre s'éclairèrent et la main qui tenait le pinceau se mit à trembler.

— Vous êtes sincère quand vous dites que ce peintre était un véritable artiste ?

— Absolument !

— Je suis Henri Chaput !

Le journaliste prit la main offerte.

— Si vous saviez comme je suis content de vous avoir retrouvé ! Vous souvenez-vous au moins de moi ? J'ai « couvert » votre première exposition voici cinq années. Vous m'avez même offert une petite toile.

— Je me souviens en effet...

— Mais que faites-vous donc ici ? J'ai appris que vous étiez parti de chez vous et personne n'a pu me dire où...

— Je suis allé à la recherche de moi-même...

— Et vous vous êtes trouvé ?

Le visage du peintre s'illumina :

— Je crois. Venez, je vais vous montrer ce qui me donne confiance...

Sans plus attendre, il le conduisit dans un modeste studio-atelier où il y avait des toiles partout : aux murs, par terre et même sur le lit.

— Mais... Vous avez complètement changé de facture ?

— Oui. En arrivant à Paris, j'étais comme choqué : je ne pouvais plus tenir un pinceau. Aussi me suis-je mis, pendant les premiers mois, à visiter les musées, les collections, les galeries d'art. Quand j'eus absorbé tous les genres de peinture que la capitale pouvait m'offrir, je suis revenu devant mon chevalet et j'ai laissé exploser tout ce que j'avais accumulé en moi... Cela a donné ce que vous voyez... Je ne cherche plus du tout à représenter la réalité mais à utiliser les formes et les couleurs pour elles-mêmes.

Après avoir examiné les tableaux les uns après les autres, Deforges confia :

— Dans la petite toile que vous m'avez donnée, il y avait déjà l'ébauche de ce que vous faites aujourd'hui et j'avoue préférer de beaucoup votre deuxième manière.

— Ça ne me vexe pas. Je ne faisais que de vulgaires croûtes et il a fallu un grand chambardement dans ma vie pour que je m'en rende compte...

— Je ne suis pas un expert mais, de par mon métier, je suis amené à connaître des spécialistes. J'aimerais faire voir vos toiles à un marchand de tableaux qui fait actuellement la pluie et le beau temps dans le monde des arts à Paris.

Le peintre eut un sourire désabusé qui n'échappa pas à son visiteur :

— Je suis au courant de votre lamentable histoire, mais vous pouvez faire entière confiance à celui-là. Laissez-moi vous aider.

L'aide avait été si efficace que le peintre s'était complètement débarrassé de ses inhibitions. Sa palette prit un chromatisme violent et ses coups de pinceau des formes purement géométriques. La métamorphose de la peinture avait suivi celle de l'homme révolté contre lui-même.

Dans la galerie parisienne où triomphait l'exposition des œuvres « nouvelle manière », Pierre Deforges fut arraché à ses réminiscences par le peintre lui-même qui vint vers lui. Henri Chaput, ou plutôt Legris comme il se faisait appeler à présent, le prit par le bras :

— Qu'avez-vous ? Vous semblez soucieux. Pourquoi ? L'exposition s'annonce comme étant un succès que je dois en grande partie à votre acharnement. Legris a enterré définitivement Henri Chaput. Parfois je me demande même qui je suis vraiment.

— Je me le demande aussi...

— Que voulez-vous dire ?

— Oh, rien ! C'est sans importance.

Le lendemain, en première page des journaux, s'étalait l'affaire de la femme assassinée au Bois de Boulogne. Le journaliste retourna voir l'inspecteur pour lui demander s'il avait maintenant quelques indices.

— Pas le moindre ! répondit Martinet.

— J'ai vu le corps à la morgue...

— Alors ? Il vous a rappelé quelqu'un ?

— Non. Par contre, je peux vous certifier qu'il n'est pas indispensable d'être un professionnel pour peindre une telle horreur sur un cadavre. A mon avis, ça pourrait même être l'œuvre d'un déséquilibré...

En sortant du Quai des Orfèvres, Deforges alla directement chez Henri Chaput, alias Legris, qu'il trouva prostré, un journal à la main. Il était livide.

— C'est elle, n'est-ce pas ? demanda le journaliste.

Legris hocha la tête.

— Je suppose qu'elle voulait vous faire chanter ?

— Oui...

— Qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?

Le peintre parla d'une voix sourde... Elle était venue à la galerie. Quand il l'avait vue, il n'avait pas été tellement surpris : il savait qu'un jour ou l'autre elle finirait par le retrouver. Elle avait d'abord essayé de jouer la carte du sentiment mais elle avait très vite compris

qu'elle avait perdu tout pouvoir sur lui : quand elle s'était approchée, le regard de Chaput était resté glacé. Elle ne le reprendrait plus : il était guéri d'elle ! Changeant aussitôt de tactique, elle lui avait fait comprendre que, s'il voulait sa liberté, elle ne la lui donnerait qu'à certaines conditions...

— C'est entendu, avait dit le peintre, je te verserai une pension substantielle, tu ne manqueras de rien.

Elle avait eu un mauvais sourire :

— Tu oublies un détail qui a son importance : ton contrat de cinq ans avec Paul Arnaud. Il n'y en a que quatre d'écoulés si je ne me trompe...

Puis, après avoir regardé toutes les toiles exposées dans la galerie :

— Si je fais savoir que la nouvelle célébrité de la peinture n'est autre qu'un certain Henri Chaput, qu'est-ce qui se passera ?

— Du chantage ?

— J'aurais tort de me gêner !

— C'est bon. Combien ?

— Oh, je ne veux pas d'argent ! L'argent, ça ne cesse pas de perdre de sa valeur ! Tandis que les toiles...

— Tu as raison, combien de toiles ?

— Disons au moins dix...

— Tu viendras chercher la première dans un mois.

— C'est ainsi que les choses se sont passées, termina le peintre.

— Vous lui avez remis cette première toile ?

— Oui, mais j'avoue n'avoir pu résister à la tentation de me venger...

— Comment cela ?

— Je lui ai fait porter une très grande toile soigneusement emballée. Je l'imagine encore arrachant cartons et ficelles avec des yeux brillants de convoitise ! Elle a dû en faire une tête ! Savez-vous ce qu'elle a trouvé ?

— Non.

— La réplique exacte de mon premier tableau : un coucher de soleil sur une forêt de sapins ! Et comme signature : *Henri Chaput*.

— Je reconnais que c'est plutôt drôle... Seulement je devine la suite. Quand elle a compris que vous vous étiez joué d'elle, elle est revenue ici en menaçant d'exposer publiquement cette toile et de faire savoir qu'elle était l'œuvre du pseudo-Legris.

— Elle était décidée à me détruire. Quand je lui ai dit que j'étais résolu à tenir mes engagements envers elle, mais que j'avais le choix entre ma première ou ma deuxième manière puisqu'elle n'avait pas spécifié si elle désirait que les toiles promises soient signées par le célèbre Legris ou par le barbouilleur Henri Chaput, elle est devenue blanche de rage.

— Et c'est alors que vous l'avez tuée ! Mais pourquoi avoir signé votre forfait en peignant votre coucher de soleil sur sa peau ?

Henri Chaput ouvrit des yeux démesurés :

— Tuée ? Je n'ai rien d'un assassin... Et pourquoi ce geste inutile au moment où elle avait accepté de me laisser tranquille ? Ce n'est pas moi qui ai tué Simone.

— Qui alors ?

— Je ne sais pas.

— Reconnaissez quand même que c'est là une pensée qui vient automatiquement à l'esprit, quand on voit le sujet choisi pour la peinture sur le corps.

— J'ai seulement voulu lui donner une leçon pour la blesser dans sa vénalité comme elle m'a fait souffrir dans mon amour. D'ailleurs, avant qu'elle reparte, j'ai pris l'engagement de lui faire dix toiles signées Legris si elle ne revenait plus jamais. Elle est partie calmée et satisfaite... Entre nous, je lui devais bien ça ! Si, par sa cruauté, elle n'avait pas détruit l'homme que j'étais, jamais je ne serais devenu le peintre que je suis aujourd'hui... Je ne l'ai plus revue. C'est par ce journal que je viens d'apprendre sa fin.

Qui a tué Simone ? Cette question, le journaliste continua à se la poser après avoir quitté Henri Chaput. Il fallait coûte que coûte découvrir le véritable meurtrier pour pouvoir innocenter le peintre : si jamais l'identité de la morte était découverte, tout en effet l'accuserait.

La meilleure méthode ne serait-elle pas de retourner aux sources mêmes du drame : la ville de province où le couple avait vécu ?

Prétextant un reportage dans la région, Pierre Deforges commença par une visite chez l'une de ses tantes qu'il questionna. Non, personne n'avait jamais revu Henri Chaput en ville. Quant à sa femme, elle avait laissé entendre, un mois plus tôt, qu'ayant gagné la grosse somme au Loto, elle vivrait désormais à Paris. « Encore une histoire ! avait ajouté la vieille tante. Elle a dû trouver un amant plus reluisant que le dernier ! »

— Elle avait un amant ?

— Oui... Un peintre. Il avait remplacé dans son lit le directeur de la galerie quand celui-ci l'avait laissée tomber après le départ de Chaput.

— Mais qui est ce peintre ?

— Il s'appelle Bernier. Il peint des paysages des environs et il n'a aucun succès. Sa peinture est sinistre !

Quand il sonna à la porte de Bernier, Deforges était décidé à jouer le tout pour le tout pour sauver celui qui, à force de travail et de ténacité, était devenu célèbre. Dès que la porte s'entrebâilla, il annonça avec calme :

— Police ! Ouvrez !

La porte s'ouvrit lentement et le journaliste se trouva devant un homme entre deux âges qui tremblait de peur. Le décor était celui d'un atelier assez sordide où s'alignaient, posées à même le sol contre les murs, des toiles aux teintes délicatement estompées, où la nature semblait baigner dans un monde d'irréalité. Elles alternaient avec des paysages chaotiques peints dans des couleurs qui imitaient parfaitement celles d'Henri Chaput.

— C'est vous qui avez tué Simone Chaput ? lança le journaliste.

L'homme s'effondra :

— C'est moi... Elle m'a dit qu'elle avait retrouvé son mari et qu'elle allait me quitter pour aller vivre avec lui à Paris. Alors j'ai perdu la tête... Je l'ai suppliée de ne pas m'abandonner. Elle m'a répondu que je n'étais qu'un minable et un raté. Je l'ai étranglée parce que moi je l'aimais... Vous pouvez m'arrêter. Maintenant tout m'est égal...

Regardant alternativement celui que Simone avait réussi à détruire et ses tableaux, il découvrit à ces toiles un tel charme et une telle mélancolie qu'il eut du mal à s'imaginer que leur auteur ait pu tuer.

— Mais alors, si tout vous est égal, pourquoi avoir signé votre crime pour faire peser les soupçons sur Henri Chaput ?

— Ce n'était pas mon intention... J'étais comme fou, je ne savais plus ce que je faisais ! Elle m'avait obligé à changer ma manière de peindre pour copier celle de son mari et essayer de gagner autant d'argent que lui... Mais c'était aller contre ma nature : je détestais ce que je faisais et un jour est venu où je me suis aperçu que je ne pouvais plus peindre du tout. Aussi, quand je l'ai vue morte devant moi, je me suis dit que, si je peignais sur son corps comme elle m'avait forcé de peindre des toiles, je serais exorcisé et pourrais retrouver mon art à moi.

— Pourquoi l'avez-vous transportée au Bois de Boulogne ?

— Quand j'ai compris ce que j'avais fait, j'ai eu peur et j'ai voulu cacher son corps loin du lieu où je l'avais tuée.

— Merci de votre franchise. Je ne suis pas policier et je n'ai aucun pouvoir pour vous arrêter. Je tenais seulement à découvrir le véritable meurtrier pour protéger mon ami Henri Chaput au cas où il serait accusé. Excusez-moi d'avoir abusé de votre crédulité pour vous faire avouer mais il n'y avait pas d'autre moyen... Je vous promets de ne pas vous dénoncer à moins que ce ne soit absolument nécessaire.

Et, avant de s'en aller, il ajouta :

— Vous avez beaucoup de talent... J'espère qu'un jour il sera apprécié à sa juste valeur. Ne regrettez pas cette femme, c'était une vipère : d'autres, avant vous, ont goûté à son venin.

Quelques jours plus tard, Deforges et Martinet se retrouvèrent au cours d'un dîner. Le journaliste amena insensiblement la conversation sur la morte du Bois de Boulogne et demanda sans paraître y attacher tellement d'importance :

— Vous ne l'avez toujours pas identifiée ?

— Je pense qu'elle ne le sera jamais... Personne ne nous a signalé la disparition d'une femme répondant à son signalement. Il doit s'agir d'un vulgaire règlement de comptes.

Deforges n'insista pas et se dit en lui-même :

« Cette fois, c'est l'art qui a enfin réussi à régler ses comptes avec la bêtise et la cupidité humaines. »



Pourquoi M. Arnold, qui venait de voir tout ce qui allait se passer, répondrait-il à Henri Chaput pour lui révéler l'identité de celui ou de celle qui lui avait envoyé la lettre anonyme ? Si ce personnage épisodique n'était même pas apparu dans la voyance, c'était qu'il ne présentait aucun intérêt. Et à quoi cela servirait-il puisque les événements se dérouleraient tels qu'il venait de les voir sur l'écran de son cerveau. L'essentiel n'était-il pas que Chaput parvînt enfin à s'exprimer par son art qui était réel ? La mort de Simone serait pour lui un bienfait : elle lui permettrait d'œuvrer dans le calme et la sérénité. Et, quand le peintre lui-même ne serait plus de ce monde, ses toiles lui survivraient, témoignage indéniable de son génie créateur. C'était cela le plus important...

L'AMOUR AU BOUT DU FIL

C'était encore une écriture masculine : ce qui prouvait – contrairement à ce que pensent beaucoup de gens – que les hommes écrivent aux mages tout autant que les femmes. Eux aussi connaissent l'angoisse, le doute, la jalousie, la solitude... Ecriture qui différerait sensiblement de celle de la lettre précédente : elle ne reflétait pas un caractère d'artiste mais plutôt la sécheresse d'un cerveau d'homme d'affaires. La hâte avec laquelle chaque mot semblait prendre plaisir à chevaucher le mot suivant prouvait que son auteur n'avait pas de temps à perdre. Mots qui demandaient :

Monsieur Arnold, je suis perplexe ! Pouvez-vous me dire si l'analyse de l'écriture de celle qui m'a fait parvenir les trois billets ci-joints, à plusieurs mois d'intervalle et sans que je les lui aie demandés, peut révéler que cette personne est capable de rester fidèle ou, au contraire, si son tempérament l'inclinerait plutôt à se lancer dans des aventures souvent renouvelées ? Je vous demande d'avoir l'extrême obligeance de me répondre le plus rapidement possible.

Les billets, griffonnés par une main féminine sur n'importe quel bout de papier, étaient trois déclarations d'amour. On pouvait les lire dans n'importe quel ordre tellement était grande la similitude de leur contenu... L'un disait : *Je t'aime comme jamais aucune femme ne saura le faire.* Un autre : *Es-tu seulement capable de me chérir autant que je t'adore ?* Le troisième enfin : *S'il me fallait choisir entre toi et ma famille, c'est toi qui gagnerais...* Petits textes lapidaires révélant un caractère impulsif qui ne s'encomrait pas de grandes phrases pour s'exprimer.

Est-ce cette concision épistolaire qui influença le cerveau du mage ? La première vision qui s'imposa à lui fut celle d'une ravissante créature s'étirant dans des draps roses et dont les yeux encore ensommeillés clignotaient en découvrant le jour gris qui filtrait à travers des rideaux de soie. La jeune femme soupira : encore deux jours à passer sans son amant ! Il était parti la veille pour Londres en voyage d'affaires et, quand il n'était pas là, tout devenait morne...



Elle lui était très attachée ainsi qu'à leurs habitudes amoureuses... Par exemple, pour Pierre et elle, l'usage du téléphone était devenu un véritable rite. Cela commençait par l'appel du réveil quand la voix chaude de Pierre murmurait des mots tellement évocateurs que son amante en devenait pantelante. Il y avait ensuite l'appel de 10 heures, quand Pierre arrivait à son bureau, suivi de celui de 13 heures et le

dernier à 18 heures pour préciser à Brigitte à quelle heure ils se retrouveraient. Mais ce n'était pas tout... Entre-temps, Pierre trouvait encore le moyen de former le numéro de sa bien-aimée qu'il laissait sonner cinq fois avant de raccrocher. Cela voulait dire : « Je n'ai pas le temps de te parler mais je t'aime ! » Brigitte s'était amusée de l'air ahuri de son amie Nicole qui s'était trouvée chez elle lors d'un de ces appels-fantômes.

— Mais tu es sourde ! avait dit Nicole. Tu n'entends donc pas sonner ton téléphone ?

Et Brigitte, qui semblait écouter avec ravissement une musique céleste, avait expliqué :

— C'est intentionnellement que je ne réponds pas. Je sais que c'est Pierre : il laisse sonner cinq fois avant de raccrocher... Tu vois : c'est fini... C'est notre signal d'amour qui veut dire : « Je pense à toi ! »

— Il fait ça souvent ?

— Chaque fois qu'il a une seconde à lui.

Nicole avait alors levé les yeux au ciel en disant d'une voix désabusée :

— Encore heureux que le téléphone ait été inventé... S'il devait te déclarer son amour par écrit, la journée n'y suffirait pas !

Elle pouvait bien se moquer, Nicole... C'était merveilleux l'amour par téléphone ! Brigitte et Pierre en faisaient grand usage depuis quatre ans que durait leur liaison. Par exemple, hier soir encore, dès son arrivée à l'hôtel Savoy de Londres, la première chose qu'avait faite Pierre avait été de l'appeler sans craindre de se lancer dans un dialogue qui avait dû faire rougir la standardiste si toutefois elle comprenait le français.

Sortant de sa demi-léthargie, Brigitte, qui n'avait absolument rien d'autre à faire, commença à s'occuper de sa petite personne avec son égoïsme habituel. Vers 18 heures, elle se sentit fin prête pour se rendre chez Nicole qui donnait un cocktail où l'on fêterait ses cinq années de mariage. Tout en conduisant, Brigitte songeait à son amant... Quel homme merveilleux ! Et sérieux avec cela ! Pour lui, les affaires primaient tout : ce qui prouvait qu'il avait le sens des responsabilités. Brigitte n'en était-elle pas la plus charmante ? Une adorable responsabilité qui avait les dents très longues... Oui, il avait toutes les qualités, son Pierre ! Il manquait peut-être un peu de fantaisie mais on ne pouvait pas demander à un industriel de cinquante ans de faire les mêmes folies qu'un homme de trente ! Et il était très généreux, détail appréciable à une époque où les hommes ont perdu le goût des largesses. Aussi Brigitte était-elle décidée à tout faire pour le conserver le plus longtemps possible.

« Oh, l'abruti ! » s'exclama Brigitte qui venait de donner un violent coup de frein pour éviter d'emboutir l'arrière d'un taxi qui s'était

arrêté brusquement. Elle allait invectiver le chauffeur quand elle vit un couple sortir rapidement d'un discret hôtel particulier aux volets mi-clos pour s'engouffrer dans le taxi.

« Ce n'est pas possible ! » s'exclama Brigitte. Il n'y avait cependant aucun doute : elle venait de reconnaître Henri, le mari de Nicole, avec Chantal, l'épouse de son associé... Qui aurait pu imaginer une chose pareille : Henri et Chantal ! Si la pauvre Nicole apprenait ça... Elle qui était si fière d'avoir pour époux un modèle de fidélité !

Pendant quelques secondes, elle suivit le taxi dont la vitre arrière lui permit de voir un Henri et une Chantal qui s'embrassaient goulûment... Ils n'avaient même pas la pudeur de se cacher. C'était proprement scandaleux. Et cela l'incita à faire demi-tour pour ne pas assister au cocktail de Nicole : elle ne s'y sentirait pas du tout à l'aise. Le comble ne serait-il pas que, dans leur taxi, Henri et Chantal s'y rendent directement après être sortis d'un hôtel du libre échange ? La sagesse commandait de ne pas être le témoin de telles turpitudes... Mais, aussitôt arrivée chez elle, Brigitte estima de son devoir de mettre la cousine de Nicole au courant de la perfidie de Chantal. Celle-ci n'avait-elle pas osé enfreindre l'accord tacite entre amies de ne pas chercher à s'appropriier le mari ou l'ami de l'une des autres ? Emportée par son indignation, dès qu'elle entendit « Allô ! », Brigitte se lança dans le récit de ce qu'elle appelait la conduite inqualifiable de cette putain de Chantal et du mari de Nicole ! Quand elle s'arrêta pour reprendre haleine, il y eut un moment de silence puis la voix glaciale de Nicole dit :

— Tu n'aurais pas pu attendre jusqu'à demain pour me raconter ta sale petite histoire ? Tu sais bien qu'aujourd'hui je fête mes cinq ans de mariage !

— Oh !... Nicole, c'est toi ? Oh, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? Je me suis trompée de numéro... J'étais si indignée et si bouleversée... C'est trop bête ! Je ne sais pas quoi dire... Je suis désolée, je... J'espère au moins que tu ne crois pas que je l'ai fait exprès ?

— Exprès ou pas, le résultat est le même !

— Qu'est-ce que tu vas dire à ton mari ?

— Rien ! dit Nicole en raccrochant rageusement.

Les oreilles de Brigitte bourdonnaient encore quand elle se sépara du récepteur. L'envie lui vint même d'en arracher le fil. Le merveilleux instrument de communication ne venait-il pas de lui faire perdre sa meilleure amie ?

Désorientée, elle s'installa devant sa télévision pour attendre l'appel de son amant. Elle était au beau milieu d'un film policier quand le téléphone sonna. Ce n'était pas Pierre mais une erreur. Elle raccrocha en maugréant contre les gens qui ne savent pas composer leurs numéros. A peine était-elle revenue devant son poste que la

sonnerie retentit à nouveau : c'était la même erreur et la même voix bête au bout du fil. S'ensuivit un échange d'insultes. Soulagée, Brigitte retourna à son film... Trop tard ! Elle avait raté le dénouement : l'assassin avait été démasqué ! Furieuse, elle changea de chaîne.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle commençait à se passionner pour un documentaire consacré à la reproduction chez les batraciens que le téléphone vint encore la déranger. Cette fois, ce pourrait bien être Pierre... Hélas ! Il s'agissait d'une amie, le genre casse-pieds pour qui le téléphone était un exutoire par où s'épanchaient tous ses problèmes de santé, présents, passés et futurs. Après l'avoir écoutée quelques secondes en piétinant sur place, elle lui fit comprendre assez sèchement qu'elle attendait un appel de Londres. Ce qui lui valut la remarque acide :

— Décidément, ce Pierre a fait de toi une esclave du téléphone !

En raccrochant, Brigitte se dit que cette teigne n'avait pas tout à fait tort : sa vie était entièrement réglée par les appels téléphoniques de son amant. Constatation qui acheva de l'exaspérer. Mais, quelle heure était-il ? Déjà 20 heures et Pierre n'avait toujours pas appelé !

Après le journal télévisé, elle eut droit aux recommandations de la Prévention routière avec son slogan : *Les accidents n'arrivent pas qu'aux autres*. Un accident ?... Non ! Si Pierre avait eu un accident, sa secrétaire l'aurait déjà prévenue. Mais les accidents de la route ou d'avion n'étaient pas les seuls. Il en existait d'autres : celui d'être trompée par exemple... Trompée ? Brigitte se raidit : ce n'était même pas imaginable. Elle avait su trop bien s'y prendre avec son amant pour envisager une pareille éventualité. Et elle ne devait surtout pas se laisser impressionner par la ridicule histoire de Nicole. Pierre était un homme beaucoup trop occupé pour avoir le temps de s'intéresser aux autres femmes ! Et pourquoi la tromperait-il puisqu'il était amoureux d'elle ? Il fallait être logique... Mais la logique existe-t-elle en amour ?

Brigitte eut beau boire, fumer, lire, elle ne pouvait chasser le malaise qui grandissait dans son esprit à mesure que l'heure avançait... Finalement elle n'y tint plus. Pourquoi ne pas téléphoner au Savoy de Londres bien que Pierre lui eût dit de ne pas le déranger pendant les entretiens d'affaires très importants qui devaient se tenir dans son appartement de l'hôtel ?

— Allô, Savoy Hôtel ? demanda Brigitte dans son plus bel anglais. Je voudrais parler à M. Pierre Dupuis.

— *One moment please*, répondit la voix très douce de la standardiste.

Brigitte poussa un soupir de soulagement. « Il » était là ! Sûrement en conférence mais quand même là ! Comment avait-elle pu être assez folle pour douter de lui ?

— Allô, Pierre ! Oh ! mon chéri, si tu savais comme je suis heureuse de t'entendre ! J'espère que je ne te dérange pas trop ? Je n'en pouvais plus d'attendre ton appel... C'est idiot, n'est-ce pas ? Et tout cela à cause de ce qui arrive à Nicole ! Sais-tu ce que je viens de découvrir ? Que son mari couche avec Chantal, la femme de son associé ! C'est dégoûtant, tu ne trouves pas ? Je ne te raconte tout ça que pour t'expliquer que, moi aussi, je commençais vraiment à me faire des idées. Dis, Pierre, tu ne me trompes pas ? Tu me le jures ?

— Je te le jure !

— C'est bizarre : je ne reconnais pas ta voix... Tu es enrhumé ?

— Non, c'est ma voix normale.

— Ah ? Alors ce doit être le grésillement de la ligne... Oh, si tu savais comme j'ai envie de faire l'amour ! Sur le fauteuil, comme la dernière fois ! C'était si bon ! Tu m'aimes toujours ?

— Je t'adore !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne dis jamais « Je t'adore ! ». Toi-même tu m'as souvent répété que ça ne voulait rien dire et que c'était une expression vulgaire.

Un rire franc emplît l'écouteur :

— Oh !... Mais ce n'est pas toi ? Enfin lui... Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites sur la ligne ?

— Ça, je n'en sais rien ! La standardiste vient de me mettre en communication avec vous.

— C'est insensé ! Vous auriez pu au moins me prévenir que vous n'étiez pas lui !

— Vous ne m'en avez guère laissé le temps !

— Excusez-moi... Quelle idiote cette téléphoniste ! Elle aura mal compris le nom... Je parle pourtant bien anglais.

Elle raccrocha, vexée, avant de refaire presque aussitôt le numéro du Savoy et de redemander M. Pierre Dupuis en articulant distinctement chaque syllabe.

— *Just a moment please.*

— Hello !

Brigitte eut un coup au cœur : une femme venait de répondre en anglais et c'est d'une voix blanche qu'elle demanda à parler à Pierre Dupuis.

— De la part de qui ?

— Brigitte... Brigitte Veret. Passez-le-moi tout de suite ! répondit-elle, devenue brusquement agressive.

Dès qu'elle entendit une voix d'homme, elle commença à crier :

— Qui est cette femme qui vient de me répondre, et qu'est-ce qu'elle fait dans ta chambre ? Ah, je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de louche ! Voyage d'affaires à Londres ! Affaires de couchage, ça oui ! Tu ne vaux pas plus cher que le mari de Nicole !

Vous êtes tous des salauds !

— Voyons, calmez-vous... Il ne faut pas généraliser comme ça ! Tenez, moi par exemple, j'aurais plutôt tendance à être fidèle de nature. Je...

— Quoi ! C'est encore vous ?

— Mais oui : encore moi...

— Pas possible, elle le fait exprès, la standardiste ? Alors, la femme qui m'a répondu n'est donc pas avec lui puisque vous n'êtes pas lui ! Oh ! ce que je suis contente ! Quand j'ai entendu une voix de femme, j'ai cru que... enfin vous me comprenez ! Excusez-moi une fois de plus et merci de ne pas être lui ! Je suis sincèrement désolée d'avoir été aussi désagréable avec votre femme.

— Ce n'est pas ma femme mais ma secrétaire.

— Oh, pardon ! Décidément ce n'est pas mon jour. Depuis ce matin je vis une série de catastrophes téléphoniques...

— C'est votre mari que vous cherchez comme ça ?

— Non, mon amant.

— Comment s'appelle-t-il, si je ne suis pas trop indiscret ?

— Pierre Dupuis.

— Quoi ? Vous dites bien Pierre Dupuis ?

— Oui. Pourquoi ? Vous le connaissez ?

Un éclat de rire salua la question.

— Ah, je comprends maintenant pourquoi on vous passe tout le temps ma chambre ! Moi aussi je m'appelle Pierre Dupuy... Le vôtre s'écrit comme moi avec un y ?

— Non, avec un i et un s.

— Voilà toute la différence ! Mais, au bout du fil, elle est très faible... Je sais que les Dupuy, avec ou sans y, ne manquent pas mais c'est quand même une drôle de coïncidence...

— Très étrange, en effet...

— N'indique-t-elle pas qu'un jour ou l'autre, vous et moi nous devons finir par nous rencontrer, ne serait-ce qu'au téléphone ?

— C'est possible... Pouvez-vous avoir l'amabilité de me préciser le numéro de votre chambre pour que je puisse dire à la standardiste que ce n'est pas celle que je veux...

— Je suis la chambre 507.

— Merci. Cette fois, je vous promets de ne plus vous déranger.

— Mais vous ne m'avez pas dérangé ! Au contraire ! Ce fut pour moi un véritable plaisir de vous écouter. Vous avez une voix très agréable...

Une troisième fois, Brigitte appela le Savoy. Le téléphone était peut-être une belle invention, mais quelquefois aussi un instrument de torture. A cause de lui ne venait-elle pas de soupçonner Pierre ? Pauvre chéri ! Comme si ça l'amusait d'aller à Londres pour y discuter

avec des industriels au lieu d'être blotti auprès d'elle, Brigitte...

— Je voudrais parler à M. Pierre Dupuis, mais pas à celui qui occupe la chambre 507. Vous me l'avez passé déjà deux fois : pour moi ce n'est pas le bon !

La standardiste du Savoy la fit attendre quelques secondes avant d'annoncer :

— *Sorry*. Nous n'avons pas d'autre Pierre Dupuy que celui qui occupe l'appartement 507.

— Mais ce n'est pas possible ! Il y en a sûrement un autre ! Il est arrivé hier soir et m'a même téléphoné de votre hôtel !

— Désolée mais, pour le moment, nous n'avons qu'un seul Pierre Dupuy à l'hôtel.

— Passez-moi la réception !

— Voici, fit la téléphoniste, laconique.

— La réception ? Je voudrais parler à Pierre Dupuis mais pas à celui de l'appartement 507, à l'autre ! Votre standardiste est odieuse ! Elle refuse de me le donner en prétendant qu'il n'existe pas ! Ce qui est un comble puisque je lui ai parlé hier soir ! Je ne comprends pas pourquoi votre personnel met une telle mauvaise volonté à satisfaire une demande aussi simple !

— Vous dites M. Pierre Dupuis ?

— Oui, Pierre Dupuis avec un s et je ne sais pas d'où vient l'autre qui ne m'intéresse pas ! Vous devez sûrement connaître le mien : il descend chez vous tous les mois quand il vient à Londres pour ses affaires.

— En effet, madame... Je vois très bien qui vous voulez dire mais je puis vous assurer que ce M. Pierre Dupuis-là n'est pas à notre hôtel pour le moment.

— Vous... vous en êtes certain ?

— Absolument ! D'ailleurs, ce monsieur n'a fait aucune réservation ces derniers temps.

— Ah ? fit Brigitte. Je vous remercie.

Les jambes flageolantes, elle se laissa tomber dans un fauteuil. « L'accident... Nous y voilà ! », se dit-elle. Son instinct, ce radar des femmes, l'avait avertie qu'il se passait quelque chose. Pierre lui avait menti, il n'était pas descendu au Savoy. Quand un homme ment ainsi, on peut dire presque à coup sûr : « Cherchez la femme ! »

La sonnerie du téléphone la fit sursauter; elle se précipita. C'était sûrement lui !

— Allô, Pierre, enfin toi ! Mais où étais-tu donc ? Le Savoy m'a dit que tu n'y logeais pas cette fois... Tu aurais tout de même pu me prévenir pour le cas où il m'arriverait quelque chose de grave...

— Alors, vous ne l'avez toujours pas retrouvé ?

— Oh non ! Ce n'est pas encore vous !

— Je voulais seulement savoir si mon homonyme était à l'hôtel.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Et d'abord, comment avez-vous eu mon téléphone ?

— Vous avez donné votre nom à ma secrétaire; je vous ai fait chercher dans l'annuaire de Paris.

— Et, en plus, vous êtes indiscret !

— Ce n'est tout de même pas moi qui vous ai demandé de me raconter votre vie au téléphone ! D'après ce que j'ai pu en juger vous devez avoir un sacré tempérament ! Vous méritez sûrement mieux que ce sauteur !

— Je vous défends... Vous n'êtes qu'un malappris et un voyeur !

— Tout au plus un écouteur...

Elle raccrocha, exaspérée, mais l'appareil ne lui laissa pas de répit. Il revint à la charge :

— Alors ça va mieux ? Etes-vous un peu calmée ?

— Sadique ! Fichez-moi la paix !

Oh ! Ce téléphone !

Une demi-heure plus tard, alors qu'elle gisait prostrée et anéantie par l'attente, le téléphone résonna mais elle n'avait plus la force de réagir. D'une main molle, elle décrocha.

— Allô !... dit-elle d'une voix à peine audible.

— Encore fâchée ?

— Pour l'amour du ciel, laissez-moi tranquille ! Je suis à bout...

— Ça ne sert à rien de gémir. Faites plutôt comme moi : fichez-vous une bonne fois pour toutes du téléphone ! C'est un instrument inhumain... Depuis notre dernier entretien, il vient de m'apprendre que j'étais presque sûrement cocu ! Mais oui ! Vous voyez que ces choses-là n'arrivent pas qu'à vous... Si je n'avais pas téléphoné, j'aurais encore toutes mes illusions mais, sans doute stimulé par votre exemple, il a fallu que je cède à la tentation de vérifier les dires de mon amie : qu'elle ne sortait jamais le soir quand j'étais en voyage ! Eh bien, je l'ai appelée toute la soirée... Il est maintenant 1 heure du matin et elle ne répond toujours pas ! Téléphone maudit, que de drames se commettent en ton nom ! C'est Satan lui-même qui a soufflé cette invention à Mr Graham Bell !

Malgré elle, Brigitte écoutait ce compagnon d'infortune. Les malheurs des autres réconfortent... Et il avait une façon si amusante de se moquer des siens qu'il en devenait presque sympathique.

— Dites-moi, continua la voix, comment êtes-vous ? Blonde, brune, rousse, châtain ? D'après l'intonation et surtout vos illusions, vous ne pouvez qu'être encore très jeune... Vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, peut-être ?

— J'en ai vingt-cinq, répondit Brigitte qui en avait vingt-huit. (Mais ne faut-il pas mentir tout de suite si l'on veut conserver

l'avantage ?)

Elle ajouta même :

— Je suis brune et je prends l'amour très au sérieux.

— Vous avez raison. J'ai trente-trois ans... (Lui aussi mentait : il en avait trente-huit. Mais un homme qui n'a pas dépassé trente-cinq ans, c'est séduisant. Et à trente-trois on se porte bien : c'est connu. Quand ils vous auscultent, tous les médecins répètent : « Dites trente-trois... trente-trois... »)

Puis il ajouta :

— Je suis grand et sportif...

Là encore il mentait : sa taille était moyenne et de sportif il n'avait que l'allure. Ce qui suffit généralement aux femmes.

— Vous vous prénommez vraiment Pierre comme « mon » Dupuis ?

— Hélas !

— Pourquoi hélas ? Ça peut être très pratique pour moi : l'habitude... Vous croyez à l'amour ?

— Je ne l'ai jamais pris très au sérieux. Et je pense que ça vaut mieux. A propos, que faites-vous demain ? Ou plutôt aujourd'hui, vu l'heure... Ça ne vous tenterait pas de venir déjeuner avec moi à Londres ?

— Mais vous êtes fou !

— Pourquoi ? Vous n'allez tout de même pas rester plantée devant votre téléphone pendant que votre Pierre se donne du bon temps à Londres ! Il y a un avion à 10 h 30. Sautez dedans ! Vous arriverez pour le déjeuner et vous repartirez par un avion du soir. Ça meublera votre journée.

— Il n'en est pas question ! Au revoir.

Brigitte raccrocha, furieuse : se faire draguer ainsi par téléphone et de Londres ! Ah, il n'avait pas de complexes, ce type-là ! S'il est vrai que la victoire dépend d'une attaque surprise, il devait collectionner les trophées !

Elle se coucha mais le sommeil ne vint pas et elle eut tout le temps de ruminer sa vengeance. Son Dupuis ne perdait rien pour attendre... Mais pourquoi attendre ?

Elle se leva et bondit sur le téléphone. D'une main un peu hésitante, elle refit le numéro de l'hôtel Savoy.

Elle ne revint pas à Paris par l'avion du soir mais par celui de midi, le lendemain. Au moment où elle ouvrait sa porte, une fois de plus le téléphone sonnait... Elle prit tout son temps pour répondre :

— Allô !

— Brigitte ? Mais où donc étais-tu ? Ça fait dix fois que je t'appelle ! Tu savais pourtant bien que je rentrais ce matin ! Pourquoi es-tu sortie ?

— J'ai dû aller chez mon dentiste... Sans doute le mal d'amour...

— Ma pauvre chérie ! Tu m'aimes à ce point ? Je n'ai pas pu t'appeler hier. Richardson, l'industriel avec qui j'avais rendez-vous, a insisté pour que nous terminions nos entretiens dans sa maison de campagne du Kent. Je pensais t'appeler de là-bas mais son téléphone était en dérangement. Tu as dû être affreusement inquiète, mon amour ?

— Un peu, je l'avoue...

— A tout à l'heure !

Brigitte raccrocha, effondrée : les Richardson, le Kent, le téléphone, voilà bien des dérangements... Et pourquoi pas, après tout ? Evidemment la réception du Savoy avait affirmé ne pas avoir vu Pierre mais le réceptionnaire avec qui elle avait parlé avait pu se tromper... Nul n'est infailible. Ah, si seulement elle avait attendu le retour de son amant pour appliquer la loi du talion ! Et cela par la faute d'un méprisable individu qui se servait du téléphone pour draguer ! Un rival qui avait très bien su planter le doute en elle, la pousser à bout, la mettre au défi... Ce ne pouvait être qu'un séducteur téléphonique professionnel ! Pauvre Pierre ! Il ne méritait pas ça... Elle avait honte.

La sonnerie du téléphone l'arracha à ses regrets :

— Bien rentrée ? fit une voix qui avait désormais un visage.

— Oui, et je suis aussi furieuse après vous qu'après moi ! « Il » vient de me téléphoner et m'a tout expliqué : il a été obligé d'aller à la campagne chez des amis dont le téléphone était en dérangement.

— Et vous avez avalé ça ? Mais l'Angleterre n'est pas le Sahara ! Il aurait pu vous appeler de n'importe quel *pub* !

— Vous êtes odieux ! Ça vous plaît donc de détruire ce qui est beau ? Vous êtes un sadique !

— Plutôt un réaliste... Enfin, vous êtes venue à Londres de votre plein gré, il me semble ?

— Absolument pas ! Comme une néophyte je me suis laissé suggestionner par vous !

— Dites tout de suite que je vous ai violée par téléphone !

— C'est à peu près ça !

— Eh bien moi je vous adore ! Quand revenez-vous me voir à Londres ?

— Jamais !

Brigitte raccrocha. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonnait de nouveau. C'était Nicole :

— Ma chère, j'ai le plaisir de t'annoncer que nous sommes logées à la même enseigne !

— Que veux-tu dire ?

— Que ton amant te trompe, ma pauvre chérie !

— Je ne comprends pas...

— Tu connais mon amie Mildred ? Elle vient d'arriver de Londres. Ce matin, juste avant le départ à l'aéroport de Londres, elle a aperçu Pierre qui descendait d'une voiture conduite par une ravissante petite Anglaise, toute blonde et toute rose ! En la quittant, il l'a embrassée longuement sur la bouche ! Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en ai assez ! hurla Brigitte en jetant de toutes ses forces le téléphone contre le mur.

Quand Pierre arriva, il la trouva allongée dans le noir, une compresse sur le front.

— Ça ne va pas ? dit-il en l'embrassant.

« C'est un vrai Judas », pensa Brigitte qui sut cependant se contenir pour répondre :

— Ce n'est qu'un peu de migraine. Ça passera comme le reste...

— Comme le reste ?

— Je me comprends.

— Tu ne te doutes pas que j'ai essayé plusieurs fois de te téléphoner cet après-midi... Mais... ton téléphone est en morceaux ? Comment est-ce arrivé ?

— Il est tombé de haut.

— Dès demain je le ferai remplacer. Tu ne peux pas rester sans-téléphone.

— Crois-tu ? Nos ancêtres n'en avaient pas et ne s'en portaient pas plus mal.

— Ne dis pas de bêtises, chérie. Mais, enfin, qu'est-ce qu'il t'a fait, ton téléphone ?

— Ce qu'il m'a fait ? Tu veux vraiment le savoir ?

Mais elle se calma avant d'ajouter d'une voix douce :

— Je crois qu'il m'a induite en erreur...

— Sais-tu que tu m'as terriblement manqué ? Ces Richardson sont d'un ennui ! Et avec ça, leur téléphone qui était dérangé ! Et toi, qu'as-tu fait de beau pendant mon absence ?

— Moi ? J'étais avec un certain Pierre Dupuy à Londres ! répondit-elle avec le plus adorable des sourires.

— C'est bien vrai : à chaque fois que je pars, je t'emporte toujours dans mon cœur.

Cette nuit-là, Brigitte fit un étrange rêve. Elle était toute nue contre un homme et un long fil téléphonique s'enroulait lentement autour de leurs deux corps, les liant étroitement l'un à l'autre. A côté d'eux, Pierre – le sien – parlait dans un téléphone mais aucun son ne sortait de sa bouche. Ensuite, il fit un pas en avant mais ses pieds s'enroulèrent dans le fil téléphonique. Il tomba et, avec lui, le téléphone dans un fracas épouvantable. Les deux enchaînés éclatèrent

alors de rire puis s'embrassèrent comme des fous...

Ainsi que l'avait promis Pierre, le téléphone de Brigitte fut changé dès le lendemain. Il fit le premier appel :

— Tu vois, chérie, que je me suis occupé de toi... Contente ? Reconnais que c'est tout de même commode, le téléphone !

— Très pratique, en effet... Ça me permet de t'annoncer que je pars pour Londres tout à l'heure. Je serai absente pour quarante-huit heures.

— Quoi ? Comment ? Mais pour quoi faire ?

— Ne cherche pas à comprendre ! Deux jours, ce n'est pas bien long, ça passe vite. Et puis je te téléphonerai ! C'est toi qui as raison : le téléphone est une invention sensationnelle ! Pour moi, Graham Bell est l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité...



La réponse de M. Arnold à Pierre Dupuis – avec un s – fut courte :

Monsieur, je manquerais d'honnêteté si je vous laissais croire que celle dont vous avez soumis l'écriture à mon examen n'est pas capable de faire preuve de fidélité... Elle me semble même être une personne des plus sérieuses. Mais attention ! Il existe un appareil néfaste qui se trouve à portée de sa main et dont les vibrations imprévisibles risquent de tellement l'influencer qu'elle pourrait changer radicalement sa ligne de conduite. Donc; si j'ai un conseil à vous donner; ce serait de faire couper de toute urgence et pour toujours son téléphone. Vos affaires de cœur ne s'en porteront que mieux...

L'AMOUR DANS LE TUNNEL

La dernière enveloppe était de grandes dimensions. Elle contenait une lettre et un agenda. La lettre disait :

Monsieur Arnold,

Je peux l'avouer à un homme tel que vous qui a prouvé depuis tant d'années qu'il savait faire preuve d'indulgence à l'égard des erreurs ou des fautes d'autrui. J'ai trouvé l'agenda joint à cette lettre dans des circonstances dramatiques et je l'ai feuilleté pour essayer de percer le secret de celle qui, chaque jour, y a écrit la même phrase avant de mourir. Peut-être aurais-je dû remettre cet agenda à la police mais à quoi bon puisqu'il ne s'agissait pas d'un crime ? Par contre, j'ai la conviction que l'analyse de l'écriture reproduite cent vingt fois pourrait apporter un éclaircissement sur les raisons secrètes qui ont fini par déclencher un geste fatal que je ne suis pas encore parvenu à m'expliquer après des années... Je crois que vous êtes la seule personne au monde dont le don de voyance permettra de résoudre cette énigme. Je vous fais entière confiance et j'attends... Si vous estimez qu'il n'y a pas lieu de répondre à un homme tel que moi qui, s'il fut le premier témoin du drame, n'y a cependant pas été mêlé directement, je ne m'en formaliserai nullement et attribuerai votre silence à votre discrétion qui est, de l'avis unanime de tous ceux qui ont déjà eu recours à vous, peut-être votre plus noble qualité.

L'écriture de cette lettre importait peu : elle était celle d'un homme équilibré, ce que confirmait la pondération de la demande. Mais l'écriture de celle qui avait noirci chaque feuillet de l'agenda d'une même année en y griffonnant dans une sorte de hâte désespérée « *C'est le premier jour sans toi* » à la date du 1^{er} janvier, suivi à la page suivante de « *C'est le deuxième jour sans toi* » à la date du 2 janvier et ainsi de suite, de page en page, jusqu'au 20 avril, révélait un caractère excessif et passionné ainsi qu'un tempérament d'artiste. Et l'agenda lui-même donna à M. Arnold l'impression d'être encore imprégné d'une présence féminine qui sortait de l'ordinaire.

C'était très étrange aussi que la confidence livrée à l'agenda et sans cesse répétée – où seul le chiffre des jours se modifiait pour marquer l'accroissement de la solitude désespérée – s'arrêtât brutalement à la date du 21 avril. S'il n'y avait plus rien d'écrit sur cette page et sur toutes celles qui suivaient jusqu'au 31 décembre, cela n'indiquait-il pas que plus rien ne s'était passé dans la vie de la femme ?



Le premier personnage dont la silhouette commença à se préciser

dans l'esprit du mage était un grand garçon blond coiffé d'un képi et dont l'uniforme, de teinte marron comme le képi, mettait en valeur une taille élancée et une solide carrure. Il apparut à travers la vitre de la portière d'un wagon-lit qu'il ouvrit avant de descendre sur le quai avec cet air digne et affable que sait prendre un personnage important à une arrivée de voyage. Pourtant, ce n'était pas une arrivée mais un départ.

Et ce n'était pas un comité de réception qui attendait sur le quai l'homme en uniforme, mais un petit groupe appartenant à cette catégorie d'individus qu'on nomme avec dérision des tracassés de l'heure, tous ceux qui arrivent dans une gare avec une telle avance pour prendre le train que celui-ci n'est même pas encore formé ou, s'il l'est, que les portières des wagons en sont encore verrouillées. Celui qui mettait le pied sur le quai n'était pas un personnage important mais le conducteur de la voiture-lit N° 28 sur le Simplon-Express.

Il fut immédiatement entouré par les voyageurs. D'un air olympien, le conducteur regardait les billets qu'on lui présentait puis consultait la fiche d'occupation de la voiture-lit qu'il avait en main. Georges – c'était le nom de l'homme en marron – aimait cet instant où il jouait le rôle important de dispensateur du confort ou de l'inconfort ferroviaire. La voiture-lit 28 était un T2, c'est-à-dire un wagon-lit classe touriste où le voyageur rêvant d'être seul est presque certain d'avoir à partager son intimité nocturne avec un étranger, à moins que le conducteur, répondant à un coup d'œil complice, n'en décide autrement : d'où les minauderies des femmes jeunes, les airs exténués des moins jeunes, et le ton dégagé des hommes qui, se croyant influents, glissent à l'oreille du conducteur :

— Dites-moi, s'il y a un compartiment inoccupé...

Depuis cinq années Georges était conducteur de wagons-lits et il s'en trouvait bien. Déjà tout enfant, il avait marqué une passion pour les trains... Peut-être parce que ses parents habitaient à proximité de la place de l'Europe d'où l'on surplombe le réseau ferroviaire de la gare Saint-Lazare. Sa première parole avait été « tchu-tchu » tandis qu'assis dans sa poussette, que sa mère rapprochait le plus possible des grilles en fer du pont, son regard d'enfant émerveillé contemplait le départ et l'arrivée des convois.

Quand le moment était venu pour lui de choisir un métier, il n'avait pas hésité : il serait conducteur de wagon-lit ! A lui l'évasion, le mouvement, l'aventure renouvelée à chaque départ, la découverte d'autres pays, d'autres climats et surtout d'autres hommes ! Il n'aurait jamais pu se résigner à voir chaque jour pendant huit heures, et six jours de la semaine, les mêmes têtes : ce qui est le lot des employés, des fonctionnaires, de tous les sédentaires qui passent leur vie rivés à une chaise derrière un bureau, un guichet ou un comptoir !

Maintenant il était en contact permanent avec une humanité roulante... Contact qui n'avait rien de superficiel. Avec son billet, le voyageur des wagons-lits internationaux donne aussi son passeport. Qui dit passeport dit fiche signalétique, nationalité, lieu et date de naissance, état civil, occupation et signes distinctifs. Tout ce que la plupart des gens ne divulguent pas au premier venu, le conducteur de wagon-lit, lui, peut en prendre connaissance.

Après cinq années, Georges aurait dû être un peu blasé de ce privilège, mais non ! Sa moisson de pièces d'identité terminée et les voyageurs couchés, il aimait, tout en tenant son rôle d'ange gardien, se livrer à un jeu de devinettes. Ouvrant les passeports les uns après les autres, il regardait la photo, se remémorait le voyageur qui le lui avait confié pour vérifier si les renseignements sur la personne en question correspondaient à l'idée première qu'il s'en était faite.

Il commença, ce jour-là, par ouvrir les passeports du couple arrivé en premier avec un chien, affreux roquet qui s'était mis à grogner et à montrer les dents quand le conducteur avait pris les billets de ses maîtres. Ils s'appelaient Lenoir et se rendaient à Venise. Que pouvait-on bien aller faire à Venise avec une dégaine pareille ?

Venise était la ville des amants, des artistes, non pas celle de petits-bourgeois sur le retour qui ne demandaient qu'à « saucissonner » aux alentours de la place Saint-Marc ! Et leur chien ! Offrir Venise à un chien... Et puis cette façon de voyager ! Tout le wagon avait été perturbé au départ parce que les Lenoir, se trouvant à l'étroit dans leur compartiment pour se déshabiller – en ça ils n'avaient pas tout à fait tort, dans le métier on appelait les T2 les H.L.M. du rail – avaient décidé de se mettre en tenue de nuit dans les toilettes. Ils en étaient ressortis cinq minutes plus tard, lui dans un pyjama chamarré jaune serin et elle dans un peignoir bleu ciel.

Qui sont-ils ? s'était demandé Georges. Peut-être des boutiquiers proches de la soixantaine et vivant entre la République et la Bastille. La lecture du passeport lui prouva qu'il ne s'était guère trompé : le mari avait cinquante-huit ans et la femme cinquante-six : ils habitaient faubourg Saint-Antoine où ils tenaient un magasin de meubles. Ils donnaient aussi l'impression d'être d'honnêtes travailleurs, respectueux des lois et surtout d'une moralité parfaite : des gens sans fantaisie qui avaient dû amasser sou par sou pour s'offrir, en fin de vie, quelques voyages. Inintéressants, ces gens-là ! Très vite le conducteur ouvrit un autre passeport...

Tiens, tiens ! Ce couple arrivé en courant deux minutes avant le départ avec pour tout bagage une valise n'était donc pas celui de gens mariés ? La femme devait avoir dans les trente ans, lui un peu plus. Ils étaient beaux et ne manquaient ni d'allure ni d'élégance. Une fugue ?

Non, plutôt une décision de dernière heure puisqu'ils n'avaient pour ainsi dire aucun bagage. Occupations ? Lui, probablement industriel... Elle, sans, sauf celle de tromper son mari ! Où allaient-ils ? Venise ? Non, Milan. Moins romantique mais plus en accord avec la personnalité de l'homme. Un voyage d'affaires doublé d'une escapade amoureuse... Jolie, la dame ! Bouche gourmande, elle semblait entourée par l'aura de l'amour. Il ne s'embêterait pas cette nuit, l'industriel, dans l'intimité du wagon-lit !

Le cinquième passeport que le conducteur ouvrit était celui d'un homme qu'il avait classé, dès qu'il l'avait vu, dans la catégorie des intellectuels. Professeur ? Ecrivain ? Avocat ?... Non. Il était antiquaire, habitait Saint-Germain-des-Prés et avait cinquante-trois ans. Il était chauve et ses yeux restaient dissimulés derrière des lunettes de myope. Il n'avait fait aucune observation en apprenant que la couchette supérieure de son compartiment serait occupée. « Enfin un voyageur de bonne composition ! s'était dit Georges. Généralement les gens font la grimace quand on leur annonce qu'ils ne seront pas seuls. Ce qui est un peu fort quand on n'a pas payé pour un single ! » Le deuxième occupant était arrivé peu après. Vêtu d'un blue-jean délavé, d'une chemisette à carreaux et d'un tricot noué autour des reins, il était l'image type de la jeunesse d'aujourd'hui qui se croit décontractée et anticonformiste. Ses cheveux noirs, qu'il portait assez longs, encadraient un visage aux traits fins mais virils ; son corps, long et musclé, était aussi souple que celui d'une panthère. Il avait jeté un regard indifférent sur son compagnon de voyage, tout en lançant son barda sur la couchette du haut. Après, il était sorti fumer dans le couloir, suivi par le regard intrigué de l'antiquaire. Son passeport indiquait qu'il avait vingt-deux ans, qu'il était « cover-boy » et qu'il allait à Venise.

Le septième passeport était celui d'une femme qui l'avait intrigué dès le premier instant. Habillée avec une sobriété frisant l'excentricité – pantalon et chemisier noir, manteau en cuir noir –, elle laissait errer sur le monde un regard violet, profond comme un abîme. Le visage avait dû être, vingt années plus tôt, celui de la Beauté. A présent, de fines rides moiraient le front et les yeux. La voyageuse n'avait demandé aucune faveur quand le conducteur lui avait appris que l'autre lit serait occupé et avait répondu d'une voix lasse que cela n'avait aucune importance. Georges eut tout de suite l'impression que plus rien ne devait avoir d'importance pour cette femme.

La date de naissance indiquait qu'elle avait quinze ans de plus qu'elle n'en paraissait ! Incroyable ! Passeport français, nom français, prénom étranger : Lavinia. Occupation : néant. Célibataire. Adresse : Cimiez, Côte d'Azur ! C'était à la fois beaucoup et très peu de

renseignements pour le conducteur intrigué. Elle allait à Venise... Qu'allait-elle y faire ? Retrouver quelqu'un ou bien courir après un passé dans l'espoir d'en refaire un présent ? Elle aurait été mieux à sa place dans les wagons-lits des années folles ! Belle et mystérieuse, elle aurait déchaîné les passions.

Georges avait toujours regretté de n'avoir connu qu'à travers les livres de Dekobra ou d'Agatha Christie l'époque où les voyages étaient enrichis d'aventures et de péripéties sentimentales. Maintenant les gens qui faisaient l'événement prenaient l'avion, laissant le train à ceux qui ont peur de voler ou aux mordus du rail pour qui un voyage commence obligatoirement dans une gare de chemin de fer et se poursuit au rythme scandé du train roulant à travers plaines, montagnes et forêts.

Georges n'avait pu supporter l'idée que cette héroïne de roman fût gênée par la présence d'une autre femme dans son compartiment. Quand cette autre était arrivée, il lui avait proposé un compartiment vide et elle l'avait suivi, persuadée que ce traitement de faveur était dû à ses charmes.

Il ouvrait maintenant le passeport de la nouvelle venue. C'était une dame de petite vertu, d'une certaine classe mais tout de même une « fille » ! Georges ne manquait pas de flair quand il s'agissait de femmes. Depuis cinq ans il les voyait défiler dans les voitures-lits et, son petit jeu aidant, il était devenu un expert. Où descendrait-elle ? A Milan, naturellement, la ville des hommes d'affaires riches ! Elle devait souvent faire la ligne pour apporter aux industriels italiens l'amour à la française. Elle l'avait remercié d'un regard qui avait glissé de son visage jusqu'à ses cuisses musclées, puis elle avait demandé d'une voix provocante :

— Dites-moi, est-il vrai que l'on risque de se faire dévaliser dans ce train ? Il paraît que les voleurs envoient des gaz soporifiques pour endormir les voyageurs et qu'ils ont des clés qui ouvrent les compartiments ?

— Vous n'êtes pas plus exposée dans un wagon-lit que dans le métro ou dans la rue ! Et puis, ne suis-je pas là !

— C'est vrai ! J'oubliais que je peux toujours vous appeler en cas de nécessité ; c'est bien le bouton rouge ?

— C'est le bouton rouge. Vous n'avez rien à craindre.

— C'est réconfortant de se dire qu'il y a un homme fort qui vous protège...

— Bonne nuit, madame.

— Bonne nuit, répondit-elle dans un sourire qui valait tous les rêves.

Il décida de prendre un peu de repos avant d'arriver à la frontière

italo-suisse. Après, il faudrait ouvrir l'œil : les vols n'étaient pas uniquement le fruit de l'imagination de la voyageuse... Ils avaient généralement lieu entre Domodossola, ville frontière, et Milan, ou inversement. Les truands montaient le soir dans un train à Milan, opéraient entre cette ville et la frontière. Là, ils descendaient puis repartaient dans un train en provenance de la Suisse pour repartir dans l'autre sens en opérant de la même façon : ainsi se retrouvaient-ils, le matin de bonne heure, à Milan après avoir fait d'un voyage deux coups !

Tout était tranquille dans la voiture-lit 28 quand le Simplon-Express pénétra dans le célèbre tunnel qui sépare la Suisse de l'Italie. Les formalités douanières suisses étaient terminées; dans vingt minutes on arriverait à Domodossola. Georges, pleinement éveillé, écoutait le bruit caractéristique du train roulant sous un tunnel. C'était la seule chose qu'il n'aimait pas dans son métier : les tunnels ! Quand on souffre de claustrophobie, il n'est jamais agréable d'être sous terre. Il regarda sa montre; encore dix minutes et ce serait de nouveau l'air pur et glacé des montagnes... Oh ! Mais que se passe-t-il ? Le train venait de s'arrêter brutalement. Il y eut un bruit sourd de valises qui dégringolaient et quelques exclamations de voyageurs réveillés en sursaut, puis ce fut le silence. Cinq minutes, puis dix passèrent : le train était toujours immobile. Il y avait sûrement quelque chose d'anormal pour que l'arrêt se prolongeât ainsi. Vingt minutes s'écoulèrent. Georges commençait à avoir les mains moites et une sensation de picotements derrière la nuque. Un arrêt prolongé sous un tunnel n'est jamais drôle, mais quand il s'agit du Simplon – vingt kilomètres de long et le plus long tunnel du monde – cela peut devenir angoissant. Il se rendit dans la voiture qui précédait la sienne pour voir son collègue. Celui-ci revenait justement de l'avant du train où il avait appris que la sortie du tunnel était obstruée par une coulée de neige. Il faudrait plusieurs heures pour la dégager. On attendait les équipes de secours... Georges s'efforça de ne pas trop penser aux trois mille mètres de roches qui se trouvaient au-dessus de sa tête.

Le premier à comprendre dans le wagon qu'il se passait quelque chose d'insolite fut le chien des Lenoir. Il commença à grogner. Ses maîtres essayèrent de le faire taire mais le chien se mit à hurler à la mort ! « Ah, ce clebs ! jura le conducteur. Il ne manquait plus que lui ! Il va réveiller toute la voiture ! »

La porte du compartiment des Lenoir s'ouvrit et Madame passa la tête :

— Qu'est-ce qui arrive ? Ça fait plus de vingt minutes qu'on ne roule plus ! On n'est pourtant pas dans une gare, il n'y a aucune lumière et le ciel est d'un noir ! Loulou est affolé !

— Pouvez-vous faire taire votre chien ? C'est très gênant pour les

autres voyageurs.

— J'ai essayé mais il ne veut rien savoir. Il a hurlé comme ça quand ma tante Berthe est morte, ajouta Mme Lenoir avec un frisson. Peut-être voit-il son fantôme ?

M. Lenoir se leva d'un bond.

— T'as pas fini de dire des âneries ? dit-il en administrant un coup de pied dans l'arrière-train du chien qui se mit à hurler de plus belle. Alors, ça va durer longtemps cet arrêt ?

— La sortie du tunnel est fermée par une avalanche.

— Quoi ! On est sous le tunnel ! Oh, j'ai horreur de ça ! Mais pourquoi ne recule-t-on pas ? c'est pourtant simple !

— Ce n'est pas si simple que vous le dites ! Il faudrait faire faire marche arrière à tous les trains passant par la Suisse ! Il y a un trafic intense sous le Simplon. Ne vous inquiétez pas : les équipes de secours vont rapidement se mettre au travail et nous serons dégagés sous peu, mentit le conducteur.

Mais, en quittant les Lenoir, il remarqua que leurs visages étaient décomposés.

— Ce chien est insupportable !

La femme qui venait de passer la tête dans le couloir était celle que le conducteur avait rangée sous l'étiquette « fille ». Sans maquillage et décoiffée, elle paraissait beaucoup plus jeune et jolie. Grâce à sa peau fraîche, elle était même ravissante.

— Je regrette, madame, mais il n'y a pas moyen de le faire taire.

— Où sommes-nous ? C'est fou ce que la nuit est sombre !

— Ce n'est pas la nuit, c'est le tunnel...

— On est arrêté sous le tunnel ? Mais pourquoi ?

— On s'arrête souvent dessous.

— Ce n'est pas vrai ! Il n'y a aucun arrêt de prévu.

— C'est pourquoi celui-ci est complètement imprévu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le brusque radoucissement de la température a entraîné la fonte des neiges, alors...

— Alors ?

— Il s'est formé une avalanche qui...

— Quoi ?

— Oui, juste à la sortie du tunnel !

— Oh ! s'écria la jeune femme en se jetant dans les bras de Georges. Ne me quittez pas ! Je souffre de claustrophobie... J'ai peur !

« Et moi donc ! » se dit le conducteur en essayant de se dégager de l'étreinte qui n'avait pourtant rien de désagréable.

— Il n'y a aucun danger, dit-il. Dans quelques heures la sortie sera dégagée.

— Quelques heures ! Jamais je ne supporterai d'être là-dessous

pendant quelques heures... Je me sens toute bizarre...

Son corps était collé à celui de Georges qui sentit ses genoux fléchir et une onde de chaleur bienfaisante se répandre en lui.

— Je vais aller chercher un tranquilisant, dit-il en s'arrachant à ces délices.

La tête et les reins en feu, il se dirigeait rapidement vers sa pharmacie quand il fut arrêté au passage par l'industriel :

— Ça fait bien longtemps que nous sommes arrêtés. Nous allons sûrement prendre du retard.

— Je le crains en effet.

— Combien de retard, à votre avis ?

— Tout dépend des équipes de secours en train de déblayer la neige qui bouche la sortie du tunnel.

— Oh, mon Dieu !

Ce cri venait d'être poussé derrière l'industriel qui se hâta de refermer la porte.

— S'il vous plaît ?

Lavinia, la femme-mystère, venait d'arrêter Georges de sa voix modulée.

— Je viens d'entendre ce que vous avez dit. Croyez-vous que nous arriverons quand même à Venise avant midi ?

— Je ne le pense pas, madame.

Elle ne répondit pas et referma la porte de son compartiment.

Si le chien s'était un peu calmé, il n'en était pas de même pour ses maîtres; la violente discussion qui opposait les conjoints Lenoir dans l'étroitesse de leur compartiment filtrait à travers la porte.

— Je t'avais bien dit que ça nous porterait malheur ! Ça n'a pas tardé. D'où elle est, la vieille commence à se venger.

— Ah, on peut dire que tu nous a mis dans de beaux draps... ou plutôt dans un fameux tunnel !

— Parce que toi, tu n'étais pas pressé de toucher le magot ? rétorqua l'épouse.

— Si, mais j'aurais quand même eu la décence d'attendre qu'elle meure de sa belle mort.

— On aurait pu encore attendre dix ans ! On aurait été frais pour ce voyage à Venise auquel j'ai rêvé pendant toute ma vie ! Mais avec un mari minable comme toi, mon seul espoir était l'héritage de ma tante Berthe ! Et puis, chaque fois qu'on allait la voir, elle disait : « Mes pauvres enfants, c'est sûrement la dernière fois que nous nous voyons ! » En fait, ces « dernières fois » ont duré dix-sept ans ! A quatre-vingt-sept ans, on a l'âge de faire un mort ! Faut pas encombrer la terre, faut laisser la place aux autres !

— On verra bien si tu laisseras la tienne aux autres, toi !

— Pourquoi faire tant d'histoires ? Elle s'en est allée avec un minimum de désagréments : mourir étouffée par un gâteau dont on raffole... C'est tout de même une très belle mort. Tout le monde n'a pas la chance de passer l'arme à gauche avec un gâteau dans la bouche !

— Oui, eh bien moi, je te jure que jamais plus je ne mangerai d'autres gâteaux que ceux achetés chez le pâtissier ! Tu mangeras tes « étouffe-chrétiens » toute seule ! Des fois que tu aurais pris goût à supprimer ceux dont tu espères hériter ! Et qui sait ? Ce voyage à Venise, notre soi-disant voyage de noces qu'on fait avec trente-cinq ans de retard, pourrait bien cacher une machination diabolique ! Ça ne te déplairait pas de trouver un gigolo italien et de me faire à moi aussi le coup du gâteau ! A toi toutes mes économies, ma retraite, le magasin ! La belle vie, quoi !... Eh bien non, ça ne se passera pas comme ça ! A partir de ce jour, je vais t'avoir à l'œil : Mathilde la tueuse !

Dans le couloir, le conducteur avait tout entendu. Quoi, cette petite femme replète au doux visage auréolé de cheveux gris aurait commis un meurtre ? Et lui, le mari, avec sa face rubiconde empreinte de bonhomie, aurait été son complice ? Georges, mon vieux Georges, tu te piques d'être physionomiste et tu n'as pas deviné que le compartiment 24 abritait un couple d'assassins ?... Bizarre, la vie ! Il avait suffi d'un arrêt sous le Simplon pour qu'un couple s'affrontât et que le mari devinât chez sa femme des desseins aussi noirs que le tunnel lui-même !

Georges retourna voir son collègue de la voiture précédente.

— Où en sont-ils ?

— Il faut compter encore trois bonnes heures.

Georges ôta son képi et s'épongea le front :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es tout pâle !

— Je déteste être sous terre.

— Qu'est-ce que tu aurais dit si nous étions passés juste au moment de l'avalanche ! Tiens, moi, par exemple, une fois en Suisse...

— Non, je t'en prie ! Ce n'est pas le moment...

Il revint prendre sa faction au bout du couloir. Dans le compartiment 32 – celui qu'occupait le couple illégitime – la femme pleurait. Le conducteur se rapprocha de la porte pour mieux entendre. N'était-ce pas son devoir de savoir tout ce qui se passait dans la voiture dont il avait l'entière responsabilité à un moment difficile ?

— Je suis perdue ! sanglotait la femme. Il va tout découvrir ! Jamais je n'aurais dû t'écouter...

— Cesse de pleurer, ça n'arrangera rien ! Pense plutôt à ce que tu lui diras quand vous vous retrouverez.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? explosa la femme. On voit bien que tu ne le connais pas ! Si tu crois qu'il va trouver normal que je ne sois pas allée l'attendre à Orly à son retour de New York ? Il va être inquiet et furieux ! Il va téléphoner à tout le monde ! Et quelle excuse veux-tu que je lui donne quand j'arriverai plusieurs heures après lui ? Que j'ai choisi le jour de son retour pour aller faire des courses ? Du reste, il est tellement jaloux que tout ce que je pourrais inventer ne servirait à rien !

— Quand on a un mari aussi jaloux on ne s'amuse pas à prendre un amant ! C'est une inconscience ! Ça risque de me mettre dans une situation délicate...

— Ah ça, c'est le comble ! Je cours le danger de me trouver divorcée à mes torts et tu ne penses qu'à ce qui pourrait t'arriver à toi ?

— C'est normal que je pense un peu à moi, non ? Moi aussi, je suis marié... Si ton mari fait des drames, ma vie conjugale pourrait bien en subir le contrecoup ! Je ne veux pas que ma femme ait à souffrir de mes aventures...

— Aventures ! Moi une aventure ! Mais tu n'es qu'un parfait mufle ! Un voyou !

— Je te conseille de mesurer tes expressions, de reprendre tes esprits et de chercher avec moi le moyen d'en sortir ! Voyons... Nous devons arriver à Milan à temps pour que tu puisses prendre l'avion Milan-Paris qui te mettait à Orly à 11 h 30 où tu n'avais qu'à attendre tranquillement celui de ton mari venant de New York. Tu avais même un battement de deux heures pour le cas où ton avion aurait du retard : tout ça était très bien combiné. Rien de déraisonnable là-dedans !

— Parce que tu trouves raisonnable de faire un aller-retour à Milan, la veille du retour de mon mari, tout ça parce que tu avais envie de faire l'amour avec moi en wagon-lit !... Eh bien moi, si tu veux savoir, je trouve ça très mal commode ! Je me suis sentie complètement étouffée par toi et par le lit au-dessus de ma tête !

— Dis plutôt que tu n'as pas le moindre goût pour l'aventure ! Tu n'aimes faire l'amour qu'en bourgeoise que tu es avec toutes tes aises et sans courir de risques ! Je me demande vraiment ce que j'ai pu trouver d'excitant en toi.

Une gifle sonore mit fin à la scène. Le conducteur eut juste le temps de s'éloigner de la porte avant que l'industriel ne sortît dans le couloir, tenant sa joue en feu.

Une nouvelle heure passa : le train restait toujours immobilisé. La sonnette retentit dans l'habitacle du conducteur. Cela venait de chez la « fille ». Que voulait-elle encore ?

Il alla frapper à sa porte.

— Vous désirez quelque chose ?

— Du champagne... Je me sens tout angoissée : le tranquillisant ne m'a rien fait ! Je n'en peux plus d'être sous ce tunnel !

— Après un tranquillisant, l'alcool n'est pas indiqué.

— Alors, tenez-moi la main ! Je suis à bout de nerfs ! Je sens que je vais crier !

Pour être conducteur des wagons-lits, Georges n'en était pas moins galant homme. Cette femme allongée, ce corps rose qui transparaissait au travers d'une chemise de mousseline noire, ces cheveux auburn, cet air d'abandon commençaient à produire sur lui un effet dévastateur... Et, quand elle lui prit la main pour lui faire sentir combien son cœur battait vite, ses doigts s'égarèrent autour du mamelon qu'il serra très fort. Elle poussa un petit cri, ses yeux se voilèrent : « Viens ! » dit-elle. Il ne put qu'obéir.

La femme-mystère regardait sa montre : déjà deux heures de retard ! Si l'arrêt se prolongeait encore d'une heure, elle arriverait quand la cérémonie serait finie. Lavinia poussa un gémissement et enfouit son visage dans ses mains où l'âge s'inscrivait sans merci. « La neige, la neige ! murmura-t-elle, que vient faire la neige dans tout ce feu qui me dévore ? » Elle se leva et sonna le conducteur alors qu'il ressortait à peine du compartiment de la « fille » qui s'était révélée une authentique nymphomane. Après avoir rapidement remis de l'ordre dans sa tenue, il courut frapper à la porte du compartiment de l'autre solitaire :

— Madame désire quelque chose ?

— Je voudrais savoir si le train va bientôt repartir.

— Je ne sais rien de précis mais je ne pense pas que ce soit avant une heure ou deux.

Les lèvres de la femme tremblèrent.

— C'est impossible ! dit-elle d'une voix saccadée. Il faut absolument que j'arrive à Venise avant midi !

— Je suis désolé, madame. C'est très ennuyeux pour tout le monde...

— Très ennuyeux, comme vous le dites... Merci.

Elle referma la porte sans demander d'autres explications, ni se plaindre.

Quel voyage ! Georges s'en souviendrait toute sa vie. Il avala un cognac : la séance avec la nymphomane l'avait brisé ! Quel tempérament ! Il en était là de ses réflexions quand un cri retentit dans le wagon suivi d'un appel au secours. Une nouvelle fois il se précipita au moment où l'antiquaire sortait de son compartiment en

titubant. Derrière lui, le cover-boy criait :

— Espèce de vieux saligaud, tu t'es trompé d'adresse ! Je vais te le faire passer le goût des garçons !

Du sang coulait du nez sur le pyjama de satin de l'antiquaire que le jeune homme s'apprêtait à frapper de nouveau quand le conducteur lui fit une prise de judo qui l'immobilisa. Alertés par les cris, les autres voyageurs étaient sortis dans le couloir. Georges conduisit l'antiquaire dans un autre compartiment pour le panser. Dès qu'il eut terminé, il lui dit :

— Restez ici en attendant qu'on sorte de ce maudit tunnel.

Puis il retourna dans le couloir :

— Je vous demande à tous de conserver votre sang-froid. Nous allons bientôt repartir.

— Je n'y crois plus ! sanglota la nymphomane. Nous allons mourir étouffés là-dessous !

— Taisez-vous ! s'écria Mme Lenoir. Vous allez nous porter la poisse ! Donnez un calmant à cette hystérique !

— C'est déjà fait, mais il n'a produit aucun effet !

— Alors, douchez-la pour qu'elle nous fiche la paix !

— Espèce de vieille sorcière !

Et la jeune femme, toutes griffes dehors, se jeta sur la spécialiste en étouffe-chrétiens.

Le conducteur tenta de les séparer sans grand succès. Lenoir vint au secours de son épouse tandis que Georges essayait de protéger la « fille ». La mêlée devint générale. L'industriel reçut un coup de poing qui lui coupa le souffle. Furieux, il voulut frapper Lenoir, son agresseur, mais c'est le conducteur qui reçut le coup pendant que la femme infidèle piquait une crise de nerfs. Le cover-boy, mis en train par son premier combat, se lança à son tour dans la bagarre... Seule la femme-mystère conserva son calme. Après avoir entrouvert la porte de son compartiment, elle jeta un coup d'œil méprisant sur ses co-voyageurs, puis referma sa porte.

Tout à coup le conducteur, qui avait réussi à se dégager, cria de toutes ses forces :

— Arrêtez ! Ça roule ! Le train vient de repartir !

Ce fut aussitôt la fin du pugilat. Des exclamations éclatèrent de toutes parts :

— Enfin ! Ce n'est pas trop tôt ! Ouf ! On devrait nous rembourser le voyage ! Ah ! Elle est belle leur devise : « Prenez le train, vous arriverez sans retard ! »

Quand le Simplon-Express arriva en gare de Milan avec quatre heures de retard, il y avait foule sur le quai. Tout le trafic ferroviaire du nord de l'Italie avait été perturbé.

Le conducteur ouvrit la porte de la voiture-lit 28 avec un immense soulagement. Il allait enfin être débarrassé d'une partie des voyageurs.

Les premiers à descendre furent l'industriel et sa belle mais, à leur expression, Georges déduisit qu'un arrêt de quatre heures dans un tunnel avait eu raison de leur grande passion.

La nymphomane passa devant lui sans un regard et ne parut même pas l'entendre quand il lui dit sur un ton strictement professionnel : « Au revoir, madame. » Elle était beaucoup trop occupée à scruter le quai. « Carlo ! » s'écria-t-elle en descendant précipitamment du train, puis elle se jeta dans les bras d'un homme en sanglotant :

— Amore mio, quelle aventure ! Ce fut terrible ! J'ai cru tomber folle ! J'ai pensé à toi tout le temps ! *Questo treno maladetto !*

— Calme-toi, *tesoro mio, amore mio !* Viens, rentrons vite à la maison, tu pourras te reposer ! Les enfants nous attendent ! Et ta mère, comment va-t-elle ?

Un mari, des enfants... et une mère qu'on était partie soigner en France !

Et, tandis que le train quittait Milan, le conducteur se dit que celle-là l'avait bien eu. Une « fille » ? Seulement une petite-bourgeoise qui jouait les filles parce qu'elle avait du feu dans le sang ! Essayez donc de comprendre quelque chose aux femmes !

Enfin ce fut Venise.

— *Ciao !* Vous avez été épâtant, dit le cover-boy en passant devant le conducteur. Sans vous je démolissais complètement le vieux singe !

Il bondit sur le quai où l'attendait un éphèbe au visage raphaëlesque qu'il serra tendrement dans ses bras. « Eh bien, se dit Georges, ce n'était pas la peine de faire tant d'histoires ! » Puis il aida les Lenoir et leur chien à descendre. Pour eux la minute de vérité avait sonné pendant la longue attente sous le tunnel : ils avaient perdu leur bonhomie apparente. Désormais ils vivraient dans un climat de méfiance mutuelle.

L'antiquaire ne quitta le train que lorsque Georges lui eut assuré que son agresseur était parti.

— Merci ! dit-il d'une voix gênée. Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent que la violence !

Lavinia, la femme-mystère, n'était pas encore descendue. N'était-ce pas curieux pour elle qui était si pressée d'arriver ! Il alla frapper à sa porte. Ne recevant aucune réponse, il sortit son passe et ouvrit.

Elle gisait sur le lit, la main droite crispée sur la crosse d'un revolver. L'autre serrait un petit agenda. La mort lui avait rendu toute sa beauté et presque sa jeunesse... Une violente émotion étreignit Georges dont la main se fit très douce pour fermer les yeux de cette voyageuse venue mourir devant Venise et prendre l'agenda qu'il ouvrit... A la date du jour, 20 avril, il lut, écrit de la main de la

morte : *C'est le cent-vingtième jour sans toi...* Et, sur chaque page, en remontant le temps, se trouvaient les mêmes mots, à cette réserve près que le chiffre de l'attente diminuait.

Seule, cette femme, parmi les voyageurs de la nuit, s'était révélée conforme à l'idée que l'on pouvait se faire d'elle. Mais elle avait laissé en Georges l'ardent désir de savoir pourquoi et peut-être pour qui elle était morte. Aussi, avant de refermer à clef la porte du compartiment et de prévenir la police, emporta-t-il l'agenda. Il n'en parla à personne et le conserva jusqu'au jour où, n'étant pas parvenu à élucider le mystère d'une mort aussi étrange, il prit la décision de s'adresser au mage.



M. Arnold n'avait pas cessé, pendant la voyage, de manipuler l'agenda, le tournant et le retournant dans ses mains, lisant et relisant la phrase répétée cent vingt fois aux cent vingt premières dates... Maintenant, sans l'avoir cependant jamais rencontrée, il connaissait beaucoup mieux que le conducteur celle qui n'était plus... Il la voyait, assise sur la couchette de son compartiment pendant que le train était immobilisé sous le tunnel... De ses lèvres s'échappait une étrange plainte qu'elle ne cessait de reprendre :

— Tu m'as trahie et pour ça tu dois mourir ! Je vais t'abattre sur les marches de l'église avant que tu ne deviennes l'époux de cette fille insipide à qui tu m'as sacrifiée ! Quelle trahison que de te marier à Venise, la ville de nos amours !

Les yeux fermés, elle revoyait les quatre dernières années de sa vie... Il y avait d'abord eu la rencontre sur un vaporetto qui est pour les Vénitiens ce que le métro est pour les Parisiens. Depuis quelques jours, elle traînait sa nostalgie du passé dans cette ville où, vingt années plus tôt, elle avait fait partie de ces monstres sacrés qui s'exhibent à l'occasion de la Biennale du Cinéma. Lui, il promenait sa jeunesse dans les musées et les académies pour apprendre à devenir peintre. Ils avaient connu un amour passionné. Pour lui c'était la découverte de la terre richement ensemencée qu'est la femme qui a vécu, pour elle la redécouverte de la terre encore friable de la jeunesse. Ils avaient cohabité dans un atelier situé sur un étroit canal, loin des centres touristiques de la cité magique. Elle aimait la Venise des Vénitiens où l'étranger s'égare peu. Le mystère des pierres vieillissantes, le silence des eaux mortes lui étaient devenus familiers. N'était-elle pas semblable à cette ville dont la beauté est attaquée impitoyablement par la marche du temps ! Le monde entier s'était uni pour sauver Venise alors qu'un homme avait suffi pour la sauver, elle.

Mais, au bout de quatre années, le jeune homme s'était lassé d'une amante dont la beauté s'effritait comme celle de la cité des doges. Bientôt elle n'éveillerait plus en lui que l'écho du passé. Croyant la

faire moins souffrir, il lui avait annoncé un jour son intention de la quitter pour se marier. La femme avait semblé accepter cette nouvelle avec résignation et s'en était retournée en France. Rassuré de voir cette rupture si bien acceptée, l'amant avait poussé l'inconscience jusqu'à lui envoyer, à elle qu'il avait juré d'aimer d'un amour éternel, un faire-part de son mariage qui devait avoir lieu le 20 avril à Venise, à midi. Ce fut trop. Elle ne put supporter l'idée de se voir rejetée par celui qui, quatre années plus tôt, l'avait sauvée d'elle-même... Et elle prit la décision de le tuer. Ce qui arriverait ensuite l'indifférait du moment qu'il n'appartiendrait pas à une autre... Pourquoi avait-elle choisi le train plutôt que l'avion ? Pourquoi ce train avait-il été immobilisé sous un tunnel, l'empêchant d'arriver à temps pour commettre son crime ? Peut-être pour permettre à la jeunesse de continuer à profiter de la vie ?

M. Arnold répondit au conducteur;

Je vous retourne l'agenda que vous avez bien voulu me confier en vous faisant cependant remarquer qu'il n'appartient pas plus à vous qu'à moi. Le mieux serait peut-être de le détruire car il ne vous apportera aucun éclaircissement sur la raison de la disparition de celle qui semble vous avoir fasciné. Même si j'ai découvert cette raison, je n'ai pas le droit de vous la révéler : vous n'étiez rien dans la vie de la défunte et n'avez été pour elle, pendant les quelques heures où son destin a côtoyé le vôtre, qu'un conducteur des wagons-lits ressemblant à tous ses confrères. La seule chose que je puis vous confier est que, dans cette triste aventure, il ne s'est agi une fois de plus que d'une histoire d'amour...



Il n'y avait plus d'enveloppes à ouvrir. La semaine de travail du mage était terminée. Demain samedi et après-demain dimanche, il se reposerait. Lundi, il serait à nouveau en forme pour accueillir ceux qui préféreraient se fier à la sensibilité de la boule de cristal. Mardi, ce serait le défilé des fervents du pendule. Mercredi, il étudierait les lignes de la main, jeudi les tarots et vendredi il reviendrait à la graphologie. Il en serait ainsi chaque semaine de sa curieuse existence, jusqu'au jour où il en aurait assez de s'obstiner à rendre service à des gens qui ne méritaient pas toujours ses bienfaits.

Editions J'ai Lu, 31, rue de Tournon, 75006 Paris

diffusion

France et étranger; Flammarion, Paris

Suisse : Office du Livre, Fribourg

Canada : Flammarion Ltée, Montréal

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin

7, Bd Romain-Rolland, Montrouge. Usine de La Flèche,

le 15 septembre 1980

6365-5 Dépôt Légal 3^e trimestre 1980. ISBN : 2 – 277 – 21094 – 3

Imprimé en France

[i] Dans la même collection, lire *Le mage et la boule de cristal* (841*) et *Le mage et le pendule* (990*).

[ii] Dans la même collection, *Le mage et la boule de cristal*, 841*.